

@

E. BACKHOUSE et J. O. P. BLAND

**LES
EMPEREURS
MANDCHOUS**

Mémoires de la cour de Pékin

Les empereurs mandchous

à partir de :

LES EMPEREURS MANDCHOUS

Mémoires de la Cour de Pékin

par Edmund Trelawny BACKHOUSE (1873-1944)
et John Otway Percy BLAND (1863-1945)

Préface de Henri MASPERO (1883-1945)

Traduction de L. M. Mitchell

Bibliothèque historique, Éditions Payot, Paris, juin 1934, 330 pages.

Première édition : *Annals and memoirs of the court of Peking* (from the 16th to the 20th century), W. Heinemann, London, 1914, 531 pages.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mai 2020

TABLE DES MATIÈRES

Préface.

Chapitre premier. — [L'empereur Chouen-tche.](#)

- II. — [K'ang-hi paternel.](#)
- III. — [Les tribulations de Yong-tcheng.](#)
- IV. — [Yong-tcheng.](#)
- V. — [Sa Majesté K'ien-long.](#)
- VI. — [La chute de Ho Chen.](#)
- VII. — [Kia-k'ing : le commencement de la fin.](#)
- VIII. — [Tao-kouang. Le choc de l'Occident.](#)
- IX. — [Hien-fong et T'ong-tche : Le déclin facile.](#)
- X. — [Les soucis de Sa Majesté Kouang-siu.](#)
- XI. — [Mémoires de l'année des Boxers \(1900\).](#)
- XII. — [Tseu Hi.](#)
- XIII. — [La Cour sous la dernière régence.](#)

Conclusion.

PRÉFACE

@

p.007 Au commencement du XVII^e siècle, la dynastie des Ming, qui avait conquis le trône quelque deux cents ans plus tôt en chassant les Mongols de Chine, régnait encore ; mais elle s'était acquis une impopularité plus grande que n'en ont ordinairement les dynasties chinoises, même au bout de deux siècles. À vrai dire, elle avait gouverné dans des conditions particulièrement difficiles : elle s'était usée à lutter contre les Mongols, expulsés, mais toujours redoutables sur la frontière du Nord-Ouest, puis, quand, au XVI^e siècle, ceux-ci avaient enfin cessé d'être une menace, la formation d'un empire mandchou dans le bassin du Leao était survenue presque immédiatement, amenant un nouveau danger. La guerre défensive poursuivie sur la frontière d'année en année, l'entretien de la Grande muraille et des troupes destinées à sa garde, les expéditions, tout cela coûtait cher : dans le second quart du XVII^e siècle, les frais militaires atteignaient, dit-on, dix-sept millions d'onces d'argent, presque la moitié du montant total des impôts de l'empire, et il y avait tous les ans un déficit de plus d'un million d'onces d'argent. Les taxes augmentaient sans cesse, et le poids en était d'autant plus lourd que la population était appauvrie par le brigandage constant. L'impôt foncier, assez faible encore au XIV^e siècle, sous les Yuan et au début de la dynastie, quand le taux n'en dépassait pas un litre de grain par are pour les meilleures terres irriguées, et descendant jusqu'à un décilitre par an pour les plus mauvaises, était monté en moins de cinquante ans à seize litres pour les bonnes terres et six litres pour les mauvaises, ce qui écrasait tellement les paysans qu'on dut, en 1840, p.008 le diminuer de 20 à 30 %. Mais il restait encore beaucoup trop lourd, et dans bien des endroits, les paysans s'enfuyaient et laissaient leurs terres à l'abandon. Ce n'est pas tout : le monopole du sel avec ses fermiers avides était aussi exécré que la gabelle l'était en France au XVIII^e siècle, et les exactions produisaient le même résultat de multiplier les brigands et les

Les empereurs mandchous

hors-la-loi. Si les historiens officiels sont assez circonspects, les romans et les nouvelles du temps montrent bien l'impopularité de cet impôt. Un célèbre recueil de contes, achevé quarante ans environ après la chute des Ming, le *Leao tchai tche yi* (que Giles a traduit sous le titre de *Strange Stories from a Chinese Studio*) manifeste le sentiment public à ce sujet quand il raconte comment le roi des enfers, ayant décidé de nettoyer la rivière qui traverse son empire, réquisitionna sur terre pour la corvée les filles publiques et les fermiers du sol, en prenant pour chefs d'équipe les contrebandiers qui, armés de longs bâtons, devaient rosser les fermiers dès qu'ils faisaient mine de se reposer. Et il y avait encore une autre cause de mécontentement : le système des grands domaines créés en faveur des princes, des princesses et des favoris exaspérait les paysans chassés de leurs champs et les rejetait eux aussi parmi les hors-la-loi. Dans le principe il n'y avait là rien de nouveau : il avait été appliqué sous toutes les dynasties, et il avait l'avantage de soulager la Cour du paiement des émoluments et pensions des princes et des hauts fonctionnaires, en leur donnant des terres pour leur en tenir lieu, avantage appréciable dans l'état constant de pénurie du Trésor. Mais l'inconvénient était que la Cour ne se sentait retenue par aucun frein dans ces libéralités qui ne lui coûtaient rien, si bien que les domaines distribués furent de plus en plus considérables : de douze mille à vingt mille *meous* chacun environ (750 à 1.200 hectares) au début de la dynastie, on en était venu à les faire d'autant de *k'ing* (mesure de superficie valant 100 *meous*) au XVII^e siècle : le second fils de l'empereur Wan-li, le prince de Fou, dont le fils devait être quelques mois empereur à Nankin en 1644-1645, possédait 11.000 *k'ing* dans la province de Ho-nan, 4.485 *k'ing* dans celle de Chan-tong, et d'autres terres d'étendue inconnue dans celle de Hou-kouang, soit plus de 100.000 hectares. Les paysans ^{p.009} conservaient en principe la propriété de leurs champs, les impôts, corvées et autres redevances allant seuls au maître du domaine ; mais en réalité les princes et les favoris ou leurs intendants levaient les taxes comme ils l'entendaient, chassaient les paysans qui résistaient ou ne payaient pas, s'emparaient de leurs champs pour les faire cultiver à leur profit, usurpaient même

Les empereurs mandchous

les terres avoisinant le domaine, sans que les mandarins pussent rien faire pour leur protection.

Maltôtiers et paysans expulsés formaient un peu partout de petites bandes de brigands qui vivaient sur le pays, pillaient et rançonnaient la population ; et cette insécurité perpétuelle accroissait le mécontentement général et était un grief de plus contre la dynastie. Aussi quand en 1628 survint la famine dans le Nord-Ouest de l'empire, ce fut une sorte de levée en masse. Le brigandage devint universel dans les provinces frappées, et comme à ce moment les Mandchous, ayant réussi à franchir la Grande muraille en trois endroits, menaçaient Pékin et occupaient toutes les forces militaires de l'empire, il se développa sans encombre ; de grosses bandes se formaient un peu partout. Au Chen-si, les principaux chefs qu'on appelait les huit Grands rois furent bientôt les maîtres presque incontestés de la province entière. Lorsqu'en 1631 les armées impériales ayant repoussé les Mandchous purent enfin s'occuper d'eux, ils étaient solidement installés : il fallut deux ans pour les chasser de la vallée de la Wei, et encore si leurs bandes se dispersèrent, ce fut pour se reformer bientôt ailleurs : la désaffection de la dynastie et la misère générale étaient telles (en 1640, le grain valait 10.000 pièces de monnaie les 10 litres, au Ho-nan) que partout où ils allaient ils reformaient vite leurs bandes et ils trouvaient la complicité plus ou moins active des populations. La plupart des brigands passèrent au Ho-nan à la suite du chef le plus redouté, Han Hien-tchong ; tandis qu'un autre chef, qui devait bientôt devenir célèbre, Li Tseu-tch'eng, se contenta de franchir les monts Ts'in-ling et alla s'installer dans la vallée de la Han. Cette sorte de jeu continua une dizaine d'années, les rebelles, quelquefois vainqueurs, plus souvent dispersés par les impériaux, reconstituant toujours sans grand'peine leurs bandes en quelque autre point. Peu à peu ^{p.010} cependant l'ordre revenait : les brigands du Chan-tong et du Chan-si étaient vaincus et mis à mort, le Sseu-tch'ouan était pacifié ; treize des principaux chefs avaient été pris ou tués et leurs soixante-douze places fortes avaient été détruites. Il est vrai que beaucoup de leurs hommes

Les empereurs mandchous

avaient échappé et étaient allés grossir les troupes des deux derniers, Han Hien-tchong et Li tseu-tch'eng devenus d'autant plus redoutables. Toutefois leur sort ne paraissait pas douteux : ils pourraient tenir la campagne plus ou moins longtemps, mais devaient finir par être eux aussi réduits. On pouvait espérer voir le calme dans l'empire, quand des événements imprévus vinrent tout changer.

En 1642, Li Tseu-tch'eng remporta un gros succès en enlevant K'ai-fong-fou, la capitale du Ho-nan, après quatre mois de siège, après avoir dispersé les troupes impériales venues pour délivrer la ville. Il était déjà célèbre, et, moins difficile à vivre que son rival Han Hien-tchong, c'est à lui que s'étaient ralliés la plupart des anciens chefs de bande survivants. Pareil à ceux-ci par sa cruauté, son absence de scrupules, son manque d'instruction, il les dominait par son courage personnel, par ses talents militaires, par des éclairs de générosité même envers ses ennemis ; il les dépassait surtout par son intelligence ou tout au moins par un certain sens politique. Il le montra à ce moment, dans un conseil de guerre qu'il tint alors avec ses lieutenants pour discuter des mouvements et des campagnes prochaines ; de K'ai-fong il était presque à égale distance des deux capitales, Pékin et Nankin : aussi l'un de ses lieutenant proposa-t-il de fondre sur les riches pays du bas fleuve Bleu, jusque-là presque épargnés par les rebellions, tandis qu'un autre conseilla un coup de main sur Pékin ; un troisième proposa d'aller s'installer dans l'Ouest au Chen-si, de s'y organiser et de tenir réellement le pays, puis maître de cette province, de conquérir le Chan-si, et seulement alors de marcher sur Pékin, non pour le piller, mais pour y prendre le trône. Les deux premiers avis, c'était la continuation de la vie menée depuis des années par le chef et ses hommes, c'était le brigandage ordinaire continué avec plus ou moins de succès, au Nord et au Sud, c'était le pillage sans but défini, simplement pour vivre et faire vivre sa troupe ; le troisième, c'était l'adoption d'une ^{p.011} vie nouvelle, aussi bien que d'une politique nouvelle, une réforme complète, mais avec un but qui en valait la peine. Li Tseu-tch'eng n'hésita pas et fit sien ce dernier avis ; on dit que, très superstitieux, il se décida parce

Les empereurs mandchous

qu'une prophétie annonçait que « dix-huit fils » allaient conquérir le trône, et que les trois caractères qui écrivent en chinois les mots « dix-huit fils » font, si on les assemble, le caractère servant à écrire son propre nom de famille, Li ; c'est en effet un genre de jeu de mots prophétique qui a couru de tout temps en Chine : au milieu du II^e siècle de notre ère, les malheurs que Tong Tch'o allait faire tomber sur la dynastie Han étaient de même annoncés dans une pièce de vers parlant de « l'herbe sur une distance de 1.000 *li* », phrase où on retrouvait les éléments du caractère servant à écrire le nom de famille Tong.

Sa décision prise, Li Tseu-tch'eng agit immédiatement. Il marcha sur le Chen-si qu'il trouva à peine défendu, arriva devant le chef-lieu de la province, Si-ngan fou, dont un officier lui ouvrit les portes ; puis après trois jours de pillage accordés à ses troupes, il rétablit l'ordre et y mit le siège de son gouvernement pendant qu'il envoyait ses lieutenants consolider sa conquête en s'emparant des places fortes qui tenaient encore pour les Ming. Le jour de l'an chinois (8 février 1644), il y prit le titre de roi, et distribua à ses partisans des titres de marquis, comtes, vicomtes et barons ; il créa six ministères et avec l'aide des fonctionnaires qui se ralliaient à lui, il organisa tant bien que mal une administration régulière pour la province. Il ne resta d'ailleurs pas longtemps à Si-ngan : il avait sous ses ordres 600.000 cavaliers et 400.000 fantassins, et ne pouvait les entretenir longtemps à ne rien faire. Dès le mois de mars, il passait le fleuve Jaune et envahissait le Chan-si. Ce fut presque une promenade militaire : le chef-lieu, T'ai-yuan, lui fut livré presque aussitôt par un des officiers et il se contenta de faire mettre à mort le gouverneur et quarante-six fonctionnaires, puis continuant sa marche il déboucha dans la plaine de Tche-li presque sans avoir rencontré de résistance.

Pendant ce temps, la Cour était toute désemparée, et cette arrivée subite des brigands qu'on s'était habitué depuis des années à considérer comme un mal, mais un mal ^{p.012} lointain, achevait de jeter le désordre en exaspérant les factions adverses qui se rejetaient l'une l'autre la responsabilité du désastre approchant. Depuis le début de la dynastie, les

Les empereurs mandchous

empereurs s'étaient presque constamment trouvés en lutte avec les lettrés : c'est ce qui est arrivé de tout temps aux gouvernements en Chine quand, dans des circonstances difficiles, des problèmes nouveaux exigeant des solutions nouvelles, les faits les mettent en opposition avec les théories des lettrés ; et c'est un des aspects du conflit perpétuel entre l'opportunisme des gouvernements et les doctrines a priori des lettrés. Sous la dynastie Ts'ing, les empereurs, quand ils voulurent être obéis, eurent toujours la ressource de faire appel à des Mandchous, et ils réussirent ainsi à mater à peu près leurs mandarins. Les Ming, comme avant eux les Han et les T'ang, n'ayant pas cette ressource, avaient été réduits à se servir des eunuques, serviteurs souples, obéissants, et qu'ils pouvaient, ou croyaient pouvoir, briser à leur gré sans difficulté : sous cette dynastie, les eunuques, en dehors du Palais, occupèrent les plus hautes charges civiles et militaires, ou bien ils les remplirent de leurs clients, ce qui causa des conflits constants avec les hauts fonctionnaires, appartenant à la classe des lettrés. Devant le danger que faisait courir à la capitale l'approche de Li Tseu-tch'eng, les querelles ne cessèrent pas. Le Grand secrétaire Tsiang Tö-yen profita de la circonstance pour attaquer les eunuques en les accusant de s'être approprié les taxes pour l'entretien de l'armée, ce qui n'était peut-être pas inexact, mais était pour l'instant hors de propos. Le trésor était vide : la vérité était que lettrés et eunuques n'avaient rien à s'envier en fait de malversations et d'exactions. Un Grand secrétaire, extrêmement riche, Li K'ien-t'ai, offrit de payer toutes les dépenses de l'expédition contre les rebelles ; naturellement il voulut en prendre la conduite, et, incapable de diriger une armée, il perdit la plupart de ses hommes qui moururent de faim ou désertèrent le long de la route, et il dut s'arrêter sans pouvoir rien faire. Du moins écrivit-il :

« J'envoie le meilleur avis qui puisse être donné dans ces circonstances : quitter Pékin indéfendable et se retirer à Nankin avec le prince héritier.

L'empereur reçut la lettre le 9 avril et le lendemain il fit discuter la proposition dans son conseil ; mais sa décision ^{p.013} était prise : bravement, mais peu sagement, il déclara :

Les empereurs mandchous

— Li K'ien-t'ai m'exhorte à me retirer dans le Midi, mais un souverain doit mourir devant les dieux du sol et des moissons : comment pourrais-je m'en aller ?

On discuta ensuite l'envoi du prince héritier seul à Nankin, mais les ministres ne purent se mettre d'accord ; l'empereur, ballotté entre des avis contraires, ne prit aucune décision et se retira en s'écriant :

— Moi, je ne suis pas le souverain d'un État perdu, mais mes ministres sont tous des ministres d'un État perdu !

Il ne semble pas avoir compris la gravité de la situation et il fallut que cinq ou six conseillers s'employassent à la lui montrer sous son véritable jour pour qu'il consentît enfin le 11 avril à appeler à la défense de la capitale la seule armée qui fût à proximité, celle qui était chargée de garder la frontière contre les Mandchous, sous les ordres du général Wou San-kouei.

Il était bien tard : Wou San-kouei était à Ning-yuan, à 400 kilomètres au nord-est de Pékin ; pour qu'il pût arriver à temps, il aurait fallu qu'on retardât un peu la marche des rebelles. Mais il n'y eut aucune résistance. Les rebelles arrivaient de T'ai-yuan, la capitale du Chan-si, en plusieurs corps menaçant la capitale à la fois par le Sud et par le Nord-Ouest. L'armée du Sud fut le 12 devant Pao-ting qui ouvrit aussitôt ses portes. Li Tseu-tch'eng commandait en personne l'armée la plus forte et la plus dangereuse qui, après avoir enlevé Niung-wo et Ta-t'ong, se présentait devant le camp retranché de Siuan pour descendre directement sur Pékin par la passe de K'iu-yong. L'empereur avait confié ce qui lui restait de troupes à l'eunuque Tou Hiun avec l'ordre d'aller renforcer la défense de Siuan et d'empêcher les rebelles de déboucher dans la plaine ; mais aussitôt que ceux-ci furent annoncés, Tou Hiun alla à leur rencontre à une distance de quatre lieues, non pour combattre, mais pour offrir sa soumission et leur livrer le camp retranché, malgré le commandant qui, désespéré, se suicida. La route était maintenant ouverte. Le 16 avril, l'empereur chargea de la défense de la capitale elle-même l'eunuque Wang Tch'eng-ngen, mais il y avait si peu de troupes qu'aucune défense n'était possible, et que la fin

Les empereurs mandchous

n'était plus qu'une question de jours. Le 19, les rebelles étaient devant les tombeaux impériaux qu'ils incendièrent. ^{p.014} À la capitale, personne ne les savait si proches et un parti de cavaliers arriva devant l'une des portes sans avoir été reconnu. Le 24, l'empereur convoqua son conseil : tous les ministres restèrent muets et pleurèrent sans donner d'avis ; dans la journée les rebelles arrivaient en nombre et établissaient trois camps sous les murs. Le lendemain, Li Tseu-tch'eng envoya à l'empereur l'eunuque Tou Hiun pour lui demander d'abdiquer ; furieux, il cria à l'eunuque qu'il irait en personne combattre les rebelles ; mais pendant ce temps une des portes de l'enceinte leur était ouverte et ils se répandaient par la ville. Il ne restait plus que le Palais, qui forme un immense enclos au milieu de la capitale. L'empereur monta sur la montagne de Charbon, une colline artificielle située un peu au nord des salles d'audience, il regarda les feux des camps ennemis qui illuminaient le ciel ; et il dit en soupirant :

— Hélas ! mon peuple !

Puis, après avoir hésité longtemps, il redescendit et entra au Palais, se fit amener le prince héritier et ses frères, les princes Yong et Ting, les habilla lui-même de costumes d'hommes du peuple et ordonna à quelques eunuques restés fidèles de tenter de les faire fuir, pendant que l'impératrice les embrassait en pleurant. Après leur départ, il fit apporter du vin, il s'assit avec l'impératrice et avec sa favorite, tous trois burent tristement quelques coupes ; quand ce fut fini, la favorite se leva la première pour se retirer, et comme elle s'en allait, l'empereur tirant son sabre la frappa et l'abattit à ses pieds ; pendant ce temps l'impératrice se hâtait de retourner dans son appartement où elle se pendit avec sa ceinture. L'aînée des princesses avait quinze ans ; quand elle vit son père tirer son sabre, elle leva le bras droit pour se protéger ; elle fut blessée au bras et tomba, mais le coup n'était pas mortel et elle survécut. L'empereur tua alors son autre fille, puis il passa chez l'impératrice et en voyant son cadavre, il dit simplement :

— C'est bien, c'est bien !

Les empereurs mandchous

La nuit avait passé et c'était déjà le 26 au matin ; avant le lever du soleil, suivant l'habitude, les cloches sonnèrent pour l'audience impériale, mais il ne vint personne. Alors, accompagné du dernier eunuque fidèle, Wang Tch'eng-ngen, l'empereur monta une dernière fois sur la montagne de Charbon, regarda longuement la ville et la campagne, peut-être avec l'espoir de voir de loin arriver ^{p.015} les troupes fidèles de Wou San-kouei, puis il s'étrangla et Wang Tch'eng-ngen, qui l'avait accompagné, se suicida à ses côtés. Quelques heures après, Li Tseu-tch'eng entra dans le Palais qui n'était pas gardé, suivi de son premier ministre, des présidents de ses six ministères, de ses officiers et de toute sa Cour ; il se rendit à la salle du Faîte impérial, et monta s'asseoir sur le trône. Cependant Wou San-kouei appelé à l'aide depuis dix jours s'était enfin ébranlé ; mais soit qu'il craignît réellement d'aventurer son armée en s'avançant imprudemment, soit qu'il fût tenté par les offres que lui avait déjà faites Li Tseu-tch'eng, et hésitât sur le parti à prendre, il ne se hâtait guère : le 22 seulement il arrivait à Chan-hai kouan, le 26, il n'était encore qu'à Fong-jouen, au bord du Louan-ho, ayant fait à peine la moitié du chemin qui sépare Ning-yuan de Pékin. C'est là qu'il apprit la nouvelle de la prise de la capitale et du suicide de l'empereur : il rebroussa chemin aussitôt et retourna à Ning-yuan pour attendre les événements.

Le succès de Li Tseu-tch'eng était complet : son extraordinaire coup de main sur la capitale avait réussi, l'empereur s'était suicidé, le prince héritier était prisonnier avec son frère, la dynastie des Ming était renversée, et la plupart des mandarins se ralliaient à lui ; le trône était tout proche. Il y avait bien cependant quelques ombres au tableau : la capitale du Sud, Nankin, et les provinces du Centre et du Midi étaient incertaines, et on ne pouvait prévoir si les gouverneurs et les généraux accepteraient de bonne grâce le fait accompli ou s'il faudrait les réduire par de nouvelles campagnes ; et même dans le Nord, à quelques jours de marche, les hésitations de Wou San-kouei en se prolongeant risquaient de devenir une gêne et même un danger. Dans ces conditions, il est difficile de comprendre comment Li Tseu-tch'eng ne

Les empereurs mandchous

sut pas user de l'arme que lui avait mise entre les mains la capture du prince héritier. C'est une habitude à laquelle se sont conformés presque tous les fondateurs de dynastie en Chine, que de mettre sur le trône pour la forme un prince de la famille qu'ils veulent renverser et de le faire abdiquer quelque temps après en leur faveur : il y a là un intervalle plus ou moins long où le titre étant chez l'un et le pouvoir chez l'autre, les mandarins, les lettrés et le peuple ^{p.016} s'habituent peu à peu au renversement qui va se produire ; de plus, l'abdication justifie devant la conscience de la plupart le changement d'allégeance. Li Tseu-tch'eng dut se croire assez fort pour n'avoir pas besoin de cette comédie : une dizaine de jours après son entrée à Pékin, ce qui restait de la Cour lui remettait un mémoire demandant qu'il prît le titre impérial, ce qu'il accepta.

À ce moment de son suprême triomphe, Li Tseu-tch'eng était reconnu universellement dans les provinces du Nord, sauf par Wou San-kouei qui demeurait dans l'expectative. Celui-ci n'avait pas autant de troupes que l'usurpateur, mais elles étaient mieux exercées et plus disciplinées. Ni l'un ni l'autre ne paraissent avoir été très désireux d'en venir aux mains : les généraux chinois préfèrent les négociations aux batailles. Wou San-kouei, pour se donner un statut, avait proclamé le prince héritier et prétendait agir en son nom ; mais comme il ne pouvait ignorer que le prince, prisonnier des rebelles, avait fait sa soumission à Li Tseu-tch'eng et accepté de lui le titre de roi de Song, il ne devait pas prendre très au sérieux cette manifestation de loyalisme. Au reste elle ne l'avait pas empêché d'engager des pourparlers dès le début, par l'intermédiaire de son père Wou Siang, déjà rallié ; mais il les faisait traîner sans se résoudre ni à une rupture, ni à un engagement définitifs. Peut-être, en tirant les choses en longueur, ne cherchait-il qu'à se faire payer plus cher ; on dit aussi qu'il voulait se faire rendre sa favorite enlevée par un des généraux de Li Tseu-tch'eng, et que, déjà en route pour aller faire sa soumission, ce fut la nouvelle de cet enlèvement qui le rejeta parmi les ennemis de l'usurpateur. Entre temps il négociait également avec le régent

Les empereurs mandchous

mandchou, avec qui il s'était abouché dès le 2 mai, cherchant à s'assurer son aide en cas de nécessité. Il hésita un peu trop longtemps pour la patience du nouvel empereur : au bout de quinze jours, celui-ci se lassa ; peut-être aussi eut-il vent des négociations entamées avec les Mandchous ; voyant que les 40.000 taëls qu'il lui avait envoyés en cadeau le 4 mai ne suffisaient pas à le décider, il changea de méthode et envoya 20.000 hommes contre lui. L'expédition n'eut pas de succès : les deux généraux qui la commandaient ne comprirent pas qu'il fallait en finir le plus vite possible avant ^{p.017} que les Mandchous pussent intervenir ; ils menèrent la campagne mollement, et quand Wou San-kouei se retirant devant eux sans combattre, passa la Grande muraille et se retira à Ning-yuan, ils ne le poursuivirent pas, se contentèrent de laisser une garnison à Chan-hai kouan et s'en retournèrent. Aussitôt après leur départ Wou San-kouei revint, surprit la garnison de Chan-hai kouan et enleva la place ; et pressant ses négociations avec les Mandchous, il se hâta de conclure un arrangement avec eux.

À la nouvelle de cet échec, le premier subi depuis le début de sa marche triomphale sur la capitale, Li Tseu-tch'eng décida d'en finir immédiatement avec Wou San-kouei ; il se mit en personne à la tête d'une armée de 200.000 hommes, et quitta Pékin le 17 mai pour marcher contre lui. La rencontre eut lieu dix jours plus tard près de Chan-hai kouan, par un jour de tempête de sable terrible. Wou San-kouei attaqua d'abord avec succès les pirates qui furent presque enfoncés, mais Li Tseu-tch'eng donnant de sa personne rétablit le combat et ayant enveloppé son ennemi de trois côtés allait l'écraser complètement quand l'arrivée de l'armée mandchoue le sauva et décida de la victoire. Li Tseu-tch'eng se retira à Yong-p'ing, et c'est probablement de là qu'il essaya de reprendre les pourparlers avec Wou San-kouei lui proposant un partage de l'empire : il offrait de lui remettre le prince héritier son prisonnier et de lui rendre Pékin pour les Ming, tandis que lui-même conserverait le Chan-si, le Chen-si et tout l'Ouest. Mais Wou San-kouei vainqueur croyait inutile de traiter : les conversations n'aboutirent pas et Li Tseu-tch'eng, furieux, après s'être

Les empereurs mandchous

vengé en mettant à mort Wou Siang et sa famille, dut rentrer en hâte à Pékin, suivi de près par ses ennemis. Il ne pouvait être question pour lui de tenter de défendre la capitale ; aussi se hâta-t-il d'entasser sur des chariots le trésor et les objets précieux pour les expédier dans l'Ouest sous escorte pendant que lui-même, après avoir mis le feu aux portes et au Palais, se retirait avec le reste de son armée par une autre route.

Li Tseu-tch'eng était vaincu ; mais qui était vainqueur ? Wou San-kouei put croire un instant que c'était lui ; mais s'il espérait, Li Tseu-tch'eng chassé, pouvoir prendre la première place au nom d'un prince Ming mis par lui sur ^{p.018} le trône, il fut aussitôt détrompé et dut s'apercevoir bien vite qu'en faisant appel aux Mandchous comme alliés, il s'était donné des maîtres.

Les Mandchous étaient des pasteurs nomades qui avaient longtemps vécu paisiblement, divisés en petites tribus, au nord de la frontière chinoise, entre les Mongols à l'Ouest et le royaume de Corée à l'Est. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, un chef de tribu nommé Nurhachi réussit à soumettre peu à peu les autres chefs et finit par ranger sous ses ordres l'ensemble des tribus mandchoues, puis étendit même son autorité jusque sur les tribus mongoles les plus proches ; au début du XVII^e siècle, l'empire de Nurhachi s'étendait de l'Amur au Toumen, et il s'était fait reconnaître par le gouvernement chinois qui lui payait 800 onces d'argent chaque année pour s'assurer qu'il ne franchirait pas la Grande muraille. Une expédition chinoise envoyée contre lui en 1619 fut désastreuse ; Nurhachi continua la conquête du bassin du Leao jusqu'à la mer, mais, en 1626, il échoua devant Ning-yuan, au nord-est de Chan-hai kouan. Cet échec marqua pour vingt ans l'arrêt de l'avance des Mandchous en territoire chinois. Ils se retournèrent contre les Mongols : le successeur de Nurhachi reçut en 1635 la soumission du descendant des empereurs Yuan qui lui remit le grand sceau de cette dynastie ; c'est à la suite de cela qu'il prit lui-même le titre impérial et donna à sa dynastie le nom de Ts'ing. Sa mort qui survint alors que son fils était encore enfant aurait pu amener la

Les empereurs mandchous

dissolution du nouvel empire si son frère qui prit la régence n'avait été un homme énergique qui sut arrêter les troubles.

Les choses auraient pu rester longtemps dans le même état avec la Chine. Ning-yuan, dont les Chinois avaient fait leur grande place forte sur la frontière, barrait efficacement la route aux armées mandchoues, formées surtout de cavalerie et peu aptes aux sièges, et empêchant la conquête de nouveaux territoires. Tout ce qui était possible, c'était que des partis de cavaliers profitassent de la moindre négligence pour franchir la Grande muraille et pénétrassent le plus loin possible, quelquefois jusqu'au Chan-tong, en pillant tout sur leur passage, et en se hâtant de s'en retourner avec leur butin dès que les troupes chinoises ^{p.019} commençaient à s'ébranler. Des razzias mandchoues d'un côté, des expéditions chinoises de l'autre, telles sont les relations des deux empires pendant vingt ans. La révolte de Li Tseu-tch'eng et l'appel à l'aide de Wou San-kouei vint tout changer. Celui-ci pensait sans doute qu'il lui suffirait de quelque concession pour payer les Mandchous et les renvoyer chez eux après avoir chassé Li Tseu-tch'eng ; mais ils ne l'entendaient pas ainsi : après la victoire, le régent refusa de se retirer sous prétexte que l'ordre était loin d'être rétabli. Il ne songeait évidemment pas encore à conquérir la Chine entière, mais il profitait de l'occasion pour prendre tout ce qui était à portée, et d'abord Pékin où, après en avoir écarté Wou San-kouei, il entra solennellement le 6 juin et fit introniser son neveu le jeune empereur. Pendant ce temps, Wou San-kouei avec son armée, aidé ou plutôt surveillé par des auxiliaires mandchous, était expédié au Chen-si sous prétexte de poursuivre Li Tseu-tch'eng. On le représente à cette époque comme atteint d'une sorte de neurasthénie, s'enfermant sans vouloir recevoir personne pour s'abandonner à la mélancolie : il pouvait en effet avoir des regrets. Ses projets d'ambition personnelle avaient été réduits à néant au moment même où il se croyait tout près de les réaliser, et sa propre imprudence était la seule cause de sa déception. Le Chen-si, qui lui était donné en apanage avec le titre de roi, était une faible compensation pour l'homme qui avait compté devenir le premier

Les empereurs mandchous

ministre tout-puissant (et peut-être bientôt le remplaçant sur le trône) d'un prince ming réinstallé par lui à Pékin et au nom de qui il aurait gouverné comme le sauveur de la dynastie, et qui se trouvait réduit maintenant à n'être qu'un vassal, quelque peu suspect, d'un empereur barbare.

C'est à Li Tseu-tch'eng qu'il fit sentir le poids de ses déceptions et de ses rancœurs. Celui-ci après les premières défaites avait dû abandonner le Tche-li et le Chan-si ; mais il avait tenté d'organiser la résistance au Chen-si, sa province natale. Il n'y put tenir que quelques mois, sa capitale Si-ngan fou fut enlevée au début de 1645, et il prit de nouveau la fuite. Il passa au Ho-nan, puis au Hou-kouang et tâcha de s'y installer ; mais la chance avait changé pour lui, ses lieutenants complotaient contre lui, ses hommes l'abandonnaient ; en octobre il dut s'enfuir de nouveau ; il finit ^{p.020} par périr misérablement tué par des paysans comme il attaquait leur village pour se ravitailler ; et ils ne reconnurent qui il était qu'en dépouillant les cadavres, quand ils virent le dragon brodé sur ses vêtements.

Tandis que les provinces du Nord étaient ainsi le théâtre de guerres et de désordres, et que Pékin passait de main en main, les provinces du Sud restaient calmes, et la dynastie des Ming paraissait prête à s'y réorganiser. La nouvelle du désastre de Pékin était parvenue à Nankin, la capitale du Sud, le 6 mai. En l'absence du prince héritier prisonnier des rebelles, les hauts fonctionnaires sous l'influence de Ma Che-ying, et en dépit de Che K'o-fa qui soutenait un autre candidat, proclamèrent empereur le prince de Fou, un petit-fils de Chen-tsong, l'empereur de la période wan-li (1573-1620) : il fit son entrée dans sa capitale le 17 mai, le jour même où, dans le Nord, Li Tseu-tch'eng quittait Pékin à la tête de son armée pour aller attaquer Wou San-kouei. Les mois qui suivirent furent occupés à tenter d'organiser la capitale et ce qui restait de l'empire. La tâche était difficile. Tout manquait, les fonds surtout : le trésor avait été à Pékin et avait été pillé par Li Tseu-tch'eng. Et les impôts ne rentraient guère : du Chan-si et du Chen-si aux mains de Li, du Tche-li et du Chan-tong aux mains des Mandchous, du Sseu-

Les empereurs mandchous

tch'ouan aux mains de Han Hien-tchong, il ne venait rien ; du Houkouang et des pays situés sur la rive nord du fleuve Bleu, il venait à peine la moitié. Et il fallait lever, armer et entretenir des troupes, remettre en état les murs des places qui se trouvaient le long de la nouvelle frontière, sans parler des dépenses de l'empire et de la Cour.

Le pire était que les deux principaux conseillers, Ma Che-ying et Che K'o-fa se détestaient et étaient en conflit perpétuel, le second ne pouvant pardonner au premier d'avoir fait échouer, lors de la discussion pour le choix de l'empereur, le candidat qu'il favorisait. Ils ne s'entendaient pas mieux sur la politique à suivre. Che K'o-fa préconisait une politique active et audacieuse avec une intervention immédiate dans le Nord, tandis que son rival conseillait d'attendre et de voir venir les événements : il l'emporta pendant les premières semaines, alors que tous étaient encore sous le coup de la catastrophe du 26 avril, et il fut chargé de ^{p.021} lever les troupes et de préparer une expédition contre Li Tseu-tch'eng. Mais la nouvelle de la défaite de celui-ci à Chan-hai kouan et de sa fuite de Pékin permit à Ma Che-ying de reprendre le dessus : l'expédition était devenue inutile et il n'y avait plus qu'à attendre de savoir ce qu'allaient faire et dire Wou San-kouei et ses alliés barbares. Des titres furent décernés à Wou San-kouei et à plusieurs autres officiers chinois au service des Mandchous comme récompense du service rendu aux Ming dans la campagne contre Li Tseu-tch'eng. L'intronisation de l'empereur mandchou à Pékin n'empêcha pas la correspondance de continuer entre les deux Cours.

Tout ce que Che K'o-fa put obtenir, ce fut l'organisation de la défense de Nankin. On créa en avant de la nouvelle capitale sur la nouvelle frontière quatre circonscriptions militaires, deux le long du fleuve Jaune (il avait alors son embouchure au Kiang-sou) entre la mer et la région de K'ai-fong, pour la défense contre les Mandchous, deux entre le fleuve Jaune et le fleuve Bleu, dans la région où passe aujourd'hui la limite du Ngan-houei, pour la défense contre Li Tseu-tch'eng qui était maître du Ho-nan ; chaque circonscription avait un général à sa tête, et Che K'o-fa, installé avec une armée à Yang-

Les empereurs mandchous

tcheou, la place qui commande au nord les abords du fleuve Bleu, avait le commandement de l'ensemble de la défense. La disposition était bonne et la capitale aurait dû être bien défendue ; mais les troupes étaient trop peu nombreuses, et elles manquaient de tout : les vivres surtout étaient insuffisants. Au reste, Li Tseu-tch'eng étant entièrement absorbé par sa lutte avec les Mandchous, et ceux-ci de leur côté ne montrant au Chan-tong qu'assez peu d'activité, le danger, encore au début de 1645, ne paraissait pas si pressant qu'il fallût tout sacrifier à la défense.

À ce moment d'ailleurs, la Cour de Nankin était mise en émoi par une affaire qui semblait bien plus grave que le problématique péril mandchou. Le 25 mars 1645, le bruit courut à la capitale que le prince héritier, qu'on avait cru mort dans la débâcle de Li Tseu-tch'eng, avait pu s'échapper et venait d'arriver à la capitale : il était installé dans un temple bouddhique, le Hing-chan sseu. La nouvelle se répandit très vite au milieu de la joie universelle : l'empereur ^{p.022} n'était pas aimé, et au contraire le jeune prince, avec l'auréole de toutes ses aventures romantiques, était très populaire. La foule courut en masse à son monastère pour le voir, et il s'organisa spontanément une garde de 500 hommes pour le protéger. Personne ne songeait d'ailleurs à renverser le prince de Fou pour le mettre à sa place : les partisans du prince se contentaient de dire : « L'empereur n'a pas de fils : en voilà un pour lui ! ». Cependant l'empereur avait réuni son conseil et délibérait. Devant l'enthousiasme général, on n'osa pas supprimer immédiatement le prétendant. Il fut convoqué à la Cour pour être examiné. Il se tira fort mal de cette épreuve : à toutes les questions qu'on lui posa sur sa vie passée au palais à Pékin, il ne sut pas répondre. On ne savait trop que faire de lui quand un de ses anciens fonctionnaires de la Cour de Pékin finit par le reconnaître pour le petit-fils d'un gendre de l'empereur Mou-tsong (1567-1572). Il fut jeté en prison. Mais le peuple de Nankin resta persuadé qu'il était réellement le prince-héritier, et plusieurs des plus hauts fonctionnaires se déclarèrent également pour lui, le général Lien Leang-tso qui commandait en amont de Nankin sur le fleuve Bleu

Les empereurs mandchous

une des quatre circonscriptions militaires de la frontière, les gouverneurs du Hou-kouang et du Kiang-si. Le vieux général Leang Tso-yen prétendit avoir reçu l'ordre secret du prince-héritier de débarrasser l'empire de Ma Che-ying, et levant des troupes, il se révolta, entra à Kieou-kiang et menaça la capitale ; le général Lien Leang-tso, qui devait s'opposer à sa marche n'était pas trop sûr, étant de ses amis et de plus s'étant déclaré lui aussi pour le faux prince-héritier. Tout cela affaiblissait encore la position de la dynastie restaurée à grand'peine.

Le frère du régent mandchou, le prince Yu, qui commandait les troupes du Chan-tong, se rendit compte que l'occasion était favorable pour écraser les Ming avant qu'ils n'eussent eu le temps de se reconstituer solidement au Sud du fleuve Jaune, et il entra en campagne. Che K'o-fa essaya en vain de l'empêcher de franchir la rivière Houai, son armée fut mise en déroute, et il n'eut que le temps de se jeter dans Yang-tcheou qui commande au nord l'approche du fleuve Bleu et par suite celle de Nankin. La ville fut enlevée presque immédiatement, le 20 mai, Che K'o-fa fut ^{p.023} mis à mort et la population passée au fil de l'épée. Moins de deux semaines plus tard, les Mandchous étaient devant le fleuve Bleu qu'ils franchirent sur de petits bateaux, sans rencontrer aucune résistance de la part de la flotte qui s'enfuit au Fou-kien ; et le lendemain, 4 juin, comme ils approchaient de Nankin, le prince de Fou s'enfuit en toute hâte avec quelques cavaliers, pendant que la population sortait de sa prison le faux prince-héritier et le mettait sur le trône, élévation éphémère dont les Mandchous le délogèrent immédiatement. Quant au prince de Fou, abandonné de presque tous, traqué de près par ses ennemis, il se suicida en se jetant dans le fleuve Bleu au moment où il allait être fait prisonnier.

La prise de Nankin par les Mandchous marquait vraiment la chute des Ming. Le prince de Fou avait eu un instant une chance de reconstituer un empire, sinon sur la Chine entière, au moins dans le bassin du fleuve Bleu ; mais le temps avait été bien court, les circonstances bien peu favorables, et au surplus ni lui ni ces ministres

Les empereurs mandchous

ne paraissent avoir été à la hauteur de cette tâche colossale. Du moins fit-il encore figure d'empereur pendant l'année qu'il régna ; les princes qui après lui essayèrent de se maintenir au Fou-kien et à Canton ne furent que des aventuriers. En 1645, la conquête de la Chine par les Mandchous était virtuellement achevée, malgré des résistances locales qui se produisirent encore. La dynastie Ts'ing était définitivement installée sur le trône et devait le garder deux siècles et demi, jusqu'à la révolution de 1912 et à l'établissement de la république.

Ce sont les empereurs de cette dynastie que MM. Backhouse et Bland ont voulu faire connaître dans le livre ici traduit en français. Fidèles à la méthode qui leur a permis d'écrire avec tant de succès sur l'histoire chinoise contemporaine, l'impératrice Tseu Hi, la révolution et les débuts de la république, ils se sont surtout attachés à faire le portrait des empereurs et de leurs ministres et le tableau de leur Cour, de façon à présenter des personnages vivants, et à les montrer évoluant dans leur milieu. On sait combien les historiens chinois officiels sont avarés de détails sur les personnes ; ils racontent les faits avec beaucoup de détails, mais ils les racontent en quelque sorte ^{p.024} impersonnellement comme s'ils étaient indépendants des hommes. Jamais ils ne nous font voir l'influence des hommes sur les événements, ou réciproquement celles des événements sur les hommes, à moins qu'ils n'y voient l'occasion d'une dissertation morale. C'est cette lacune que les auteurs ont comblée en s'aidant des documents contemporains non officiels, européens et chinois. Grâce à eux les grands empereurs mandchous cessent d'être des ombres vagues pour devenir véritablement des hommes, pouvant aller prendre leur place dans la grande galerie des portraits historiques de l'humanité.

Henri Maspero.

Professeur au Collège de France.

@

CHAPITRE PREMIER

L'empereur Chouen-tche

@

p.025 Les annales et les mémoires contemporains contiennent relativement peu de documents se rapportant à la vie du souverain et de sa Cour pendant le premier règne de la dynastie mandchoue, celui de l'empereur Chouen-tche ¹. Le phénomène s'explique aisément de plusieurs manières. Tout d'abord, si l'histoire du règne de Chouen-tche couvre un intervalle de dix-sept ans à dater de son accession au trône de la Chine, le souverain n'avait pourtant que vingt-trois ans lorsqu'il disparut de la scène. Pendant la régence de son oncle, le prince Jouei, et jusqu'à la mort de ce dernier, en décembre 1650, le Maître du Ciel n'était qu'un garçonnet, occupé à chasser et à écouter les nouvelles du jour, soigneusement émondées par sa mère et les précepteurs impériaux, sur l'avance victorieuse des armées mandchoues à travers les provinces du Centre et du Sud. Quand, trois mois après la mort du régent, il assumait la direction nominale des affaires de l'État, il était un enfant intelligent de douze ans ; mais l'exubérance qui avait marqué son enfance avait déjà fait place au tempérament contemplatif et sérieux qui devait s'accroître d'année en année. L'un de ses premiers édits, après avoir pris la direction effective du gouvernement, prescrivait p.026 certaines règles pour contrôler l'admission à la prêtrise et surveiller l'enseignement donné aux candidats. Il s'occupait très activement aussi de l'instruction publique et de la réforme du système des examens pour les différents grades. La Cour était éminemment respectable, peut-être même un peu terne, sous le premier souverain mandchou, mais il est probable que les habitants de Pékin se voyaient avec satisfaction débarrassés des extravagances et de la débauche qui en avaient été la honte sous les Ming.

¹ La transcription française des noms chinois a été faite par Mademoiselle Colette Rénié, bibliothécaire à l'École des Langues Orientales.

Les empereurs mandchous

Un écrit, publié depuis l'abdication de la dynastie mandchoue par un historien chinois qui signe « Né hors de saison », s'efforce de prouver que Chouen-tche était un bâtard et que les souverains de la maison de Gioro, de Chouen-tche à Kouang-siu, n'avaient pas plus de titre que les Romanov à se prétendre de pure race. Il affirme que le père de Chouen-tche n'était pas l'empereur T'ai Tsong, mais un chasseur chinois, Wang. Les preuves qu'il invoque à l'appui de cette affirmation peuvent à peine être qualifiées de présomptions. Les écrits de « Né hors de saison » trahissent qu'il appartient à ce type issu des Jeune Chine, chez qui l'intérêt personnel, mêlé à un patriotisme sentimental, aboutit à une haine aveugle des Mandchous. Son travail est marqué de la même vitupération hasardeuse qu'on trouve chez Wen Ch'ing et K'ang Yeou-wei et témoigne d'un effort de rhétorique plutôt que d'une recherche historique. Il n'en demeure pas moins que nombreux sont les Chinois qui écrivent, et encore plus nombreux sont ceux qui acceptent des légendes fantastiques dans le genre de celle sur quoi « Né hors de saison » fonde sa théorie, légendes d'après lesquelles les empereurs Chouen-tche, Yong-tcheng, K'ien-long et Kouang-siu étaient tous des bâtards, nés de pères chinois. Nous citerons sa version de la naissance de Chouen-tche non pas, comme dit ^{p.027} l'ordonnance impériale, « en vue de l'exactitude historique », mais comme exemple des méthodes historiques de la Jeune Chine.

« Peu après la prise de Moukden par les Mandchous, dit-il, arriva dans la région peu peuplée de Fou Chou une famille de colons nommés Wang, chassés par la misère de leur province natale de Shantung. Leur fils, Wang Kao, devint un grand chasseur. Un jour, en 1637, la dame Borjikitu, concubine favorite de T'ai Tsong, chassait le cerf dans la forêt, accompagnée de ses suivantes. Comme la plupart des femmes mongoles elle était habile écuyère et chasseresse. Elle avait trois fois tiré sur un cerf magnifique et l'avait manqué, lorsque Wang Kao parut, avec son compagnon Teng, surnommé « large cuisse ». La bête bondit à travers la forêt,

Les empereurs mandchous

droit sur Wang, qui l'abattit. Quand la dame Borjikitu s'approcha, elle fut très impressionnée par l'élégante silhouette et les traits agréables de Wang. Après lui avoir posé quelques questions sur son origine, elle le prit à son service, ainsi que Teng « large cuisse », les ramena avec elle à Moukden et les enrôla dans ses gardes du corps. À dater de ce jour, Wang devint son compagnon de chasse habituel. Une intimité s'établit vite entre eux et quand, au mois de mars de l'année suivante, elle donna le jour à Foulin (qui régna plus tard sous le nom de Chouen-tche), on pensa généralement que Wang était son père. Chouen-tche était un enfant d'une force exceptionnelle, qui pouvait soulever des poids lourds dès l'âge de quatre ans. T'ai Tsong, au courant de son origine, fit assassiner Teng de peur qu'il ne trahît le secret. Il fut massacré sur la route de Moukden à Lias Yang par des sbires aux gages de l'empereur. Un dicton relatif au meurtre de Teng court encore de nos jours à Moukden. On dit « envoyer Teng-large-cuisse à ses affaires ». pour dire qu'on se débarrasse d'un gêneur ^{p.028} quelconque en « le suicidant ». Quelque temps après, Wang Kao lui-même fut assassiné par ordre de T'ai Tsong et la légende raconte que son esprit erra dans le palais de Moukden jusqu'à ce qu'il eût été apaisé par le jeune prince Foulin, qui se prosterna devant son cercueil en le reconnaissant pour père. On dit qu'après cette reconnaissance filiale, T'ai Tsong ne fut plus troublé. Il fit enterrer Wang Kao dans le mausolée familial de Nurhachi et la légende veut qu'il ait été vénéré jusqu'à nos jours parmi les héros de la famille auxquels on rend un culte dans le sanctuaire privé ¹ de la dynastie mandchoue, sanctuaire où l'empereur se prosternait le matin du deuxième jour de l'an. La rumeur publique prétend aussi que, lors des visites impériales aux mausolées de Moukden, où sont enterrés

¹ Depuis 1900, la légation d'Italie occupe l'emplacement du sanctuaire.

Les empereurs mandchous

Nurhachi et son fils, un sacrifice spécial a toujours été offert à la mémoire de Wang Kao. À Moukden même un proverbe dit : « L'empereur rend hommage d'abord à Wang Kao, puis aux tombes impériales ». Sur la Longue Montagne Blanche une tablette commémorative raconte l'histoire de Wang, sans allusion, bien entendu, à ses rapports avec la fière maison de Gioro. »

Voilà pour les plus récents chroniqueurs. Il n'en demeure pas moins que rien dans l'histoire ni la littérature contemporaine ne vient confirmer ces tentatives de discréditer les fondateurs de la dynastie. Le règne de Chouen-tche lui-même est remarquablement exempt de toutes espèces de chroniques scandaleuses et de méchants racontars.

Le tempérament de l'empereur et sa jeunesse expliquent dans une large mesure l'absence de scandales et d'intrigues à Pékin sous le règne de Chouen-tche ; mais le facteur qui a certainement contribué plus que tout ^{p.029} autre à maintenir la Cour heureusement à l'abri des trahisons, des ruses et des pillages, est la relégation des eunuques du palais à leur juste rang de domestiques.

Peu après l'accession mandchoue, le régent institua une étiquette dynastique du palais qui interdisait formellement leur emploi dans aucun poste officiel. Après la chute de Pékin, bien « des rats et des renards ». qui avaient dégradé la Cour des Ming par leurs débauches et avaient vécu des vices des licencieux chefs de clans s'étaient enfuis dans leurs demeures de Ho Chien-fu, ou avaient suivi le sort de la dynastie chinoise à Nankin et plus au sud. Ceux qui restèrent au service du nouveau régime trouvèrent leur influence et leurs profits lamentablement réduits. Avec eux disparurent les intrigues insolentes qui avaient signalé les compagnons de Wei Tchou-hien. Pour un temps, la ville interdite fut purifiée de sa principale source de corruption.

Le régent, le prince Jouei, quatorzième fils de Nurhachi, mourut à l'âge de trente-neuf ans en décembre 1650, tué près de Kalgan dans un accident de chasse, son sport favori. L'enfant impérial fut sincèrement affecté par la mort de son oncle qui, pendant sept ans, avait été l'âme

Les empereurs mandchous

des Conseils mandchous. Il lança un édit par lequel les vertus du défunt étaient proclamées avec éloquence et se rendit à la rencontre du cortège qui ramenait le corps à Pékin. Pourtant, à peine le grand prince était-il mort, que certains des princes et des nobles mandchous, qui s'étaient toujours opposés à son usurpation de la régence, le dénoncèrent, l'accusant de haute trahison, et réclamèrent la rescision des honneurs posthumes qui lui avaient été conférés par le trône. Ils l'accusaient non seulement d'avoir habituellement usurpé les prérogatives impériales, mais d'avoir conspiré avec son entourage pour déposer son neveu et s'emparer du trône pour lui-même. Puis, d'autres accusations furent p.030 lancées contre lui : on l'accusa d'avoir détourné des bijoux de la Couronne et le bruit courut qu'un certain collier, ayant appartenu à Nurhachi, avait été enterré avec lui par son ordre. Après enquête officielle, ces charges graves furent vérifiées et le jeune empereur se vit, bien à regret, contraint de prendre un édit solennel de censure et de dégradation à l'encontre de son illustre parent. Le nom du prince Jouei et celui de sa mère, la concubine Wala-nala, furent rayés de la liste des clans impériaux et leurs titres et dignités révoqués à titre posthume. La gangrène de l'ambition personnelle vint donc si tôt ronger la fine fleur de l'aristocratie mandchoue. La disgrâce portée à la mémoire du régent fut vivement ressentie non seulement par ses contemporains, mais par les descendants de Nurhachi. À tel point que, plus de cent ans après, nous voyons l'empereur K'ien-long prendre des mesures pour rétablir le nom et la gloire du prince Jouei. La quarante-cinquième année de son règne (1778) ce monarque publia un édit en vue « de rétablir la vérité historique », de la même façon que la grande Tseu Hi la rétablit, par l'annulation rétrospective de tous ses édits relatifs à la guerre des Boxers, en février 1901. K'ien Long, après un minutieux examen de l'affaire, aboutit à la conclusion que le prince Jouei avait été injustement accusé. Il lui restitua donc la plénitude de ses honneurs et dignités, réinstalla sa tablette à sa place, dans le temple des ancêtres, et ressuscita la principauté de Jouei en la personne de Tch'ong Ying, son

Les empereurs mandchous

descendant à la cinquième génération. Cette principauté occupe aujourd'hui le second rang des titres de noblesse héréditaires ¹.

À l'âge de quinze ans, Chouen-tche épousa ^{p.031} l'impératrice T'ong Tchia, mère de K'ang-hi. Elle mourut deux ans après l'accession de son fils au trône. Sur les vertus ou les fautes de cette dame, les chroniqueurs disent peu de choses qui présentent un intérêt. Ce fait est dû, peut être, à ce que pendant les quelques années de sa vie conjugale, le souverain fut entièrement sous l'influence de sa concubine favorite, la dame Tong. Cette dernière semble avoir uni à un charme physique exceptionnel un rare talent littéraire et un tempérament autoritaire. Un commentateur chinois va même jusqu'à dire qu'elle se mêlait de tout (ce qu'il considère comme un défaut très féminin), et déclare qu'elle avait coutume, les jours de fête, de sermonner toute la Cour, lui recommandant d'user avec modération de la boisson, de dîner raisonnablement et sans excès. Elle estimait de son devoir de maintenir l'empereur à la hauteur de sa tâche, dans sa vie privée comme dans les affaires publiques. Elle lui faisait lire tous les documents de la routine des affaires, sans une omission, et l'empereur lui-même rapporte (dans une épitaphe qui est une véritable notice nécrologique) qu'elle avait accoutumé, avant de se retirer pour la nuit, de s'assurer elle-même que la chambre de l'empereur n'était pas surchauffée.

La dame Tong paraît avoir été bonne et elle mourut jeune, dans l'automne de 1661. Sa mort fut pour Chouen-tche la cause d'un immense chagrin, dont il ne se consola jamais. Le chroniqueur déjà cité rapporte naïvement que le chagrin de Sa Majesté semble avoir été parfaitement sincère, ce qui le distingue parmi les époux impériaux « qui se réjouissent ordinairement de la mort de leurs épouses ». Dans l'épitaphe à laquelle nous faisons allusion, Chouen-tche donne la mesure des vertus de sa dame en racontant qu'elle déclinait toujours ses invitations à souper mais qu'elle le poussait à permettre à ses

¹ Le détenteur actuel du titre est un spécimen dégénéré typique de l'aristocratie mandchoue des derniers temps. Ses habitudes de fumeur d'opium ont fait l'objet récemment d'une enquête officielle.

Les empereurs mandchous

principaux ministres de s'asseoir à sa ^{p.032} table. Ce détail semble indiquer que l'étiquette mandchoue, à cette époque, était bien moins stricte que par la suite, lorsqu'on eut assimilé les formalités minutieuses du code chinois classique des bonnes manières.

D'après les annales officielles de la dynastie, Chouen-tche mourut et fut enterré l'hiver de 1661, quelques mois avant que le dernier des Ming n'eût été étranglé avec la corde d'un arc, à Yunnan-fu. La dame Tong « l'avait précédé ». l'automne de la même année. On a cependant des raisons sérieuses de mettre en doute les annales dynastiques sur la mort de l'empereur, et pour partager l'opinion, très répandue chez les savants chinois, que le jeune souverain, désolé de la perte de sa maîtresse et lassé par la routine du gouvernement, aurait volontairement abandonné cette charge à quatre de ses ministres (formant un Conseil de régence pour son jeune fils, K'ang-hi) et se serait retiré dans la vie contemplative du sacerdoce. Cette version ne figure pas, bien entendu, dans les archives de la dynastie parce que le sacerdoce est tenu en médiocre estime par les lettrés, et qu'en l'admettant on eût jeté le discrédit sur l'empereur et le clan impérial. Pourtant les circonstances corroborantes sont nombreuses dans les écrits des poètes contemporains et autres. L'un d'eux, qu'on cite fréquemment, écrit :

« Il rejeta l'empire comme on abandonne une chaussure usée ; il rejeta la souveraineté qui lui avait été imposée dans cette incarnation et, suivant l'exemple du seigneur Bouddha, préféra la recherche des solitudes mystiques.

Il est certain que dès sa prime jeunesse l'empereur était imbu de tendances vers l'idéal bouddhique du renoncement. On cite parmi ses écrits les couplets en antithèses que voici :

« L'avenir m'est aussi obscur que le passé d'où je sors ;
« En vain j'ai vécu toute une existence dans le monde des hommes ;
« ^{p.033} J'aspire à devenir un disciple, fidèle du seigneur Bouddha ;
« Pourquoi donc poursuivrais-je encore les vanités du trône impérial ?

Les empereurs mandchous

On raconte aussi que peu de temps avant sa disparition il aurait confié à son ministre Ngao Pai, l'un des quatre désignés comme régents pour son successeur, qu'il espérait s'agenouiller dans la foule assistant à la procession solennelle du nouvel empereur, son fils. Alexandre I^{er} de Russie disait de même à sa belle-sœur, femme de son futur successeur, Nicolas I^{er}, qu'il espérait, après son abdication et après avoir prononcé les vœux religieux, assister à la procession de leur couronnement à Moscou ¹.

En tous cas l'opinion commune des historiens chinois est que l'empereur Chouen-tche n'est pas mort en 1661, comme le veulent les annales, mais qu'il s'entendit avec ses ministres pour abandonner le trône et voiler son identité sous celle de l'abbé du temple de T'ien t'ai, caché dans les montagnes, à vingt-trois kilomètres à l'ouest de Pékin. Les auteurs contemporains signalent la ressemblance extraordinaire entre l'abbé et l'empereur. Encore aujourd'hui le temple contient la statue momifiée d'un prêtre d'une trentaine d'années, statue dorée et de grandeur naturelle, et dont les traits sont incontestablement du type mandchou.

Elle diffère des momies ordinaires de bonzes bouddhistes en ce qu'elle est revêtue de robes jaunes brodées du dragon, au lieu des vêtements habituels kachâya, rouges. La tradition veut que les robes brodées du dragon aient été offertes par K'ang-hi. Les prêtres du sanctuaire montrent aussi le large bassin dans lequel le corps ^{p.034} fut momifié. Les traits de la momie sont couverts de laque brun foncé, alors qu'ils sont ordinairement dorés. Enfin, la tradition rapporte que l'empereur visita trois fois le sanctuaire et rendit ses devoirs à l'abbé, qui ne s'agenouilla pas devant le souverain, comme l'aurait exigé la coutume s'il se fût agi d'un prêtre ordinaire. Quand l'abbé mourut, en 1670, K'ang-hi fit faire de lui une statue de bronze, en grandeur naturelle, et envoya des présents de perles et de bijoux pour enterrer avec lui, dans sa tombe.

Le dagoba de pierre sous lequel il est censé reposer existe toujours et, chaque année, le temple s'ouvre aux fidèles qui se prosternent

¹ Cf. *La légende de la mort d'Alexandre I^{er} en Sibérie, sous le déguisement du moine Théodore*, par le grand-duc Nicolas (Saint-Pétersbourg, 1907).

Les empereurs mandchous

devant le sanctuaire, avec la conviction qu'ici repose un Seigneur du Ciel. Ceux qui ont comparé l'image de l'abbé de T'ien t'ai-siu avec le portrait de Chouen-tche, dans la collection des portraits dynastiques exposée dans la Grande salle de longévité impériale (qui touche la montagne du Charbon de la Ville interdite) constatent une ressemblance frappante.

Que ce soit ou non à cause de sa mort, Chouen-tche abandonna le trône à l'âge de trente-trois ans, laissant son fils, un enfant de sept ans, sous la garde de quatre ministres. Cet enfant était destiné à régner soixante et un ans sur la Chine et à conférer à la dynastie mandchoue une gloire éternelle.

@

CHAPITRE II

K'ang-hi paternel

@

Le caractère de cet empereur fameux, son sage gouvernement, ses prouesses dans la guerre et dans les sports, son grand savoir, sa nombreuse descendance et ^{p.035} son bon cœur, tout cela a déjà été décrit dans les travaux des Pères jésuites qui, jusque vers la fin de son règne, ont occupé des postes élevés et influents à la Cour de Pékin. Évidemment beaucoup de ces descriptions souffrent des préventions théologiques de cette confrérie, mais en général elles sont l'œuvre d'esprits larges et compréhensifs et montrent l'empereur K'ang-hi sous un jour plus doux que celui qui éclaire généralement le trône. La bonté d'âme semble vraiment avoir été la qualité dominante du souverain, alliée à une perception très nette de cette vérité que le maître de la Chine doit se montrer ferme. Le récit de cinq voyages en Tartarie ¹, où le jésuite français Gerbillon (mandarin de troisième classe) suivit l'empereur, entre 1691 et 1697, instruit l'historien sur bien des causes qui expliquent la renaissance des arts et de la littérature à cette époque et lui apprend à admirer de près le caractère d'un monarque vraiment grand. Jean-François Gerbillon, mathématicien et écrivain, partagea avec le Portugais Antoine Péreira un degré de faveur impériale aussi élevé que celle accordée antérieurement à Verbiest, l'astronome et réformateur du calendrier. En 1693 ils avaient signalé aux médecins de la Cour l'usage de la quinine, à l'occasion d'une fièvre dangereuse contractée par K'ang-hi. Celui-ci leur avait montré sa gratitude en leur accordant la permission de construire une église, ainsi que les fonds nécessaires, et en leur donnant une maison dans l'enceinte du palais. Antérieurement même, fortement impressionné par la vertu et le savoir de prêtres tels que Philippe Grimaldi, Jean de Fontaney, Joachim Bouvet, Louis Le Comte et Claude de

¹ Cf. *Histoire générale de la Chine*, par le Père Mailla, de la Société de Jésus, vol. XI (Paris, 1780).

Les empereurs mandchous

Visdelou, il avait promulgué son fameux édit de Tolérance (1692). Cet édit donna une forte impulsion ^{p.036} à la propagation du christianisme en Chine, jusqu'au jour où les querelles intestines des jésuites et des dominicains forcèrent l'empereur à le révoquer et à retirer ses faveurs aux missionnaires.

Les efforts des jésuites pour convertir K'ang-hi et l'héritier présomptif furent discrets, mais incessants. Ils tentèrent de le convaincre et de le gagner à la vraie foi en faisant appel à son intelligence, par des démonstrations continuelles de la supériorité des Européens dans les arts et les sciences ; il sembla même un moment qu'ils dussent triompher. En 1693, nous trouvons une lettre envoyée par le père Fontaney à son abbé, par l'entremise du père Bouvet, lettre dans laquelle il décrit K'ang-hi

« ce merveilleux prince, à qui il ne manque que d'être chrétien pour être un des monarques des plus accomplis de la terre ¹.

Le Père ajoute l'allusion significative que voici au sujet du prince héritier :

« Le prince héritier, que nous appelons ici Hoang Tai-tie, âgé de vingt et un ans, nous a marqué aussi qu'il désirait quelque belle horloge de France ², qui sonne les heures et les quarts. Ce prince régnera un jour, et il est déjà bien intentionné pour nous ; et il est important de le gagner tout à fait.

Des nouvelles de ce genre, envoyées en Europe de la Cour à Pékin, allaient susciter l'espoir de la conversion de l'empereur et du prince et le bruit en circula activement après la publication de l'édit de ^{p.037} Tolérance. Pourtant une lettre de Pékin ³, en 1697, exprime des doutes à ce sujet :

¹ [En français dans le texte.] Cf. *Lettres sur les Progrès de la Religion à la Chine* (Paris, 1698).

² De nombreuses horloges, montres et boîtes à musique de fabrication française, décorées d'ors moulus et d'émaux de Limoges, s'en allèrent à Pékin au XVII^e siècle, après que les premiers spécimens en eussent été offerts au Trône et à la Cour par les Pères jésuites. Beaucoup furent rapportées en Europe, après le sac du palais d'Été par les armées britannique et française, en 1860, et plus encore après le sac de la ville en 1900.

³ Quatrième lettre historique de Hollande, imprimée à La Haye, au mois de février de l'année 1697.

Les empereurs mandchous

« Je ne sçay si le bruit de la conversion de l'empereur de la Chine au christianisme, qui se répandit il y a quelque temps, parvint jusqu'à Vous, mais je sçay bien que je ne voulus pas vous en écrire parce que je n'étais pas fort persuadé.

D'autres lettres, écrites en 1695, avaient annoncé la conversion et le baptême d'un prince de la Cour, « dont la mère était une sœur de feu l'impératrice », ainsi que d'un autre prince, âgé de treize ans. Mais l'impérial auteur de l'« édit sacré », malgré toute la tolérance qu'il leur témoignait, était peu susceptible de rien emprunter aux missionnaires chrétiens qui pût ébranler sa propre foi implicite dans les canons des Sages. Les persécutions auxquelles il livra plus tard la chrétienté en Chine furent le résultat direct du zèle excessif des Pères jésuites, qui abusèrent de la confiance que leur avait témoignée cet empereur libéral.

Nous ne nous occupons pas ici de l'histoire des guerres de K'ang-hi, de la renaissance des lettres et des sciences sous sa direction, ni des relations politiques de la Chine avec ses voisins et ses vassaux durant ce long règne. Nous avons cité les écrits et les autres œuvres des jésuites à Pékin parce que les historiens y trouveront bon nombre de matériaux intéressants et importants.

Pendant cinq ans à dater de son accession au trône, en 1662, l'enfant K'ang-hi fut sous la garde du Conseil de régents nommé par son père pour administrer l'État. Mais dès l'abord il fut prévenu contre eux (et en particulier contre le duc Ngao Pai, le plus autoritaire des quatre) par sa grand-mère, l'énergique impératrice mongole de T'ai Tsung, et par l'impératrice de Chouen-tche, Borjikin. Les régents s'attirèrent aussi son p.038 ressentiment juvénile par leur dur traitement des Pères de l'Église catholique romaine — envers qui Chouen-tche s'était montré bienveillant — et en particulier par l'emprisonnement ordonné par eux d'Adam Schaal, qui avait été nommé précepteur spécial de K'ang-hi. Ce fut surtout à cause de cette persécution du digne père Adam ¹ et d'autres chrétiens qu'en 1667 le jeune monarque, avec la complicité de sa

¹ Cf. [Du Halde, Description de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise, 1735, vol. IV, p. 286.](#)

Les empereurs mandchous

grand'mère et l'approbation de sa Cour, renvoya les régents et prit la direction du gouvernement, à l'âge de treize ans.

Il est intéressant d'observer ici que toute l'histoire de la dynastie mandchoue offre un exemple du trait que Mill considère comme caractéristique des Orientaux : la jalousie invétérée déployée par les empereurs successifs et leurs conseillers à l'égard des hauts fonctionnaires qui avaient acquis de l'influence dans les conseils de leurs prédécesseurs. Ainsi voyons-nous, sous le règne de Chouen-tche, la déposition posthume du régent, le prince Jouei ; K'ang-hi renvoie son Conseil de régents ; Kia K'ing ordonne l'exécution du favori de son père ; Tao-kouang renvoie l'eunuque tout-puissant de son père ; Hien-fong envoie Mou Tch'ang-a en exil ; T'ong-tche (sous l'influence de Tseu Hi) se débarrasse des régents usurpateurs ; enfin, de nos jours, l'impératrice Lung Yü, au nom de Sa Majesté Siuan-t'ong, renvoie Yuan Che-k'ai.

Mais revenons à K'ang-hi. Les régents, demeurés ministres après qu'il eut assumé le gouvernement, furent quelque temps encore une épine à son flanc ; le duc Ngao Pai, en particulier, le traitait avec une arrogance que sa fierté supportait mal. Pourtant, les ex-régents manœuvraient de nombreux partisans et la vieille impératrice douairière conseilla la prudence au ^{p.039} jeune monarque. Le compte-rendu de la manière dont ils furent enfin déplacés est intéressant, ne fût-ce que parce qu'il révèle chez la veuve âgée de T'ai Tsung la crédulité et la superstition naïve qui, jusqu'à la fin, demeurèrent les caractéristiques des femmes notoires de la dynastie.

Le jour de l'an 1669, le duc Ngao Pai parut comme à l'ordinaire, à la tête de la Cour, pour présenter les félicitations d'usage. Il portait une robe d'apparat impériale, la seule différence entre son costume et celui du souverain étant la grande perle impériale que celui-ci portait sur le devant de sa coiffure, alors que le duc s'était contenté d'un nœud de velours rouge. K'ang-hi ne fit pas de commentaire sur le moment, mais en rentrant dans ses appartements privés, il demanda à sa grand'mère de lui conseiller un moyen de se débarrasser de l'orgueilleux ministre. À

Les empereurs mandchous

ce moment, l'eunuque favori de la vieille souveraine était près d'elle, jetant des dés pour lire les sorts. Lorsqu'on jette les dés chinois, dont il y a généralement six, le meilleur coup est celui où paraissent les six numéros différents. K'ang-hi saisit le gobelet, s'arrêta un instant comme pour invoquer une aide surnaturelle et jeta les dés. Tous les numéros parurent et l'impératrice grand-douairière s'écria, ravie :

— Vous n'avez plus à le craindre, à présent (signifiant qu'il s'agissait de Ngao Pai).

Quelques jours plus tard, l'empereur publia un décret relevant les ex-régents de leurs fonctions et invitant ses princes et ses ministres à examiner leurs fautes et à conseiller une peine appropriée. Ils prononcèrent contre Ngao Pai la peine de la mort lente, mais l'impératrice Grand douairière n'ayant pas jugé à propos d'en venir à cette mesure extrême, la peine fut commuée en une permission de se suicider, avec confiscations de tous ses biens et titres, sauf le duché héréditaire. Avant que la sentence ne pût être exécutée, ^{p.040} un buku (un lutteur du palais) étrangla le duc dans sa prison.

En commémoration de cette heureuse délivrance, K'ang-hi publia un décret établissant comme une coutume de famille à observer par sa postérité que tous les jours de l'an l'empereur jetterait les dés pour connaître les présages de l'année qui commençait. Ainsi fut fait jusqu'à l'abdication de la dynastie ; mais comme toutes les bonnes coutumes, celle-ci fut corrompue dans les derniers temps par les eunuques. Le jour de l'an, après que la Cour avait rendu hommage et que l'empereur s'était retiré dans ses appartements, le Grand eunuque avait accoutumé, invariablement, de lui présenter un plateau d'or avec six dés. L'eunuque s'agenouillait pendant que l'empereur les jetait. Invariablement les numéros différents sortaient et l'eunuque, félicitant le souverain pour la constance des faveurs du ciel, les ramassait précipitamment. Le ciel n'avait pourtant rien à faire avec ce présage invariablement favorable ; les dés impériaux étaient soigneusement pipés, de manière à assurer

Les empereurs mandchous

l'heureux présage, avec un numéro particulier, et un seul, sur chaque dé. ¹

Quant à Ngao Pai, les chroniqueurs racontent aussi qu'une semaine avant sa mort il avait demandé un congé de maladie et que l'empereur était allé lui faire visite. Il le trouva couché sur le poêle, couvert d'une robe de sable. Tandis que K'ang-hi lui parlait, quelqu'un de la suite tira brusquement cette robe de côté et une dague p.041 apparut. C'est un cas de trahison pour un sujet que d'avoir des armes sur sa personne en présence de l'empereur, mais K'ang-hi sourit simplement à cette vue et dit :

— Ngao Pai est un vrai guerrier mandchou ; il garde ses armes à ses côtés, même sur son lit de malade, pour pouvoir se lever à tout moment pour la défense de son empereur.

À ces mots les courtisans comprirent que les jours de puissance de Ngao Pai étaient comptés.

Vers la fin de son long règne, la vie de K'ang-hi fut assombrie et sa santé ébranlée par la conduite anarchique de plusieurs de ses fils. Il fut un grand souverain et un homme sage ; mais il ressemblait à d'autres grands hommes de l'histoire d'Orient, depuis Salomon, jusqu'aux hommes d'État et aux savants d'aujourd'hui, en ce que sa philosophie n'était pas à l'abri des vicissitudes de la polygamie et des soucis d'une paternité excessive. Ses fils, comme ceux d'Héli, maltraitèrent le peuple et, « de chagrin, conduisirent les cheveux gris de leur père au tombeau ». Ce phénomène n'est pas rare dans le système patriarcal chinois. Les édits et les exhortations de K'ang-hi relativement à ses démêlés domestiques témoignent que, fermement convaincu de ses propres vertus et de son intelligence, il tirait orgueil de ses facultés

¹ [Dans le récit du troisième voyage](#) du père Gerbillon à la suite de K'ang-hi en Tartarie (1691), il raconte que l'empereur (alors âgé de trente-sept ans), discutant avec lui les affaires du ministère de l'Astronomie, avait manifesté le plus profond mépris pour ceux qui croyaient superstitieusement aux bonnes et aux mauvaises heures et aux jours propices. Non seulement tenait-il ces croyances pour vaines et fausses, mais encore il estimait qu'elles causaient grand dommage à l'État quand les souverains en sont obsédés.

Les empereurs mandchous

procréatrices et espérait laisser à sa dynastie et à la Chine une nombreuse postérité, imbue de ses propres qualités morales et intellectuelles. Sa déception fut amère et les querelles incessantes suscitées par ses fils quand ils parvinrent à l'âge d'homme aigrèrent ses dernières années et ternirent le prestige de son règne.

K'ang-hi eut trente-cinq fils, dont vingt-quatre parvinrent à l'âge d'homme. Ceux qui, en bien ou en mal, laissèrent une marque dans les annales de son règne et de celui de son successeur, Yong-tcheng sont :

p.042 *Yün K'i : né en 1672, fils de la concubine Hui, qui était d'un rang trop inférieur pour que ses enfants puissent aspirer au trône. Il fut créé prince Chih (Le Droit), puis révoqué et consigné dans sa résidence en 1708. Mourut en 1734.

Yün Jeng : prince Li (Le Scrupuleux), fils de la première impératrice consort Hoshli, qui mourut en 1674. Il fut proclamé héritier présomptif à l'âge de deux ans ; privé de son titre et consigné dans l'un des palais derrière la montagne du Charbon en octobre 1708, réinstallé avril 1709, dégradé à nouveau et incarcéré, en octobre 1712. Mort en prison la deuxième année du règne de Yong-tcheng, 1725.

*Yün tche : prince Tch'eng (Sincère). Né en 1677, incarcéré par son frère Yong-tcheng en 1730 dans la prison de la montagne de Charbon et empoisonné (officiellement déclaré mort d'une maladie subite) en juillet 1732.

Yin Chen : crée prince Yong (Juste), succéda à son père sous le nom d'empereur Yong-tchen. Né en 1678, mort en 1735.

Yün K'i : prince Heng (Le Constant), né en 1680, mort en 1732.

Yün Yu : prince Chouen (Le Pur), né en 1680, mort en 1730.

*Yün Ssù : prince Lien (Le Conscientieux), nommé ordinairement le huitième prince. Né d'une « femme de pauvre origine, nommée Hinyekou », en 1681 ; privé de son titre et emprisonné par Yong-tcheng en 1726. Expulsé du clan impérial et stigmatisé du titre honteux de « être innommable ». Mort (empoisonné) six mois plus tard.

Les empereurs mandchous

Réintégré dans le clan impérial à titre posthume en 1778 par l'empereur K'ien Long.

*Yün T'ang : né en 1680, privé de son titre et rayé du clan impérial en juin 1726. Stigmatisé du titre de ^{p.043} « monstre au cœur noir ». Sa mort (en prison à Pao-Ting-fu en septembre 1726) survint quelques jours après celle du huitième prince Yün Ssù.

*Yün O : né en 1683, reçut le titre de prince Touen (Le Ferme) en 1709 ; emprisonné par son frère Yong-cheng en 1726 ; libéré par l'empereur K'ien Long.

Yün T'ao : prince « celui qui marche dans la droiture », né en 1685, mort en 1763.

Yün Hsiang : prince Yi (l'Harmonieux), né en 1686, mort en 1730. Ancêtre de Tsai Yuan, le régent usurpateur du règne de T'ong-tche.

Yün Ti : prince Sûr, né en 1688, emprisonné en 1726 dans une cour annexe du palais de Longévitité impériale, où avait reposé le cercueil de son père. Libéré par K'ien Long.

Yün Lou : prince Chuang (Placide), né en 1695. Fils préféré de K'ang-hi. Ami des Pères jésuites, bon astronome et mathématicien. Mort en 1767.

De tous ceux-ci, les cinq marqués * conspirèrent pour faire écarter l'héritier présomptif, Yün Jeng et placer Yün Ssù sur le trône. Ce dernier était certainement capable, mais il éveilla les soupçons de la Cour, où tout le monde croyait qu'il s'était fait chrétien. K'ang-hi avait, tout au début de son règne, été très favorablement disposé à l'égard des catholiques, mais, lassé par leurs querelles, il s'était enfin retourné contre eux et s'opposait aux rapports de ses fils avec les Pères jésuites. L'opposition des cinq princes envers l'héritier présomptif n'était pas sans fondement (bien que leurs méthodes fussent indignes du respect filial), car Yün Jeng était certainement un mauvais esprit.

Les empereurs mandchous

Dans l'automne de 1708, K'ang-hi se rendit dans la région du Jehol, pour la chasse. Il était mélancolique, la conduite indigne de ses fils ayant récemment ^{p.044} offusqué gravement les ministres de sa Cour. Les nouvelles de leurs fautes incessantes parvinrent à l'empereur pendant la chasse. S'adressant alors au chambellan :

— J'apprends, dit-il, que mes fils attaquent et insultent constamment les ministres de ma Cour et la garde impériale, et qu'ils cherchent querelle aux autres princes de ma maison, qu'ils maltraitent. Or, je veux qu'il soit bien entendu que mes fils sont autorisés seulement à infliger des châtiments sommaires à leurs propres serviteurs ; dans tous les autres cas, c'est à moi qu'ils doivent s'en référer, et attendre ma décision. Saurait-on leur permettre de créer du désordre et de faire battre n'importe qui ? Moi, qui suis le maître du monde, je me conforme en toutes choses à des principes corrects. Tout innocent est, de droit, exempt de châtiment. Il ne peut y avoir qu'un seul chef dans l'État, et je prie chaque jour pour que soient assurés la paix et le bonheur universels. La défense pour les nobles ou les hauts fonctionnaires de prononcer arbitrairement la décapitation ou la strangulation, sans en référer d'abord à moi, fut faite dans l'intérêt de l'État, et pas seulement pour la protection de l'individu. C'est une insulte à ma dignité que mes fils puissent traiter les fonctionnaires, de quelque rang qu'ils soient, avec une arrogance outrageante. Il faut que cela cesse. S'ils violent nos lois en abusant de leur pouvoir et en menaçant la vie de mes fonctionnaires, ils usurpent les prérogatives impériales, qui n'appartiennent qu'à moi. Ne savent-ils pas que l'autorité souveraine ne saurait être déléguée ? Il n'y a qu'un maître, moi. Mes frères eux-mêmes, les princes Yü et Kong, n'oseraient prendre une telle liberté que de faire fouetter mes ministres et les membres de ma garde ! Si coupables qu'ils eussent pu être, je n'aurais jamais permis à mes frères de se

Les empereurs mandchous

faire justice eux-mêmes et de les mettre à mort. D'ailleurs, mes frères n'ont jamais ^{p.045} commis de telles fautes et mes fils ne sauraient être autorisés à les commettre.

Le fondateur de ma dynastie et son fils ont établi de sages préceptes sur ces questions, interdisant aux princes de la maison impériale de fouetter et de malmener leurs inférieurs, et je n'aurais jamais pu croire que de telles pratiques puissent déshonorer mon règne. À l'avenir, si mes fils dédaignent mes ordres et fouettent ou insultent un ministre de ma Cour, j'ordonne à la victime de porter les faits à ma connaissance, avec tous les détails. Je ne manquerai pas de l'entendre et de rendre un jugement impartial, sans infliger aucune peine au plaignant. Si les choses continuent comme elles le font actuellement, il y aura bientôt des massacres perpétrés à mon insu. Si mon mandat n'est pas transmis, mot pour mot, je ferai décapiter ceux qui sont responsables de sa transmission régulière.

Quelques jours plus tard, à Bur-hastai, l'empereur fit assembler la Cour et ordonna au prince héritier (Yün Jeng) de se prosterner devant lui. Les larmes aux yeux, il lui parla en ces termes :

« Il y a quarante-huit ans que j'ai reçu le Grand héritage. Pendant tout ce temps j'ai aspiré à régner sur un peuple heureux avec une affection compatissante. Mais mon fils, Yün Jeng, viole constamment les règles des ancêtres et mes propres commandements. Sa cruauté sans scrupules et son oppression vindicative ont été supportées sans réprimande et je l'ai toléré pendant ces derniers vingt ans. Sa méchanceté est devenue de plus en plus flagrante ; il a insulté ou fait battre les princes et les ministres de la Cour ; il a abusé de sa situation pour réunir autour de lui une bande sans aveu pour surveiller mes allées et venues et le tenir au courant de mes moindres actes ¹.

¹ K'ang-hi soupçonnait son fils de vouloir l'assassiner.

Les empereurs mandchous

p.046 À mes yeux, l'empire ne peut avoir qu'un maître ; de quel droit Yün Jeng se permet-il, alors, de maltraiter et de battre mes princes et mes ministres ? Le prince P'ing et le beileh Haishan ont été fouettés tous deux par ses ordres, et bien peu sont ceux de mes fonctionnaires, voire de ma garde et de mes serviteurs personnels, qui ont échappé à sa colère.

Je suis pleinement averti de tout ce qui se passe. Si quelqu'un m'entretient de sa conduite, Yün Jeng le tient pour un ennemi mortel et se venge cruellement. Sachant cela, je me suis abstenu d'interroger ma Cour sur ses actes. Au cours de mes nombreux voyages dans les diverses provinces de l'Empire, par les routes et les rivières, je ne me suis jamais permis de m'écarter du protocole, fût-ce d'un seul pas, ni de faire du tort à un seul de mes sujets. Mais rien n'arrête Yün Jeng et sa bande de scélérats ; il n'est pas de principe qu'ils ne violent. Sa conduite me fait rougir ; j'ai honte d'en parler. Quand les princes mongols m'ont fait tribut d'un troupeau de chevaux, Yün Jeng dépêcha ses serviteurs pour les saisir sur la route de Pékin, et les garda pour lui. Les Mongols en furent naturellement offensés et m'en ont tenu rigueur.

Ses fautes sont innombrables ; mais j'ai patienté, espérant qu'il se repentirait de ses erreurs et reviendrait dans le droit chemin. Je l'ai donc supporté en silence et montré une folle indulgence jusqu'à ce jour. Je connaissais depuis longtemps les habitudes extravagantes de Yün Jeng et, pour réfréner ses appétits exorbitants, j'ai nommé Ling Pu le mari de sa nourrice, contrôleur de la maison impériale, afin de lui offrir toutes les occasions. À ma stupeur, j'ai découvert que Ling Pu est encore plus corrompu et avide que Yün Jeng, ce qui fait que tous les membres de ma maison le détestent. Quand Yün Jeng était enfant je lui ai appris que c'est p.047 la vie même du peuple qui pourvoit aux besoins de mon trésor privé et qu'une sage économie était essentielle pour un bon gouvernement.

Les empereurs mandchous

Mais il fait fi de mes conseils et donne libre cours à son extravagance éhontée et à ses sauvages violences. S'il persévère, il finira sûrement par tuer tous ses frères.

Il y a quelques jours, quand mon dix-huitième fils était mortellement malade, tout le monde m'a témoigné de la sympathie pour ce chagrin qui afflige ma vieillesse. Mais Yün Jeng montra une indifférence irréductible pour le sort de son frère et quand je l'en blâmai, il eut l'audace de se mettre en colère. Ce qui est plus étrange encore : sa nourrice l'incita à trouer la toile de ma tente de voyage, où je m'étais retiré pour la nuit, afin de pouvoir me regarder et me surveiller insolemment.

Avant cela, So-e-tu l'avait aidé dans une conspiration contre ma vie. J'ai découvert le complot et mis So-e-tu à mort. Pour se venger, Yün Jeng a maintenant réuni une bande de scélérats, prêts à tout, dans le but de m'assassiner. Tantôt ils empoisonnent ma nourriture, tantôt ils essaient de me massacrer. Je dois être perpétuellement sur mes gardes et ne peux jouir d'un instant de répit.

Comment pourrai-je permettre à un tel homme de recueillir l'auguste héritage ? N'oublions pas non plus que la mère de Yün Jeng, feu l'impératrice, est morte en lui donnant le jour. Les anciens ont toujours regardé cette conduite comme indigne d'un fils. Depuis mon accession, j'ai toujours pratiqué une scrupuleuse parcimonie ; mon couvre-lit est rapé et mon linge fait d'étoffe très ordinaire. Le train de maison de Yün Jeng est sur une échelle bien plus brillante que le mien. Et il n'est point satisfait : non seulement il se mêle des affaires de l'État, mais encore il détourne les fonds du Trésor impérial. Si des mesures urgentes ne sont pas prises, ce sera un ^{p.048} désastre pour l'État et la ruine de mes sujets. Si je laisse un si mauvais fils et un si mauvais homme devenir empereur, comment pourrai-je affronter mes ancêtres, et qu'adviendra-t-il de leur héritage ?

Les empereurs mandchous

L'empereur s'interrompit ici pour donner cours à un accès de sanglots bruyants. Il s'effondra et se roula par terre. Ses ministres le relevèrent de cette indigne posture.

Il poursuivit avec effort :

« Je ne peux pas laisser un tel homme succéder à l'héritage conquis par mes ancêtres et affermi par moi-même. À mon retour à Pékin j'annoncerai ma décision au Tout-Puissant et aux mânes de mes ancêtres et je les informerai de la déposition de Yün Jeng.

J'avais autrefois chargé mon fils aîné, Yün-tche, de veiller à ma sécurité personnelle, mais je n'ai jamais envisagé de le proclamer héritier présomptif. Il est tout à fait inapte, étant de tempérament irritable et entêté à l'extrême.

Je n'infligerai aucune peine à ceux qui ont suivi Yün Jeng, y étant contraints par la peur. J'ordonne ici la décollation immédiate des fils de So-e-tu et celle de Erh-ko-su-erh et de Te-ha-tche-t'ai. C'est une affaire vitale pour tout l'Empire. J'ai pris soin de m'en occuper tandis que ma santé me le permet et que je suis en possession de toutes mes facultés. Que Yün Jeng soit arrêté sur-le-champ. Les princes, les ministres et tout le peuple sont autorisés à me présenter leurs mémoires sur la question, en me donnant leur avis sur la justice de ma sentence.

La Cour fit le salut dénommé *kotow* et se répandit en lamentations. Les ministres répondirent :

— Votre Majesté est vraiment sage et éclairée. Tout ce qu'elle a dit sur Yün Jeng est vrai. Nous n'avons pas de mémoire à lui présenter en réponse.

p.049 K'ang-hi adressa une harangue spéciale aux ministres de sa présence :

Les empereurs mandchous

« Quand Yün Jeng était héritier présomptif, vous deviez naturellement exécuter ses ordres, mais je soupçonne certains d'entre vous de s'être rendu coupables d'intrigue et de flatterie. À présent que vous avez assisté à sa déposition, j'imagine que vous devez passer les nuits dans la terreur que je ne découvre vos relations avec lui et que je ne vous fasse décapiter. L'inconduite de Yün Jeng m'a contraint à prendre cette mesure à son égard ; mais s'il me fallait faire une proscription générale de toute sa faction, pas un à ma Cour n'échapperait au châtement. Je resterais à régner dans ma grandeur solitaire. J'ai déjà infligé quelque châtement aux coupables : restons-en là. Même si l'on vous dénonce, j'ignorerai l'accusation ; sentez-vous donc à l'aise.

Si j'ai convoqué mon troisième fils, Yün tche, en audience privée pour aujourd'hui, c'est à cause de sa grande intimité avec Yün Jeng et parce que j'avais des questions à lui poser. Mon intention n'est pas de le faire arrêter car, malgré ses relations étroites avec son frère aîné, il n'a pas encouragé ses desseins pernicious et n'y a point pris part. À vrai dire, il m'assure qu'il a souvent exhorté l'ex-prince héritier à cesser ses errements, mais en vain. Je crois qu'il dit la vérité et je suis pleinement au courant de ces faits. Je suis bouleversé par ces événements et mon cœur en est troublé ; c'est pourquoi j'ai omis, dans mon précédent décret, de rassurer vos esprits frappés de panique et de vous exhorter au calme pour l'avenir.

Le lendemain matin, K'ang-hi, sur la route du retour, convoqua la Cour et les Grands secrétaires mandchous dans la tente et leur parla ainsi :

« Je me suis toujours guidé sur mes études historiques et les leçons que donnent les dynasties passées. J'ai toujours interdit aux ^{p.050} jolies femmes le libre accès au palais. Je n'ai jamais permis non plus à de beaux jeunes gens de me servir et d'être à ma table, car je désirais que mon bon renom fût

Les empereurs mandchous

un jade sans défaut et je voulais mortifier la chair. Parmi ceux qui m'entendent en ce moment, je vois Kuan Pao et Wu Tche, qui m'ont tous deux servi depuis l'enfance. Ils connaissent toutes mes allées et venues et savent que je dis vrai. Mais l'affaire de l'ex-prince héritier a été un coup terrible et je n'ai pu dormir depuis six nuits.

L'empereur éclata ici en sanglots bruyants et les courtisans, affectant un chagrin égal au sien, répondirent :

— Que Votre Majesté se domine et qu'elle considère le devoir sacré envers l'État et ses ancêtres. Il est essentiel qu'elle prenne soin de sa santé.

K'ang-hi continua alors :

— J'ai régné voilà bientôt cinquante ans, et j'ai conquis de nombreux territoires à mon empire. J'ai soumis les Éleuths, qui n'avaient encore jamais reconnu aucune allégeance. Sans doute, je deviens vieux, mais, si je puis le dire sans me vanter, je suis encore pleinement capable de gouverner avec le port d'un homme d'État. Votre amour et votre loyauté pour ma personne sont sincères, j'en suis sûr ; j'ai toujours traité mes fonctionnaires avec bonté et je n'ai jamais infligé d'injuste châtement corporel à mon entourage.

Cette année, j'ai eu à déplorer la mort de plusieurs fonctionnaires dévoués. Vous ne soupçonnez pas les larmes que j'ai versées en secret. Vous m'exhortez à présent à prendre soin de ma santé et je suis naturellement enclin à vous écouter. Depuis le début de l'année j'ai appréhendé des calamités et j'ai fait part de mes craintes à l'ex-prince héritier. L'autre jour, à propos de l'incident du prêtre fou qui prétendait avoir trouvé le descendant des Ming, Yün Jeng observa que ma prophétie s'était réalisée. Je lui ai dit alors qu'il fallait s'attendre ^{p.051} à d'autres maux, mais je n'ai jamais, jamais prévu l'infortune actuelle.

Les empereurs mandchous

Vous souvenez-vous, lorsque mon grand-père infligea une défaite aux armées ming, la troisième année de t'ien-tsing (1629) et qu'il parut en personne aux portes de Pékin ? Ses généraux le poussaient à saisir l'occasion et à prendre la ville : « Le moment est venu, dirent-ils, de fonder une dynastie. La ville est à vous : pourquoi ne pas la prendre tout de suite. » Mon aïeul répondit : « Il est vrai que Pékin peut être pris aisément, mais il nous sied d'attendre l'ordre du ciel. Les temps ne sont point révolus. » Quinze ans plus tard, comme vous le savez, la capitale tomba aux mains des rebelles, et les princes et les hommes de son clan en firent la capture pour mon père, sans difficulté. L'empire fut nôtre et me fut transmis. Notre dynastie règne depuis deux générations et si le peuple vit en paix, il le doit à mon obéissance aux traditions ancestrales et à mon labeur incessant.

Lors des sécheresses, j'ai jeûné trois jours dans le palais, brûlant de l'encens et invoquant sans cesse le Tout-Puissant, Dès que je me rendis au temple du Ciel, pour y accomplir le sacrifice, mes prières furent entendues et d'abondantes pluies tombèrent. Ce fait n'est-il pas la preuve que j'ai trouvé grâce aux yeux du Ciel ? Pourtant je ne me suis jamais adonné à de vains éloges de moi-même et je n'ai jamais pensé que le Ciel fût tenu d'écouter mes prières. À l'avenir, votre devoir est de m'aider et de travailler avec plus d'ardeur.

Yün Jeng suivit la Cour dans le voyage de retour à Pékin et K'ang-hi l'observa de très près. Son diagnostic fut exposé aux ministres de la manière suivante :

« Yün Jeng n'est pas normal. Il dort tout le jour et ne mange qu'à minuit. Il se nourrit de choses lourdes et peut absorber trente ou quarante coupes de liqueurs fortes ^{p.052} sans être gris. Quand je l'envoyais accomplir un sacrifice, il tremblait en arrivant à l'autel et ne pouvait accomplir la cérémonie. Il a la terreur du tonnerre et des éclairs, et même une forte

Les empereurs mandchous

pluie l'inquiète. Sa conduite est tout à fait excentrique et il parle un langage incohérent. Il n'est pas douteux qu'il soit fou et possédé du démon. Je suis parvenu à la conclusion que le palais de Pékin où il demeure, le palais des « Odeurs suaves », est hanté. Il est situé dans un lieu bas et malsain et de nombreuses morts y ont eu lieu. À force d'y demeurer, Yün Jeng est devenu la proie d'un esprit malin qui habite son corps. C'est un fait extraordinaire, mais sa conduite ne peut s'expliquer que par une influence démoniaque.

Le lendemain le cortège arriva à Pékin ; pendant le voyage, l'ex-prince héritier avait été sous la garde de son frère aîné, Yün Tche. À son arrivée, K'ang-hi fit préparer pour le recevoir une tente de feutre, dans les bâtiments des équipages impériaux et mit Yün Jeng sous la garde de Yün Tche et de son quatrième frère (qui régna plus tard sous le nom de Yong-tcheng).

La première chose à faire était d'avertir l'impératrice douairière ¹. Celle-ci ayant déclaré approuver la déposition de l'ex-prince héritier, K'ang-hi monta sur le trône du palais de T'ai-ho (la Paix suprême) et lut son décret :

« Le titre d'héritier du trône est de la plus haute importance pour l'État, et moi, qui étudie attentivement l'histoire, je n'ai jamais pu m'en désintéresser. J'ai moi-même instruit Yün Jeng dans son enfance ; puis je lui ^{p.053} ai donné des précepteurs compétents pour lui enseigner la philosophie. On ne peut nier qu'il fit des progrès dans ses études ; en équitation, au tir à l'arc, en calligraphie et en composition il arrivait à la moyenne. Pourtant son esprit, ces derniers temps, s'est obscurci par la possession du démon. Il s'agite sans cesse, parle et agit de la façon la plus extraordinaire. Il a des visions à chaque instant ; ses veilles comme son sommeil sont pleins de terreur. Il passe

¹ La femme de Chouen-tche, nommée Borjikin, une fille du duc Chorchi, de la tribu mongole des Korchin. Âgée de soixante-treize ans, elle était une remarquable vieille femme, prenant une part active au gouvernement. K'ang-hi lui était très attaché. Elle mourut en 1718, âgée de quatre-vingt-trois ans.

Les empereurs mandchous

son temps à changer de demeure, et dévore sept ou huit bols de riz à chaque repas sans pouvoir satisfaire son appétit. Il peut absorber sans malaise trente coupes de vin.

Mes recherches ont élucidé plusieurs autres points intéressants et surprenants : de tous ses nombreux serviteurs, pas un n'a de bien à dire de lui. C'est bien la preuve que son esprit est dérangé. Mon intention avait été d'attendre mon retour à Pékin pour le faire arrêter, mais les circonstances ont nécessité des mesures rapides. Quel est votre avis sur son cas ?

La Cour demeura prosternée et le prince K'ang, l'aîné des princes présents, répondit :

— Votre Majesté a nourri le prince héritier de bienveillance et lui enseigna la voie du devoir. Mais ces dernières années, il a été frappé de démence et est possédé d'un démon. La décision de Votre Majesté de le déshériter est rendue nécessaire par les circonstances ; notre avis est unanime.

K'ang-hi répliqua :

— Je me suis décidé et j'en informerai le Ciel et la Terre et le temple des Ancêtres. Le prince héritier est condamné à la détention en prison. Il est fils de mon impératrice consort et a reçu de mes mains les soins les plus tendres. Je lui enseignais qu'il fallait suivre les préceptes des ancêtres et lui montrais la morale que nous enseignent les classiques et l'histoire — que le succès ou la chute d'une dynastie dépend de la confiance que le peuple a en elle. Si ignorant qu'il ^{p.054} soit, il doit sûrement savoir qu'on ne saurait se passer de la confiance du peuple. Pourtant, malgré l'éducation soignée qu'il a reçue, sa conduite l'a laissé sans un seul ami. Peut-on douter qu'il soit la victime des démons, qu'il soit irresponsable de ses actes ?

Les empereurs mandchous

L'incident Yün Jeng est clos. Si mes autres fils en profitent pour faire des cabales et tenter de ruiner les anciens partisans de Yün Jeng, je ne leur témoignerai aucune pitié.

Mon arrière-grand-père, notre fondateur, fit décapiter son fils aîné Ch'u Yen sur des accusations lancées contre lui par les autres princes ; mon grand-père fit châtier l'une des princesses à propos des accusations contre le prince Mang-hou-erh-tai ; du temps de mon père, le prince Li accusa son fils, Sheto, et son petit-fils At-a-li d'enfreindre les lois et tous deux furent décapités ; l'ex-régent, mon oncle le prince Jouei, fit mettre à mort des princes coupables de flatterie et d'intrigue ; dans ma propre enfance, peu après mon accession, Ngao Pai assouvit sa rancune contre son collègue dans la régence, Su-ko-sa-ha, en l'exterminant, lui et sa famille, malgré mes remontrances. De tels exemples sont fréquents et il semble inévitable dans notre famille que ces querelles fratricides surviennent, à cause de sa tendance invétérée à former des cabales. Cela ne vous servira-t-il de rien ? Je règne depuis quarante-huit ans, plus longtemps (sauf de rares exceptions) que tous mes prédécesseurs. C'est un signe certain que le Tout-Puissant me regarde avec affection et ne dois-je pas en retour faire de mon mieux pour l'Empire et pour mes sujets ?

Après la déposition du prince héritier, deux hauts fonctionnaires de la Cour, partisans du huitième prince, Yün Ssù, espérant acquérir du crédit et assurer la succession à leur protecteur, lancèrent de nouvelles accusations contre Yün Jeng, pour empoisonner l'esprit de ^{p.055} l'empereur et faire mettre à mort le malheureux prince. En lisant leur mémoire, l'empereur fut très irrité et décida d'ordonner l'exécution de son fils. Il en fut dissuadé par Lou-Te-na, un chambellan de la Présence, fonctionnaire âgé qui avait sur lui une grande influence. L'empereur avait fixé le jour de son retour au Palais, venant des montagnes de l'Ouest, pour lancer l'arrêt de mort, mais avant que le

Les empereurs mandchous

cortège ne s'ébranle vers la ville, Lou demanda une audience. Après avoir parlé de détails de routine, il dit :

— Il est arrivé une chose étrange : le commandant des gardes à la porte de la ville était extrêmement corpulent ; or il est tombé subitement malade et il est devenu maigre comme une allumette.

En arrivant à Pékin, K'ang-hi vit le commandant à la tête de ses hommes, gras comme à l'ordinaire. Il reprocha à Lou de lui avoir fait un faux rapport. Celui-ci se mit à rire et répondit :

— Votre Majesté peut voir par là combien faux sont les rapports sur l'ex-prince héritier. S'il peut circuler de faux bruits sur l'amaigrissement de vos commandants, combien plus encore en sera-t-il ainsi dans le cas d'un prince, qui est une cible naturelle pour les calomnies des envieux !

K'ang-hi acquiesça et déchira le décret qui devait conduire son fils à l'échafaud.

L'académie de Hanlin composa une sorte de liturgie qui devait servir à l'empereur pour annoncer au Ciel, à la Terre, aux dieux tutélaires et aux esprits des ancêtres la déposition du prince héritier. Sa forme n'était pas assez modeste au gré de K'ang-hi, qui lui en substitua une de sa composition, dont il ordonna la transcription en mandchou sans en altérer un seul caractère, « afin de montrer la profondeur de sa sincérité ». L'empereur fut encore mécontent de la traduction et adressa la réprimande générale suivante :

— Dans mon projet de liturgie j'ai employé les mots : « Courbant mon corps ^{p.056} et épuisant mes énergies, ne cessant qu'à la mort ». Je citais les paroles de Tchou-ko-Liang (un fameux général) dans son mémoire avant d'engager la lutte. Vous avez sans doute l'impression que ce langage n'est approprié que pour un ministre et qu'il ne saurait être employé par le souverain. Vous avez donc altéré le sens dans la version mandchoue. Or j'estime que ces paroles sont

Les empereurs mandchous

dignes d'un bon et fidèle ministre tel que Tchou-ko-Liang et si ces paroles sont appropriées chez l'homme d'État, combien plus ne le sont-elles pas chez le souverain ? Celui-là peut toujours décharger sa responsabilité sur celui-ci, mais sur qui le souverain s'en déchargera-t-il ? Laissez-moi vous expliquer mes intentions, ô ministres ! L'homme d'État peut toujours imputer ses fautes au souverain, mais sur qui le souverain pourra-t-il rejeter sa responsabilité ? C'est son strict devoir de « courber son corps et d'épuiser ses énergies ». par révérence pour Dieu et dans un soin diligent de son peuple. Je suis le fils de Dieu Tout-Puissant et Dieu est mon seul appui ; le prince héritier était autrefois l'objet de mon espoir et de ma confiance. Mais sa conduite a rendu sa déposition inévitable. Comment puis-je omettre d'en informer Dieu Tout-Puissant ? La cérémonie aura lieu demain.

Le prince héritier avait intrigué dans les divers ministères et était fréquemment intervenu, sans doute contre argent, dans les promotions du gouvernement. K'ang-hi ordonna une enquête, après quoi le cabinet fit un rapport disant qu'il n'y avait pas de preuve qu'il eût réellement annulé ou modifié les ordres du trône. K'ang-hi répondit :

— Il n'aurait bien entendu pas eu l'effronterie de falsifier les rescrits émanant de mon crayon vermillon ; néanmoins il cherchait sans cesse à usurper le pouvoir suprême. Il est certain que dans bien des cas il est parvenu à faire écarter les mesures qu'il désapprouvait et inversement à faire expédier celles qui l'intéressaient et ^{p.057} qu'il a exercé une influence illicite dans un but vénel. J'ordonne que toutes les promotions ou mesures promulguées récemment et sur lesquelles pèse le moindre soupçon soient rapportées sur-le-champ.

Voici le texte du décret à la nation :

« Par la grâce de Dieu j'ai succédé au patrimoine de mes ancêtres voilà quarante-huit ans. Pendant tout mon règne j'ai révééré le Tout-Puissant et je me suis efforcé de satisfaire aux

Les empereurs mandchous

vœux de mes peuples. Je n'oublie pas que Dieu les a créés et qu'il leur a donné un souverain pour alléger leur fardeau. J'ai constamment fait de soigneuses enquêtes sur la condition de mes sujets dans tout l'empire ; je ne me suis jamais montré négligent ; j'ai fait des dons sur ma cassette qui se montent à plusieurs millions de taels. J'ai soulagé la misère en diminuant l'impôt foncier, et j'ai sauvé des milliers de vies en amnistiant les coupables, parce que le devoir du souverain est de chérir ses peuples et ce principe a été inculqué par mes ancêtres comme un commandement à leur postérité.

Malgré mes conseils attentifs, l'héritier présomptif, Yün Jeng, est vicieux de nature et a désobéi à mes instructions. Bien que sa conduite allât en s'empirant, j'espérais qu'il s'amenderait et je lui ai permis de m'accompagner dans mes nombreux voyages aux provinces du Nord et du Sud, dans l'espoir qu'il se familiariserait ainsi avec les conditions locales et avec le peuple sur lequel il régnerait un jour.

Mais il fit du chantage sur les vice-rois, les généraux et extorqua de l'argent aux fonctionnaires locaux. Sa suite était composée de brigands qui levaient le tribut sur les campagnes et commettaient des actes de violence et de pillage. Je l'ai souvent exhorté à être économe, car c'est le peuple qui subvient à nos besoins ; mais il laissa libre cours à ses mauvais instincts et ne donna aucun signe d'amendement. Il a détourné le ^{p.058} tribut qui m'était destiné et s'est approprié de fortes sommes, sur le Trésor impérial. Son oppression sur le peuple est sans limites. Dernièrement sa cruauté diabolique et sa débauche sacrilège sont devenues encore plus flagrantes ; les princes et les ministres ont tous été victimes de ses insultes intolérables et ont même été frappés par lui. Quand j'ai découvert que So-e-tu et Tch'ang t'ai conspiraient contre ma vie, à son instigation, je les ai fait mettre à mort immédiatement. Voilà pourquoi Yün Jeng nourrit contre moi

Les empereurs mandchous

son ressentiment. Il a même osé épier mes mouvements jusque dans le secret de la tente impériale. Sans aucun doute, il avait l'intention de m'assassiner et toute sa conduite est empreinte d'une influence démoniaque. Le classique de l'histoire a dit : « Le Ciel voit par les yeux de mon peuple ; le Ciel entend par ses oreilles ; le Ciel haïra sûrement celui que déteste mon peuple.

Comment un tel homme pourrait-il accomplir le sacrifice ancestral et adorer les dieux tutélaires s'il devenait empereur ? J'ai longuement médité sur ce point et je pense que mon devoir ne me laisse pas le choix de la décision. J'ai reçu de l'impératrice douairière l'ordre gracieux d'annoncer dans les sanctuaires la déposition de Yün Jeng et son arrestation, afin de nous rendre propices les mânes des ancêtres et d'apaiser mon peuple.

Voilà toutes les circonstances de la cause et, par une grâce spéciale, j'accorde à mes sujets la remise des impôts, en compensation des exactions qu'ils ont subies des mains de Yün Jeng. La stabilité de ma dynastie sera affermie par la purification des sources de la vie nationale ; par cet acte de clémence, la bienveillance du trône sera partout éprouvée.

Le lendemain matin, K'ang-hi s'adressa ainsi à ses fils :

— Lors de l'arrestation de Yün Jeng, mon fils aîné, ^{p.059} Yün K'i, m'a dit : « La conduite de Yün Jeng est basse et abominable. C'est à peine s'il mérite le nom d'humain. Récemment, un sorcier, nommé Chang Ming-ti, examinait la physionomie de Yün Ssù (le huitième fils). Il a déclaré qu'il succéderait un jour au trône. Si Votre Majesté désire la mort de Yün Jeng, nous nous en chargerons, mon père, sans qu'il soit besoin pour elle de porter la main sur lui. » À ce discours, je suis demeuré stupéfait. Je sais bien que mon fils aîné est d'un caractère violent et d'une sotte ignorance et que les mots devoir et principes n'ont aucun sens pour lui. Si son

Les empereurs mandchous

frère, Yün Ssù, et lui complotent réellement la mort de Yün Jeng, ils sont bien capables de mettre ce projet à exécution, sans égard aux conséquences qui pourraient en résulter pour moi. De tels hommes ne valent pas mieux que les traîtres et les parricides, puisqu'ils transgressent tous les liens de loyauté et de devoir filial. Ils recueilleront leur récompense dans le jugement du ciel ou le châtement des hommes. »

K'ang-hi contraignit son fils aîné, Yün K'i, à livrer le physionomiste Chang Ming-ti (celui qui avait prédit que son huitième fils deviendrait empereur) et ordonna qu'il fût jugé par une commission. L'empereur fit remarquer :

— Je connais les circonstances de l'affaire, qui sont très graves et compromettent un grand nombre de personnes. Cet homme, Chang Ming-ti, a correspondu avec de nombreux fonctionnaires, mais lui seul doit être puni. Aucune proscription générale ne sera autorisée.

À cette époque K'ang-hi était sérieusement alarmé par ses affaires domestiques et manifestement dans une terreur abjecte d'être assassiné. Il convoqua de nouveau ses fils au palais et leur parla ainsi :

— Il faut que vous mainteniez votre entourage plus fermement dans l'ordre et que vous les empêchiez de créer des troubles. Les maris de vos nourrices sont d'origine absolument ^{p.060} indigne ; et même vos maisons tout entières sont composées d'intrigants illettrés qui se conduisent mal et maltraitent le peuple. Prenez par exemple les quatre eunuques de Yün K'i, ou ses deux valets. Ils m'espionnent sans cesse et cherchent à recueillir les potins du Palais. Je sais tout sur l'origine de ces hommes et, de fait, j'ai déjà dû bannir plusieurs des serviteurs de Yün K'i, tandis que d'autres se sont fait tuer dans des bagarres. Mais vous, Yün K'i, devriez avoir un peu de dignité. Je n'ai pas épargné Yün Jeng et je ne serai certainement pas plus indulgent pour vous autres. Lorsque je vous ai précédemment convoqués en ma

Les empereurs mandchous

présence, Yün Jeng m'a répondu : « À l'avenir, mes frères et moi vivrons unis. Nous passerons nos jours heureux, éclairés par la lumière de votre présence, ô père impérial ! ».

Or cette remarque est loin de me satisfaire : supposez qu'il y ait un mauvais sujet parmi vous, dont la conduite soit dérégulée, allez-vous tous vivre en harmonie avec lui ? En outre, le propre passé de Yün K'i est mauvais : il a calomnié l'héritier présomptif et a cherché à me persuader de le mettre à mort. Qui peut ajouter foi à ses paroles quand il parle si éloquemment de l'harmonie pour l'avenir ? Dans le passé, Yün K'i a eu l'effronterie de porter la main sur mes gardes et mes majordomes ; ces hommes peuvent en témoigner. Quand Yün Jeng était sous sa garde, il fit enlever plusieurs des ouvriers qui travaillaient à la résidence de son frère et les a fait battre cruellement. Plusieurs se sont suicidés et d'autres se sont sauvés. Il n'est pas surprenant que nul ne pense du bien de vous, Yün K'i.

Les soucis m'accablent en foule : tout d'abord mon dix-huitième fils est mort subitement ; puis il m'a fallu supporter la déposition de Yün Jeng. Vous devriez songer un peu à votre malheureux père et vous conduire avec quelque dignité. Le classique ne dit-il pas : « Celui ^{p.061} qui aime son père n'osera jamais encourir la haine d'autrui ; celui qui respecte son père n'osera jamais mériter le mépris ». Vous donnez de mauvais exemples et me brisez le cœur ; comment pouvez-vous avoir celui de me traiter de la sorte ? Veuillez faire part à vos suites respectives de ce décret.

Yün Ssù était à cette époque contrôleur de la maison impériale. Il avait reçu l'ordre d'estimer la valeur des biens d'un fonctionnaire en disgrâce, qui avait été contrôleur. Le montant était bien inférieur à ce que l'empereur avait escompté, le fonctionnaire en question étant notoirement très riche. K'ang-hi, furieux, appela Yun Ssù au palais :

Les empereurs mandchous

— Votre rapport est faux, dit-il, si vous cherchez ainsi à me tromper, je vous ferai décapiter. Vous essayez toujours de vous rendre populaire en faisant l'indulgent et le généreux. Aussi récoltez-vous tout le crédit pour les actes de clémence et de générosité qui viennent de moi. Tous font votre éloge, tandis qu'on me reproche ma sévérité. Le fait est que vous suivez les traces de Yün Jeng ; à l'avenir si quelqu'un me parle favorablement de vous, il sera décapité. Permettrai-je que mon autorité souveraine soit déléguée à quelqu'un tel que vous ?

K'ang-hi entra dans des rages qui prenaient rapidement tournure de folie. Ses fils étaient constamment tenus en haleine. Il les sermonna de nouveau :

— Quand je déposai Yün Jeng je vous ai dit clairement, à tous, que si vous briguez le titre d'héritier présomptif, vous seriez traités comme rebelles envers l'État et seriez décapités sans autre préavis. Peut-on laisser le joyau de la succession devenir la proie de vos basses intrigues ? Je sais parfaitement que Yün Ssù est rusé et fourbe et qu'il nourrit des vues ambitieuses sur le trône. Autrefois, lui et ses partisans ont essayé d'assassiner Yün Jeng. Leur complot est aujourd'hui découvert. J'ordonne que ^{p.062} Yün Ssù soit arrêté sur-le-champ et qu'il soit examiné par un Conseil de gouvernement. Quand j'ai déposé Yün Jeng, mon fils aîné, Yün K'i, a osé dire : « Yün Ssù est honorable ». Or c'est un principe inscrit dans les Annales du Printemps et de l'Automne que le souverain doit mettre à mort tout sujet qui prémédite la trahison.

Ici Yün T'ang, le neuvième prince, interrompit et, sans égards pour la présence de leur souverain et père, il interpella grossièrement son jeune frère, Yün Ti :

— Si nous ne parlons pas maintenant, nous n'aurons jamais une meilleure occasion.

Les empereurs mandchous

Yün Ti s'écria donc à haute voix :

— Le huitième prince, Yün Ssù, n'a jamais conspiré contre Yün Jeng ; mon frère et moi nous répondons de son innocence.

À ces mots, K'ang-hi entra dans une de ses rages folles (il était sujet à l'épilepsie) et saisit le sabre qu'il portait, dans l'intention de tuer Yün Ti sur-le-champ. Mais le cinquième prince, Yün K'i, s'agenouilla et implora grâce, tandis que les autres firent le salut *kotow*. K'ang-hi se calma et ordonna aux autres princes d'administrer une solide flagellation à Yün Ti, après quoi Yün Ti et Yün T'ang furent expulsés de force du palais.

Après cet intermède tragi-comique, les commissaires présentèrent leur rapport sur l'examen du sorcier physionomiste. Ils dirent :

« Le physionomiste Chang Ming-ti, au cours de son interrogatoire, a avoué avoir été recommandé au prince Chih (Yün Ssù) par le majordome du prince Shun. Il a déclaré :

« J'ai eu l'audace de prononcer des paroles hasardeuses, et j'ai osé accuser l'héritier présomptif d'avoir commis des actes cruels. J'ai même dit que je le tuerais si j'en avais l'occasion. Je me suis vaguement vanté aussi d'avoir un pouvoir surnaturel. J'obtins audience du prince Ssù et, pour avoir de l'argent, je l'ai tenté. Lorsque je lui fus présenté et lui prédis son avenir, je lui dis : « Votre grâce est un ^{p.063} esprit élevé, au cœur bon, et brillant ; elle vivra longtemps, aura de grands honneurs, et même sa face est celle d'un futur empereur. » Voilà toute la vérité.

La commission conclut à la décollation.

Ce rapport n'améliora pas le caractère de l'empereur. Il convoqua toute la Cour en audience et dit :

— Yün Ssù est un traître. Je ne vous permettrai pas de me demander sa grâce sous le prétexte qu'il est mon fils ou qu'il a été l'instrument d'autrui. Le ciel est sur ma tête et je suis

Les empereurs mandchous

juste en toutes choses ; montrerai-je du favoritisme envers mes fils ? Mon père est monté sur le trône à l'âge de cinq ans et moi-même à huit ans. Nous avons l'un et l'autre dû nous fier à l'aide de nos fonctionnaires. En ce qui concerne mon successeur, ma résolution est prise depuis longtemps, mais il ne me convient pas de publier mon choix. Quand le temps sera venu, conformez-vous tous à ma volonté.

Concernant le physionomiste Chang Ming-ti, l'empereur prit le décret suivant :

« Avant la déposition de l'héritier présomptif, Chang Ming-ti projetait de nous assassiner, lui et moi. Il a déclaré qu'il pouvait convoquer à son gré seize magiciens volants et que deux d'entre eux étaient déjà arrivés. Mais tous les honnêtes gens de l'empire étaient alors au service de l'empereur et le succès n'était possible que si un ou deux pouvaient être incités à trahir leur allégeance. Il dit aussi que rien ne pourrait être accompli tant que la moitié au moins des jeunes princes n'aurait pas été gagnée. Un tel langage est absolument révolutionnaire. Il est heureux pour moi que ma garde soit composée d'hommes d'une loyauté à toute épreuve, qui refusèrent d'écouter ses insidieuses suggestions. Mon fils aîné eut vent du complot et m'en avertit, mais le prince Shun et d'autres étaient responsables pour avoir introduit le physionomiste à la Cour et donc gravement coupables. Yün Ssù était au courant ^{p.064} du projet et pourtant il ne m'en a rien dit. Est-ce une conduite convenable pour un fils ou un ministre d'État ? À supposer que Chang Ming-ti ait simplement prédit l'avenir à Yün Ssù, sans faire de propositions traîtresses, pourquoi a-t-il parlé du complot à ses deux jeunes frères ? Yün Ssù est maintenant gardé à vue ; le prince Shun va être arrêté lui aussi. Quant à Chang Ming-ti, sa faute est trop grande pour être punie simplement par la décollation : il sera écartelé.

Les empereurs mandchous

À l'interrogatoire, le prince Shun reconnut que Chang Ming-ti avait essayé de l'induire à se joindre à son complot contre l'héritier présomptif, mais qu'il en avait averti aussitôt le prince aîné. Les deux jeunes princes, Yün T'ang et Yün Ti déclarèrent à l'interrogatoire qu'ils avaient admonesté le physionomiste sur ses folles propositions et s'étaient refusés à s'en mêler. Yün Ssù reconnut avoir parlé à ses deux frères des propos extravagants du sorcier. En conséquence, K'ang-hi dégrada Yün Ssù au rang de membre sans emploi du clan impérial et ordonna à toutes les parties impliquées dans l'affaire d'assister au démembrement de Chang Ming-ti.

Tous ces soucis affectaient la santé de l'empereur et sa Cour le supplia d'en prendre plus de soin. En réponse, il publia un long décret racontant son chagrin de la conduite ingrate de ses fils. À mesure que l'âge avançait, il craignait de plus en plus de commettre une faute qui pourrait ternir la gloire de son règne et diminuer la vénération dont il jouissait dans l'empire.

Le refus de l'empereur de publier sa décision quant à la succession au trône était dû certainement à sa crainte de créer de nouvelles dissensions et de précipiter une crise dans le palais. À vrai dire, il n'avait pas un seul fils en qui il pût avoir absolument confiance, pas un auquel il eût transmis les qualités de sagesse et de vertu dont il s'enorgueillissait avec tant de franchise. ^{p.065} Toutes les brebis de son troupeau domestique étaient galeuses et le fils auquel, à son lit de mort, il conféra le trône, pensant qu'il s'approchait le plus du modèle paternel, ne valait guère mieux que les autres, quoiqu'il fût plus prudent. K'ang-hi étendit les frontières et augmenta la prospérité et la culture de son empire, mais en sa postérité perverse il laissa à la Chine un legs de malheurs destiné à s'accroître à chaque génération et, éventuellement, à causer la chute de la dynastie. La seule différence importante entre les fils de K'ang-hi et les princes dissolus du clan impérial d'aujourd'hui consiste en ce que les premiers étaient relativement virils et actifs, physiquement, et qu'ils n'étaient pas soumis, comme leurs descendants impuissants, à la domination des

Les empereurs mandchous

eunuques du palais, la dernière et la plus néfaste des influences énervantes qui finirent par démoraliser la cour de Pékin.

@

CHAPITRE III

Les tribulations de Yong-tcheng

@

Au mois de décembre de l'année 1722, l'empereur K'ang-hi, alors dans sa soixante-huitième année, fut pris d'un malaise subit au cours d'une expédition de chasse dans le parc impérial au sud de Pékin. Il se hâta de retourner à sa résidence favorite, le jardin du Clair Printemps, près du palais de Yüan-Ming-yüan. Il sembla tout d'abord se rétablir, mais il ne put accomplir le sacrifice du solstice d'hiver au temple du Ciel et il envoya son fils, Yin Tchen (le prince Yung) officier à sa place. Le prince se rendit dans la salle du Jeûne, pour préparer la cérémonie solennelle ; mais il était à peine arrivé que des messagers vinrent l'informer ^{p.066} d'urgence que l'empereur se mourait et qu'il devait se hâter de se rendre à son chevet. Quand il fut en présence de son père, il y trouva, assemblés sur ordre de l'empereur, sept de ses frères et le beau-frère de K'ang-hi, Lung Ko-to. Le monarque mourant, sans paroles inutiles, leur fit part de sa dernière volonté, que le prince Yung lui succédât sur le trône.

— Mon quatrième fils, dit-il, me ressemble beaucoup et devrait faire un bon empereur.

À ces mots Yün Ssü (incontestablement le plus capable des fils de K'ang-hi) qui, jusque-là, n'avait jamais abandonné l'espoir d'accéder au trône, fut tellement bouleversé par la mortification et la colère que, simulant un immense chagrin, il quitta la chambre. L'héritier désigné commença, suivant l'usage, à vêtir son père mourant de ses « robes de longévité ». et, après avoir constaté son décès (20 décembre 1722), accompagna ses restes à la Ville interdite, où ils furent déposés temporairement dans le Chien-Chien-kung.

Le nouvel empereur n'accédait pas précisément à un lit de roses. Il avait alors quarante-quatre ans et s'était principalement distingué

Les empereurs mandchous

d'entre ses frères turbulents en s'abstenant prudemment de s'immiscer dans leurs complots contre le premier héritier présomptif et contre K'ang-hi lui-même. Mais à juger d'après sa propre carrière d'empereur et d'après ses écrits et ses décrets, ses seuls titres à l'admiration de la postérité consistent en son habileté littéraire et en son application à la routine du gouvernement. Dans sa vie domestique, comme dans ses rapports avec ses ministres et la Cour, il s'est montré, sans aucun doute possible, soupçonneux, querelleur et féroce vindicatif. Les annales dynastiques de son règne sont si chargées d'homélies interminables et de larmoyantes plaintes sur ses malheurs domestiques que, s'ils étaient nos seules sources d'information sur l'époque, on pourrait être tenté de croire que la p.067 discussion et l'apaisement des dissensions indignes du clan impérial constituaient toute la besogne du gouvernement. Pourtant, les édits et les sermons de Yong-tcheng (pour lui donner son titre impérial) sont pleins d'un intérêt intense et aident considérablement à expliquer les causes du déclin mandchou, qui (bien qu'arrêté pendant les soixante ans du règne de K'ien-long) commençait, on peut dire, dès l'époque des fils de K'ang-hi. Nous avons jugé bon de reproduire les plus importants de ces documents parce que, pris dans leur ensemble, ils constituent la condamnation frappante des effets de la polygamie telle qu'elle est pratiquée dans les cours orientales et expliquent en partie la faillite en Orient du système patriarcal, en tant que force sociale intégrante.

Yong-tcheng monta sur le trône avec la désagréable conviction que tous ses frères, à l'exception de Yün Hsiang ¹, lui étaient hostiles. Son premier geste fut caractéristique de la diplomatie orientale. Il nomma un conseil de quatre membres chargés de gouverner, afin d'accomplir le cérémonial rituel du deuil pendant les trois ans prescrits par le Sage. Ce Conseil se composait de ses deux frères, Yün Ssù et Yün Hsiang (le mauvais et le bon génie de la famille), ainsi que du Grand secrétaire, Ma Tche, et de son oncle, Lung Ko-to. Son but, en nommant Yün Ssù,

¹ C'est pour lui que l'empereur, reconnaissant, créa la principauté de Yi. Un descendant direct de la maison des Yi, Tsai Yuan, conspira contre l'impératrice Tseu Hi en 1861. (Cf. *China under the Empress Dowager.*)

Les empereurs mandchous

qu'il détestait et craignait, à ce poste de confiance, était de le garder à vue, car il le tenait pour un conspirateur invétéré et pensait qu'aucun de ses autres frères n'était assez fort pour organiser un complot et le faire réussir sans l'aide de Yün Ssù et de ses instructions. En même temps, comme la rébellion du Nord-Ouest suscitait de vives inquiétudes, l'empereur saisit la ^{p.068} première occasion de rappeler Yün Ti (le quatorzième fils de K'ang-hi), alors chef suprême des armées impériales, parce que ce prince était du parti de Yün Ssù et que Yong-tcheng craignait qu'il ne fût incité à proclamer Yün Ssù empereur et à lui apporter l'appui de son armée.

Yün Ssù manifestait ouvertement sa méfiance et sa haine pour son frère, l'empereur ; lorsqu'on le félicita sur sa propre promotion, il répondit que l'empereur cherchait évidemment à avoir sa tête, de sorte que des condoléances eussent été mieux de saison. Ceci fut rapporté à Yong-tcheng par les eunuques espions : les choses commençaient mal.

Yong-tcheng, suivant les traces de son père, commença de bonne heure à adresser à sa famille et à la Cour des exhortations plates et verbeuses. Cette coutume semble avoir été enracinée chez tous les empereurs, ainsi que chez les impératrices de la dynastie mandchoue. Ce n'est que dans le cas du Vieux bouddha que ces sermons à la Tartuffe furent rachetés par la grâce de l'esprit ; même lorsqu'elle prodiguait ces platitudes onctueuses, cette grande souveraine donnait l'impression que, en accomplissant ce devoir agréable, elle en riait sous cape. Comme spécimen des premiers efforts de Yong-tcheng, la tirade suivante vaut d'être notée :

— L'habitude de former des cabales et des factions est détestable. Elle était déplorablement répandue sous la dynastie ming et, hélas, elle dure encore. Feu l'empereur péchait toujours par la clémence et répugnait à mettre un coupable à mort. Il semble que vous-mêmes, membres de ma famille, ne soyez pas au-dessus de cette abominable tendance, mais si vous vous imaginez que vous allez jouir de la même immunité que du vivant de mon père, vous vous

Les empereurs mandchous

trompez lourdement. La nature humaine est toujours la même ; ceux qui sont en place désirent ^{p.069} naturellement conserver le droit de se faire des amis personnels où ils l'entendent. Mais les affaires de l'État exigent que les prédilections personnelles soient écartées rigoureusement. Vous vous souvenez tous du temps où j'étais un prince, vivant au milieu de vous. Quand ai-je essayé d'avancer mes propres intérêts ou d'intriguer pour mes protégés ? Vous ne m'avez jamais vu faire de visites clandestines pour des desseins illicites ; mon père a reconnu ma droiture inflexible : c'est pourquoi il a fait de moi son héritier. Depuis ce jour, je crois avoir fait preuve d'une indulgence remarquable en ne faisant pas payer à mes ennemis leurs fautes passées. J'ai le ferme espoir que ceux d'entre vous qui sont dans l'habitude de former des complots s'en abstiendront à l'avenir. Si je me trompe dans mes reproches, veillez à ne jamais mériter de semblables charges dans l'avenir.

On peut imaginer que ce genre de discours n'était pas fait pour engendrer l'amour fraternel, et les complots continuèrent à foisonner comme par le passé. Le grand malheur, pour la réputation et l'influence de l'église catholique, fut que plusieurs des princes étaient connus pour être en relations amicales avec les Révérends Pères à la Cour et l'on pensait même que quelques-uns d'entre eux avaient été baptisés.

La première année du règne de Yong-tcheng le ministère des Cultes décida, à la suite d'un mémoire des lettrés de province, que les prêtres étrangers seraient expulsés de toute la Chine (à l'exception de Pékin) et que leurs églises seraient détruites. Les prêtres furent donc obligés d'abandonner leurs missions alors florissantes de l'intérieur et de se réfugier à Macao et à Canton. Plus de trois cents églises furent détruites. Les intrigues des Pères à Pékin et leur intervention dans les brouilles de famille à la Cour furent sans doute l'une des causes de l'attitude de l'empereur ; mais la crise ^{p.070} avait couvé pendant toutes les dernières années de K'ang-hi.

Les empereurs mandchous

Les principaux complices de Yün Ssù étaient les princes Yün O et Yün T'ang ; mais tous ses frères, sauf le prince Yi, étaient plus ou moins compromis. Yong-tcheng décida d'écarter Yün O pour un temps en le chargeant d'une mission en Mongolie ; mais celui-ci refusa d'aller plus loin que Kalgan et menaça de revenir sans permission. Yong-tcheng affronta cette insubordination avec un machiavélisme bien mandchou, en ordonnant à son frère, le principal conspirateur, Yün Ssù, de désigner une peine appropriée à l'offense. Yün Ssù proposa allègrement que son frère soit privé de sa principauté, dépouillé de ses biens, et relégué à tout jamais dans la Cour du clan impérial. Après quoi Yong-tcheng promulgua le décret suivant :

« Yün O est un être bas et méprisable, dont la conduite est celle d'un sot furieux et insensé. Bien qu'il ait eu le privilège, pendant plus de trente ans, d'être élevé par mon père, aussi bien dans les arts littéraires que les exercices plus guerriers, il a cependant totalement failli à en tirer aucun profit. Sa conduite était une source continuelle de chagrin pour feu Sa Majesté. Il est si fat et dépourvu de raison, qu'il ne se rend même pas compte de sa propre stupidité et de son insignifiance ; au lieu de se retirer dans la vie privée pour méditer sur ses méfaits, il laisse ébruiter au dehors ses mauvais desseins. Les conseils de Yün Ssù en cette affaire sont conformes aux circonstances. Chacun sait que j'ai témoigné à mes frères une franche et entière sympathie pendant ces trente dernières années. Chacun sait aussi comment ils nous en ont récompensés, mon père et moi. Je serai heureux d'obtenir la faveur d'un avis sincère de ma Cour sur le cas de Yün O ; mais je vous avertis tous de ne pas imiter Yün Ssù, de ne pas prononcer de grands ^{p.071} mots, sonnante bien, mais spécieux, car ce faisant, non seulement vous vous feriez tort à vous-mêmes, mais vous offenseriez la mémoire de feu votre souverain. Il est possible, sans doute, qu'en donnant son avis Yün Ssù ait exprimé son honnête

Les empereurs mandchous

conviction, sans dissimuler de sinistre mobile ; mais de cela, j'ai des doutes sérieux.

Les princes et les courtisans discutèrent la question et finalement conseillèrent la révocation et l'incarcération de Yün O, comme l'avait recommandé Yün Ssù. À leur mémoire, Yong-tcheng répondit :

« Lorsque j'ai tout d'abord confié le cas de Yun O à Yün Ssù, j'étais curieux de voir comment il s'en tirerait. Il ne faut pas oublier que Yün O, Yün T'ang et Yün Ti ont toujours été complètement dominés par l'influence de Yün Ssù, dont le devoir était de les conduire dans le droit chemin. Mais loin de là, il les a toujours encouragés à désobéir à mes ordres. Et maintenant, voyez-le m'inciter à infliger une peine sévère à un coupable qui a agi à son instigation, dans l'espoir que si j'adopte son conseil, l'opinion publique me reprochera ma sévérité excessive envers mon frère. Il ne semble pas se rendre compte que nulle peine, si sévère soit-elle, ne peut être excessive dans le cas d'une désobéissance aussi flagrante aux ordres d'un souverain et d'un frère aîné. L'indulgence serait déplacée à l'égard de Yün O, parce qu'il ne saurait pas l'apprécier ; les remontrances sont sans effet sur celui qui ne craint pas la loi. Vous me préparerez donc un rapport détaillé sur les actes présents et passés de Yün O. Je n'ai, quant à moi, nulle intention d'épargner mon frère, mais vous êtes libres de recommander une peine plus ou moins sévère que celle proposée par Yün Ssù, ainsi que vous en jugerez bon.

Cette enquête, comme il fallait s'y attendre, amena la dépossession de Yün O de sa principauté et son emprisonnement à vie.

En 1724, Yün T'ang, un autre des frères déloyaux, ^{p.072} poussé par Yün Ssù, fut mis en accusation pour avoir spéculé sur des terres appartenant à des nomades mongols pendant qu'il était en mission à Hsining, et pour avoir, par un flagrant abus de pouvoir, provoqué des révoltes dans la région. Il fut privé de sa principauté et l'empereur,

Les empereurs mandchous

dont la crainte morbide d'un complot contre sa vie augmentait avec chaque nouvelle preuve des méfaits de ses frères, saisit l'occasion pour faire les remarques oiseuses que voici :

« Yün Ssù me hait parce que je ne me laisse pas influencer par les préjugés personnels. Il essaie d'exciter ma colère et de m'inciter à entreprendre une proscription générale de mes ennemis. Il espère ainsi me faire détester de mon peuple et provoquer une révolte. Mais son désir ne s'accomplira pas. Le vieil adage ne dit-il pas : « Quiconque est libre de tuer un ministre rebelle ou un mauvais fils ! ». Mon père citait souvent ce sage dicton en faisant spécialement allusion à Yün Ssù.

Yong-tcheng prit même la peine de composer un discours interminable sur les effets désastreux des factions dans l'État, lorsqu'elles travaillent contre les conseillers du trône, et dénonçant la conduite de certains princes qui avaient offert des présents d'adieu à un partisan de Yün Ssù, condamné à l'exil sur les routes de poste.

« Yün Ssù, écrivait-il, est un traître conspirant sans cesse contre moi et, depuis mon accession, il a toujours contrecarré mes ordres. J'ai eu plus de vingt fois l'occasion de déférer sa conduite au tribunal du clan impérial, mais je me suis abstenu jusqu'à présent de le punir comme il le mérite. Malgré cette clémence, beaucoup de mes courtisans m'accusent d'une sévérité excessive à son égard, et cela parce que Yün Ssù les a trompés. Je lis leur ressentiment sur leurs visages. Pourtant combien de ministres ont-ils été punis pour les fautes de Yün Ssù, alors que celui-ci échappait indemne ! Nulle ^{p.073} cabale ne peut cependant être l'œuvre d'un seul et si Yün Ssù ne trouvait point de partisans, il serait impuissant. Il se gagne des adhérents par une affectation de générosité qui vise à me faire paraître mesquin. Il s'acquiert une réputation à bon compte, mais ses motifs sont bien évidents. Il semble vain

Les empereurs mandchous

d'espérer que Yün Ssù s'amende un jour, mais je renouvelle mon avertissement solennel aux princes et aux ministres.

Yün Ssù déployait certes beaucoup d'adresse à se rendre populaire ; il manœuvrait de façon à recueillir toute la gloire des actes de générosité de l'empereur et à présenter celui-ci sous un mauvais jour. Tandis qu'il présidait le Li-Fan-pu, il dénonça au nom du trône l'indemnité de voyage allouée aux princes de Khorchin après leur visite annuelle à la Cour. En sa qualité de président au conseil des Travaux Publics, il accorda des exemptions de certaines taxes sans en référer à l'empereur, et ainsi de suite.

La nouvelle se répandit que le prince Yün Jeng, l'ex-héritier présomptif que K'ang-hi avait dépouillé de tous ses titres et condamné à l'emprisonnement à vie, était mourant dans la prison de la montagne du Charbon. Yong-tcheng lui envoya des médecins, mais ceux-ci déclarèrent que son cas était désespéré. L'empereur se dispensa de la formalité de rendre une visite au malade pour la raison que celui-ci serait tenu de rendre hommage au souverain, ce qui était contraire à l'étiquette puisqu'il était le frère aîné. En conséquence, il lui envoya un message pour l'informer qu'au lieu de venir le voir, il ferait des libations à son âme après sa mort, ce qui dut évidemment être très réconfortant pour Yün Jeng. Son titre de prince Li lui fut solennellement rendu.

À la fin des vingt-sept mois de deuil exigés par l'orthodoxie après la mort de K'ang-hi, l'empereur releva de leurs fonctions ses quatre conseillers et accorda des ^{p.074} récompenses à Yün Hsiang. De Yün Ssù il dit :

— Du jour où je lui ai confié ce poste, il a négligé tous ses devoirs et a laissé la responsabilité à ses collègues. Il n'a jamais prononcé une seule parole qui puisse donner de l'aide, ou accompli un acte utile. Il a tout fait pour prévenir les esprits contre moi, pour mettre des obstacles sur ma route et confondre mon jugement. Par exemple, lorsqu'il présidait le Conseil des Travaux publics il était responsable de l'organisation des obsèques de mon père. La coutume voulait

Les empereurs mandchous

que vingt mille porteurs fussent engagés pour accompagner le catafalque à sa dernière demeure (à une distance de quatre-vingt-dix miles) aux tombes de l'Est. Il osa m'adresser un mémoire disant que, par raison d'économie, le nombre pouvait en être réduit de moitié. Ignorant les précédents établis, j'y consentis par faiblesse. Si les Grands secrétaires n'étaient point venus à mon aide et ne m'avaient appris les exigences de l'étiquette, une faute terrible aurait été commise. En sa qualité de chef de la surintendance de la Mongolie, il tenta aussi d'empêcher les princes mongols de venir à Pékin rendre leurs devoirs au cercueil de mon père, sous prétexte de dépenses inutiles ; ils en furent émus jusqu'aux larmes, tant fut grand leur chagrin, et si l'affaire ne m'avait pas été signalée, leur fidélité à ma maison aurait pu en être sérieusement ébranlée. Il prit sur lui de faire enlever plus de la moitié des chevaux dans les écuries impériales, sous prétexte d'économie. Mais son véritable objet était de faire remarquer l'extravagance de mon père à entretenir une aussi vaste écurie. Le résultat fut qu'il n'y avait plus assez de chevaux pour mes besoins. Yün Ssù avait accoutumé de se servir des morceaux les plus malpropres du papier le plus ordinaire pour écrire ses mémoires au trône. Quand le soin lui incombait de préparer le pavillon, attendant aux temples des sacrifices, où je changeais mes robes ^{p.075} dans les intervalles de la liturgie, l'odeur de peinture fraîche sur tous les ustensiles était si nauséabonde que je pouvais à peine respirer tandis que je changeais de vêtements. Les tables étaient branlantes et il était dangereux de s'asseoir sur les chaises. Yün Ssù montra un grave manque de respect dans les arrangements pris pour la récitation des prières à cette cérémonie solennelle. Chacun sait la légèreté de sa conduite. Je n'ai pas le loisir de faire le compte des exemples de sa paresse négligente et de sa malveillante vulgarité. Pourtant je les ai tous supportés ! Yün Ssù n'est point un sot, et sait bien

Les empereurs mandchous

où il veut en venir. Qui peut deviner ses desseins ? À propos des fournitures de terre rouge demandées à Moukden pour le mausolée de notre auguste fondateur, Yün Ssù a eu l'effronterie d'acheter tous les stocks disponibles et de les revendre au service intéressé avec un profit considérable pour lui-même. Il mérite la plus sévère censure et je dois décliner de lui attribuer nul honneur ou récompense pour ses services dans mon Conseil.

Puis vint l'affaire de Yün T'ang. Au conclave de tous les courtisans, Yong-tcheng prononça l'un de ses sermons habituels :

— J'ai envoyé Yün T'ang à Hsining à cause de sa conduite abominable. Là, il prêta la main aux actes illégaux de son entourage personnel et s'attribua un rang plus élevé que le sien. C'est pourquoi je lui envoyai le général Ch'u Tsung pour lui faire des remontrances et l'inciter à s'amender. Ch'u m'annonce aujourd'hui que Yün T'ang ne s'est pas donné la peine de quitter sa résidence pour venir à sa rencontre avec le respect dû à un envoyé impérial ; il négligea de fléchir le genou et quand enfin il condescendit à convier Ch'u en sa présence, il ne montra ni honte ni regret. Au contraire, il parut pleinement satisfait et montra une arrogance outrageante. Le rapport de Ch'u ^{p.076} dit ceci : « Votre serviteur lui ordonna de venir dans la cour et de s'agenouiller tandis que je lui lirai le mandat impérial. Il sortit, mais refusa catégoriquement de faire le salut *kotow*, se releva grossièrement après avoir entendu votre décret et dit : « Ce que dit l'empereur est sûrement vrai ; quel besoin ai-je d'y répondre ? Je prendrai les vœux de la prêtrise bouddhiste. Quand je serai devenu bonze, alors peut-être Sa Majesté croira-t-elle que je ne suis plus un rebelle contre le trône. » Même ses serviteurs parurent durs et insensibles. Mon but, en envoyant Ch'u à Hsining était simplement de faire dire à mon frère de maintenir sa suite dans l'ordre. J'attendais de lui qu'il

Les empereurs mandchous

s'amendât et changeât de vie. Il était certes dans son intérêt d'obéir à la loi, mais son naturel est bas et fier, et il ignore le respect dû par un sujet à son souverain. Quand il parle de devenir bonze et de renoncer au monde, croit-il vraiment qu'il mettrait fin ainsi à ses devoirs envers son frère aîné et qu'à l'avenir il serait libéré de son empereur ? Ce sont là des paroles inconsidérées et capricieuses. Du vivant de mon père, ces frères dénaturés, Yün Ssù, Yün Tche, Yün T'ang, Yün O et Yün Ti, par leur conduite et leurs complots sans merci, rendirent la vie insupportable à Sa Majesté et lui enlevèrent tout repos. Après sa mort, Yün T'ang, revenant de l'Ouest, ne prit même pas la peine de me saluer ainsi que l'impératrice douairière. Au lieu de venir immédiatement au palais prendre de mes nouvelles, il écrivit au conseil des Cérémonies pour être informé de l'étiquette. En entrant dans le palais de Longévité impériale pour rendre hommage à la dépouille de son père, il me vit agenouillé devant, en prières, mais il évita soigneusement de m'aborder et son visage ne montrait aucun signe de chagrin ou d'affection pour moi-même. Quand je me rendis au devant de lui, il demeura insensible. La Hsi, qui se trouvait à ses côtés, ^{p.077} le tira vers moi. Yün T'ang se retourna et l'injuria, après quoi il s'avança vers moi en disant : « Je m'efforçais de vous témoigner tout le respect possible quand La Hsi se mit à me tirer. Je suis le propre frère de l'empereur et pourtant un individu comme La Hsi me traite comme un subalterne : Si j'ai commis une faute, que Votre Majesté me punisse. Si non, il faut décapiter La Hsi, afin de faire respecter la loi ». Il n'était plus maître de lui-même et se conduisit en ma présence comme un vulgaire querelleur. Je pouvais à peine en croire mes yeux.

Lors des funérailles de mon père, Yün Ti montra lui aussi une irrévérence notoire en ces circonstances solennelles et se querella avec La Hsi et Fo Lun. Quand je lançai un décret pour

Les empereurs mandchous

le réprimander, Yün Ssù sortit de la tente et cria : « Agenouillez-vous », montrant ainsi ouvertement que Yün Ti lui obéissait en toutes choses et que ses paroles faisaient loi.

Quant à Yün O, il avait reçu mission de l'empereur de se rendre à Urga porteur d'un message de moi pour le pontife de Taranatha. Arrivé à Kalgan, il feignit la maladie et refusa de procéder plus avant. Il envoya des lettres secrètes et un présent de chevaux à Yün T'ang. Celui-ci répondit : « Hélas ! l'occasion est passée et nous ne pouvons plus que regretter d'avoir manqué notre chance ». Que peut vouloir dire cela, sinon qu'il s'agit d'une trahison ? D'ailleurs, je sais que Yün O a proféré des incantations contre ma vie.

La conduite de Yün Ssù est incorrigible ; ses frères et lui persistent volontairement dans une conduite traîtresse et perfide. Si je les soumettais à un procès criminel, la mort serait la seule peine possible. Mais j'ai le cœur trop tendre pour suivre une telle voie. Je désire que mes frères continuent de vivre, aussi n'irai-je pas plus loin, par déférence pour ce que mon père aurait souhaité.

p.078 Il paraît certain que Yün Ssù, aidé de ses frères, fut sur le point de se saisir de la personne de Yong-tcheng et du trône. L'empereur redoutait de prendre des mesures sévères contre les conspirateurs, parce qu'il sentait que son gouvernement soulevait de vifs mécontentements. Une vigoureuse campagne politique était menée dans le Sud par les partisans de Yün Ssù, et ce n'est pas par clémence que l'empereur fut amené à épargner son frère. Peu après, Yün Ssù fut encore mis en accusation pour n'avoir pas fait les réparations convenables au temple des Ancêtres et pour n'avoir pas érigé la tablette ancestrale de K'ang-hi avec la révérence appropriée. À ce propos Yong-tcheng se plaignit amèrement que ces soucis lui faisaient perdre l'esprit. Il fit suivre cette plainte d'un décret attribuant l'inclémence du temps à la colère du ciel envers ses frères dévoyés.

Les empereurs mandchous

Yong-tcheng apprit alors que son général en chef, Nien Keng-yao, qui avait bien mérité de l'État pour ses victoires sur les Éleuths, conspirait pour les intérêts de Yün Ssù. La reconnaissance ne fut jamais le trait des souverains mandchous, sauf peut-être chez le Vieux bouddha. L'empereur, grandement troublé, décida que Nien Keng-yao devait être déplacé à tout prix. Il fut donc accusé « de mauvaise conduite », d'avoir maltraité les habitants de Kokonor et d'avoir intercepté les nouvelles d'une famine qui avait fait rage dans cette région ; il aurait « mis un zèle excessif à massacrer ». et, d'une manière générale, aurait égaré les conseils du Trône. Yong-tcheng le transféra tout d'abord dans la sinécure du général tartar à Hangchow ; mais chacun savait que ce n'était là qu'une mesure préliminaire et que son renvoi définitif était retardé uniquement parce que l'empereur craignait, en précipitant les choses, de provoquer une révolte des troupes. L'infortuné général ne perdit rien pour attendre et, entre temps, la nouvelle que les ^{p.079} armures de ses soldats tombaient en morceaux fournit l'occasion de nouveaux reproches au malheureux Yün Ssù qui, comme chef du conseil des Travaux Publics, était responsable de leur état. « Il n'est que trop évident, écrivit l'empereur, que Yün Ssù agit volontairement en ne fournissant pas d'armures à mes soldats. Nos rapports sont ceux de l'eau et du feu, ou de deux pays en guerre. Son seul but est de se donner l'air d'être juste et de me mettre dans mon tort. Mon père connaissait son vrai caractère aussi bien que moi. Quand le mari de sa mère nourrice, Yachi-pu, fut décapité pour conduite flagrante, mon père nous adressa à tous un décret où il disait : « Dorénavant je désavoue Yün Ssù. Qu'on ne l'appelle plus mon fils ». À cette époque Yün Ssù fit appel à moi pour arrêter la publication du décret, disant qu'il « perdrait son prestige ». si l'on connaissait l'opinion que notre père avait de lui. Je mis donc le décret sous scellés, afin d'épargner les sentiments de mon frère. Mais c'est un monstre, incapable de gratitude.

Au reçu de l'ordre impérial, Nien Keng-yao refusa catégoriquement de quitter son ancien poste.

Les empereurs mandchous

« J'apprends, dit Sa Majesté, qu'il consentit à laisser partir ses bagages mais qu'il a refusé de partir lui-même, alors que le peuple était ravi d'apprendre le déplacement imminent de son persécuteur. Il essaie de passer maintenant pour un soldat de grand mérite afin de me faire paraître sous un mauvais jour par le renvoi injustifiable de mes vieux conseillers. Qu'il remette immédiatement sa charge à son successeur.

L'oncle maternel de Yong-tcheng, Long K'o-to, fut également renvoyé à cette époque parce qu'il était compromis dans le complot. « J'avais accordé une confiance absolue à Nien Keng-yao et à Long K'o-to, les regardant comme mon bras droit. Ils ont cependant nourri des pensées de révolte, ils ont récompensé ma ^{p.080} confiance en conspirant contre moi et ont, de plus, porté atteinte à ma réputation. Si je m'abstiens de leur infliger les peines les plus sévères, c'est que je suis moi-même à blâmer d'avoir été trop confiant. »

Avec la méprisable mesquinerie et le manque de générosité qui semble l'apanage des mandarins chinois en général, le conseil des Promotions adressa en ces termes un mémoire à l'empereur, sur le cas de Nien Keng-yao :

« Votre Majesté a témoigné à ce malfaisant pécheur toute la bienveillance possible, mais la mesure de ses iniquités est comble. Au lieu de se rendre directement à son nouveau poste, il a eu l'effronterie de s'attarder à Yi Cheng-hsien dans le Kiangsu, sous le prétexte que « sa situation est centrale ». et il a osé vous adresser la parole en disant : « J'attendrai ici vos instructions ». Il est difficile de pénétrer ses véritables desseins, mais son abominable méchanceté soulève la réprobation universelle et l'expose aux foudres du ciel. Nous demandons qu'il soit cassé de son rang, destitué des robes de dragon et des décorations qui lui ont été accordées par le

Les empereurs mandchous

passé ainsi que des rênes de pourpre ¹. Nous demandons qu'il soit arrêté sommairement et amené à Pékin chargé de chaînes, afin d'y subir l'interrogatoire le plus sévère (sous la torture) puis d'y être décapité, afin de servir d'exemple aux ministres déloyaux et ingrats.

À ce mémoire, l'empereur répondit :

« J'ai déjà demandé à Nien Keng-yao des explications sur sa conduite outrageante, et sa réponse a été : « J'ai agi en toutes choses conformément aux précédents et à ma situation de général en chef. » Dans le passé plusieurs princes de ma maison ont occupé ce poste, mais, à l'exception de Yun Ti (qui est un bien mauvais exemple à suivre), nul n'a jamais osé agir avec l'arrogance anarchique de Nien Keng-yao. Il a même outrepassé les ^{p.081} horreurs de Yün Ti et a massacré un grand nombre de mes sujets. Il ose invoquer Yün Ti comme précédent, comme si la conduite traîtresse de celui-ci était justifiable. J'ordonne aujourd'hui à Nien Keng-yao d'envoyer sur-le-champ à mes précédentes questions des réponses convenables. Pourquoi s'attarde-t-il à Yi Tcheng-hsien, négligeant ses devoirs avec tant d'indifférence ? Au reçu de sa réponse explicite je publierai un décret, en réponse à la requête de mes ministres demandant son arrestation et sa décapitation.

Nien Keng-yao avait joui de pouvoirs presque illimités dans les provinces et ses protégés occupaient dans tout le pays les postes les plus importants. Tous furent déplacés de leurs situations lucratives et leurs places occupées par des créatures des factions adverses. Il en fut toujours ainsi sous la dynastie mandchoue : chaque règne fut témoin de la chute des favoris du règne précédent ; et la Cour, désireuse de participer au pillage de leurs biens, approuvait invariablement.

Yong-tcheng était très sensible à l'opinion publique et ne voulait pas qu'on puisse dire que « l'arc était mis au rancart après avoir tué

¹ Ordinairement réservées aux seuls princes.

Les empereurs mandchous

l'oiseau », en d'autres termes qu'il ne savait pas garder reconnaissance pour les services rendus à l'État. Il invita donc les hautes autorités provinciales à présenter un mémoire sur la peine qu'il convenait d'infliger à Nien. Il prit soin de leur recommander une impartialité complète.

Toujours hésitant à agir contre Yün Ssù, de peur de précipiter une révolte, la politique de Yong-tcheng fut de se défaire petit à petit des alliés les plus puissants de son frère. Deux de ses cousins germains, fils du prince Kong (un frère puîné de K'ang-hi), furent emprisonnés, l'un pour avoir été le complice de Yün Ssù et l'autre, officiellement, pour avoir « fait des bruits incongrus ». en présence de l'empereur sur les marches du palais « du ^{p.082} Milieu Paisible. » Yong-tcheng conduisit de la même façon l'affaire de Yün T'ang, sous le prétexte qu'un de ses serviteurs avait battu un diplômé de Shansi.

— Du vivant de mon père, dit l'empereur, Yün T'ang fut souvent admonesté pour sa conduite indigne d'un bon fils et il eut un jour l'effronterie de répondre : « Le plus grand mal que vous puissiez me faire est de me dépouiller de mon misérable titre de prince de quatrième classe ! ». Toutes les fois qu'il était chargé d'une tâche fatigante, il répondait à mon père : « Si seulement vous me faisiez emprisonner, comme mes deux frères aînés, je mènerais une vie bien plus facile qu'à présent. » Nous fûmes tous scandalisés d'entendre de telles paroles dans sa bouche. À la mort de feu l'empereur, il n'y eut pas trace de larmes dans les yeux de Yün T'ang. Depuis mon accession il s'est conduit avec une morgue incurable et a toujours désobéi à mes ordres. De Hsining il écrivit à Yün O une lettre dont les termes constituaient une véritable trahison. Quand je lui envoyai un messager pour le réprimander, il ne témoigna nulle crainte et eut l'insolence de recevoir mon envoyé dans sa chambre, au lieu de s'agenouiller pour le recevoir dans la cour extérieure. Il a gaspillé de fortes sommes à Hsining, dans l'espoir de se gagner des adhérents pour ses traîtres projets ; le peuple

Les empereurs mandchous

l'appelle le neuvième prince du sang, bien qu'il n'ait aucun droit à ce titre, n'étant qu'un beitze. J'ordonne en conséquence qu'il soit immédiatement dépouillé de ses titres et dotations et j'avertis que quiconque lui donnera à l'avenir le titre de prince le fera à ses risques et périls.

Long K'o-to, oncle maternel de Yong-tcheng, fut la victime suivante ; tous les présents et honneurs impériaux lui furent retirés, tant ceux qu'il avait reçus de K'ang-hi que ceux qui lui avaient été conférés par Yong-tcheng lui-même.

p.083 Le principal conspirateur contre l'autorité de Yong-tcheng, son frère Yün Ssù, semble avoir été persuadé que l'empereur n'oserait pas en venir contre lui aux mesures extrêmes, car, nonobstant les plaintes et les avertissements répétés de Sa Majesté, il n'en persévéra pas moins dans ses actes illégaux. Sa première manœuvre à la suite de ces incidents fut de présenter un mémoire recommandant que la solde et les allocations des porte-bannières impériaux, et plus particulièrement ceux des trois bannières supérieures, fussent augmentées. Le but évident était de gagner les grâces des Mandchous les plus proches du trône. Le principal grief de Sa Majesté, en l'occurrence, était que Yün Ssù, en audience privée, s'était prononcé contre l'augmentation de ces émoluments. L'édit impérial relatif à cette question fait plaintivement observer :

« Tous les membres indisciplinés et de mauvaise réputation du corps des Bannières Impériales se sont réunis dernièrement chez Yün Ssù et là se sont livrés au tumulte le plus scandaleux. Yün Ssù pourtant ne nous en a jamais fait rapport et ce n'est que le lendemain que j'en fus informé par mes ministres de la maison impériale. Sur-le-champ je promulguai un décret disant que nul étranger ne pourrait être autorisé à pénétrer dans une partie du palais où réside une concubine impériale (la mère de Yün Ssù vivait avec lui par autorisation spéciale de l'empereur). Bien plus, au cours d'une crise d'ébriété, Yün Ssù a, dernièrement, mis à mort l'un de

Les empereurs mandchous

ses gardes du corps et a négligé de nous en faire rapport. La famille de la victime porta plainte, mais Yün Ssù envoya un eunuque pour leur ordonner d'étouffer l'affaire. Quand je l'interrogeai sur ce sujet, il mentit et ce n'est qu'après avoir été confronté avec les faits qu'il cessa de discuter. Cet incident révèle clairement sa nature hypocrite et son désir invétéré de gagner l'estime de tous, tout en perpétrant de sang-froid ^{p.084} les pires cruautés. J'ordonne à la Cour de recommander une peine appropriée.

Celle-ci proposa que Yün Ssù soit privé de son titre de prince impérial et réduit au rang de prince mongol ; Yong-tcheng néanmoins s'abstint pour un temps d'agir en ce sens.

Le conseil des Peines présenta alors son rapport définitif sur le cas de Nien Keng-yao, qui avait été ramené à Pékin chargé de chaînes. Il relatait que les accusations accumulées contre lui formaient une masse plus haute que le mont Tai, tandis que ses fautes s'enfonçaient dans des profondeurs que la sonde n'avait jamais atteintes. Il avait commis cinq crimes de trahison caractérisée et seize actes d'usurpation, dont l'un était d'avoir fait recouvrir les routes de terre jaune en son honneur et d'avoir fait évacuer les rues comme pour une procession impériale. Il avait permis aux fonctionnaires sollicitant de lui une audience de se servir de la taille d'audience verte (qui ne devait être utilisée qu'en présence du Fils du Ciel). Il avait l'audace de s'asseoir devant la tablette au dragon de l'empereur, au lieu de s'agenouiller humblement. Il avait porté les robes de dragon et s'était assis comme l'empereur, face au sud, pour recevoir les félicitations de ses subordonnés, qui étaient contraints à se prosterner dans la poussière. Il avait commis treize fautes lourdes de présomption (dont l'une était d'avoir négligé de publier une amnistie impériale) et dix-huit de cupidité. On comptait douze cas d'actes arbitraires, quinze de détournement des deniers impériaux, neuf de tromperie à l'encontre du souverain, six d'injustes soupçons à l'encontre de ses subordonnés et cinq de cruauté injustifiée. La peine pour la plus grave de ces fautes, commise seule, était la mort

Les empereurs mandchous

lente et la décapitation pour bon nombre des autres. Le mémoire demandait l'exécution immédiate du coupable par démembrement ; son père, ses frères, fils, petits-fils, oncles, neveux et cousins ^{p.085} âgés de plus de seize ans devaient être décapités. Tous les membres de la famille au-dessous de cet âge et toutes les femmes devaient être donnés comme esclaves dans les familles de fonctionnaires méritants. Ses biens devaient être confisqués au profit du Trône et ses crimes publiés pour l'édification de tous les hommes, pour servir d'avertissement solennel aux âges à venir, afin que les traîtres et les ministres déloyaux redoutent d'abuser de la confiance de leur maître et de se livrer à des atrocités.

À cet édit sanguinaire, l'empereur répondit :

— La trahison de Nien Keng-yao est évidente aux yeux de tous ; elle est la conséquence inévitable d'un naturel présomptueux et dépravé. Mais je ne puis oublier les services passés qu'il a rendus à ma maison dans la campagne du Kokonor et je répugne à lui infliger la plus lourde peine. J'ordonne qu'il soit mis sous la garde de Achitu, préfet de la ville, et autorisé à se suicider. Je me suis aperçu dès longtemps de son entêtement et de sa dureté de cœur. Il a toujours ignoré les réprimandes de son père et l'a traité, ainsi que son frère aîné, avec un mépris endurci. Je me contenterai de destituer son père et ses frères. Les présents impériaux faits à la famille devront m'être rendus. Ses fils sont très nombreux ; l'un d'eux, Nien Fu, ressemble à son père par l'esprit et par les actes. Qu'il soit décapité sur-le-champ. Que ses fils âgés de plus de quinze ans soient envoyés dans une région malarienne sur les (frontières les plus éloignées du Yunnan. Sa femme faisait partie du clan impérial. Qu'elle soit renvoyée au foyer paternel. Les millions confisqués de sa fortune seront remis au vice-roi de Hsian, pour couvrir les fonds que Nien a détournés. Les biens appartenant au reste de sa famille sont exemptés de la confiscation, à titre de

Les empereurs mandchous

grâce. Tous les membres de son clan actuellement en place seront destitués et, en p.086 atteignant l'âge de quinze ans, chacun de ses fils ou petits-fils sera exilé à vie et exclu du bénéfice des amnisties impériales. Quiconque adoptera secrètement l'un de ses fils ou petits-fils sera soumis à la même peine que Nien. Son complice, Tsou Lu, devra être décapité et sa famille bannie comme esclaves sur l'Amour.

Ayant subjugué le clan impérial de la Cour par la crainte et ayant écarté de sa route les partisans les plus puissants des frères rebelles qui avaient excité son inimitié, l'empereur se prépara alors à prendre sa revanche longtemps souhaitée sur Yün Ssù. En même temps, il ne perdait pas de vue l'opinion publique à Pékin et dans les provinces, ayant toujours soin d'envelopper tous ses actes d'un vernis d'orthodoxie et de justice sans reproche, afin de descendre à la postérité comme l'homme supérieur. Avant d'exécuter la justice il se mit, à l'avance, à peindre ses actes de couleurs favorables et à préparer l'opinion publique.

@

CHAPITRE IV

Yong-tcheng rend la justice

@

Le clan impérial de la Cour, une fois purgé de toute sympathie mal avisée pour les frères séditeux de l'empereur, adressa à ce dernier un mémoire plein du sentiment du devoir et demandant le châtement de Yün T'ang, « à titre d'exemple pour toutes personnes déloyales et négligeant leur devoir filial ». Yong-tcheng, avec beaucoup d'adresse, adopta sa tactique habituelle pour faire d'une pierre deux coups. Il ordonna à Yün Ssù et à Yün Ti d'examiner le cas de leur frère accusé et de conseiller une peine pour ses fautes. Leur rapport ne fut naturellement pas de nature à satisfaire la Cour (qui ^{p.087} comprenait fort bien ce qu'on attendait d'elle), et celle-ci présenta une requête à l'empereur demandant que Yün Ssù soit condamné à mort par décapitation. Les membres de la Cour étaient sans doute désireux de mettre fin à ces éternelles querelles et enquêtes qui, ils le savaient bien, ne pouvaient aboutir qu'au meurtre légal des frères de l'empereur.

Au reçu de ce mémoire de la Cour, Yong-tcheng prononça une de ses habituelles homélies, devant un auditoire rassemblé au palais du Lac, en présence de Yün Ssù :

« Si, à votre demande, je fais mettre Yün Ssù à mort, dit-il, et si plus tard son innocence est établie, vous aurez, par votre faute, assassiné un descendant de notre fondateur, me mettant ainsi dans la situation d'un souverain injuste. Si l'un d'entre vous pense au fond de son cœur que cet homme ne mérite pas la mort, qu'il quitte sa place et vienne s'agenouiller à ma droite.

Naturellement, personne n'eut garde d'accepter l'invitation et tous s'écrièrent, unanimement : « Il mérite la mort ». Yong-tcheng poursuivit :

Les empereurs mandchous

— J'abonde pleinement dans votre opinion ; la faute de Yün Ssù le rend digne de la peine de mort ; pourtant je n'ai pas l'intention de le faire décapiter. Je l'expulse de mon clan, à cause des imprécations qu'il a osé proférer devant toute la Cour, lorsqu'il a souhaité que toute ma famille et moi eussions une fin tragique. Je m'occuperai une autre fois du châtement à infliger à sa femme.

Si l'empereur désirait sincèrement des mesures de clémence, il eut vite occasion de changer d'avis ; on découvrit qu'un prince du clan, nommé Lu Pin, avait été membre du parti de Yün Ti à Hsining et avait été employé par ce prince pour porter à Pékin des lettres pour Yün Ssù. Ces lettres parlaient formellement d'un complot pour l'assassinat de Yong-tcheng et contenaient ^{p.088} des allusions irrévérencieuses sur la prétendue illégitimité de l'empereur, question à laquelle Yong-tcheng était particulièrement sensible. Enfin, quand celui-ci demanda des explications, Lou Pin parla avec gratitude de Yün Ssù, qu'il appela son bienfaiteur. Le résultat fut une condamnation à l'emprisonnement perpétuel contre Lou Pin, tandis que Yün Ssù était incarcéré dans une cour entourée de hautes murailles dans la Ville interdite, sous la garde de deux « eunuques de confiance ».

À ce tournant tragique, Yong-tcheng manifesta sa rancune sous une forme si indigne de la dynastie d'un grand État que ses édits ressemblent plutôt aux discours d'un enfant pétulant qui vilipende ses camarades de jeu qu'à des décrets émanant du plus ancien trône du monde.

Tout d'abord, il prescrivit solennellement des titres d'opprobre pour Yün Ssù et Yün T'ang, titres par lesquels ils seraient officiellement désignés à l'avenir sous les noms de : « cet individu » pour l'un et « monstre au cœur noir » pour l'autre. Quant à Yün Ti, le troisième et le moins considérable des coupables, son sort fut réglé sur-le-champ, pour laisser place nette aux deux autres principaux, par le décret suivant :

« Dernièrement j'ai envoyé Yün Ti vivre près du tombeau de mon père, dans l'espoir que la contemplation de ce lieu sacré l'amènerait au remords. Pourtant il ne témoigne nulle

Les empereurs mandchous

contrition. Il devient au contraire tous les jours plus incorrigible. Dernièrement une tentative de révolte a été fomentée dans le voisinage des tombes impériales et les bruits les plus abominables ont circulé sur ma moralité. J'ordonne donc que Yün Ti soit renvoyé sur-le-champ à Pékin. Il sera dorénavant incarcéré dans le palais derrière la montagne du Charbon, près de la salle de la Longévité impériale, où se trouvent les portraits de mes parents. Peut-être sera-t-il amené au repentir par leur auguste présence. Son fils, Pai Chi, p.089 est foncièrement mauvais et sera emprisonné avec son père.

L'empereur poursuit :

« cet individu ». et « monstre au cœur noir », ainsi que Yün Ti, ont pris l'habitude de frayer avec les plus basses classes sociales, pour fomenter leurs complots contre moi ; ils fréquentaient des bonzes, des lamas, des médecins, des sorciers, des astrologues, des physionomistes et mêmes des mimes, des barbiers et des Européens. Les esclaves pour dette des plus hauts fonctionnaires étaient invités chez eux et traités comme hôtes d'honneur, pour servir d'auxiliaires à leurs mauvais desseins. S'ils voulaient discréditer un membre du parti adverse, ils inventaient les histoires les plus malveillantes et les plus déplacées sur son compte et les faisaient répandre par ces créatures. Par ce moyen, ils espéraient égarer la foule stupide et ignorante. Mon père était exposé à leurs calomnies et devait sans cesse être en garde contre leurs vils complots. Lors de mon accession, le bruit courait communément dans les maisons de thé que j'étais un ivrogne impénitent. On m'accusait de passer mes nuits en orgies avec Long K'o-to, orgies qui ne se terminaient que lorsque nous étions ivres-morts. On prétendait même qu'à la fin, Long K'o-to était dans un tel état d'ébriété, qu'il fallait des porteurs pour le reconduire hors de la Ville interdite. On allait

Les empereurs mandchous

jusqu'à dire qu'il avait perdu toute notion de l'étiquette, au point de refuser de quitter mon palais et que, ivres tous les deux, nous nous querellions. On m'accusait de cuver ma débauche en dormant dans mes vêtements, à la place où je m'étais finalement effondré. Lorsque Tsai Ting vint à Pékin, du Sseu-tch'ouen, et fut reçu en audience, il s'aperçut vite que j'étais un homme très tempérant. Un jour, bien naïvement, il me présenta le mémoire suivant :

« Il est de rumeur publique au Sseu-tch'ouen que Votre Majesté est généralement ivre, mais depuis mon arrivée ^{p.090} à Pékin j'ai pu constater, pour avoir été, nuit et jour auprès de Votre Majesté qu'elle ne touche jamais une goutte d'alcool ».

De même, Li Tchen-yang, à son arrivée, obtint plusieurs audiences ; avant de prendre définitivement congé il me dit :

« J'ai souvent entendu dire que depuis votre accession vous vous livriez à des bacchanales ; mais après avoir eu plusieurs occasions de vous approcher en audience, j'ai pu constater que Votre Majesté travaille toujours et que son haleine ne dénote pas d'habitude alcoolique ».

Bien d'autres fonctionnaires ont écrit ou parlé en ce sens. La vérité, bien entendu, est que « cet individu » et le « monstre au cœur noir » sont eux-mêmes des buveurs invétérés et que je les ai souvent réprouvés moi-même pour leur ivrognerie éhontée. Aussi ont-ils inventé cette accusation et ont-ils fait courir le bruit dans tout l'Empire que j'étais un buveur incorrigible. Or toute ma Cour sait bien que je ne supporte absolument pas le vin ¹. À vrai dire, des hommes qui peuvent inventer sur moi de tels mensonges sont capables de tout.

Dans la *Gazette de la Cour* d'hier j'ai noté ceci :

¹ L'accusation était pourtant vraie : Yong-tcheng s'adonnait aux beuveries, comme K'ang-hi avant lui.

Les empereurs mandchous

« À l'occasion de la fête du Dragon, les princes et toute la Cour ont tous rendu hommage à Sa Majesté, à Yuan Ming-yuan, après quoi l'empereur quitta le palais et monta sur la barque du Dragon tandis que la Cour le suivait sur trente autres embarcations. La musique jouait, tandis que Sa Majesté offrit à tous du « vin de roseau ». en l'honneur de la fête. L'empereur rentra, après une excursion de quelques heures. »

Or, s'il plaisait au Maître du Monde, qui reçoit hommage de partout sous le ciel, de faire une promenade en barque un jour de fête et d'inviter la Cour à boire du vin, ce ne serait que la perpétuation d'une antique ^{p.091} cérémonie, conforme à l'exemple donné par les sages souverains de l'antiquité. Cependant, il se trouve justement que j'avais donné des instructions spéciales pour que nul de ma Cour ne quittât Pékin pour venir me rendre hommage et je me suis borné à recevoir les princes qui résident effectivement au palais d'Été. La *Gazette* a grand tort de publier ainsi des nouvelles fausses et j'ordonne au conseil des Peines de faire une enquête pour découvrir la source de celle-ci. Que ce décret soit publié pour mettre en garde ceux qui calomnient leur empereur.

L'heure des mesures plus sévères était venue. Yong-tcheng adressa donc à sa Cour servile une longue harangue, pleine d'amertume, relatant les méfaits de ses frères, évidemment destinée à préluder à leur « heureuse exécution ». Le compte-rendu complet de ce discours serait trop long, mais quelques extraits choisis montreront les ingénieuses puérités où se complaisait le Fils du Ciel.

« Nul d'entre vous ne connaît comme moi le caractère de mes frères, disait-il, j'ai eu le malheur de vivre avec eux depuis trente ans. Par la corruption ils se sont entourés d'une solide phalange de criminels, traîtres et débauchés. Il n'y a pas un prêtre, un médecin, un sorcier, un agitateur, un acteur ou un Européen dépravé qui ne soit de leur bande. Il n'est pas

Les empereurs mandchous

douteux que ces agents malfaisants ont abrégé les jours de mon père par leurs méfaits, ce dont « cet individu » et ses frères sont les premiers coupables... Il est certain que si jamais un homme tel que « cet individu » montait sur le trône, il mettrait en grand péril les autels des ancêtres. Quant au « monstre au cœur noir », il n'est qu'un sot, gros et gras, qui unit la mollesse à de grossières duperies et qui, sans honte, se vautre dans la débauche. Feu Sa Majesté le regardait plutôt comme une brute que comme un être humain, tandis que nous, ses frères, ^{p.092} nous le traitions en bouffon et en cible à nos plaisanteries. Nul ne percevait sa stupidité aveugle plus clairement que « cet individu » ; il se servit néanmoins de lui pour avancer ses mauvais desseins.

Cela étant, comment se fait-il que, du vivant de mon père, le peuple ait acclamé « cet individu » du nom de Bouddha, alors qu'il ne prenait aucune part au gouvernement et n'avait acquis aucun titre à la gloire ? C'est que ses mauvais associés ne cessaient de chanter ses louanges, induisant ainsi la foule irréfléchie à s'en faire une idole. S'il était réellement juste, mes paroles ne pourraient affecter le jugement populaire. Ma censure serait perdue. Maintenant que j'ai dévoilé son vrai caractère, je serai heureux de savoir quelle ressemblance quelqu'un parmi vous pourra trouver entre lui et le Bouddha ! Du temps de mon père il m'eût été facile de gagner la popularité par un bas étalage de protections ; j'ai préféré cependant rester dans l'obscurité et veiller aux désirs de mon père. Je n'ai jamais intrigué pour le trône et quand l'un de mes frères offensait mon père, je suis toujours intervenu pour couvrir le coupable, et cela non pas tant par intérêt véritable pour mes frères que par crainte des effets d'une colère excessive sur mon vénérable parent. Si j'avais convoité le trône, je n'aurais eu aucune raison de nourrir un ressentiment quelconque à l'égard de mes frères, une fois mon ambition

Les empereurs mandchous

satisfaite et une fois devenu souverain. Ma querelle avec eux repose sur d'autres bases plus sérieuses. Du vivant de mon père, la fortune prodigue a vidé sa corne d'abondance en mes mains et il eût été au-dessous de ma dignité de m'associer, moins encore de me quereller, avec des hommes aussi bas que mes frères.

S'ils ont pensé me détourner de mon devoir et m'amener à cesser ma campagne sans merci contre la corruption dans les hautes fonctions, il faut qu'ils ^{p.093} m'aient cru vraiment un lâche. Quand le peuple prétend appeler « cet individu » un Bouddha, laquelle de ses qualités diaboliques, je me le demande, s'impose à son imagination ? Un monstre d'impiété et de déloyauté est-il digne du titre de saint ? Si un homme tel que lui est un Bouddha, il est le premier du genre dans l'histoire ! Pourquoi des rumeurs sans fondement sur la haine de la nation à mon égard sont-elles répandues ? Dois-je penser que c'est parce que j'ai puni ceux qui conspirent contre ma vie et le trône ?

Notre maison mandchoue détient le pouvoir impérial depuis un siècle, et les clans ont prospéré par les bienfaits de mes quatre prédécesseurs. En mon temps, j'ai succédé à ce bel héritage et de même qu'il n'est qu'un soleil pour régner dans le ciel, de même un seul souverain doit régner sur l'empire. Il est incroyable que mes loyaux Mandchous puissent manquer au devoir envers leur souverain maître et se laisser égarer par les propos séditieux de traîtres et de monstres fratricides. Je suis persuadé que le présent décret leur causera une grande émotion et que la méchanceté de « cet individu ». et de ses frères leur sera révélée comme dans un éclair.

Le premier mémoire des princes de la Cour, demandant la décapitation immédiate de mes trois mauvais frères, était entièrement justifié par les faits. La mort est le châtement qu'ils méritent, et si je décide de les exécuter, nul ne pourra

Les empereurs mandchous

m'en blâmer. Mais pour l'instant je consens à ce qu'ils respirent encore quelque temps.

La Cour conseilla ensuite que les deux princes coupables soient écartelés et que tous leurs biens soient confisqués. Elle fit le compte des crimes de « cet individu ». sous quarante rubriques, dont deux peuvent nous fournir de beaux échantillons :

« 1° À l'occasion de la mort de sa mère, il témoigna ^{p.094} d'un dédain éhonté pour l'étiquette en affectant un chagrin excessif ; même après les cent jours de deuil, il fallait qu'on le soutint pour marcher. En même temps, alors qu'il affectait une simplicité parcimonieuse dans ses repas, il se faisait apporter secrètement dans sa chambre (à côté du cercueil de sa mère) un menu succulent, préparé avec la complicité de ses frères. Il s'en régala en épicurien, la table gémissant sous le poids des mets. À la fin des jours de deuil, il avait positivement engraisé et son visage témoignait qu'il avait fait bonne chère. 2° Sa femme a toujours eu une conduite indigne, et feu l'empereur avait ordonné qu'elle fût renvoyée à sa famille. L'une des concubines de Yün Ssù avait prié celui-ci de transmettre ses excuses à l'empereur, mais il répondit avec colère : « Je suis son mari. Vit-on jamais mari intercéder près d'un autre homme à propos de ses femmes ? Cette même concubine fut si désolée de la débauche habituelle du prince qu'elle se pendit.

Après avoir proféré un certain nombre d'accusations également puérides contre le « monstre au cœur noir » et Yün Ti, la Cour invita Young-tcheng à ordonner l'exécution des trois princes coupables, « comme avertissement aux traîtres pour dix mille générations ». À quoi l'empereur répondit qu'il se trouvait dans une situation fort embarrassante ; de toute évidence, des frères comme ceux-là n'étaient pas susceptibles d'être ébranlés par des conseils ni corrigés par des exemples. Plusieurs détails avaient été omis dans le mémoire et leur conduite était plus noire encore que ne l'imaginait la Cour. S'il

Les empereurs mandchous

s'abstenait de les mettre à mort, il serait coupable de trahison envers ses ancêtres. Il ne pouvait permettre au chagrin qu'il en aurait de l'empêcher d'accomplir un pénible devoir. La faute de Yün Ti était moins grave que celle de ses frères et peut être se repentirait-il si on lui accordait un sursis. Quant aux deux autres, sa position était ^{p.095} délicate et demandait de la réflexion. Il espérait que l'empire comprendrait les difficultés contre lesquelles il lui fallait lutter et aurait confiance qu'il agissait uniquement pour assurer le droit et l'ordre dans le pays et la tranquillité des sanctuaires ancestraux et des divinités tutélaires.

Nul mieux que Yong-tcheng ne savait que l'exécution publique de ses frères provoquerait un fort mouvement d'opinion contre lui ; il connaissait bien la force de leur parti, et il lui fallait être prudent s'il voulait éviter une révolte. Sa bâtardise ¹ était de notoriété publique et on le détestait pour sa tyrannie et sa cupidité. Aussi se hâtait-il lentement. Deux mois après la publication du décret retardant le jugement de ses frères, le vice-roi de Chihli fit savoir de Pao Ting-fu, où le « monstre au cœur noir » était incarcéré, que le prince était mort de la dysenterie. En fait, il avait été étranglé sur l'ordre de son frère. Dans son décret, célébrant la mort de la victime comme le jugement du ciel offensé, il revient encore sur ses fautes :

« Il vint voici plusieurs années à Pékin un naturel du Shansi, peu recommandable et miséreux, qui devint le grand ami du ^{p.096} « monstre au cœur noir ». Cet homme avait reçu de

¹ L'annaliste chinois « Né hors de saison », dont nous avons déjà parlé (cf. *Supra*, p. 26), donne l'explication suivante de la bâtardise tant discutée de Yong-tcheng. L'empereur K'ang-hi, à qui ne suffisait pas la nombreuse domesticité du palais, avait un œil perçant et un tempérament des plus inflammables. Dans une de ses promenades à la fête d'un temple, il fut frappé par la beauté d'une jeune femme mariée. Ayant envoyé un eunuque pour découvrir son identité, il l'invita à venir demeurer au palais et conféra à son mari (nommé Wei), un poste lucratif. Six mois après son installation comme concubine impériale de cinquième rang, la dame Wuya (c'était son nom) donna le jour à un fils, qui fut reconnu comme le quatrième fils de K'ang-hi, bien qu'il n'en fût rien (comme le savait parfaitement Sa Majesté). Le monarque demeura très attaché à la dame Wuya et conféra plus tard la succession à son fils, qui devint l'empereur Yong-tcheng. Le complot des frères de Yong-tcheng s'explique et se justifie, pour notre annaliste, par sa bâtardise et son usurpation, mais son récit contient maintes preuves que la plupart des faits qu'il cite sont fondés sur une imagination fertile.

Les empereurs mandchous

l'argent du prince et il en fut si reconnaissant que, quand son protecteur fut exilé au Hsining, il y partit aussi et lui remit une lettre où il était écrit :

« J'aimerais me dévouer à la cause d'un empereur vertueux et je ne veux pas être le sujet d'un souverain cruel et injuste. Je vais soulever les troupes du Shansi et du Sseu-tch'ouen pour renverser l'empereur et délivrer mon bon maître. »

Pourtant quand le « monstre au cœur noir » entendit proférer ces terribles paroles de trahison, il dit simplement : « Nous, les frères, nous ne pouvons espérer obtenir le trône ». Et encore, tandis qu'il était à Hsining, il renvoya à Pékin quelques-uns de ses eunuques et leur donna de somptueux présents d'adieux, tels que des montres européennes et autres curiosités. Il était évident qu'il cherchait à se gagner des faveurs pour faciliter ses vues sur le trône. Quand j'appris sa maladie, tout récemment, j'ordonnai aux fonctionnaires d'envoyer un bon médecin pour traiter la dysenterie dont il souffrait.

Mais la coupe de ses iniquités était pleine jusqu'au bord ; le ciel et mes ancêtres, contre qui il avait si gravement péché, étaient sur le point de lui envoyer la mort. Car en vérité la voie des méchants ne prospère point ; le salaire du péché est la mort. Il a évité le châtement aux mains des hommes, mais il n'était pas destiné à échapper à la colère du ciel offensé. Le vice-roi est chargé de ses funérailles et sa famille sera ramenée de Hsining. Qu'on me fasse connaître quand elle est attendue. Lorsque j'ai fait venir « le monstre au cœur noir », j'ai été très surpris d'apprendre qu'à Hsining on l'avait mis aux fers, bien que je n'eusse donné aucun ordre à cet effet. Ceux qui les avaient ajustés les avaient fixés si mal qu'il pouvait les enlever. Je ne parlai pas alors de ce manque de formalisme, car je ne voulais pas qu'on pût croire que j'agissais durement p.097 envers lui. Mais l'offense est

Les empereurs mandchous

impardonnable et les responsables seront chargés de chaînes et soumis à un interrogatoire sévère.

Un de ses frères étant mort, Yong-tcheng pensa donner le change à la postérité — sa propre Cour était trop au courant des faits pour pouvoir être dupe — en demandant aux ministres s'il pouvait sans danger pardonner à « cet individu », maintenant que l'un des conspirateurs n'était plus. Les fonctionnaires de tout l'empire furent appelés à se prononcer sur cette question délicate.

Yong-Tcheng fit ensuite arrêter Ch'u Tsong, vice-roi du Kan-sou et ancien geôlier de son frère, sous prétexte qu'il n'avait pas fait de rapport sur les rapports du « monstre au cœur noir ». avec le Mu Tching-yuan européen et qu'il avait même présenté un mémoire à l'empereur pour dire que la popularité du prince était un danger pour le trône et qu'il serait préférable de le ramener à Pékin, où il pourrait être mieux gardé. L'empereur déclara que le vice-roi essayait évidemment de l'intimider par des menaces sans fondement.

« Sachant que par un tel mémoire il se rendait coupable d'irrespect flagrant, il a tenté de couvrir sa faute par une lâche tentative de gagner mes faveurs en mettant mon frère aux fers durant le voyage de retour du Kan-sou. Sa conduite visait à soulever contre moi l'opinion publique pour injuste cruauté, et s'il voulait que le coupable fût mis aux fers, il aurait au moins pu s'assurer qu'ils étaient solidement fixés.

Un mois plus tard on annonçait que « cet individu », pris de crachements de sang, se mourait dans la prison de la montagne du Charbon. Lui aussi fut mis à mort par ordre de l'empereur. La Cour demanda que son corps soit décapité, châtement qui fut remis par le monarque miséricordieux.

Quant au troisième frère, Yün Ti, toujours enfermé ^{p.098} près « des augustes portraits de son père et de sa mère », dans la salle de la Longévité impériale, Yong-tcheng déclara :

Les empereurs mandchous

— La faute de Yün Ti est moins grave que celle des deux principaux coupables. Il a été autrefois furieux que mon père ait mis Yün Ssù aux arrêts et m'a même menacé pour n'être pas intervenu en sa faveur. Il exprima alors le désir de mourir. Je lui fais donc demander s'il est toujours dans cet état d'esprit.

Le message était ainsi conçu :

« Du vivant de notre père vous avez dit que vous aimeriez mourir avec Yün Ssù ; il est mort à présent et si vous le désirez, vous êtes autorisé à contempler sa dépouille. Vous êtes également autorisé à vous tuer à ses côtés, si vous le désirez.

Yün Ti répondit :

« J'ai été trompé par « cet individu » et je n'ai aucun désir de le voir encore, maintenant que le ciel l'a puni comme il le mérite.

À cela, l'empereur dit :

— Cette réponse semble indiquer chez Yün Ti une tendance vers un meilleur état d'esprit, mais il n'est pas impossible qu'il adopte cette attitude pour sauver sa tête, et qu'il espère encore se venger de moi un jour. Cela est difficile à dire ; mais pour le moment je commue sa peine de décapitation et je le ferai surveiller de près à l'avenir. S'il ne s'amende pas, la sentence sera exécutée. Quant à mon frère Yün O, il est simple d'esprit ; il serait injuste de le condamner à la même peine que les deux principaux coupables. Il sera incarcéré à vie et pour lui la peine capitale est remise par le présent décret.

Quelques années plus tard l'empereur fit emprisonner son troisième frère aîné, Yün Tche, le prince Ch'eng, sur la montagne du Charbon (la prison favorite pour les criminels princiers) et, lui aussi, mourut de mort violente. L'aîné des frères, Yün Tche, était toujours incarcéré dans son palais et mourut en 1734. À l'accession de K'ien-long, tous les princes survivants furent libérés et ^{p.099} leurs titres leur furent rendus. En 1778

Les empereurs mandchous

ce souverain fit reviser le procès de Yün Ssù et de Yün T'ang et leur rendit leurs dignités à titre posthume, faisant réintégrer leurs noms sur le registre du clan impérial.

La fin du règne de Yong-tcheng fut troublée par des séditions dans tout l'empire, notamment à Hunan et à Sseu-tch'ouen. Des mesures répressives très sévères furent prises et plusieurs milliers de personnes décapitées ; les étudiants, les patriotes continuèrent néanmoins d'écrire des libelles violents contre la dynastie mandchoue, signalant que les luttes intestines du clan et le caractère vindicatif de l'empereur étaient une source de troubles pour tout le pays. Des centaines de pamphlets séditionnels furent saisis par les autorités, mais ils remplirent leur but en semant dans l'esprit du peuple un ferment de défiance, avant-coureur de la révolte contre la puissance tartare. L'empereur, qui avait le sentiment profond de la nécessité des qualités morales sur le trône et de l'importance de l'approbation populaire pour son gouvernement, publia de nombreuses et longues explications pour rassurer l'opinion publique sur la mort de ses frères. Des édits, en la forme d'apologies de la dynastie mandchoue, furent promulgués dans tout le pays ; ils étaient longs de plusieurs centaines de mille mots. Yong-tcheng sentait que le peuple, et particulièrement les intellectuels, qui avaient joui d'une grande prospérité sous le règne sage et digne de K'ang-hi, recommençaient à s'agiter sous le sien et que le mot significatif « étranger » était de nouveau dans toutes les bouches. Il prit donc à tâche de défendre l'origine étrangère de la dynastie mandchoue, citant Mencius pour prouver que plusieurs des meilleurs souverains de l'antiquité chinoise révéérée (tels que le sage empereur Shun) étaient issus de souche étrangère ¹. Mais il était évident que son mauvais p.100 gouvernement minait rapidement le prestige de la maison de Nurhachi et l'on peut dire avec assurance que, s'il avait duré, la dynastie eût vite sombré. Sa mort fut une grande délivrance pour Pékin aussi bien que pour les provinces.

¹ Les mêmes arguments furent utilisés par le dernier régent, terrifié par les progrès du mouvement révolutionnaire en 1911.

Les empereurs mandchous

Un commentateur chinois moderne fait observer, à propos du traitement ingrat et indigne infligé par son souverain au général Nien Keng-yao ¹ :

« Comment une dynastie qui produit de tels empereurs peut-elle espérer conserver le mandat du Ciel ? Où dans ses annales trouvons-nous des témoignages de loyauté et de sympathie généreuse pour ceux qui ont tout sacrifié à sa cause ? Tous les souverains de la dynastie sont les mêmes, K'ang-hi, Yong-tcheng, Kia-k'ing et les autres. Ce n'est que dans les édits et les actes de la grande Tseu Hi que nous trouvons, ici et là, des lueurs de sentiments plus nobles, des qualités de générosité et de loyauté qui soulèvent encore plus d'admiration quand nous les comparons aux actes de ses prédécesseurs, tous des hypocrites, occupés seulement à sauvegarder les apparences, et des imposteurs littéraires.

Pourtant, en dehors de l'atmosphère trouble de son cercle domestique et de ses intrigues fratricides, Yong-tcheng était un travailleur diligent et appliqué, doué d'un bon style littéraire, ayant des ambitions ^{p.101} scolastiques, qualités qui ont grandement contribué à sauver sa mémoire du mépris absolu. Il avait un penchant marqué pour annoter les mémoires et les rescrits impromptus et, à vrai dire, il le faisait fort bien. Les rescrits de Yong-tcheng furent publiées par son successeur, l'empereur K'ien-long ; réunis aux mémoires auxquels ils étaient attachés ils remplissent quelque soixante gros volumes ; témoignage monumental de l'activité de Sa Majesté ². Dans certains

¹ À la fin d'un long et très littéraire message d'adieux à ce vieux et fidèle serviteur de l'État, lui permettant de se suicider, Yong-tcheng dit : « Je pleure amèrement en lisant le document d'État ; mais comme Maître du monde, je dois appliquer une justice inflexible en matière de châtements et de récompenses. Je vous fais grâce de la décapitation et je vous permets le suicide. Avec une générosité et une mansuétude infinies, j'ai épargné les autres membres de votre famille, à l'exception d'un seul. Il faudrait que vous soyez endurci comme la pierre pour ne pas verser, même au moment de mourir, des larmes de joie et de gratitude pour les bienfaits qui vous ont été conférés par le maître impérial que vous avez si lâchement trahi. »

² Le régent, prince Tch'ouen (désigné par Tseu Hi en novembre 1908 pour gérer le gouvernement durant la minorité de l'empereur enfant, son fils, Siuan-t'ong) suivit cet exemple pendant sa courte régence, singulièrement inefficace. D'une stupidité remarquable, et avec cela timide, il comprit pourtant le respect inné du peuple chinois

Les empereurs mandchous

cas il faisait des commentaires caustiques ou ironiques ; dans d'autres, il rejetait les dires du mémorialiste avec un « ridicule » ou un « absurde » laconique. L'une de ces notes marginales dit :

« Vous me prenez sans doute pour un sot, mais vous oubliez que j'avais passé quarante ans quand je suis monté sur le trône et que je sais parfaitement comment mes fonctionnaires font leur fortune. Avant mon accession j'avais entendu votre nom mêlé à une honteuse affaire de corruption. Au fait, si je ne me trompe, vous avez alors essayé d'obtenir mon intervention auprès de feu Sa Majesté en m'offrant des présents. Prenez garde : mes yeux sont sur vous.

À un autre mémorialiste, il écrit :

« Je ne vous connais pas de vue, mais votre réputation m'est bien connue, et j'admire les efforts que vous faites pour gouverner votre province.

Une autre fois un fonctionnaire, réprimandé par Yong-tcheng, avait dit p.102 que la honte et la peur lui avaient troublé l'esprit de sorte qu'il ne savait comment supporter son remords. Yong-tcheng lui répondit :

« Je crois pleinement à votre crainte, mais j'ai mes doutes sur votre honte et vos remords. J'en jugerai plutôt par votre conduite future que par vos protestations présentes.

Dans les affaires criminelles, il lui arrivait d'assumer le rôle de la défense, ou plutôt d'un juge d'appel bienveillant. Par exemple les autorités provinciales demandaient l'exécution d'une femme qui avait tué son mari. Après avoir examiné les témoignages cités dans le mémoire, Yong-tcheng fit observer :

pour le savant et s'efforça de gagner la gloire par des rescrits et des mémoires littéraires. Mais lui-même sans instruction, il eut la sage précaution de les faire écrire par Tchang Tche-toung, la plume la plus habile de l'empire, espérant ainsi recueillir quelque bribe du mérite de leur excellence. Malheureusement, Tchang Tche-toung mourut, et le régent perdit l'habitude des rescrits littéraires, se contentant d'écrire de temps à autre, d'une écriture d'enfant, un « bien » en marge de quelque platitude qui lui plaisait.

Les empereurs mandchous

« Je suis convaincu que cette femme a tué son mari qui voulait la contraindre à gagner de l'argent pour lui par la prostitution ; sa conduite a été parfaitement admirable et ne mérite aucun châtement d'aucune sorte. Au contraire, j'ordonne qu'un arc de triomphe soit érigé en son honneur.

Dans tous les cas où il soupçonnait un écrit séditieux, il déployait une grande sévérité. Les étudiants critiquaient souvent son gouvernement impopulaire par voie d'allusions. Invariablement il leur infligeait la peine de mort. Par exemple un poète ayant un jour écrit :

« Demain, à l'aube, j'entrerai dans la capitale étincelante
(Ming chao ju tching tu) ,

l'attention de l'empereur fut attirée par ces vers et par le fait que les caractères employés pouvaient aussi bien signifier (et c'est probablement ce que voulait l'auteur)

« La dynastie des Ming entre dans la capitale Tching (ou mandchoue).

En tous cas, telle fut l'interprétation que Yong-tcheng voulut y voir et le poète expia son calembour sur l'échafaud.

Yong-tcheng était soupçonneux et inconstant de sa nature ; pourtant certains de ses ministres favoris jouirent de ses bonnes grâces jusqu'à la fin et il se peut que, sans ses malencontreuses querelles de famille, il eût laissé un meilleur souvenir. Malgré ses persécutions ^{p.103} contre la religion chrétienne, plusieurs des Pères catholiques vivant alors à Pékin ont écrit sur sa vie publique et privée en termes qui témoignent de quelques heureux traits de caractère ¹. Sa manière d'expédier les affaires, en dehors de ses affaires de famille, indique aussi un certain sens de l'humour. Par exemple l'un de ses ministres favoris, nommé Tien Wen-king, était un bon administrateur mais peu cultivé. Conscient de ses propres faiblesses, il avait confié la partie littéraire de son travail à un savant connu, nommé Wu, dont les

¹ Cf. *Histoire Générale de la Chine*, Mailla, vol. XI, p. 370.

Les empereurs mandchous

travaux sont cités et admirés encore de nos jours. Alors que Tien occupait le poste de directeur général de la Conservation du fleuve Jaune, ce fut Wu qui lui conseilla de mettre en accusation l'oncle de Yong-tcheng, le duc Long K'o-to, frère de l'impératrice douairière, acte qui lui valut une haute promotion et la faveur impériale. Le secrétaire Wu, qui avait des renseignements privés sur la Cour, avait appris que Sa Majesté commençait à s'impatienter de la présence de son oncle et de ses airs protecteurs ¹. Il conseilla donc à son patron de présenter ce mémoire d'accusation à un moment où l'empereur cherchait un prétexte pour se débarrasser de son oncle. La fortune de Tien fut assurée, mais il négligea de témoigner la gratitude qu'attendait son secrétaire et Wu, gravement offensé, lui remit sa démission. De ce jour, les mémoires et les dépêches de Tien perdirent le caractère littéraire que Yong-tcheng s'attendait à trouver chez ses fonctionnaires et attirèrent les rescrits sarcastiques et les critiques du monarque méticuleux, tant pour le fond que pour leur style. Finalement, Tien dut implorer Wu de reprendre son poste, ce que le secrétaire consentit à faire, à condition de ^{p.104} recevoir un « soulier » d'argent (50 taels) chaque matin, avant de commencer le travail de la journée. Par son aide, Tien reconquit et conserva la faveur impériale, mais Yong-tcheng était parfaitement au courant de l'auteur des bijoux littéraires qu'on trouvait dans les documents officiels de Tien, car, à l'occasion d'un mémoire envoyé par celui-ci pour demander des nouvelles de sa santé, l'empereur répondit :

« Notre santé est bonne ; comment se porte M. le secrétaire Wu ?

Plus tard, à la mort de Tien, l'empereur engagea Wu au service du palais.

Quels que soient les défauts de Yong-tcheng, quelque mauvais qu'ait été son gouvernement, au moins ne fut-il pas coupable de la honteuse folie qui amena une génération suivante de sa dynastie à donner sa confiance et à déléguer son autorité aux eunuques servant

¹ Long-Ko-to avait été très intime avec Yung Cheng avant son accession. Il était même intervenu pour persuader K'ang-hi de le désigner comme héritier du trône.

Les empereurs mandchous

dans le palais, ce crime contre l'État, auquel Tseu Hi (qui en était coupable elle-même) attribuait le déclin de la puissance mandchoue. Yong-tcheng gardait ses eunuques à leur place, les employant comme domestiques ou comme acteurs, mais ne leur laissant aucune part dans l'administration du gouvernement ni aucune occasion d'exercer leur chantage sur la classe officielle. Quant à son attitude envers les eunuques de sa propre maison on raconte qu'un jour l'un d'entre eux, acteur et conteur admirable, avait ravi la Cour par une représentation particulièrement brillante. À la fin de la pièce, l'empereur l'invita à sa table, lui présenta les plats et le vin, et lui ordonna de raconter des histoires de théâtre. Grisé par la faveur de son maître, l'eunuque se mit à bavarder et finit par faire une allusion au rôle de Tcheng Tan, qu'il venait de jouer (dans une pièce fameuse nommée *Tcheng Tan tuant son fils*). À la fin, il s'enhardit jusqu'à dire :

— Autrefois ce Tcheng Tan était magistrat départemental de Ch'ang Chou-fu, dans ^{p.105} le Kiangsou. Votre Majesté ¹ peut-elle me dire qui est actuellement magistrat départemental de Ch'ang Chou ? » (Il entendait ainsi suggérer délicatement à l'empereur de lui donner le poste de magistrat, chose strictement défendue par les règlements intérieurs de la dynastie).

Le visage de l'empereur devint sombre comme la tempête.

— Comment osez-vous, vous, un mignon, un eunuque, nous questionner sur nos fonctionnaires ? Qu'avez-vous à faire avec ces questions ?

Il appela sa garde :

— Battez-le à l'instant ; avec le lourd bambou ; nous assisterons à son châtement.

L'eunuque gémit en demandant grâce, mais l'empereur fut inflexible. Après quelques coups de bambou, le coupable s'évanouit ; l'empereur le fit alors jeter hors du palais et bannir dans une région pestilentielle

¹ Il se servit de l'idiotisme « yeh » (maître) employé par les eunuques pour s'adresser à l'empereur.

Les empereurs mandchous

du Yünnan, pour y devenir l'esclave des troupes de la garnison mandchoue de cette province frontière.

Malgré les proscriptions contre la mission catholique romaine et l'expulsion des prêtres à Macao et à Canton, Yong-tcheng eut à l'égard du chef de cette religion une attitude courtoise et même amicale ¹. Cela était dû, peut-être, au souvenir des avantages que son grand-père et son père avaient recueillis de leurs rapports avec les Pères jésuites, ou à un vague sentiment que le chef spirituel d'hommes si dévoués et si instruits méritait le respect des érudits, alors même que, pour des raisons politiques, l'activité des missions dût être abolie dans tout son empire. Quoi qu'il en soit, les annales de son ^{p.106} règne fournissent plus d'un exemple d'une attitude conciliante et courtoise à l'égard du Vatican. Témoin la lettre suivante adressée au pape Benoît XIII en l'an 1725.

« Décret au prince religieux d'Occident. J'ai pris connaissance de votre mémoire et j'ai examiné le tribut que vous avez envoyé. Votre évidente sincérité me plaît. Sa Majesté le défunt empereur répandit sa bienveillante protection sur tous, indistinctement ; son amour ne connut pas de limites. À sa mort tous furent frappés d'un chagrin indicible. À mon accession au Grand héritage, je me suis efforcé sincèrement de suivre en toutes choses le bon exemple de mon père. Vous, ô prince, vous résidez dans un pays lointain ; cependant vous avez envoyé un messenger extraordinaire avec un mémoire exprimant votre reconnaissance pour les bienfaits de feu l'empereur et formant des vœux pour ma propre prospérité. Votre langage témoigne d'une sincérité et d'un respect louables. J'approuve hautement votre sollicitude et j'ai réservé le meilleur accueil à votre envoyé. En ce qui concerne les Européens résidant en Chine, je reconnais pleinement que tous

¹ Les chroniqueurs chinois affirment que plusieurs des lettres échangées entre les princes conspirateurs étaient écrites en portugais, que leur avaient appris les prêtres à la Cour. L'un des décrets de Yong-tcheng se réfère à des lettres écrites à Yun T'ang par « son secrétaire, Maotai Tungpao », et trouvées cousues dans les chaussettes d'un messenger, « lettres qui ressemblaient étonnamment aux caractères européens », mais que nul Européen alors à Pékin ne put (ou ne voulut) reconnaître.

Les empereurs mandchous

les hommes sont membres d'une même famille et je leur ai dit souvent que s'ils se conduisent avec une circonspection convenable, pratiquant la vertu et une sage réserve, obéissant aux lois du pays, je leur accorderai toujours ma faveur compatissante. En même temps que je vous confère à vous-même le présent décret, je vous envoie, par votre messenger, divers présents de soieries et des rouleaux de satin. Recevez-les, ô prince, avec respect et appréciez mon amitié pour vous.

De même, quand le pape écrivit pour demander la libération de deux prêtres qui avaient été emprisonnés à Canton pendant plusieurs années, Sa Majesté répondit avec assez de bonne grâce qu'après examen de leurs cas elle estimait qu'ils n'étaient point trop graves pour bénéficier de l'amnistie générale publiée en raison de son ^{p.107} accession au trône. Elle accéda volontiers à la requête du pape et ajouta que même si Sa Sainteté n'eût pas agi en l'occurrence, elle eût libéré les prisonniers « afin de montrer qu'elle comprenait la fraternité de la race humaine et pour témoigner de sa compassion infinie ».

Il est certain que ce monarque, timoré et faiseur d'embarras, avait souvent de bonnes intentions. L'un de ses ministres favoris raconte que, dans sa jeunesse il s'était donné deux règles, elles illustrent bien la nature et la valeur de « sa compassion infinie ». L'une de ces règles était de ne jamais marcher sur l'ombre de la tête d'autrui, afin de ne pas lui porter malheur. L'autre était de ne jamais marcher sur un insecte.

Suivant plusieurs chroniqueurs chinois, Yong-tcheng fut assassiné par la veuve d'un Hunanais nommé Lou, qui avait été écartelé sur une accusation de trahison. L'histoire, qui n'a pas trouvé place dans les annales dynastiques, raconte que cette femme parvint à pénétrer dans les jardins de Yuan Ming-yuan et, s'y étant dissimulée, attendit l'empereur et le frappa en plein cœur ; après quoi elle se suicida.

@

CHAPITRE V

Sa Majesté K'ien-long

@

K'ien-long monta sur le trône du Dragon à l'âge de vingt-cinq ans, en 1736, et régna sur la Chine pendant soixante ans. À la fin de ce cycle, il abdiqua en faveur de son fils, Kia-k'ing. D'après le verdict de ses contemporains et de la postérité dans son propre pays, aussi bien que d'après le témoignage des observateurs européens, il fut certainement l'administrateur le plus capable et le souverain le plus sage qu'ait eu la Chine ^{p.108} pendant plusieurs siècles. Tant par son bon gouvernement que par ses guerres victorieuses en Dzoungarie, en Asie centrale, en Birmanie et au Thibet, il restaura complètement le prestige mandchou, gravement miné par son prédécesseur. Dans la vie privée il semble s'être distingué par des qualités de largeur d'esprit et de courage qui, à elles seules, suffisent à l'élever bien au-dessus du niveau de ses prédécesseurs et de ses successeurs. Il est vrai qu'il était impulsif ; intolérant des faiblesses de ceux à qui il avait confié l'autorité, particulièrement dans les affaires militaires ; superstitieux et naturellement ignorant de la situation et de la puissance relative de la Chine dans le cadre international ; mais néanmoins doué d'une pénétration claire, d'une douce raison et d'un tempérament infiniment sympathisant. Il unissait à un haut degré dans sa personne les meilleures qualités du soldat et de l'homme d'État ; il était aussi un érudit, un historien et un poète. Dans la vie privée il parvint à maintenir son autorité paternelle et à conserver le respect de ses fils et de ses petits-fils ; autocrate polygame à l'égard des femmes, il ne fut ni esclave d'elles ni luxurieux. Après un règne de succès sans précédent, il laissa l'empire plus fort et plus prospère qu'il ne l'avait été depuis plusieurs siècles.

Pour les Anglais, le règne de ce grand empereur est particulièrement mémorable, en ce qu'il fut témoin de la première ambassade du roi de

Les empereurs mandchous

Grande-Bretagne à la Cour de Chine, celle du comte de Macartney, en 1795, entreprise en vue d'assurer de meilleures relations commerciales entre les autorités chinoises et les marchands britanniques à Canton. « Le compte rendu authentique » de cette ambassade par sir George Staunton (Londres 1797) constitue encore de nos jours une lecture des plus instructives. Elle donne en même temps une description très intéressante et très compréhensible ^{p.109} du vieux monarque et de sa Cour à Jehol, ainsi qu'une impression précieuse, parce qu'impartiale, de la personnalité du Grand secrétaire Ho Chen, aux mains de qui, pendant bien des années, fut déléguée une bonne part de l'autorité du souverain et qui devait, sous Kia-k'ing, subir la destinée commune des favoris impériaux.

À l'époque de l'ambassade de lord Macartney, l'empereur avait quatre-vingts ans et de ses nombreux fils quatre seulement vivaient alors : le huitième, le onzième, le quinzième et le dix-septième (Le onzième fils, alors gouverneur de Pékin, monta ultérieurement sur le trône, sous le nom de Kia-k'ing). Quelques années auparavant, en 1784, la question de la succession s'était posée et Sa Majesté avait été invitée à nommer son héritier, parce que plusieurs membres du clan impérial étaient effrayés de l'ambition et du pouvoir croissants de Ho Chen, au fils de qui l'empereur avait donné l'une de ses filles en mariage. Le clan impérial jalousait le puissant favori et les orthodoxes étaient désireux de prévenir une violation possible des lois successorales. Mais K'ien-long n'était pas homme à recevoir des conseils sur un tel sujet ; le mémorialiste zélé paya sa témérité de sa tête, l'empereur ayant énergiquement refusé de faire connaître ses intentions. En novembre 1784 il publia un décret énonçant minutieusement ses raisons d'une telle décision. Ce document révèle bien le caractère du souverain et nous montre qu'il avait lu, noté et assimilé les leçons des mésaventures domestiques de son prédécesseur. Incidemment, il met en lumière les manières et les coutumes de la Cour.

En voici la traduction :

Les empereurs mandchous

« J'ai consulté la compilation dénommée *Histoire de la hiérarchie officielle*, préparée sous mes ordres par une commission de princes et de ministres, et je remarque, sous la rubrique « commission du Contrôle de p.110 l'instruction de l'héritier présomptif ». la note suivante :

« Le personnel de ce service est composé de fonctionnaires attachés à l'héritier présomptif, mais notre dynastie a promulgué une loi domestique perpétuelle, en vertu de laquelle nul empereur ne désignera l'héritier présomptif avant la fin de son règne. La commission du Contrôle de l'instruction ne sert donc qu'à fournir des échelons de promotion aux docteurs de l'Académie. »

Cette note est évidemment fondée sur mon décret antérieur, où j'ai exposé clairement les raisons qui s'opposent à la nomination officielle d'un héritier présomptif. La commission s'est servi des termes identiques, mais elle a omis de citer le contexte. L'étroit pédantisme d'un érudit ne peut évidemment pas apprécier les problèmes plus vastes de l'État, de sorte que mes intentions ont été mal interprétées. Si cette histoire parvenait aux générations futures, la commission serait probablement calomniée, dans l'idée qu'elle a dû obéir à quelque mobile déloyal en rédigeant une telle note. Il m'appartient donc de me prononcer explicitement sur la question. Or, dans la très haute antiquité nous voyons l'empereur Yao transmettre le trône à Chouen, précédent qui fut suivi par ses successeurs. Malheureusement, les temps ont dégénéré, et sous la dynastie des Han la nomination de l'héritier présomptif a souvent été cause de luttes fratricides et de guerres civiles. Vous vous souvenez que le fondateur de la dynastie des T'ang (A. D. 618) choisit comme héritier son fils aîné, et que celui-ci fut assassiné par son frère cadet, Li-Che-min. De même, sous le règne de l'empereur Ming, Wan-li (vers 1600) la Cour le pria de choisir un héritier et des luttes

Les empereurs mandchous

de partis s'en suivirent, chaque fonctionnaire s'efforçant de préparer son avenir en s'assurant les faveurs du successeur probable. Sous le règne de Wan Li, lors de l'attentat contre la vie de l'héritier présomptif par des sbires qui pénétrèrent ^{p.111} dans la Ville interdite, l'empereur reçut son fils en audience et reprocha en pleurant à la Cour d'avoir imaginé qu'il souhaitait la mort de son héritier. Une telle scène entre un père et un fils suffirait à faire désespérer de l'État.

Ces exemples montrent les effets néfastes de la nomination officielle d'un héritier présomptif. En ce qui concerne ma propre dynastie, mon grand-père, Kang-hi, désigna le prince Li comme héritier présomptif. Il fut confié à l'enseignement de T'ang Pin, homme droit, mais sa conduite dégénéra tant après son élection que même T'ang Pin ne put mettre un frein à ses débordements. De bas intrigants et des flatteurs semèrent la discorde dans l'esprit du prince : des troubles sans fin s'en suivirent et la quiétude de mon grand-père en fut si troublée qu'il finit par casser sa décision. Même si le prince Li avait été l'héritier modèle, sa mort prématurée ne l'aurait laissé que deux ans sur le trône. Son fils Yong Hsi lui aurait succédé. Mais lui aussi était un réprouvé de la pire espèce et n'était pas destiné à vivre longtemps. En quelques années le trône eût donc été deux fois vacant, ce qui eût été gros de danger pour notre dynastie et le bien de nos sujets.

Mon grand-père s'en rendit compte et ne fit plus de nomination publique d'héritier. À sa mort, le trône passa à mon père, Yong-tcheng, et pendant treize ans ce sage empereur administra le gouvernement et donna la paix à l'empire. Obéissant au précédent établi par K'ang-hi, il ne désigna pas publiquement l'héritier présomptif, bien qu'il eût de bonne heure pris une décision sur la question de la succession, dont dépendent les destinées de notre dynastie. La première année de son règne il écrivit mon nom, le plaça

Les empereurs mandchous

dans un coffret scellé qu'il dissimula derrière la tablette impériale, « noblement droite et merveilleusement brillante », dans la ^{p.112} grande salle du palais. Il écrivit aussi mon nom sur un papier qu'il mit dans une poche qu'il portait toujours sur lui.

Quand mon père partit pour le long voyage (en 1735) j'ouvris respectueusement le coffret en présence de ses ministres et nous trouvâmes le mandat qui me désignait pour le trône. En comparant l'empreinte du sceau sur le document avec l'autre moitié qui avait été conservée dans la maison impériale, les deux parties se correspondirent exactement. L'empire me jura alors son allégeance, ainsi que tous mes sujets le savent bien. De bonne heure dans mon règne, conformément à la coutume de la dynastie, j'ai choisi mon deuxième fils comme héritier, à la fois parce qu'il était né de mon impératrice (et non d'une concubine) et à cause de sa vive intelligence et de sa bonne conduite. Obéissant à l'exemple de mon père, j'écrivis son nom, le mis dans un coffret et le cachai derrière la tablette dans la salle de mon palais. Mais les destinées furent cruelles, car il mourut bientôt après. J'ordonnai alors à mes deux Grands secrétaires, O-ehr-t'ai et Tchang T'ing-yü de retirer et de détruire le document dans le coffret et je donnai à mon défunt fils le titre posthume de « orthodoxe et sage ».

Vous voyez donc que j'avais régulièrement nommé héritier du trône l'enfant de mon impératrice, mais je m'abstins de publier mon choix. Après sa mort, mon septième fils, le prince Tche, né lui aussi de l'impératrice, me fut très cher, à cause de sa sincérité et de sa force de caractère ; mais peu après j'eus à déplorer sa mort prématurée. Alors de tous mes fils le cinquième, le prince Jong, fut le premier dans mon affection. Il était très versé en littérature chinoise, parlait le mandchou et le mongol. C'était un habile cavalier, archer et mathématicien. J'étais très porté à le choisir comme ^{p.113}

Les empereurs mandchous

héritier présomptif, mais je n'ai jamais formellement enregistré son nom. Lui aussi est mort aujourd'hui, de sorte que si j'avais adopté l'étroit point de vue des pédants, nous aurions vu trois héritiers présomptifs en l'espace de trente ans, ce qui est absolument contraire à la dignité ! La trente-septième année de mon règne (1773), j'ai écrit le nom de mon héritier présomptif et, depuis, j'ai toujours porté ce document sur moi. Cette année, à l'occasion du sacrifice du nouvel an au temple du Ciel, j'ordonnai à tous mes fils de m'assister pendant la cérémonie, durant laquelle j'annonçai mon choix au Tout-Puissant, le priant avec ferveur de répandre sa grâce sur mon héritier et de le traiter avec une protection bienveillante, afin que, s'il trouvait faveur devant la face divine, il puisse atteindre une heureuse vieillesse. Mais si celui que j'avais choisi déplaisait au Tout-Puissant, alors qu'il lui soit envoyé une prompte destruction, afin que je puisse choisir un autre successeur, et que la dignité de nos autels dynastiques et la fortune de notre État soient dûment protégées.

Dès le début de cette année, j'ai fait un pèlerinage au tombeau du fondateur de ma dynastie et à celui de son fils. Là, en présence de mes glorieux ancêtres, j'ai imploré leur auguste protection. Ne croyez pas que je n'aime pas mon fils ! Mais j'aime plus encore l'intérêt de l'État. Ce sera pour le bonheur éternel de notre dynastie mandchoue si, en cette matière, mes successeurs veulent bien suivre mon exemple.

J'ai convoqué en ce jour mes fils et les membres du Grand conseil et leur ai fait connaître ceci, mon ordre. Il correspond exactement aux paroles que j'ai prononcées en présence de mes ancêtres, où nul mensonge ne put trouver place. Nuit et jour je travaille, remplissant les lourds devoirs du gouvernement, dépensant mon activité dans de multiples domaines. Comment, alors, p.114 pouvez-vous supposer que

Les empereurs mandchous

j'aurais manqué de faire depuis longtemps tous les arrangements nécessaires pour une affaire d'État aussi importante que la succession au trône ?

L'automne dernier, à Jehol, je chassais le canard près de la rivière quand mon pied glissa, je tombai dans l'eau et me trempai. Non seulement les princes et les chambellans se hâtèrent de me porter aide, s'informant anxieusement de ma santé, mais même les grands conseillers chinois s'empressèrent d'accourir. Je traitai l'affaire comme un accident sans importance et rentrai à pied au palais ; causant et riant avec eux en route. Nul eunuque n'essaya de les empêcher de pénétrer dans l'enceinte interdite. De même, si je venais à être subitement atteint de maladie, n'importe lequel des ministres pourrait entrer jusque dans ma chambre, car je vous ai toujours traités comme des membres de ma propre famille et j'ai eu des conversations journalières avec vous. Sous mon règne il ne peut se produire des faits comme ceux qu'on a vu sous les dynasties antérieures, où un eunuque sortait en courant du palais, au milieu de la nuit, portant un papier où étaient mystérieusement inscrits la renonciation de l'empereur au trône et la désignation d'un successeur. Celui qui craint aujourd'hui de tels événements est comme l'homme du pays K'i, lequel craignait que le ciel ne lui tombât sur la tête.

Bref, s'il faut éviter l'investiture et la désignation officielle d'un héritier présomptif, par contre, mon message respectueux au Tout-Puissant et à mes ancêtres, fait en toute humilité et sincérité de cœur, prévoit toutes les éventualités. Sur ce point je me suis gardé de suivre l'exemple des dynasties précédentes, qui ont encouru des désastres par suite de leur observation stricte de la lettre de la loi. Et c'est ainsi que le personnel de la « commission de Contrôle de l'instruction de l'héritier présomptif » est maintenu,

Les empereurs mandchous

conformément à p.115 l'antique usage, mais n'a pas de devoir à remplir, le poste n'étant conservé que pour fournir des échelons de promotion aux docteurs de l'Académie.

Je promulgue solennellement le présent décret dans l'espoir que mes descendants l'appliqueront toujours. Ainsi, selon moi, le sort de notre dynastie sera assuré pour les générations à venir. Enfin je ne prétends pas être infallible : je puis me tromper et c'est pourquoi je m'abstiens de défendre expressément à mes descendants de suivre l'ancien usage qui approuvait la désignation d'un héritier présomptif. Mais si d'aventure ils le suivent, et s'il en résulte des luttes entre père et fils, et si des dissensions fratricides aboutissent à de terribles désastres pour notre dynastie, alors la postérité se souviendra des paroles que j'ai prononcées en ce jour. Que la commission enregistre ce décret en préface à son *Histoire de la hiérarchie officielle*, afin que ma volonté impériale soit connue de tout l'empire dans tous les temps. Ainsi parla l'empereur !

Quelle différence entre ces déclarations nettes et franches de K'ien-long et les phrases insincères, les platitudes stéréotypées de son prédécesseur ! Tous les écrits de K'ien-long qui nous sont parvenus sont marqués des mêmes qualités d'indépendance intellectuelle et de dédain pour les conventions vides ou nuisibles. Prenez, par exemple, l'édit où il déclare son intention de renoncer au trône, après soixante ans de règne, publié dans la huitième lune de la cinquante-neuvième année de son règne (1795).

« Je règne aujourd'hui depuis cinquante-neuf ans. Par la grâce du Ciel et la protection de mes ancêtres, la paix règne sur mes domaines, et de nouveaux territoires sont venus jouir de la civilisation chinoise. Pendant tout ce temps, je me suis efforcé de rendre plus léger le sort de mon peuple, et de me montrer digne p.116 des bénédictions du Ciel. Maintes fois j'ai

Les empereurs mandchous

accordé des exemptions d'impôt en cas de famine et distribué aux victimes plus de dix millions de taels sur ma cassette.

L'an prochain verra le soixantième anniversaire de mon accession au bienheureux héritage du trône : peu de mes prédécesseurs, dans cette dynastie ou dans les autres, ont pu compléter ce cycle de soixante ans. Ceux qui l'ont dépassé étaient montés sur le trône dans leur petite enfance, tandis que j'avais vingt-cinq ans lors de mon accession. Aujourd'hui, j'ai quatre-vingt-quatre ans et mes forces naturelles sont à bout. Je jouis d'une parfaite santé et je suis entouré de mes descendants jusqu'à la quatrième génération. Si infiniment reconnaissant que je sois au Tout-Puissant pour sa protection, je me sens encouragé à tenter davantage. On attend une éclipse du soleil le jour de l'an de ma soixantième année et à la fête des lanternes (première lune, quinzième jour) on verra une éclipse de lune. Le Ciel envoie ces signes comme avertissements, mais le devoir d'un souverain est d'être guidé par sa conscience et de penser sans cesse à ses défaillances, de sorte qu'il n'est pas besoin d'une éclipse pour le rappeler à ses devoirs. Il doit régler sa conduite pour trouver grâce aux yeux du Ciel. Il n'est pas besoin de phrases magiques ou de platitudes pour des événements aussi naturels.

Pendant l'année qui vient, je me préparerai pour mon abdication et le nouvel empereur montera sur le trône au nouvel an de l'année suivante. En raison des avertissements donnés par ces éclipses, je ne tiendrai pas de Cour au jour de l'an l'année prochaine, et le banquet habituel des princes n'aura pas lieu. Pendant la période des éclipses je revêtirai mes vêtements de tous les jours et je délaisserai mes robes impériales de cérémonie.

Ces phénomènes peuvent être prévus, comme le dit ^{p.117} Mencius, mille ans avant leur arrivée, mais dans le cas présent, la coïncidence de deux éclipses est une indication

Les empereurs mandchous

nouvelle de la faveur du Ciel à mon égard, parce que si ce phénomène avait eu lieu un an plus tard il eût été de mauvais augure pour le règne de mon fils. Je suis profondément reconnaissant au Ciel pour sa faveur, et en remerciement, j'annule toutes les fêtes d'anniversaire qui devraient avoir lieu dans la capitale l'an prochain et je me contenterai de recevoir les félicitations de ma Cour à Jehol.

Le respect instinctif de K'ien-long envers le Ciel et ses ancêtres, le bon exemple de sa vie modérée et laborieuse, toutes ses précautions militaires et politiques visaient à consolider la puissance mandchoue et le gouvernement qui devait donner la prospérité au peuple chinois. Pourtant, malgré la sincérité de ses bonnes intentions, il avait établi à côté du trône, en la personne de son ministre favori, le Grand secrétaire Ho Chen, une source de démoralisation, une initiative mauvaise et cupide dans les hautes fonctions qui était destinée (comme nous le montrerons) à détruire les fondements même de l'État. Parmi les érudits et les historiens chinois court un dicton : « Un cycle de sage gouvernement fut anéanti par Ho Chen : le siècle désastreux de rébellion et de déclin qui suivit est son œuvre, à lui seul. »

Nous aurons l'occasion de raconter l'histoire dramatique de ce tout-puissant satrape, vers qui (comme le dit Staunton) les yeux du peuple étaient tournés comme vers un second empereur. Pour l'instant, qu'il suffise de dire que le dévouement personnel de K'ien-long aux conceptions idéales les plus élevées du gouvernement fut gravement compromis, même durant son règne, par sa foi aveugle en Ho Chen. Ce fut l'exemple du luxe extravagant donné par ce grand vizir qui conduisit à la rapide désagrégation de l'ancien mode de vie simple de la Cour p.118 mandchoue. Son népotisme et sa vénalité qui se manifestaient par l'emploi de fonctionnaires corrompus, furent les causes profondes des révoltes qui éclatèrent sous le règne de Kia-k'ing. Mais l'attachement de K'ien-long à son premier ministre ne connut pas de défaillance ; pendant les vingt dernières années de son règne, il permit à Ho Chen d'exercer un pouvoir despotique et d'amasser une énorme fortune. Au

Les empereurs mandchous

fils de celui-ci, il donna pour femme une princesse impériale, et à son frère, Ho Lin ¹, il confia le commandement des forces impériales et l'administration des affaires thibétaines.

Cet Ho Lin fut directement mêlé aux affaires de l'ambassade Macartney, car en 1790 il reçut ordre de l'empereur de revenir de Lhasa à Pékin, en prévision des intentions probables de l'envoyé britannique de discuter les intérêts de la Grande-Bretagne aux Indes, en tant qu'ils étaient affectés par la campagne victorieuse de la Chine, l'année précédente, contre les maraudeurs ghoorkas du Népal. L'édit impérial concernant la suzeraineté de la Chine sur le Thibet et sur les rapports du résident impérial à Lhasa avec le dalaï lama est d'un intérêt permanent.

« Nous sommes informés par Tcheng Te, écrivit-il, qui vient de revenir de Lhasa, que Ho Lin déploie une grande habileté dans la direction des affaires thibétaines et ne se prosterne pas ni ne fait le salut *kotow* devant le dalaï lama, qui obéit à tous les ordres qu'il donne. Nous sommes d'autant plus heureux d'apprendre que Ho Lin a si bien conscience de la dignité de l'État, que depuis quelques années le Thibet s'est constamment enfoncé dans un abîme de barbarie et que son gouvernement a sombré dans une incurie sans remède. Maintenant que Ho Lin a remis les choses sur une base plus p.119 stable, il sera plus aisé d'exercer notre autorité sur le pays, et le véritable pouvoir sera déposé en nos mains. Nous envoyons maintenant Song Yün pour être notre résident à Lhasa : c'est un Mongol et, par conséquent, un adepte dévôt du bouddhisme des lamas. S'il venait à manquer de manifester un respect approprié de sa propre dignité, le dalaï mettra sûrement de nouveaux obstacles sur sa route. Nous ordonnons donc que ses instructions soient de n'accomplir aucune cérémonie dégradante d'obéissance au dalaï lama. S'il

¹ Dont l'attitude envers l'ambassadeur britannique est qualifiée par Staunton de « cérémonieuse et peu accueillante ».

Les empereurs mandchous

désire manifester son respect personnel pour le chef de sa religion, qu'il attende la fin de son mandat : alors, avant de quitter Lhassa, il pourra, s'il le juge bon, demander au dalai lama sa bénédiction.

Ho Lin revint à Pékin et fut présent à la réception par l'empereur de l'ambassade britannique à Jehol. Staunton raconte ¹ que, malgré les efforts du comte de Macartney pour assurer le Grand secrétaire, Ho Chen, que la Grande-Bretagne n'avait nulle intention d'intervenir dans les luttes des pays avoisinant l'Inde et que la dissolution de l'Empire du Grand Mogol n'entraînait aucun danger pour la Chine, Ho Lin accompagnait Ho Chen dans toutes ses entrevues avec l'ambassadeur, « comme s'il craignait qu'une explication sur la guerre du Thibet n'eût lieu entre eux ». Il ne fit aucun effort pour dissimuler « le préjugé violent dont il était imbu contre les Anglais », depuis son séjour au Thibet et même antérieurement, à Canton. Sans doute l'influence de ce personnage querelleur se retrouvait, dans quelque mesure, dans l'attitude de certains membres de la Cour, mais Ho Chen lui-même eut une plus large vue du but de la visite de l'ambassade en Chine et, se souvenant des services amicaux rendus par les Anglais à la fin de la guerre du Népal, c'est lui qui persuada l'empereur de renoncer à la p.120 cérémonie du *kotow*, cérémonie sur laquelle les fonctionnaires les plus conservateurs de la Cour étaient portés à insister.

L'influence et les conseils de Ho Lin furent certainement les facteurs qui amenèrent l'empereur à rejeter la requête du comte de Macartney pour l'établissement d'un représentant et d'un centre commercial britannique à Pékin ; pour l'extension des facilités de navigation et un tarif de douanes régulier applicable aux négociants britanniques à Chousan, Ningpo et Tientsin ; et pour l'autorisation du travail des missionnaires chinois. On racontait couramment que Ho Chen avait conseillé à l'empereur d'accorder au moins quelques-unes des faveurs demandées par l'ambassadeur, mais que le vieux souverain en avait

¹ *Macartney's Embassy to China*, vol. II, p. 241.

Les empereurs mandchous

été finalement dissuadé par ses fils, et en particulier par celui qui devint plus tard l'empereur Kia-k'ing.

Le « mandat » impérial au roi George III, publié par Sa Majesté quelques jours après la réception de l'ambassade britannique à Jehol, est aujourd'hui d'une bien curieuse lecture. Combien rapide et total furent le déclin et l'humiliation du grand Céleste Empire, depuis le temps où son souverain pouvait, en toute sincérité, se déclarer « maître du monde ». En ce temps-là, il y a un siècle à peine, que la Chine était bienheureuse dans son ignorance du monde extérieur !

Voici le texte de ce document historique :

« Ô roi, vous vivez au-delà des confins de bien des mers et pourtant, poussé par l'humble désir de participer à notre civilisation, vous avez envoyé une mission, portant respectueusement votre mémoire. Votre ambassadeur a traversé les mers et rendu hommage à ma Cour le jour de mon anniversaire. En témoignage de votre dévouement, vous m'avez envoyé aussi en offrande des produits de votre pays.

p.121 J'ai pris connaissance de votre mémoire : les termes dans lesquels il est rédigé révèlent en vous une respectueuse humilité, qui est digne des plus hauts éloges. Considérant que votre ambassadeur et son compagnon ont fait un long voyage pour apporter votre mémoire et votre tribut, je leur ai témoigné de grandes faveurs et leur ai permis d'être introduits en ma présence. Pour leur manifester mon indulgence, je les ai reçus à un banquet et leur ai fait de nombreux cadeaux. J'ai fait envoyer aussi des présents au capitaine de vaisseau qui les a amenés et à six cents de ses officiers et de ses hommes, bien qu'ils ne soient pas venus à Pékin, afin qu'eux aussi puissent participer à ma bonté infinie.

Quant à votre demande d'accréditer un de vos sujets à ma Cour céleste et de lui donner la direction du commerce de votre pays avec la Chine, elle est contraire à tous les usages

Les empereurs mandchous

de ma dynastie et ne peut être prise en considération d'aucune manière. Il est vrai que des Européens, au service de la dynastie, ont été autorisés à vivre à Pékin mais ils sont strictement confinés dans leur territoire et ne peuvent jamais retourner chez eux. Vous êtes sans doute familier avec nos règles dynastiques. Votre envoyé à ma Cour ne pourrait être assimilé aux fonctionnaires européens à Pékin, à qui il est interdit de quitter la Chine ; mais d'autre part on ne pourrait lui accorder la liberté de ses mouvements et le privilège de correspondre avec son pays ; vous ne gagneriez donc rien à sa présence parmi nous.

De plus, notre dynastie céleste possède de vastes territoires et les missions des dépendances tributaires sont régies par le conseil des États tributaires, qui pourvoit à leurs besoins et qui contrôle strictement leurs mouvements. Il serait impossible de les livrer à leur propre initiative. À supposer que votre envoyé vienne à notre Cour, sa langue et son costume national différent ^{p.122} de ceux de nos peuples et nous n'aurions pas de résidence à lui accorder. On pourrait proposer qu'il fasse comme les Européens résidant à Pékin et qu'il adopte le costume et les mœurs des Chinois, mais le vœu de notre dynastie n'a jamais été de forcer quelqu'un à faire quelque chose d'incommode et d'inapproprié. De plus, à supposer que j'envoie un ambassadeur résider dans votre pays, comment pourriez-vous faire pour lui les arrangements nécessaires ? L'Europe comprend beaucoup d'autres nations que la vôtre : comment pourrions-nous consentir à ce que chacune soit représentée à notre Cour ? La chose est absolument infaisable. Comment notre dynastie pourrait-elle changer tout son système d'étiquette, vieux de plus d'un siècle, pour satisfaire vos désirs individuels ? Si votre but est de contrôler le commerce de votre pays, vos nationaux ont eu pleine liberté de commercer à Canton depuis bien des années

Les empereurs mandchous

et ont reçu de nous les preuves de notre sollicitude la plus grande. Le Portugal et l'Italie nous ont envoyé des missions avec le même objet. Le trône apprécia leur sincérité et les combla de faveurs, autorisant en même temps des mesures pour faciliter leur commerce avec la Chine. Vous savez sans doute que quand mon négociant de Canton, Wu Tchao-ping, s'endetta envers les navires étrangers, j'ordonnai au vice-roi d'avancer les fonds sur le trésor de la province et lui enjoignis de punir sévèrement le coupable. Pourquoi les nations étrangères présenteraient-elles alors cette requête absolument déraisonnable d'être représentées à ma Cour ? Pékin est à trois mille deux cents kilomètres, environ, de Canton et à cette distance, quel contrôle un ambassadeur britannique pourrait-il exercer ?

Si vous déclarez que votre respect pour notre dynastie céleste vous remplit du désir d'acquérir cette civilisation, nos cérémonies et notre code de lois diffèrent si ^{p.123} radicalement du vôtre, que, même si votre envoyé pouvait acquérir les rudiments de civilisation, il vous serait impossible de transplanter nos mœurs et nos coutumes sur votre sol étranger. Donc, si instruit en ces matières que devienne l'envoyé, vous n'y gagneriez rien.

Maître du monde, je n'ai en vue qu'un but : maintenir un parfait gouvernement et remplir les devoirs de l'État ; les tentatives étranges et coûteuses ne m'intéressent pas. Si j'ai ordonné que les offrandes envoyées par vous, ô roi, soient acceptées, c'est uniquement par égard pour l'intention qui vous a poussé à les envoyer de si loin. La vertu majestueuse de notre dynastie a pénétré dans tous les pays sous le ciel et les rois de toutes les nations ont envoyé leur tribut magnifique par terre et par mer. Comme votre ambassadeur peut le voir par lui-même, nous possédons toutes choses. Je n'attache aucune valeur aux objets étranges ou ingénieux et

Les empereurs mandchous

je n'ai que faire des choses fabriquées dans votre pays. Telle est donc ma réponse à votre requête de nommer un représentant à ma Cour, requête contraire à notre coutume dynastique et qui n'aboutirait qu'à vous créer des ennuis. J'ai exposé ma volonté en détail et j'ai commandé à vos envoyés porteurs de tribut de reprendre en paix le chemin du retour. Il vous sied, ô roi, de respecter mes sentiments et de témoigner d'une plus grande fidélité et loyauté dans l'avenir, afin d'assurer désormais paix et prospérité à votre pays par une soumission perpétuelle à notre trône. En outre des présents (dont vous trouverez ci-joint l'inventaire) que je fais à chacun des membres de votre mission, je vous confère, ô roi, des présents de valeur, au-delà du nombre généralement accordé aux occasions semblables, comprenant des soieries et des curiosités — la liste en est jointe elle aussi. Recevez-les avec révérence, prenez note de ma tendre bienveillance à votre égard ! Par mandat spécial.

p.124 Un autre mandat au roi George III traitait en détail des propositions de l'ambassadeur britannique et des raisons du refus de l'empereur :

« Ô roi, du fond d'un pays lointain vous avez soupiré après les bienfaits de notre civilisation et dans votre zèle à entrer en rapport avec notre influence régénératrice vous avez envoyé par delà les mers une ambassade portant un mémoire. J'ai déjà pris acte de votre respectueux esprit de soumission, j'ai traité votre mission avec une faveur extrême, je l'ai comblée de présents et pour vous, ô roi, j'ai publié un mandat et je vous ai honoré de riches présents. Ainsi s'est manifesté mon indulgence.

Hier votre ambassadeur a présenté une requête à mes ministres, demandant à me présenter un mémoire concernant votre commerce avec la Chine, mais sa proposition est contraire à nos usages dynastiques et ne peut être acceptée. Jusqu'à ce jour, toutes les nations européennes, y compris les

Les empereurs mandchous

barbares marchands de votre propre pays, ont fait le commerce avec notre empire céleste à Canton. Telle a été la pratique depuis bien des années, bien que notre empire céleste possède et produise toutes choses en abondance et ne manque d'aucun produit dans ses frontières. Il n'avait donc nul besoin d'importer les objets fabriqués à l'étranger par des marchands barbares, en échange de ses propres produits. Mais comme le thé, la soie et la porcelaine sont de première nécessité aux nations européennes et à vous-même, nous avons permis, par faveur insigne, que des *hongs* étrangers soient établis à Canton, afin de satisfaire à vos besoins et pour que votre pays puisse participer à notre bienveillance. Mais votre ambassadeur a présenté de nouvelles requêtes qui négligent complètement de reconnaître le principe du trône de « traiter les étrangers avec une indulgence distante » et d'exercer un contrôle pacificateur sur les tribus barbares de p.125 l'univers. De plus, notre dynastie, qui dirige les myriades de races du globe, étend à toutes la même bienveillance. Votre Angleterre n'est pas la seule nation qui fasse du commerce à Canton. Si d'autres nations, imitant votre mauvais exemple, viennent importuner mon oreille d'autres requêtes impossibles, comment pourrai-je les traiter avec indulgence ? Pourtant je n'oublie pas l'éloignement solitaire de votre île, isolée du monde par des déserts marins infinis ¹, ni je ne néglige votre ignorance excusable des usages de notre empire céleste. J'ai donc ordonné à mes ministres d'éclairer votre ambassadeur sur ce sujet, et j'ai ordonné le départ de la mission. Mais je crains qu'à son retour, votre envoyé ne manque à vous exposer mes vues en détail ou qu'il ne soit pas clair, aussi vais-je reprendre vos demandes *seriatim* et publier mon mandat sur chacune d'elle,

¹ Cf. *Toto divisos orbe Britannos.*

Les empereurs mandchous

séparément. De cette façon je pense que vous comprendrez le sens de mes paroles.

1° Votre ambassadeur demande, pour les vaisseaux de votre nation, des facilités de débarquement à Ningpo, Chousan, Tientsin et autres lieux, afin d'y faire du commerce. Jusqu'à présent le négoce avec les nations européennes s'est toujours fait à Aomen, où les *hongs* étrangers sont établis pour emmagasiner et vendre les marchandises étrangères. Votre nation s'est conformée à cette règle avec soumission pendant les années passées, sans soulever d'objection. Il n'y a pas de *hongs* établis dans aucun des autres ports nommés, de sorte que si vos navires devaient s'y rendre ils n'auraient aucun moyen de disposer de leur cargaison. De plus, on n'y trouverait pas d'interprètes, vous n'auriez aucun moyen de faire connaître vos désirs. Il n'en résulterait qu'une confusion générale. Pour l'avenir, comme par le passé, je décrète ^{p.126} que le commerce sera limité à Aomen et que votre requête soit rejetée.

2° La requête pour que vos marchands puissent établir un dépôt dans la capitale de notre empire pour emmagasiner et vendre vos produits, conformément au privilège conféré à la Russie, est encore plus inadmissible que la précédente. Ma capitale est le nombril et le centre autour de quoi pivotent tous les quartiers du globe. Ses ordonnances sont très augustes ; ses lois strictes à l'extrême. Les sujets de nos dépendances n'ont jamais été autorisés à ouvrir des comptoirs à Pékin. Le commerce étranger s'est fait jusqu'à ce jour à Aomen, qui se trouve suffisamment près de la mer et constitue donc un rendez-vous commode pour les navires de toutes les nations. Si les entrepôts étaient créés à Pékin, l'éloignement de votre pays, qui se trouve loin au nord-ouest de ma capitale, rendrait le transport très difficile. Avant l'ouverture de Kiakhta, les Russes étaient autorisés à faire du

Les empereurs mandchous

commerce à Pékin, mais l'installation mise à leur disposition était purement temporaire. Dès que Kiakhta fut utilisable, ils furent contraints de se retirer de Pékin, qui s'est refermé à leur négoce depuis bien des années. Leur commerce à la ville frontière de Kiakhta est identique à votre commerce à Aomen. Ayant des facilités dans ce dernier pays, vous demandez à présent de nouveaux privilèges à Pékin, bien que notre dynastie impose les plus sévères restrictions quant à l'admission des étrangers sur son territoire et n'ait jamais permis aux sujets des États dépendants de traverser les frontières de l'empire et de s'établir à leur gré au milieu des Chinois. Cette demande est rejetée, elle aussi.

3° Vous demandez la concession d'une petite île près de Chusan, où vos marchands pourraient résider et entreposer leurs marchandises. Cela vient de votre désir de développer votre commerce. Comme il n'y a ni *hongs* ^{p.127} étrangers ni interprètes à Chusan ou alentour, vos navires n'y ayant jamais fait escale, cette île serait parfaitement inutile à vos projets. Chaque pouce du territoire de notre empire est marqué sur les cartes et fait l'objet d'une stricte vigilance : même les îlots minuscules et les bancs de sable gisant au loin sont clairement catalogués suivant les provinces auxquelles ils appartiennent. Considérez encore que l'Angleterre n'est pas le seul pays barbare qui désire établir des relations avec notre civilisation et négocier avec notre empire : supposez que d'autres nations se mettent toutes à imiter votre mauvais exemple et à me demander d'offrir à chacune d'elles une concession commerciale, comment pourrai-je y satisfaire ? Ceci serait encore une infraction flagrante aux usages de mon empire et ne saurait être permis.

4° Votre requête suivante pour obtenir une petite concession dans le voisinage de Canton, où vos marchands puissent loger, ou bien l'abolition des restrictions mises à leurs allées

Les empereurs mandchous

et venues en Aomen provient des causes suivantes. Les marchands barbares de l'Europe ont eu jusqu'à ce jour une localité définie affectée à leurs besoins en Aomen, pour y résider et y faire le commerce. Ils n'ont jamais eu la permission d'en outrepasser d'un pouce les limites. Les négociants barbares ayant affaire dans les *hongs* n'ont jamais été autorisés à pénétrer dans la ville de Canton : cette mesure a pour but d'empêcher les querelles entre les Chinois et les barbares et d'élever une solide barrière entre mes sujets et ceux des autres nations. Votre requête est absolument contraire aux précédents. De plus, les nations européennes font le commerce avec Canton depuis de longues années et, comme elles font de gros bénéfices, le nombre des marchands augmente sans cesse. Comment pourrait-on accorder une concession de ce genre aux autres nations ? Les marchands des *hongs* étrangers sont responsables, vis-à-vis ^{p.128} des autorités locales, de la conduite des marchands barbares et ils font des inspections périodiques. Si ces règlements étaient rapportés, il surgirait des conflits inévitables entre les Chinois et vos sujets barbares, qui militeraient contre la bienveillance qui m'anime envers vous. À tous points de vue il est donc mieux que les règlements en vigueur soient maintenus.

5° Quant à votre requête pour la rémission ou la réduction des douanes sur les marchandises débarquées par vos barbares marchands britanniques à Aomen et distribuées à l'intérieur, il existe un tarif complet concernant toutes les marchandises des marchands barbares, qui s'applique également à toutes les nations européennes. Il serait aussi injuste d'augmenter les droits applicables aux produits de votre nation, sous le prétexte que la plus grande partie du commerce est entre vos mains, que de faire une exception en votre faveur sous la forme de droits spécialement réduits. À

Les empereurs mandchous

l'avenir les droits seront perçus équitablement, sans discrimination entre votre nation ni aucune autre, et pour manifester mes égards, vos marchands barbares continueront à être traités avec toute considération à Aomen.

6° Pour votre demande de voir vos navires soumis à des droits tarifés, des règles sont en vigueur à l'office de la Douane à Canton sur les montants payables et comme j'ai rejeté votre demande d'autorisation de négocier dans d'autres ports, ce droit continuera, naturellement, à être perçu à Canton comme par le passé.

7° Le culte que rend votre nation au maître du Ciel est le même que celui des autres nations européennes. Depuis le commencement de l'histoire, les empereurs sages et les souverains habiles ont doté la Chine d'un système moral et lui ont inculqué un code qui est observé depuis des temps immémoriaux par des milliers de mes sujets. On n'a pas vu de manifestation de ^{p.129} doctrines hétérodoxes. Il est interdit même aux fonctionnaires (missionnaires) européens dans ma capitale de frayer avec les sujets chinois ; ils sont confinés dans les limites de leurs résidences désignées et ne peuvent circuler pour propager leur religion. La distinction entre Chinois et Barbares est des plus strictes, et la requête de votre ambassadeur demandant que les Barbares aient pleine liberté de disséminer leur religion est absolument déraisonnable.

Il se peut, ô roi, que les propositions ci-dessus aient été faites à la légère par votre ambassadeur, sous sa propre responsabilité, ou peut-être ignoriez-vous vous-même, nos règles dynastiques et n'aviez-vous pas l'intention de les transgresser en faisant ces folles propositions. J'ai toujours témoigné la plus grande condescendance aux missions tributaires des autres États qui aspirent sincèrement à la civilisation, afin de manifester ma bienveillante indulgence. Je me suis même donné la peine d'accueillir toutes les demandes

Les empereurs mandchous

qui, d'une façon quelconque, étaient en harmonie avec les coutumes chinoises. Par-dessus tout, vous-même, qui vivez dans une région éloignée et inaccessible, au-delà des espaces marins, mais qui avez témoigné de votre soumission loyale en envoyant cette mission tributaire, je vous ai comblé de bienfaits très au-delà de ceux accordés aux autres nations. Mais les exigences présentées par votre ambassade ne sont pas seulement en contravention aux règles dynastiques ; elles seraient absolument improductives d'aucun résultat profitable pour vous-même, en outre d'être tout à fait impraticables. Je vous ai donc exposé les faits en détail et votre devoir est de vous pénétrer avec révérence de mes sentiments et d'obéir dorénavant à ces instructions, afin de jouir d'une paix éternelle. Si, après avoir reçu ce décret explicite, vous traitez à la légère les déclarations de vos subordonnés ^{p.130} et permettez à vos marchands barbares d'aller à Chekiang ou à Tientsin, pour y débarquer et y faire le commerce, les ordonnances de mon Céleste Empire sont extrêmement rigoureuses et les autorités locales, tant civiles que militaires, sont tenues d'observer avec respect la loi du pays. Si vos navires touchaient la côte, assurément vos marchands ne seraient autorisés ni à y débarquer ni à y résider, mais ils en seraient instantanément expulsés. En ce cas, vos marchands barbares auraient fait pour rien un très long voyage. Ne dites pas que vous n'avez pas été averti à temps ! Obéissez en tremblant et ne souffrez aucune négligence ! Par mandat spécial !

Il est bien connu que K'ien-long, par déférence pour les objections du comte de Macartney, avait renoncé à la cérémonie du *kotow*, mais les Mandchous déclarèrent plus tard, et affectent encore maintenant de croire, qu'une fois en présence de Sa Majesté, l'ambassadeur fut si bouleversé de terreur et d'émotion que ses jambes fléchirent sous lui et qu'il rampa sur le sol avec abjection, exécutant ainsi en fait un salut *kotow* involontaire.

Les empereurs mandchous

Enfin, deux jours avant son abdication, en 1796, l'empereur adressa la lettre suivante au roi George III :

« Tchou Kouei, vice-roi de Canton, Nous présente un mémoire pour Nous dire que le roi d'Angleterre a adressé un mémoire et un tribut. Il y a deux ans, lors de la visite à Pékin de la mission tributaire envoyée par le roi, Nous lui avons conféré de riches présents. C'est pourquoi il a envoyé un nouveau mémoire et une offrande de tribut, montrant ainsi sa loyauté. Nous ne soulèverons aucune objection du fait qu'il a cette fois omis d'envoyer une mission et Nous daignons accepter gracieusement ses présents. En outre Nous lui offrons le mandat suivant : votre nation est inaccessible, située au-delà des mers qui divisent les peuples, mais vous avez ^{p.131} envoyé une mission avec un mémoire et un tribut pour rendre hommage à notre Cour, et Nous, en reconnaissance de votre loyale sincérité, Nous vous avons offert notre mandat et nos riches présents, en preuve de notre satisfaction. À présent, ô roi, vous avez encore préparé un mémoire et des présents qui ont été apportés à Canton par vos navires barbares et Nous ont été transmis. Votre respectueuse soumission à Notre personne est évidente. Notre dynastie céleste, qui gouverne le monde, n'attache aucun prix aux riches présents qui sont offerts à la Cour : ce qu'elle apprécie c'est l'esprit d'humilité de l'offrant. Nous avons ordonné à Notre vice-roi d'accepter votre tribut en reconnaissance de votre soumission.

En ce qui concerne l'envoi d'une expédition punitive au Népal, Notre commandant en chef envahit ce pays à la tête d'une grande armée, occupa les principaux points stratégiques, et terrifia les Ghoorkas qui se soumirent aveuglément à notre majestueux empire. Notre commandant en chef vous envoya un mémoire, et Nous, dont la clémence impériale est vaste comme le monde, embrassant Chinois et étrangers, n'avons pu supporter l'idée d'exterminer la population entière du

Les empereurs mandchous

pays. Nous avons donc accepté leur reddition. À ce moment, Notre commandant en chef Nous fit savoir que vous aviez envoyé une mission au Thibet, avec une pétition à Notre résident, disant que vous aviez conseillé la reddition aux Ghoorkas. Mais, lors de votre pétition Nos troupes avaient déjà gagné une complète victoire, et le but désiré avait été atteint ¹. Nous n'avons pas eu à faire appel _{p.132} à l'aide de vos troupes. Vous faites allusion à cette affaire dans votre présent mémoire, mais vous êtes sans doute dans l'ignorance du cours précis des événements au Népal, puisque votre mission tributaire était à cette époque en route pour Pékin. Néanmoins, ô roi, vous eûtes une claire notion de votre devoir envers Nous, et votre reconnaissance respectueuse de la suprématie de notre dynastie est digne des plus hauts éloges. Nous vous envoyons donc plusieurs riches présents. À l'avenir, ô roi, déployez encore plus de loyauté et efforcez-vous de mériter toujours notre gracieuse affection, afin que

¹ L'expédition chinoise contre le Népal était commandée par Fou K'ang-ngan, le plus habile des généraux de K'ien-long. Elle partit de Kokonor la 2^e lune de la 57^e année de l'empereur (1793) et pénétra au Thibet par la passe de Tant-la (Cf. [Voyages au Thibet, de l'abbé Huc](#)), on souffle généralement un vent terrible, mais Fou K'ang-ngan raconte que pendant la traversé du défilé par ses troupes, le temps fut clair et calme. En reconnaissance à l'esprit de cette montagne qui avait accordé à l'expédition un temps si favorable, K'ien-long ordonna que le Tant-la soit compris dans les montagnes de l'empire qui ont droit à recevoir un sacrifice impérial.

En juillet de cette année-là, les forces chinoises marchèrent sur le Népal, l'envahissant de trois côtés. Les Ghoorkas envoyèrent une mission pour demander l'aide de la Grande-Bretagne, sur quoi Cornwallis envoya un officier en médiateur à Khatmandu. Mais avant la 7^e lune, les troupes impériales avaient battu le Népal en six batailles et quand elles ne furent plus qu'à un jour de marche de Khatmandu, les Népalais se rendirent sans condition. Les Chinois ne s'attardèrent pas dans le Népal, la saison étant avancée, mais retournèrent au Thibet dans la 8^e lune, après avoir arraché l'engagement d'envoyer à Pékin tous les cinq ans un tribut d'éléphants dressés, de chevaux et d'instruments de musique. Les Népalais avaient envahi le Thibet à la demande du clergé rouge deux ans auparavant (1791), à raison de l'exagération des droits imposés sur le sel à la frontière du Népal et parce que la marchandise avait été frelatée avec de la terre. À cette occasion, le commandant des forces chinoises, Pa Chung, avait refusé la bataille et avait persuadé aux Thibétains de promettre aux Népalais un subside annuel de 15.000 onces d'argent s'ils se retiraient. En même temps, il annonçait au trône qu'il avait vaincu le Népal et lui avait imposé la suzeraineté mandchoue. L'année suivante, 1792, le subside de 15.000 taels promis n'ayant pas été versé, les Népalais envahirent encore le Thibet. Pao Tai, le résident à Lhassa, ne fit aucun préparatif de résistance mais conduisit le lama panshen à Lhassa, abandonnant Hou Tsang aux envahisseurs, qui mirent à sac la ville sainte de Tashilhunpo, emportant ses trésors au Népal et laissant une forte armée d'occupation à l'intérieur de la frontière thibétaine.

Les empereurs mandchous

Nous puissions réaliser notre ferme souhait de pacifier les tribus lointaines et de manifester notre clémence impériale.

p.133 Tchou Kouei remettra le présent mandat à votre agent pour vous être transmis, afin que vous soyez encouragé à déployer à l'avenir une gratitude encore plus grande et une soumission respectueuse en reconnaissance de notre indulgence.

Il est contraire à nos ordonnances dynastiques pour nos fonctionnaires d'entrer en relations avec les Barbares et Tchou Kouei a agi très correctement en retournant les présents envoyés à l'ex-vice-roi et au surintendant des douanes à Canton.

Dans la vie privée et dans l'administration de sa maison, K'ien-long unissait un sens élevé de sa dignité impériale à des habitudes frugales. Pendant toute sa longue vie il conserva son amour pour la chasse, les pays sauvages de la Mongolie et de la Mandchourie, pour la vie simple et au grand air qui fit de ses ancêtres la race forte qu'ils étaient. Il serait intéressant de constater la coïncidence entre le déclin des parcs de chasse impériaux, des exercices virils parmi l'aristocratie mandchoue et l'influence grandissante des eunuques, qui commença à s'affirmer sous le règne du successeur de K'ien-long.

Comme chef de famille et de son train de maison, K'ien-long exerça un strict contrôle sur ses affaires domestiques jusqu'à ce que l'âge et le souci croissant des affaires de l'État aient relâché ses énergies en ce sens. Dans la vie privée autant que publique, le secret de son succès consistait en la surveillance personnelle des détails unie à une énergie infatigable, un esprit large et une personnalité où un sens profond de l'ordre et de la discipline s'alliait à maintes qualités sympathiques. K'ien-long était avant tout un homme d'État ; mais il était aussi un sportif, avec une pointe de sentiment poétique. Le voyageur qui contemple aujourd'hui les ruines mélancoliques de Yüan-Ming-yüan, ou les parcs de chasse de p.134 Jehol et de Pékin ne peut que s'étonner qu'une race qui produisit un chef si sage et si viril et qui envoya ses

Les empereurs mandchous

armées à travers la moitié de l'Asie, soit aujourd'hui représentée seulement par les créatures abêties et efféminées qu'on voit aller et venir, si délicates et si inutiles, sous le nom de princes mandchous.

K'ien-long détestait l'extravagance et jusqu'à la fin de son règne, quand la contagion de la pourpre et du beau linge de Ho Chen commença à engendrer le luxe au palais impérial, il donna l'exemple de l'économie et de la simplicité. En même temps, il n'avait rien du puritain, et ne professait pas l'abstinence totale ; il aimait une jolie femme et un bon dîner, mais avait la conception orientale que c'étaient là dons des dieux, qu'on ne pouvait gagner aisément, ni qu'on ne devait mésestimer. Pendant ses soixante années de règne il n'omit pas une seule fois la coutume d'offrir un sacrifice propitiatoire au dieu de la cuisine qui, le vingt-troisième jour de la dixième lune, se rend au ciel pour faire son compte-rendu annuel sur la conduite de la famille pendant l'année. Le palais où se faisait le sacrifice était le K'un Ning-kang (« Repos Terrestre »), et la cérémonie avait lieu sur une estrade de briques érigée au centre de la salle. Des tambours étaient disposés autour et l'impératrice avait coutume de se rendre au temple la première et d'y attendre l'empereur. Celui-ci battait alors du tambour et chantait le refrain appelé : *L'empereur cherche les fonctionnaires fidèles*. La maison impériale était présente, rangée en files et, à la fin du chant, des pétards étaient allumés pour faire partir le dieu de la cuisine en mission. La coutume fut abandonnée par Kia-k'ing.

K'ien-long n'avait rien d'un ascète rabat-joie. À l'est du lac du Bonheur, au palais d'Été de Yüan-Ming-yüan, dans un jardin appelé le « parc de la Joie universelle », p.135 il aimait à donner à sa Cour des représentations théâtrales. Au nouvel an il faisait construire de petites boutiques le long de l'allée principale du jardin ; il y organisait un marché de foire, pour l'amusement de la Cour. Il y avait des magasins de curiosités et de porcelaines, des boutiques de broderies et de soieries, des restaurants, des tavernes et des maisons de thé. Même les camelots étaient autorisés à venir et à faire leur commerce. Les magasins étaient tenus par des eunuques et les objets de jade et

Les empereurs mandchous

autres marchandises étaient fournis par les grands établissements de Pékin, d'après les arrangements faits par le surveillant de l'octroi qui décidait quels objets seraient choisis.¹ Les hauts fonctionnaires et leurs femmes étaient reçus à cette foire et autorisés à acheter dans les boutiques ou à consommer comme il leur plaisait dans les maisons de thé et les restaurants. Tout se passait exactement comme à un véritable marché de foire : les garçons et les vendeurs étaient choisis dans le personnel des principaux restaurants et magasins de la ville, un grand soin étant apporté à choisir ceux qui avaient bonne apparence et une prononciation claire. Tandis que Sa Majesté se promenait devant les étalages, les restaurateurs criaient leur menu du jour, les camelots faisaient l'article pour leurs marchandises, les commis annonçaient les chiffres qu'ils inscrivaient sur leurs livres journaliers. Le mouvement et l'animation de cette scène ravissaient l'empereur. La foire continuait journalièrement jusqu'à la fin de la première lune, quand on démolissait les boutiques. Cette aimable coutume fut abandonnée elle aussi par Kia-king dont le tempérament était morose et opposé à toutes les formes de gaieté.

p.136 D'après les chroniqueurs, K'ien-long manifesta dans ses affaires domestiques les mêmes vertus d'économie qui distinguèrent la grande Tseu Hi, et quelques-unes des mêmes petites faiblesses. Il aimait certaines gourmandises et à expérimenter de nouveaux plats, pendant ses voyages : il avait une prédilection pour les mets riches et gras. On trouve dans un journal appartenant à un Mandchou dont la famille a occupé des postes élevés à Pékin pendant plusieurs générations, qu'à l'occasion d'un voyage dans les provinces du Yangtzé, Sa Majesté essaya la fameuse recette yangchou du caillé aux haricots. Le trouvant à son goût, il en demanda le prix et apprenant qu'il était seulement de trente cash (environ deux sous), il ordonna que ce plat excellent et économique soit ajouté aux menus du Palais à Pékin. À son retour à la capitale, il découvrit néanmoins que les eunuques le faisaient figurer pour douze

¹ Tseu Hi institua une coutume semblable au palais d'Été pendant la période (avant le coup d'État de 1898) où elle vécut à l'écart des affaires de l'État.

Les empereurs mandchous

taels (soixante-quinze francs or) dans les comptes de cuisine. Quand il en demanda la raison, on lui répondit que « les spécialités du Sud ne pouvaient être facilement préparées dans le Nord ».

Ces « grattes » étaient une source de soucis fréquents pour K'ien-long comme elles le furent plus tard pour Tseu Hi. Elles contribuaient à faire classer les postes dans la maison impériale parmi les plus brigüés de l'empire. Ces postes n'étaient accessibles qu'aux Mandchous. Ces dernières années, le revenu annuel d'un secrétaire de la maison privée était estimé à plus d'un million de taels. Toute tentative de réduire les bénéfices supplémentaires de ces fonctions (comme celles que fit le parcimonieux Tao-kouang) rendait évidemment l'empereur impopulaire auprès des membres du clan impérial, dont beaucoup bénéficiaient directement ou indirectement du « pressurage » du Palais.

On raconte que, par une froide journée d'hiver, ^{p.137} recevant en audience un fonctionnaire nommé Wang Yu-tun, K'ien-long lui demanda s'il s'était restauré avant de venir à la Cour, à l'aube. Wang répondit :

— Nous sommes très pauvres. Le seul déjeuner que je puisse m'offrir consiste en deux ou trois œufs.

L'empereur s'écria :

— Vous osez me dire que vous êtes pauvres, et vous déclarez manger trois œufs à un seul repas ! Les œufs me coûtent soixante-quinze cents pièce : je ne songerais jamais à en commander trois.

Wang n'osa pas dire à l'empereur le vrai prix des œufs, aussi répondit-il :

— Je parlais d'œufs d'une qualité inférieure, qui ne conviendrait pas à la table de Votre Majesté. Je les achète à un cash pièce, environ.

L'empereur comprit, et donna des ordres pour que les œufs fournis au palais fussent, à l'avenir, facturés à un prix plus raisonnable.

Quant aux femmes, K'ien-long était bien entendu polygame et patriarcal, suivant la coutume orientale, mais toujours respectueux des

Les empereurs mandchous

convenances, jaloux de la dignité de l'impératrice consort et, au reste, courtois, bon et généreux. Ni querelles ni scandales ne ternissaient sa vie privée et ses enfants furent bien élevés car il savait agir *suaviter in modo et fortiter in re*. D'après les chroniqueurs, Sa Majesté avait accoutumé, dans les moments perdus ¹ que lui laissaient ses nombreux devoirs publics et privés, de se permettre à l'occasion des aventures sentimentales et même des escapades. Il y avait des entr'actes dans la représentation digne de sa vie publique. Témoin, parmi d'autres, l'anecdote suivante — peut-être fantaisiste, mais certainement accréditée à l'époque.

Dans les premières années de son règne, la renommée d'une courtisane littéraire, San Kou-niang, était parvenue jusqu'au palais. Sa porte était encombrée de ^{p.138} princes et de hauts fonctionnaires : un mot d'elle était regardé comme un grand honneur. Son influence était si grande qu'elle put à maintes reprises intercéder avec succès en faveur de savants et de fonctionnaires qui avaient encouru le déplaisir de l'empereur.

Une nuit, le commandant de la gendarmerie de Pékin appela un de ses lieutenants, lui remit une flèche (signe d'autorité pour une arrestation sommaire), et lui ordonna de jeter San Kou-niang en prison. Le lieutenant fut très alarmé, mais n'osa pas désobéir. Arrivé à la maison de la dame, il monte à sa chambre et trouve à la porte une servante à qui il communique ses instructions. Bientôt une douce voix se fait entendre :

— Sire, vous êtes mon hôte honoré : il ne conviendrait pas que je me présente devant vous dans une autre tenue que mes vêtements les plus gais. Veuillez attendre quelques minutes tandis que je change mon costume et je serai heureuse de vous recevoir.

Après qu'un long moment se fut écoulé, le lieutenant commença de craindre que la dame ne se fût évadée par une porte dérobée. Il appela donc, pour s'en assurer et elle répondit :

¹ En français dans le texte.

Les empereurs mandchous

— Qui donc a jamais entendu dire qu'un prisonnier eut échappé aux griffes d'un commandant de gendarmerie ? Attendez encore un peu et je serai prête à vous suivre.

Enfin San Kou-niang parut et remit au lieutenant une perle dans un écrin. Il la refusa poliment. Elle lui donna alors une petite boîte, couverte de soie impériale jaune.

— Prenez-la, dit-elle, et remettez-la à votre chef. Elle rendra peut-être ma présence inutile.

Le lieutenant parut embarrassé, ne sachant que faire, mais la dame le rassura.

— Essayez seulement ; si le commandant n'est pas satisfait, revenez me chercher. Il y a largement le temps. Cette boîte a voyagé à travers tout l'empire (c'était une de celles utilisées pour envoyer les décrets ^{p.139} impériaux) ; je vous assure qu'elle ne cache aucun stratagème.

Le lieutenant prit la boîte et l'emballa soigneusement.

— Puis-je vous demander, dit-il, si vous aviez un visiteur, à l'instant ?

— Mais oui, répondit-elle, c'était quelqu'un de haut rang, mais il a quitté la maison par un souterrain qui passe sous mon boudoir.

Le lieutenant trembla et pâlit. Il retourna devant le commandant, lui donna la boîte et lui dit ce qui s'était passé.

Le lendemain, le commandant fut appelé en audience. L'empereur lui dit :

— Je sais que vous êtes un fonctionnaire zélé, mais vous devriez envisager les choses sous un aspect plus large et vous abstenir de faire une besogne de petit policier. Une telle conduite manque de dignité et vous créera des ennuis.

Les empereurs mandchous

Le commandant fit le salut *kotow* et exprima sa contrition. À dater de ce jour la police de Pékin réfréna le zèle qu'elle déployait dans les visites domiciliaires.

Les voyageurs qui ont visité Pékin se souviennent des ruines de la belle mosquée musulmane qui, jusqu'à l'an dernier, s'élevait le long du mur sud du palais du Lac, dans la Ville interdite. Pas plus tard qu'il y a quelques années le culte était encore célébré dans cette mosquée par un Chinois mahométan, un vieillard, qui avait fait le pèlerinage de La Mecque. Une poignée de fidèles assistait au service dans ce sanctuaire en ruines ; mais le vieillard vint à mourir ; puis le mur intérieur et les piliers s'écroulèrent, de sorte que l'édifice — toujours beau dans son dernier état de ruine — devint un monument pathétique des splendeurs du passé. Il fut finalement rasé par ordre du président Yuan Che-k'ai, officiellement parce que ces ruines étaient devenues dangereuses pour le voisinage, et parce qu'on avait besoin de l'emplacement pour construire des casernes, mais en réalité parce ^{p.140} que l'étage supérieur dominait l'enceinte du Palais au point où se trouvait la résidence du président et qu'il pouvait servir aux francs-tireurs des troupes révoltées. L'histoire de la construction de cette mosquée par l'empereur K'ien-long est aussi émouvante, à sa façon, que l'était le sanctuaire en ruines, et elle a ce mérite que les faits essentiels en sont vrais.

Durant la première campagne en Dzoungarie, K'ien-long entendit des bruits qui couraient sur la beauté remarquable de la femme de l'un des chefs de tribu, un mahométan nommé Ali Arslan, alors en armes contre lui. Elle était connue dans tout le pays de la frontière de l'Ouest sous le nom de « beauté modèle » ; et célèbre pour la douceur de sa peau sur laquelle elle n'appliquait jamais de cosmétiques. À une audience d'adieu donnée à son commandant en chef, K'ien-long lui parla négligemment de ce qu'il avait entendu dire sur cette princesse et lui dit de faire de son mieux pour s'assurer de sa personne et l'amener à la Cour. Après la victoire, le prince son mari s'étant suicidé, Tchao Houei la fit prisonnière et la conduisit à Pékin. Il envoya des courriers en avant pour avertir

Les empereurs mandchous

l'empereur de son succès. K'ien-long, ravi, donna des ordres pour qu'elle fût, en route, l'objet d'honneurs spéciaux, et que l'on ait grand soin que les fatigues du voyage n'affectent pas sa beauté. En outre, il enjoignit à Tchao Houei de veiller à ce qu'elle ne se suicidât point.

À son arrivée à Pékin, elle fut logée au palais de l'Ouest, près du lac du Sud¹. Elle portait le nom officiel de concubine Hsiang (Embaumée), mais elle était plus communément appelée la concubine K'o (l'Étrangère). Elle parut d'abord satisfaite, indifférente à la mort de p.141 son mari et à la ruine de sa tribu. Mais quand K'ien-long l'approcha, elle demeura froidement silencieuse, refusant de prononcer un mot en réponse à ses questions.

K'ien-long ordonna à quelques-unes de ses concubines, en le pouvoir de persuasion de qui il avait pleine confiance, de lui faire savoir les hautes destinées qui l'attendaient. Sa seule réponse fut de tirer un poignard de sa manche. Comme on l'interrogeait sur le sens de ce geste, elle répondit :

— Ma tribu est détruite et mon mari est mort. Je suis résolue à mourir depuis longtemps, mais je ne mourrai pas seule, comme une misérable paysanne mourant au bord de la route. J'entends venger la mémoire de mon seigneur en tuant son ennemi. Si l'empereur m'oblige à devenir sa concubine, je le tuerai et moi avec.

Les femmes du palais, horrifiées, dirent à ses suivantes de lui reprendre la dague. Elle sourit :

— Quoi que vous fassiez, je trouverai un moyen. Quant à vous, si vous ne cessez de me tourmenter, je tuerai d'abord l'une de vous.

Désespérant de la convaincre, elles rapportèrent ses paroles à l'empereur. Il comprit qu'il était inutile, pour lors, d'essayer de la conquérir, mais il visitait souvent ses appartements et s'asseyait pour

¹ Le palais où elle vécut et porta le deuil est à présent l'entrée principale au palais du président, connu sous le nom de Hsin-Hua-mên, ou porte de la Nouvelle Chine.

Les empereurs mandchous

quelques instants près d'elle, pensant que le temps adoucirait sa douleur, et qu'elle finirait par le regarder avec faveur. En même temps, il la faisait surveiller de près, pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Quand elle vit qu'elle était continuellement surveillée, elle sembla renoncer au suicide : mais un jour, environ deux ans après son arrivée au palais, ses domestiques rapportèrent qu'à l'occasion du nouvel an musulman on l'avait trouvée pleurant amèrement. C'est alors que K'ien-long fit construire une mosquée hors du palais du Lac, contre le mur du Sud, mosquée qu'elle pourrait voir de sa résidence, la tour de la Lune ^{p.142} aux Bijoux. Des maisons et des magasins furent construits sur le modèle de sa Dzoungarie natale, dans l'espoir de reconforter son âme blessée. L'endroit fut appelé le camp musulman.

Or, l'impératrice douairière, alors âgée de quatre-vingts ans, avait une grande influence sur son fils. Elle était très inquiète de la passion de celui-ci et craignait pour lui les dangers d'un assassinat. Elle lui dit donc :

— Puisque cette femme est obstinément résolue à ne pas céder à vos avances et qu'elle est dégoûtée de la vie, pourquoi ne pas la mettre à mort ? Ou au moins renvoyez-la chez elle et n'y pensez plus.

Mais l'empereur ne pouvait supporter de la perdre ; aussi, espérant contre toute espérance, il continua d'attendre. Enfin, le jour du solstice d'hiver, comme il devait être absent du palais et passer la nuit dans la salle du Jeûne, au temple du Ciel, l'impératrice se décida à agir.

Elle attendit que l'empereur eût quitté le palais puis envoya un messenger dire à la « beauté modèle ». de venir la voir au palais de la Tranquillité Maternelle. Quand elle fut en sa présence, les portes extérieures du palais fermées, l'impératrice lui dit sévèrement :

— J'apprends que vous refusez de vous soumettre à Sa Majesté. Que comptez-vous faire ?

— Je veux mourir, répondit-elle.

— Ainsi soit-il ! Je suis prête à vous accorder le privilège de vous suicider, ici et maintenant.

Les empereurs mandchous

La malheureuse femme exprima sa reconnaissance en faisant plusieurs fois le salut *kotow*.

— Votre Majesté l'impératrice douairière me témoigne une bonté imméritée en venant ainsi au devant de mes désirs. J'ai accepté l'ignominie d'être contrainte à faire ce long voyage, sous escorte, dans l'espoir de ne pas mourir seule et de venger la mémoire de mon mari par un acte qui ébranlerait l'empire. Mais cela ne peut être, car je suis trop étroitement gardée. À quoi sert-il donc de continuer cette ^{p.143} vie inutile et sans but ? Ne vaut-il pas mieux que j'aie rejoint mon défunt seigneur dans l'autre monde et que je ferme les yeux, satisfaite dans la mort ? Je remercie Votre Majesté de me faire la grâce d'accéder à mes désirs et, dans les royaumes de l'enfer je n'oublierai pas votre bonté.

Comme elle achevait de parler, les larmes lui montèrent aux yeux. L'impératrice, profondément émue, ordonna à un eunuque de la conduire immédiatement dans une chambre située dans une aile du palais, où elle se pendit à une poutre.

L'empereur était dans la salle du Jeûne, mais un eunuque de confiance accourut pour lui dire que sa concubine bien-aimée avait été appelée en la présence de l'impératrice douairière. Craignant le pire, et l'esprit très troublé, il se hâte vers le palais, bien que ce fût contraire à la règle qui réclamait jusqu'au lendemain sa présence dans la salle du Jeûne. À son arrivée, trouvant les portes du palais de l'impératrice douairière barricadées, il resta, pleurant, jusqu'à ce qu'elles fussent ouvertes et un eunuque lui dit :

— Sa Majesté désire que vous vous rendiez en sa présence.

Il entre et l'impératrice le conduit à la chambre où la concubine pendait à une poutre, morte. Son beau et calme visage ne portait aucune marque de douleur ou de lutte. Sa mort causa un grand chagrin à K'ien-long. Il la fit enterrer avec les honneurs d'une concubine de premier rang.

Les empereurs mandchous

Pendant la dernière décennie du règne de K'ien-long le gouvernement de la Chine fut virtuellement concentré dans les mains du Grand secrétaire, Ho Chen, et de ses protégés et partisans dans les provinces. Son ambition croissait avec son pouvoir. Pendant les trois années qui suivirent l'abdication de l'empereur et sa mort (1796-1799), sa parole faisait loi dans l'empire et sa fortune avait cru à un degré sans exemple dans l'histoire de ^{p.144} la Chine. Il prélevait un pourcentage fixe sur la paye des troupes et avait institué un véritable tarif pour la vente des charges, de sorte qu'on disait de lui (comme du prince K'ing sous le règne de Kouang-siu) que sa porte de service était un marché à plumes de paon et à boutons de mandarin. Sa résidence particulière était bien plus splendidement meublée que le palais impérial et il avait amassé un trésor de jade et de bijoux surpassant tout le trésor impérial. Il était inévitable que dans un pays où l'argent est le commencement et la fin de la politique, la grosse fortune de cet homme l'exposerait aux plus graves dangers, dès que la protection de l'empereur se retirerait.

Ho Chen était d'origine humble, bien qu'il n'en donnât aucun signe, son éducation et ses manières étant assez bonnes pour avoir charmé lord Macartney et sa suite à Jehol. Il était à l'origine un sergent des gardes du palais et comme il était fort et beau de sa personne, il fut spécialement choisi pour escorter la chaise à porteurs impériale. Le journal d'un homme du clan impérial mandchou, dont nous avons déjà parlé, décrit de la manière suivante la façon dont il gagna d'abord la faveur de K'ien-long. L'empereur avait environ cinquante ans quand, un jour, quittant en chaise la porte Est de la Ville interdite, il se mit à lire un mémoire qu'il venait de recevoir sur une révolte qui éclatait alors au Sseu-tch'ouen. Le visage du seigneur éternel s'assombrit en lisant et ses porteurs l'entendirent murmurer :

— Si le tigre ou le rhinocéros s'échappe de sa cage, si la gemme est abîmée dans le coffret, qui est à blâmer ?

[Cette citation bien connue des *Discours de Confucius*](#) signifie que la partie responsable d'un accident doit s'attendre à en supporter le

Les empereurs mandchous

blâme. Aucun des porteurs ne comprit l'allusion, mais Ho Chen, qui chevauchait à côté leur dit :

— Yeh (le maître) veut dire que tout fonctionnaire ^{p.145} occupant un poste avec des responsabilités doit rendre compte de toutes ses défaillances.

K'ien-long entendit cette réponse et fut très satisfait de l'esprit prompt de cet homme. Il interpella Ho Chen :

— Vous n'êtes qu'un sergent, mais vous avez évidemment lu vos Quatre Livres avec quelque profit. Soyez à l'audience à notre retour au Palais.

L'empereur fut tellement ravi de la conversation qui s'ensuivit à cette audience qu'il lui offrit une promotion sans précédent. Son esprit en éveil et ses réponses rapides aux épigrammes de K'ien-long, qu'il concluait d'une antithèse aiguë, plurent aux goûts littéraires de l'empereur. Il devint vice-roi, président d'un conseil et Grand secrétaire jusqu'à ce qu'enfin son pouvoir devînt le pouvoir suprême de l'empire. Pour un érudit, son éducation était superficielle, mais il cachait son manque de savoir sous un talent épigrammatique remarquable. Il fut nommé précepteur du prince Kia qui succéda sur le trône à K'ien-long. Ho Chen n'aimait pas le jeune prince, dont le caractère était maussade et peu sympathique, et il s'efforça de dissuader K'ien-long de le choisir comme héritier. On raconte qu'une fois il s'impacenta contre son élève et lui donna un léger coup de pied. Kia-k'ing n'oublia ni ne pardonna jamais cette insulte et Ho Chen vécut assez longtemps pour regretter de n'avoir pas adopté une attitude plus conciliante envers l'héritier du trône.

Quoi qu'il en soit, jusqu'à la mort de K'ien-long, ce fut Ho Chen, et non le futur empereur, qui domina la situation. Après son abdication, K'ien-long adopta le titre de « tai shang-huang » ou « empereur très haut qui a quitté le trône », mais il continua de prendre une part active aux affaires de l'État et pendant les trois dernières années de sa vie il fut toujours présent aux audiences impériales, et donna toujours sa décision au ^{p.146} sujet des décrets. À l'audience, il siégeait sur le siège impérial, face au

Les empereurs mandchous

Sud, tandis que son fils Kia-k'ing siégeait sur un petit tabouret, face à l'Ouest. Le journal déjà cité raconte qu'un matin, Ho Chen, doyen du Conseil, vint à l'audience comme à l'ordinaire et demeura longtemps à genoux, attendant. Sa Majesté, l'ex-empereur, demeurait les yeux fermés, comme dans un profond sommeil, mais pendant tout ce temps on pouvait l'entendre se marmonner quelque chose.

L'empereur Kia-k'ing écouta attentivement, mais ne put saisir un mot. Enfin K'ien-long ouvrit les yeux en disant :

— Quels sont les noms de ces hommes ?

Ho Chen répondit vivement :

— Kao T'ien-te et Kou Wen-ming.

K'ien-long referma les yeux, répéta les noms plusieurs fois, après quoi il ordonna à Ho Chen de quitter la pièce et pas une parole de plus ne fut prononcée. Nulle autre audience n'eut lieu ce jour-là.

Kia-k'ing fut très étonné et quelques jours après il convoqua Ho Chen à une audience secrète :

— Que pouvait donc se dire Sa Majesté, l'autre jour, et que veulent dire les six syllabes par quoi vous avez répondu ?

Ho répliqua :

— Sa Majesté récitait un fameux charme mystique du Thibet, qui signifie la mort de celui contre qui il est prononcé, à quelque distance qu'il soit, quand bien même il serait alors en parfaite santé. Votre esclave entendit Sa Majesté réciter cette incantation, et sut que les personnes qu'Elle voulait maudire étaient les chefs de la conspiration du Lys Blanc : c'est pourquoi, en répondant, je lui en ai donné les noms.

Kia-k'ing en garda rancune à Ho Chen, dont les connaissances des arts de l'incantation bouddhiste lui parurent dangereuses. Après la mort de K'ien-long, deux ans plus tard, ce fut un de ses griefs contre Ho Chen.

@

CHAPITRE VI

La chute de Ho chen

@

p.147 Comme nous l'avons dit déjà, après son abdication, le vieil empereur K'ien-long continua de diriger toutes les affaires d'État importantes, et ne donna aucun signe de santé défaillante jusqu'à l'automne de 1798, quand il fut atteint de paralysie. Il traîna jusqu'au 7 février 1799, où il mourut à huit heures du matin, le troisième jour du nouvel an chinois, dans la salle des Nourritures Spirituelles.

Le règne de Kia-k'ing s'était ouvert sous de mauvais auspices ; il semblait que le zénith de la prospérité eût été atteint la soixantième année de K'ien-long (1795), et avec l'abdication de ce monarque s'ouvrit une période de déclin. Des révoltes avaient éclaté au Ho-nan, au Houpei et à Keitchou et la secte du Lys Blanc était devenu une puissance dans le pays. K'ien-long eut le chagrin de voir qu'il laissait un empire troublé à son fils, alors âgé de trente-neuf ans, un homme sans aptitudes naturelles, d'un tempérament soupçonneux et vindicatif.

Le lendemain de la mort de son père, Kia-k'ing promulgua un décret, se plaignant que les opérations militaires contre les rebelles se poursuivaient sans résultats appréciables. Il observait à juste titre :

« Les commandants en chef ne semblent nullement désireux de réprimer la révolte, car ils peuvent s'enrichir et s'engraisser, aux dépens des régions troublées. Ils annoncent des victoires imaginaires et ont perdu tout sens moral. Les gardes du corps et les secrétaires mandchous ne sont que trop désireux de se rendre sur le théâtre des p.148 troubles, mais leur zèle n'est pas dû à un motif patriotique. Des fonctionnaires sans fortune reviennent du front avec les poches bien garnies. À leur retour à Pékin, ils demandent aussitôt un congé pour visiter les tombes de leur famille, non

Les empereurs mandchous

par respect filial, mais pour investir leurs gains mal acquis en achats de terres. Tout cet argent vient en fin de compte du malheureux peuple, mis au pillage pour satisfaire leurs appétits insatiables. Il n'y a rien d'étonnant alors que de nouvelles recrues se joignent tous les jours aux rebelles et que nul ne puisse entrevoir la fin des troubles. Non seulement les rebelles sont aussi nombreux que jamais, mais leurs rangs augmentent sans cesse.

Mon père défunt perdit le boire et le manger tant il était tourmenté par la propagation de la révolte, et dans son dernier soupir il demanda si l'on avait des nouvelles d'une victoire au front. Dans son mandat d'adieu il ne laissa pas d'instructions relatives à d'autres questions, probablement parce qu'il me laissait pleins pouvoirs d'en user à mon gré. Je ne croirai pas avoir rempli mon devoir filial envers la mémoire de mon père tant que ces factions hors la loi n'auront pas été supprimées. Si mes grands conseillers et mes généraux sur le champ de bataille sont tous infidèles au trône, comment pourrai-je reconforter l'âme de mon père qui est au ciel ? Est-il vrai qu'ils sont indifférents à la destinée qui les attend et sont satisfaits d'être déloyaux eux-mêmes, et encore d'empêcher leur empereur de remplir son devoir filial ?

Je ne saurais permettre à de nouveaux détournements de fonds d'enrichir la classe officielle. Les impôts ne peuvent être augmentés et les revenus du gouvernement doivent suffire à tous les besoins. Mon père dans son extrême vieillesse devint trop indulgent et distribua de grandes récompenses à la moindre nouvelle d'un ^{p.149} succès. En cas de revers, il ne faisait que de légers reproches et rétablissait le coupable en faveur dès qu'il avait réparé son erreur. Pendant les dernières années Yung Pao seul fut emprisonné pour sa lâcheté, et encore fut-il promptement libéré. Il est absolument certain que Yung Pao n'est pas le seul lâche dans nos rangs ! Chaque

Les empereurs mandchous

petit succès est exagéré et les défaites sérieuses sont maquillées. Peut-être l'intention était-elle d'épargner à mon père les soucis qui, à son âge, auraient suivi de mauvaises nouvelles, mais dans les choses militaires, l'exactitude est essentielle. Les rapports parlent toujours d'un terrible carnage du côté des rebelles, mais les chiffres sont un tissu de mensonges.

Ces abus ne peuvent être tolérés plus longtemps. J'exige d'être tenu au courant du véritable état des affaires. Quel avantage peut-on espérer retirer à présenter une défaite honteuse comme une victoire glorieuse ? Je suis le maître de l'empire et j'exige la vérité sur toutes choses. Mon seul désir est d'avoir la paix et la prospérité, pas de révolte et mes sujets contents. Je n'aurai aucune merci pour une défaillance devant l'ennemi, aussi tous mes commandants feront bien de se corriger de leurs fautes et de leurs méthodes routinières. Qu'ils s'efforcent de faire revenir les jours calmes de la paix, sans quoi ils seront soumis à la loi martiale. Mes paroles seront suivies d'action ; ne vous imaginez pas que votre nouveau souverain puisse être aveugle !

Ce décret visait spécialement Ho Chen et son parti, qui comprenait la majorité des hauts fonctionnaires, à la fois civils et militaires. Quatre jours plus tard un décret était publié, en réponse aux mémoires du censorat, toujours servile, décret dépouillant Ho Chen de toutes ses fonctions et ordonnant son emprisonnement et l'emprisonnement de Fou Tchang-ngan, président du conseil des Finances, dans le local du conseil des ^{p.150} Châtiments. Ho Chen était contrôleur général de deux conseils et cumulait plusieurs fonctions. Kia-k'ing nomma son frère aîné, le prince Tch'eng, au conseil et le fit contrôleur d'un conseil, bien que ce fût contraire aux règles dynastiques. D'autres changements radicaux furent effectués et plusieurs des ministres qui avaient joui de la confiance de K'ien-long furent renvoyés sommairement moins d'une semaine après sa mort. Une telle hâte, tandis que la Cour était en

Les empereurs mandchous

grand deuil, fut regardée par les orthodoxes comme tout à fait indigne d'un fils. Kia-k'ing s'efforça de justifier sa conduite en disant que si son père avait vécu il aurait approuvé de grand cœur le renvoi immédiat de ceux qu'il s'était plu à honorer. Nous avons déjà parlé de l'empressement des nouveaux empereurs mandchous à renvoyer les favoris de celui qui venait de mourir, mais Kia-k'ing agit avec une précipitation à peine décente ¹.

Deux jours plus tard, le 9, il publia le décret suivant, relatif aux fautes de Ho Chen :

« Ho Chen reçut des faveurs extraordinaires de Sa défunte Majesté et fut promu de la basse condition de garde impérial aux plus hauts offices, qu'il a occupés pendant vingt ans. Il a été entouré par la prodigieuse bonté de feu mon père à un degré sans exemple dans l'histoire de la Cour. Les devoirs ardues qui sont l'apanage du gouvernement m'incombent à présent par héritage, et la mort de mon père me surprend « dormant sur un lit de paille, avec la terre pour oreiller ». ² Mes pensées sont toujours fixées sur le précepte de Confucius :

« Durant trois ans après la mort d'un père ou d'une mère, rien de ce qui l'entourait autrefois ne doit être changé.

Mais chacun ^{p.151} dans les vastes mers et au-delà connaît le respect de feu mon père pour le Ciel, son obéissance à la tradition ancestrale, sa diligence dans les affaires du gouvernement, et son affection pour son peuple. Son exemple demeure comme une lumière brillante pour guider ma dynastie et ma maison dans tous les temps ; comment une période de trois ans pourrait-elle alors suffire pour obéir à ses désirs ? Je ne saurais trouver le cœur de renvoyer aucun des ministres de mon père, même s'ils étaient coupables. Je prendrais en considération toutes les circonstances

¹ Quand Kia-k'ing mourut, frappé par la foudre, les orthodoxes considérèrent l'événement comme le châtiement du ciel pour son manque de piété filiale.

² Métaphore classique sur le deuil d'un fils.

Les empereurs mandchous

atténuantes pour adoucir leur châtement. Sa Majesté sacrée est en ce moment pleinement consciente de ma sincérité et elle est d'accord avec mes sentiments.

Mais quant à Ho Chen, ses crimes sont trop graves pour permettre qu'on les lui pardonne, car il a été mis en accusation sur beaucoup de points par le censorat. C'est pourquoi je l'ai fait arrêter il y a deux jours et je vais maintenant énoncer ses fautes une à une, en public.

Le troisième jour de la neuvième lune de la soixantième année de K'ien-long, Ho Chen m'offrit un sceptre de jade, entendant signifier par là que j'avais été nommé successeur du trône. Il trahissait ainsi un secret d'État, dans l'espoir que je me sentirai obligé envers lui pour avoir favorisé ma cause auprès de l'empereur.

Au printemps de l'année dernière, l'empereur était au palais d'Été et il convoqua Ho Chen en audience. Or il a eu l'audace de passer à cheval, sous la porte centrale, à travers la grande salle impériale, jusqu'à l'entrée des appartements de mon père. Aucune action peut-elle se comparer à celle-ci pour la basse présomption ; comme s'il avait oublié ce qui est dû à son souverain et père ! Prétextant une douleur à la jambe, il entra en chaise à porteurs dans la Ville interdite. Il était l'objet de tous ^{p.152} les regards tandis qu'il entra et sortait par la porte des Divines Prouesses Militaires sans la moindre trace de honte ou de componction.

Il osa même s'approprier, comme femmes secondaires, des femmes qui avaient servi comme suivantes dans le palais.

Quand éclata la révolte de Houpei et Sseu-tch'ouen, fomentée par des sectes séditieuses, mon père attendait avidement les nouvelles du front, veillant tard dans la nuit, sans manger ni dormir. Mais Ho Chen le trompa, supprimant délibérément, ou

Les empereurs mandchous

même falsifiant les nouvelles du front, de sorte que les opérations ont traîné.

Mon père le nomma contrôleur général du conseil des Offices civils et des Châtiments, et en même temps, à cause de ses connaissances financières, il le chargea de la direction et du contrôle du fonctionnement du conseil des Finances. Le résultat fut l'établissement du pouvoir d'un seul ; bientôt nul n'osa plus lui résister.

L'hiver dernier mon père était en mauvaise santé, et son écriture sur les rescrits était souvent illisible. Ho Chen osa dire une fois : « Mieux vaut déchirer ce rescrit et se servir d'un que j'ai écrit. »

Le mois dernier, Ho Chen supprima un rapport officiel de Kokonor relatif à un vol à main armée par des bandes de musulmans qui assassinèrent deux marchands thibétains au service du dalaï lama. Il renvoya le mémoire à son auteur et ne fit aucun rapport au trône.

À la mort de mon père, j'ai donné des instructions pour que tout prince ou duc mongol qui n'aurait pas eu la petite vérole soit dispensé de venir à Pékin. Ho Chen passa outre à ces ordres et empêcha tous les princes mongols de venir, qu'ils aient ou non eu la petite vérole. Ce faisant, il enfreignait la politique du trône de témoigner sa courtoisie aux vassaux. Ses motifs défient la conjecture.

p.153 Le Grand secrétaire Sou-Ling-a était complètement sourd et atteint de décrépitude sénile. Il était cependant le beau-père de Ho Lin, frère de Ho Chen, et pour cette raison, le trône ne fut jamais informé de son incapacité totale. Wu Sheng-lan, le vice-président, et Li-Kouang-yun, directeur du haras impérial, furent à l'origine précepteurs dans la maison de Ho Chen, ce qui explique seul leur extraordinaire avancement. En fait, Ho Chen

Les empereurs mandchous

était un dictateur, et n'hésita pas à renvoyer de sa propre autorité des secrétaires du Grand conseil.

Les biens de Ho Chen viennent d'être examinés. Il apparaît qu'il s'est construit une demeure de cèdre impérial, dont l'emploi constitue un lèse-majesté ; le style architectural est l'imitation exacte du palais de feu l'empereur, celui de la Longévité impériale, dans la Ville interdite, et les jardins de plaisance et les pavillons sont faits sur le plan de la décoration de la « Terrasse des îles heureuses », au palais d'Été. Ne scrutons pas trop ses motifs à cette occasion !

Parmi ses bijoux et pierres précieuses, il a collectionné deux cents colliers de perles, un nombre bien supérieur à celui du palais impérial. Il possède une certaine perle bien supérieure, en grosseur et en éclat, à celle que je porte sur le chapeau impérial d'apparat ¹. p.154 Dans sa collection se trouvent des bijoux qui étaient destinés à l'usage exclusif de l'empereur et auxquels Ho Chen n'avait aucun droit ; le nombre de ses pierres brutes est légion, dépassant de beaucoup celui de la maison impériale. L'inventaire de son trésor de pièces de monnaies est incomplet, mais il se monte sûrement à plusieurs millions d'onces.

On peut dire qu'une telle carrière de vénalité et de corruption est unique. Ho Chen a reconnu la vérité de chacun des chefs de l'accusation ci-dessus, après avoir subi un examen sévère ² aux mains des princes et des ministres.

¹ La fameuse perle du chapeau impérial était la K'ang Lung Kiao Tzu (Le dragon d'azur qui instruit la postérité). La perle dans la collection de Ho Chen à laquelle on fait allusion ici était encore plus fameuse. Elle s'appelait la Tcheng Ta Kouang ming (De glorieux bon augure). Elle avait été apportée à l'empereur ming Yung Lo de Ceylan par l'un de ses eunuques au XV^e siècle. Elle disparut du palais, volée par l'eunuque Wei Tchou-hien, en 1625 et demeura dans le Sud jusqu'en 1781, où elle fut envoyée à K'ien-long en tribut de Tchêkiang et détournée par Ho Chen. Une ancienne prophétie disait que sa perte présageait la ruine de la dynastie. Après l'avoir confisquée des biens de Ho Chen, Kia-k'ing fit allusion à ce présage. La dernière fois qu'elle fut vue à la Cour fut à la réception par l'impératrice Lung Yu des dames du corps diplomatique en 1911, quand l'empereur enfant Hsuan T'ung la porta sur sa coiffure. Le bruit court qu'elle fut volée en août 1911 par un eunuque nommée Tchen So-t'ing.

² La question.

Les empereurs mandchous

Il est maintenant bien établi que Ho Chen est un traître jusqu'à la moelle des os, sans aucun sens moral, qui a trahi son souverain et compromis l'État. Comme dictateur, s'étant désigné lui-même, il a usurpé l'autorité suprême. Il s'est prêté aux abus les plus flagrants, mais son caractère vénal et son appétit insatiable de lucre sont des crimes relativement faibles, comparés à l'énormité de sa trahison.

Envers mon père, qui l'a comblé de faveurs, il est coupable de la plus complète ingratitude. Si l'un de ses collègues l'avait accusé autrefois, mon père, dans sa sagesse divine, aurait sûrement décrété sa décapitation, mais personne ne souffla mot contre lui. Mes fonctionnaires peuvent dire aujourd'hui que leur silence venait d'un loyal désir d'éviter de causer un chagrin à mon père, mais je ne sais que trop que la vraie raison était leur crainte de la puissance de Ho Chen. Cela seul maintint leur bouche scellée.

Les crimes de Ho Chen contre mon père sont plus nombreux que les cheveux sur la tête. Si je les ^{p.155} pardonne, comment pourrai-je reconforter les mânes de mon père au Ciel ? Je suis contraint de prendre des mesures pénibles ; je désire connaître sur ce point l'avis de mes vice-rois et de mes gouverneurs. Mes fonctionnaires métropolitains ont déjà été priés de donner leur avis sur la peine à infliger ; les vice-rois et les gouverneurs sont invités par les présentes à soumettre leurs vues, avec tous détails nouveaux sur les crimes de Ho Chen dont ils pourraient avoir connaissance.

Quand le grand homme s'effondre, en Chine, il entraîne beaucoup d'autres dans sa ruine. Le sang de Kia-k'ing était échauffé ; il commença une proscription générale des protégés de Ho Chen dans les postes importants, choisissant soigneusement ceux dont les biens pouvaient être pressurés. La première victime fut le gouverneur mandchou du Shantung. Le décret à son sujet disait :

Les empereurs mandchous

« Parmi les mémoires reçus aujourd'hui par courrier impérial de I Kiang-a, gouverneur du Shantung, je trouve une lettre personnelle adressée à Ho Chen, disant que le gouverneur avait appris que le défunt empereur était devenu « un hôte de là-haut » et exhortant Ho Chen à maîtriser son chagrin et à se consacrer à ses devoirs. Il m'ignore totalement, ne parlant pas de la terrible perte que j'éprouve, bien que les relations ordinaires de la vie privée et la simple politesse demande qu'on envoie une ligne de sympathie et de condoléances à un fils qui vient de perdre son père. En vérité, I Kiang-a s'applique à consoler Ho Chen, lui disant de modérer son chagrin, et quant à moi, il se contente de m'envoyer un mémoire routinier, s'informant de ma santé, après quoi il fait son rapport sur les affaires de sa province, comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé. Le trésorier de la province, Wu-Hsüan-kouang, est un Chinois, et non un Mandchou comme I Kiang-a, mais il a eu pourtant la courtoisie et le bon sentiment de m'envoyer un ^{p.156} mémoire plein de la plus profonde sympathie et tourné dans les termes les plus touchants. Dès qu'il apprit la mort de l'empereur, il m'écrivit, m'exhortant à prendre courage, m'écrivant, enfin, comme un ministre doit écrire à son souverain. I Kiang-a, un Mandchou et le fils d'un Grand secrétaire, ne peut plaider son ignorance de l'étiquette, d'autant moins que pendant plusieurs années il fut secrétaire du Grand conseil. Il traite la mort de mon père avec dureté et en adressant ses condoléances pleines de tact à Ho Chen, il indique ainsi clairement que mon père, de son vivant, ne lui était rien et qu'à mon tour à présent je ne lui suis rien. C'est un monstre de noire ingratitude, et je lui adresse ici mes reproches sévères, tout en lui demandant une explication et en référant son cas au ministère compétent pour l'examiner au point de vue pénal.

Les empereurs mandchous

En son temps, I Kiang-a présenta un mémoire explicatif qui pourtant n'apaisa pas l'empereur :

« Il met en avant l'habile argutie que l'avis officiel de la mort de mon père ne lui était pas parvenu. Il ajoute qu'il n'a jamais eu de rapports personnels avec Ho Chen, et qu'il écrivit simplement pour exprimer l'espoir que cette perte nationale inciterait celui-ci à déployer son zèle et son dévouement pour l'État. Tout cela est proprement ridicule ; quel dévouement à l'État peut-on attendre d'un homme comme Ho Chen, dont les crimes sont aujourd'hui manifestes au monde et dont toute la carrière est une longue suite de corruptions égoïstes ? Si I Kiang-a n'avait réellement aucune relation avec Ho Chen, peut-il me dire dans la poche de qui sont allés les bénéfices supplémentaires sous le chef du tribut de riz, à propos de quoi il a déjà été dénoncé ? I Kiang-a s'est rendu coupable de graves délits. Par les présentes il est révoqué ; il lui est ordonné de se rendre à Pékin pour attendre ce qu'il me plaira de décider par la suite.

p.157 Faisant allusion au tribut des provinces, Kia-k'ing déclara que Ho Chen en avait conservé les neuf-dixièmes, et que K'ien-long avait été honteusement spolié. Il publia un décret, interdisant tout paiement nouveau par les provinces, sauf les tributs en médecines, en fourrures de zibeline, perles de Mandchourie, panax et porcelaines. Il s'offensait particulièrement du cadeau annuel de sceptres ju-i (« comme il vous plaira ».) de chaque province au trône et fit observer que, pour lui, ces objets n'avaient rien d'agréable, puisque le peuple était taxé pour les fournir.

Au premier mot de l'empereur, les amis et les partisans de Ho Chen commencèrent à l'abandonner. Le vice-roi de Tchi-li, Hu Ki-t'ang, qui devait à Ho Chen tout ce qu'il possédait, se retourna, selon l'habitude des mandarins, contre son protecteur en disgrâce, et présenta au trône le mémoire suivant :

Les empereurs mandchous

« Ho Chen est privé de sens moral ; on ne peut le considérer comme un être humain. Sa lâche trahison du trône et sa cruelle oppression du peuple l'ont mis au niveau des rebelles de l'Ouest. Infatué de lui-même, il ne connaît plus aucune loi, divine ou humaine ; basement ingrat, il se complaît dans le crime. Je demande la faveur de conseiller qu'il soit condamné à la mort lente. Je me suis assuré aussi que, dans son arrogance usurpatrice, il s'est construit à Tchi-chou un sépulcre seigneurial, égal aux tombes impériales par la magnificence.

Ayant reçu ces avis hautement impartiaux des vice-rois et des gouverneurs de province, Kia-k'ing (dont le talent de réitération essoufflante surpassait même celui de Yong-tcheng) fit une fois de plus la récapitulation des crimes de Ho Chen. Il en décrivit vingt avec un grand luxe de détails et fit observer qu'il y en avait d'autres encore, bien que toute la Cour sût que le crime essentiel du ministre déchu était son énorme fortune. Une fois ^{p.158} de plus, posant pour la galerie et la postérité, le monarque indigné pria la Cour de délibérer sur la sentence appropriée.

À propos du compagnon d'infortune et complice de Ho Chen, Fou Tch'ang-ngan, il observe :

« Le grand-père, le père, l'oncle et les frères de Fou Tch'ang-ngan ont tous reçu du trône des honneurs héréditaires. Fou Tch'ang-ngan lui-même servit pendant des années le Conseil général ; ses rapports journaliers avec Ho Chen étaient des plus étroits. Il savait fort bien la nature des honteux appétits de Ho Chen ; de plus, comme il était sans cesse le conseiller intime de mon père, ayant le privilège d'approcher sa personne quand il était seul, il aurait pu, s'il l'avait désiré, informer feu Sa Majesté des dessins traîtres et ambitieux de Ho Chen, et mon père eût compris qu'un tel avertissement, fondé sur une connaissance profonde de la question, était digne de confiance et de sérieuse attention. En ce cas, il n'est

Les empereurs mandchous

pas douteux que Ho Chen eût, depuis longtemps, subi la peine de mort et l'État n'aurait pas eu alors à déplorer le présent état désastreux des affaires.

S'il pensait réellement que le choc d'une pareille révélation pût être dangereux pour mon père âgé, pourquoi Fou Tch'ang-ngan ne m'en a-t-il pas informé ? Mais pendant les trois ans qui se sont écoulés depuis mon accession, il n'a pas soufflé une syllabe à propos des fautes de Ho Chen ; son silence prouve sa complicité. S'il avait seulement fait allusion devant moi aux crimes de Ho Chen, je l'aurais épargné aujourd'hui. Mais en fait, l'inventaire de ses biens confisqués, tout en étant considérablement inférieur à celui de Ho Chen, révèle un actif bien supérieur à dix millions de taels, ce qui est certainement excessif pour un homme dans sa situation. Sa rapacité sans remords n'est dépassée que par celle du principal coupable. J'ordonne donc que les deux ^{p.159} cas soient traités de la même façon, et qu'un rapport soit dressé en conséquence.

Le 17, quinze jours après la mort du vieil empereur, les Grands secrétaires et les ministres présentèrent leur rapport. Beaucoup d'entre eux devaient leur avancement à Ho Chen, mais le navire sombrait et les rats se hâtaient de le quitter. Les amis du ministre renversé tombèrent sur lui, nul n'étant si pauvre qu'il eût encore à le ménager. Ils conseillèrent au trône d'infliger la mort lente à Ho Chen et la décapitation à Fou Tch'ang-ngan, le premier étant convaincu de haute trahison et le second ayant été son complice. L'usurpation du pouvoir suprême dont s'était rendu coupable Ho Chen constituait, déclarèrent-ils, un crime capital, lui interdisant d'espérer l'indulgence de la loi.

Kia-k'ing avait donc observé les convenances hypocrites et sauvé la face à la manière orthodoxe, en mettant sur sa Cour la responsabilité nominale de l'assassinat officiel de Ho Chen et le pillage de sa grosse fortune. Son but étant de s'emparer des richesses mal acquises par le malheureux ministre, il pouvait se permettre de se dispenser de la mort

Les empereurs mandchous

lente, pourvu qu'une mort quelconque lui fût infligée. Son décret suivant eut donc la grâce de prendre en considération « les inconvénients d'exécuter le premier ministre d'État comme un traître ordinaire, sur la place publique », et, puisque la Cour était en deuil, il lui accordait le privilège du suicide, « en signe de haute faveur et par égard pour la dignité de la nation ». Quant à Fou-Tch'ang-ngan, « comme tous ses biens ne se montent pas au dixième de ceux amassés illégalement par Ho Chen, sa peine est commuée en emprisonnement, en attendant la décapitation ¹. » Par un raffinement de clémence, l'empereur ordonna que Fou-Tch'ang-ngan soit conduit sous ^{p.160} escorte dans la prison de Ho Chen et là, contraint d'assister, à genoux, au suicide de son ancien chef, après quoi il fut escorté de nouveau dans sa prison.

Le frère de Ho Chen, Ho Lin, avait reçu de Sa Majesté K'ien-long un duché héréditaire en reconnaissance de ses services méritoires au Thibet, et son nom avait été inscrit parmi ceux des héros de la dynastie dans un sanctuaire latéral du temple des Ancêtres. Kia-k'ing, après des allusions méprisantes sur la capacité et la carrière de Ho Lin, lui fit retirer son duché et fit démanteler et renverser son tabernacle dans l'auguste compagnie des héros nationaux ².

L'un des fils de Ho Chen avait épousé une princesse impériale, la sœur de Kia-k'ing, et comme il eut été contraire à la dignité de la famille impériale de le réduire au rang de plébéien, il fut autorisé à conserver un comté héréditaire, à condition qu'il demeurerait dans sa résidence et se conduirait avec circonspection. D'autres membres de la famille furent dégradés et tout le clan fut rayé de la plus haute bannière mandchoue — à laquelle K'ien-long l'avait promu — et reçu l'ordre de réintégrer la division rouge uni.

¹ Sentence équivalant à l'emprisonnement à vie.

² Aux yeux des orthodoxes, Kia-k'ing atteignit par cet acte les plus bas fonds de l'impiété filiale, et devint un criminel devant Dieu et devant les hommes. Ce péché, à lui seul, suffisait à expliquer les coups du Ciel qui le frappèrent par la suite.

Les empereurs mandchous

Ho Chen affronta son destin avec la calme dignité d'un brave et d'un philosophe. Il lui fut ordonné de s'agenouiller et d'écouter l'interminable décret de Kia-k'ing lui commandant de se suicider. À la fin il dit :

— Sa Majesté témoigne de la plus haute bonne grâce ; je la remercie de sa clémence.

Puis, après avoir fait le salut *kotow* tourné vers le palais, il s'adressa à son fils et à Fou Tch'ang-ngan. À ce dernier il dit :

— Vous et moi avons servi ensemble notre vieux maître ; il est ^{p.161} conforme à l'antique usage que le ministre suive son seigneur aux neuf sources jaillissantes. Je vais maintenant assister sa sainte Majesté comme autrefois, et recevoir ses sages conseils. Le présent empereur est entouré de loyaux serviteurs et n'a que faire d'hommes tels que nous.

Il monta alors sur le dais et se pendit, attachant la boucle sans aide. Ses dernières paroles furent :

— Feu Sa Majesté sera fort indignée au palais de l'Hadès.

Ceci se passa à une heure de l'après-midi. Au bout d'une ou deux minutes, la vie s'éteignit. Lorsque la nouvelle de sa mort fut transmise en hâte à l'esprit mesquin qu'était Kia-k'ing, on le trouva à genoux devant le cercueil de son père, offrant des libations de vin propitiatoires.

Pékin était surexcité et le monde officiel était dans la terreur de proscriptions en masse, comme il s'en était vu quand l'eunuque Wei Tchou-hien détenait le pouvoir à la fin de la dynastie ming. Kia-k'ing fut poussé par ses deux frères aînés à promulguer un décret rassurant. Se sachant très impopulaire, et craignant un assassinat, il suivit ce conseil. Il dit, dans sa meilleure manière :

« Ho Chen est mort. À moins que le principal germe de mal dans l'empire ne soit extirpé jusqu'aux racines, comment mon gouvernement aurait-il pu être purifié et le monde officiel purgé de son influence corrosive ? Son cas est clos, mais il tenait à sa disposition beaucoup des postes les plus élevés, et

Les empereurs mandchous

ses partisans à Pékin sont légion. Les provinces fourmillent des parasites qui faisaient la cour à sa porte et achetaient leur ascension illégitime dans sa faveur. Si je commençais à enquêter sur chaque cas, je serai forcé de révoquer au moins soixante-dix pour cent des fonctionnaires supérieurs, ce qui est évidemment impraticable, car il serait impossible de rendre le châtement digne du crime. Les temps sont hors de leurs gonds. Il existe tant et de si ^{p.162} grands abus dans notre gouvernement que le temps me manque pour en faire la récapitulation ; j'ai cité les pires dans mes décrets relatifs à Ho Chen. Mais si mes serviteurs mésinterprètent mes intentions et se mettent à me dénoncer leurs ennemis personnels sur des bases futiles, inventant des preuves plausibles pour satisfaire de vieilles rancunes, le règne de la terreur n'aura pas de fin et nul ne sera en sécurité. Je ne désire pas être à la tête d'un parti ni permettre à mon gouvernement d'être divisé en factions rivales, chacune animée de vengeance envers l'autre.

J'ai traité Ho Chen sévèrement parce que son ambition usurpatrice mettait l'État en péril ; sa vénalité et ses intrigues souterraines étaient des fautes relativement vénielles. Quand je me décidai à frapper, je frappai promptement et sans pitié. Mais si, dans l'avenir, on veut se souvenir de l'avertissement, je suis prêt à laisser le passé au passé. Aussi je pense que nul d'entre vous n'aura d'inquiétude. Vous êtes, pour la plupart, des hommes de second ordre, mais si vous voulez vous appliquer consciencieusement au service de l'État, il n'y a pas de raison pour que vous ne vous amélioriez pas avec le temps. Quelques-uns d'entre vous, dans leur hâte, se sont égarés ; il vous faut maintenant purifier vos cœurs et vous purger de vos erreurs, dans l'espoir de devenir des membres respectables de la société, et non de simples ratés qui l'encombrent. Obéissez ceci, mon mandat, en tremblant ;

Les empereurs mandchous

laissez votre conscience en éveil vous rendre diligents à vous conformer à mon désir pour l'aube d'un jour meilleur !.

(Et bien d'autres platitudes du même ordre).

À eux seuls, les décrets de Kia-k'ing démontrent que sa première idée, à la mort de son père, fut de priver Ho Chen de ses pouvoirs et de sa fortune et cela purement par avarice et pour des raisons de vengeance. Mais ^{p.163} parce que les traditions ayant pour but de « sauver la face » et la parade fantaisiste de la justice élémentaire conservaient chez lui et chez sa Cour la forme d'un instinct atavique, le meurtre judiciaire de son premier ministre et le pillage de sa fortune devaient se faire en observant dûment les formalités de la justice répressive en honneur depuis des siècles. Il était hors de doute que lui et ses partisans immédiats, jaloux du pouvoir et de la fortune de Ho Chen, avaient comploté depuis longtemps l'accusation et la perte du favori de K'ien-long ; mais quand le moment fut venu de mettre le projet à exécution, ils eurent soin de masquer l'infamie de leur procédé par un tissu serré de justifications plausibles. Les seuls mobiles de l'empereur étaient la jalousie et la cupidité, mais, par la torture, il contraignit sa victime à les investir de la vertu d'une juste indignation.

Dans le fatras chaotique des archives du Grand conseil, récemment mises au pillage, un fragment du rapport original présenté par le Conseil sur l'accusation de Ho Chen a été retrouvé. Malheureusement la plus grande partie de ce document est perdue ; mais ce qui en reste est extrêmement intéressant. La première partie est un mémorandum des ordres de Sa Majesté, donnés verbalement, relatifs aux questions sur lesquelles devait porter l'interrogatoire du prisonnier, sous la torture s'il le fallait, par les commissaires impériaux. Il est inutile de reproduire tout ce dossier, mais les deux premières questions de l'empereur peuvent être citées comme preuve de ses intentions rapaces et sordides.

La première question était : « Parmi la masse de biens saisis dans vos diverses résidences, je vois une quantité de panneaux et de plafonds en cèdre impérial, dont l'emploi par un sujet constitue un cas

Les empereurs mandchous

grave de lèse-majesté. Tous les meubles et les décorations de ces p.164 boiseries sont l'exacte reproduction de ceux du palais de Tranquille longévité. Quel fut le but de ces actes de trahison ? Aspiriez-vous au trône ?

La réponse (réelle ou prétendue) de Ho Chen comme toutes ses autres déclarations faites au cours de « l'interrogatoire », constituait un aveu complet et humble de sa culpabilité. Il est hors de doute que s'il fit les déclarations enregistrées contre lui, c'est qu'il savait que son destin était scellé et qu'il voulut éviter, pour lui et ses persécuteurs, de nouveaux ennuis. Sa réponse à la question ci-dessus est rapportée ainsi :

« Votre esclave n'avait pas le droit d'avoir dans sa résidence privée des plafonds et des panneaux en cèdre impérial, avec des écrans et des boiseries imitant ceux du palais. Le fait est que j'envoyai un eunuque nommé Hu au palais, pour les faire copier. J'ai acheté moi-même le bois de cèdre, mais il est vrai que j'ai pris au Palais plusieurs piliers de cristal et de verre. Pour cela votre esclave mérite la mort.

La deuxième question était :

« Parmi le grand assortiment de perles et de bijoux saisi hier à votre résidence et qui a été soumis à mon examen, j'ai trouvé plus de deux cents ravissants colliers de Cour en perles. Moi, l'empereur, je n'en possède que près de quatre-vingts, y compris ceux qui ont été portés par mon grand-père et mon arrière-grand-père. Vos colliers sont trois contre un des miens. Parmi vos grosses perles solitaires il en est une beaucoup plus grosse que celle que je porte sur ma coiffure de cérémonie. Vous n'avez pas le droit d'en porter une pareille. Comment avez-vous acquis cette vaste collection ? En outre, vous avez d'immenses quantités d'autres gemmes, plus brillantes et plus grosses que celles que je possède. Cela seul n'est-il pas une preuve de votre méchante envie ?

Les empereurs mandchous

À ceci, Ho Chen répondit en donnant les noms des ^{p.165} divers fonctionnaires dont il avait reçu des présents de perles et d'autres bijoux, principalement des chefs militaires.

Pour le reste, le malheureux avoua, ou fut tenu pour avoir avoué, que toutes les charges énumérées contre lui dans l'accusation de l'empereur étaient vraies. Il s'était « approprié des suivantes impériales particulièrement jolies pour son service personnel » ; il avait traversé à cheval la Ville interdite ; il avait révélé des secrets d'État et intercepté des dépêches venant du théâtre de la révolte ; il avait empêché la mission mongole de venir à Pékin, et commis bien d'autres méfaits pour chacun desquels « il méritait de mourir mille morts ».

Mais toutes ces formalités intéressantes, dans le cas d'un homme irrémédiablement condamné avant que cette comédie d'« enquête » n'ait commencé, étaient simplement un jeu accessoire, comme la Cour le comprenait fort bien ; une parade vide de la légalité, visant à servir « la vérité historique » dans les annales de la dynastie. Le but véritable de l'enquête était de faire établir par Ho Chen le montant total de ses biens et les endroits où ils se trouvaient. Sur ce point, il se montra moins franchement communicatif ; après trois « interrogatoires », la liste de ses biens comprenait 60 millions d'onces d'argent ; 27.000 onces d'or ; 56 colliers et bracelets de perles ; 456 rubis et 113 saphirs. Les grands colliers de cérémonie ne figurèrent pas sur la liste officielle parce que l'empereur les avait confisqués pour son usage personnel quand ils furent présentés à son examen. (La fameuse jaquette brodée de perles, fréquemment portée par l'impératrice douairière Tseu Hi, fut de même confisquée dans la collection de Ho Chen).

Il fallut battre Ho Chen à plusieurs reprises, et sévèrement, avant qu'il déclarât le montant total et les cachettes de sa fortune. Finalement, le huitième prince et ^{p.166} deux Grands secrétaires ayant personnellement surveillé l'« enquête », et de sévères tortures ayant été infligées, Ho Chen révéla que le plus gros de sa fortune était enterré dans son jardin, hors de la ville. Le prince Ting, un petit-fils de K'ien-long, fut envoyé le déterrer, tandis que le onzième prince et deux Grands

Les empereurs mandchous

secrétaires fouillèrent de fond en comble les résidences de la victime dans la ville. La Cour suivait la piste avec ardeur, prête au pillage.

Huit jours plus tard les chercheurs de trésor envoyèrent leur rapport. Les biens de Ho Chen étaient classés en 109 tableaux, dont 26 atteignaient la valeur totale de 223 millions de taels (approximativement, à l'époque, 70 millions de livres sterling). Ces chiffres, établis par une expertise officielle, furent cités dans un décret impérial, et peuvent être tenus pour approximativement corrects. Toute sa fortune, évaluée sur la même base, a dû atteindre environ 900 millions de taels. Le numéraire confisqué fut remis au Comité des Finances, officiellement pour la campagne contre les rebelles dans le Sseu-tch'ouen et le Houpei.

L'inventaire officiel, dans les 26 premières listes des biens de Ho Chen, concerne surtout sa résidence principale, dont Kia-k'ing, dans son zèle désintéressé pour la pureté de l'État, fit présent à son plus jeune frère, le prince K'ing ¹. Les jardins qui s'étendent à l'est, attenant au lac des Dix Pagodes (Shih ch'a hai), furent donnés à un autre de ses frères, le prince Tch'eng, et jusqu'à ces temps derniers, appartenaient à l'un de ses descendants, le beileh Siao.

Le jardin floral, offert à Ho Chen par K'ien-long lui-même, était une des merveilles de la capitale. Il ^{p.167} contenait soixante-quatre pavillons, dont certains étaient décorés des tuiles impériales jaunes ; il était flanqué de hautes tours aux quatre angles, sur le modèle des demeures impériales, ce qui devait inévitablement attirer le désastre. Dans ces tours, Ho Chen entretenait une nombreuse force de gardiens de nuits en armes, pour protéger sa vaste fortune ; il y en avait en tout 420 dans le jardin de plaisance.

À vrai dire, la fortune de Ho Chen suffisait à exciter la jalouse cupidité d'un petit esprit comme Kia-k'ing. Il est toujours dangereux d'être riche dans une Cour orientale, mais l'instinct de la thésaurisation est plus fort

¹ La moitié ouest du palais de Ho Chen appartient aujourd'hui à son petit-fils par adoption, le prince K'ing, dont la vénalité était notoire à la fin du règne de Tseu Hi. La moitié est, qui en est séparée par une rue, est le palais du prince Siao.

Les empereurs mandchous

que la peur de la mort elle-même chez une race dont l'horreur de la pauvreté semble, à travers des siècles d'une âpre lutte pour la vie, avoir atteint le degré de force aveugle d'un instinct irraisonné. La façon dont le grand homme plaçait et cachait ses richesses est typique, et ne manque pas d'intérêt pour démontrer les conditions économiques de l'époque. Aujourd'hui, le mandarin, si souvent mis au pillage, a trouvé des moyens nouveaux et plus sûrs de placer son argent — dans les dépôts fixes des banques européennes, et en immeubles dans les ports à traités ; mais jusqu'en 1900, les méthodes adoptées par Ho Chen étaient communes à la classe officielle fortunée.

D'après les 26 listes déjà citées, Ho Chen était propriétaire de 23 monts-de-piété, 13 magasins de curiosités, deux magasins de jade blanc et deux de soie. Dans son trésor de fourrures on trouva 1907 peaux de renards rares et 67.000 autres peaux. Il avait un magasin séparé pour les manteaux de zibeline et de fourrure, où l'on trouva 1.417 belles robes de zibeline et plus de 4.000 autres vêtements de fourrure, avec de grandes quantités de chaussures et de chapeaux fourrés de zibeline. Son trésor de bois précieux était un bâtiment de 22 ^{p.168} chambres, contenant 8.640 pièces des bois les plus rares. Le contenu des monts-de-piété et des magasins de curiosités, seul, fut évalué à 60 millions de taels.

Ses résidences privées étaient meublées avec une magnificence que la Chine d'aujourd'hui ne connaît que par la tradition, la magnificence de trésors d'art, accumulés pendant de longs siècles, mais qui, pillés dans des révoltes successives, ou vendus par leurs propriétaires ruinés, ont petit à petit passé aux mains des étrangers et quitté le pays pour toujours. La liste des curiosités trouvées dans la résidence principale comprenait, entre autres, les objets suivants :

- 11 trépieds de bronze de la dynastie des Han.
- 18 trépieds de jade.
- 711 tablettes à encre anciennes (quelques-unes de la dynastie des Sun).
- 28 gongs impériaux, en jade.
- 10 sabres japonais anciens.
- 38 pendules européennes, rehaussées de pierres précieuses.

Les empereurs mandchous

140 montres d'or et d'émail.

226 bracelets de perles.

288 gros rubis.

4.070 saphirs.

10 arbres de corail, hauts de 3 pieds 8 pouces.

22 statues de jade blanc, représentant la déesse de la miséricorde, les lohans, etc.

18 lohans d'or massif, hauts de 2 pieds 4 pouces.

9.000 sceptres ju-i en or massif, pesant chacun quarante-huit onces.

507 sceptres de jade, plusieurs d'entre eux portant gravés sur le manche des vers originaux par l'empereur K'ien-long.

3.411 petits sceptres de jade. p.169

500 paires de baguettes d'ivoire et d'or.

1 service de table en or, de 4.288 pièces.

1 autre semblable en argent.

99 grands bols à potage en topaze.

154 grands bols en jade.

124 gobelets à vin en jade blanc.

18 plats de jade.

18 plats en topaze, de 40 pouces de diamètre.

2.390 flacons à priser en jade, cornaline et topaze.

1 bloc de jade taillé et gravé de poèmes de l'empereur ming Yung-Lo et de Sa Majesté K'ien-long, d'environ huit pieds de long ¹.

Même les cuvettes, bassines et ustensiles de chambre dans la maison du grand homme étaient en or massif ou en jade, très peu étaient en argent. Il avait 23 petits écrans d'or massif et 40 d'or et de laque ; 24 plus grands en laque ; 144 divans décorés d'or et de laque, enrichis de pierres précieuses. Enfin, dans le seul trésor de sa maison et dans les cachettes du jardin, on trouva des lingots d'or pour 35 millions de tael, ainsi que 28.000 pièces de joaillerie, grandes et petites ².

¹ Cet objet de valeur est actuellement au musée Métropolitain à New-York ; il fut pris dans les appartements de Tseu Hi au palais d'Été par un officier des armées alliées en 1900, et vendu par lui à un connaisseur et diplomate américain. Le Vieux bouddha tenait beaucoup à cet objet et fut désolée, à son retour d'exil à Pékin, en janvier 1902, de découvrir qu'il avait été pillé.

² Il est intéressant de noter que l'estimation des biens de Ho Chen dans ces 26 listes — environ le quart de sa fortune — prise au cours du change de l'époque, suffisait à payer toute l'indemnité des Boxers.

Les empereurs mandchous

Il n'est pas étonnant que les fonctionnaires de la Cour aient mis tant de zèle à établir ces listes intéressantes, et que Sa Majesté Kia-k'ing ait chargé ses propres frères (sous l'œil vigilant des Grands secrétaires) d'établir le compte-rendu complet d'un aussi magnifique butin. Une fois terminé le travail des pilleurs ^{p.170} impériaux, l'empereur écarta toutes allusions nouvelles à la question, ou sur le sort ultérieur des biens de Ho Chen. Pourtant, quelques quatre mois après sa mort, un certain Sa, lieutenant-général d'un corps de la Bannière, risqua un mémoire disant que des fuites s'étaient produites dans l'établissement de l'inventaire officiel, que de nombreux trésors étaient encore cachés et qu'une bonne partie s'était égarée, en pots de vin, dans les poches des commissaires impériaux qui avaient « examiné l'affaire ». L'empereur répondit par un édit, assurant l'auteur du mémoire qu'il devait se tromper (Kia-k'ing n'avait nullement l'intention de museler le bœuf qui moulait un si bon grain). À nouveau, le membre de la Bannière, dénué de tact, revint à la charge, dans l'espoir évident d'être bien récompensé pour son zèle. Il déclara que les comptes du trésor de Ho Chen avaient été tenus par quatre femmes-secrétaires et que l'interrogatoire de celles-ci amènerait bien des choses à la lumière. Mais Kia-k'ing n'avait plus besoin de lumière sur ce point. Son décret, réprimandant le malheureux Sa, est intéressant à lire. Le passage suivant est extrait des derniers paragraphes :

« Hier Nous avons chargé le prince Tch'eng, assisté de l'auteur du mémoire, de convoquer les quatre femmes-secrétaires pour une enquête, de façon à éclaircir l'affaire sur-le-champ. Le résultat, comme Nous l'attendions, est que, toutes, elles nient l'existence d'autres trésors. Notre première idée que les informations de Sa Pin-tu étaient purement fictives se trouve donc amplement justifiée.

Aucun des princes ou ministres n'a jamais suggéré devant Nous qu'une partie des trésors de Ho Chen eût été détournée en secret. Il appartenait à Sa Pin-tu de se libérer de ses soupçons fantaisistes, qui indiquent clairement son idée que

Les empereurs mandchous

Nous sommes animés par des ^{p.171} motifs d'avarice et que Nous désirons accumuler une grosse fortune pendant notre règne. Dans sa folie, il s'est imaginé qu'il Nous ferait grand plaisir et Nous intéresserait vivement avec des histoires de nouveaux trésors à découvrir.

Qu'il soit proclamé maintenant que la seule raison de la confiscation des biens d'un ministre est de donner un avertissement solennel aux fonctionnaires rapaces. Nous n'avons nullement l'intention de commencer une proscription en masse, afin de drainer vers les coffres impériaux de nouveaux biens mal acquis. Le montant véritable des trésors de Ho Chen Nous est absolument indifférent ; Nous pensons seulement à venger le principe de l'honnêteté officielle. Même en supposant un moment qu'une large part des biens de Ho Chen reste encore introuvée, et a été illégalement soustraite au profit d'autres individus privés, Nous ferions la réponse évidente que la cachette ne saurait être éloignée et que, quel qu'en soit l'acquéreur, elle demeure accessible en cas de besoin. Son propriétaire actuel ne saurait la cacher indéfiniment ou la faire disparaître ¹.

Pourquoi Nous troublerions-nous donc à faire un trop méticuleux inventaire, ou à permettre de nouveaux développements de l'enquête, qui donneraient l'impression d'une extorsion rapace ?

Ainsi donc, Ho Chen mourut à cause de sa grande fortune, et tous ses trésors furent dispersés. Kia-k'ing fit son travail consciencieusement. Un mois après la proscription et le châtement de la famille du défunt ministre, alors qu'il faisait le compte des dépouilles, l'un de ses frères, le prince Ting ², découvrit un autre collier ^{p.172} de

¹ Le sens de ces paroles était évident ; elles donnaient à entendre indirectement aux intéressés que Sa Majesté avait des soupçons sur le partage du butin et qu'elle en désirait une plus large part, ce qu'elle obtint.

² L'aîné des petits-fils de K'ien-long.

Les empereurs mandchous

Cour magnifique, en perles, dont il n'avait pas été fait mention au cours de l'interrogatoire de Ho Chen. C'était son trésor favori et le régal de ses yeux. Bien qu'incapable de déguiser sa joie à cette découverte, Kia-k'ing adresse un dernier coup dépité au fils de Ho Chen, son propre beau-frère, pour n'en avoir pas révélé l'existence. Son décret révèle un abîme de mesquinerie incroyable, et peut être cité avec à propos comme le dernier mot de l'histoire de Ho Chen.

« Après avoir exposé la corruption et les crimes abominables de Ho Chen, Nous avons chargé le prince Ting de faire un nouvel inventaire de ses biens. On Nous informe à présent que ses collègues commissaires et lui ont découvert un collier impérial de Cour, en perles, qu'il a soumis à Notre examen. En contemplant cet objet Nous sommes stupéfaits, d'autant plus qu'un collier de Cour en perles ne peut être porté que par un empereur, et que nul sujet du trône n'est autorisé même à en posséder un. Si l'on prétend maintenant que Ho Chen entendait l'offrir en hommage, nous répondrons qu'en ce cas les perles n'auraient pas été enfilées sur un fil jaune foncé. Nous sommes convaincu qu'il entendait le conserver pour lui-même.

Nous ordonnons donc au prince Ting de faire une enquête dans la domesticité de Ho Chen, dont plusieurs membres ont déclaré que si Ho Chen ne portait jamais ce collier en plein jour, il le mettait souvent le soir, quand nul étranger n'était présent et qu'il se contemplait alors dans le miroir avec une satisfaction évidente. Il prenait diverses poses, souriait et se parlait à lui-même, marchant dans la pièce, imitant la démarche de feu Sa Majesté et même sa voix sacrée. Ses paroles étaient généralement indistinctes, mais les témoins déclarent qu'ils entendaient le mot « Chen ». (le « Nous » impérial), comme si vraiment il se croyait l'empereur.

p.173 Nous sommes convaincu qu'il nourrissait le dessein d'usurper le trône. Si ces faits Nous étaient parvenus avant le dix-huitième jour de la première lune, Nous aurions sûrement

Les empereurs mandchous

ordonné la décollation de Ho Chen, même si Nous lui avons épargné la mort lente et l'écartèlement.

Quoiqu'il en soit, il lui a déjà été permis de se suicider et ainsi d'échapper à la peine suprême de l'exécution en public. Nous n'ordonnerons donc pas que son corps soit coupé en morceaux.

Quant à son fils, Feng Sheng-iu-te, mari d'une princesse impériale, s'il avait su l'existence de ce collier et avait négligé de Nous en informer, Nous aurions ordonné son écartèlement comme complice. Mais un examen très rigoureux n'a rien obtenu d'autre de lui que le démenti répété de tout soupçon de son existence, et, dans Notre grâce, il Nous plait à ordonner qu'aucun interrogatoire nouveau ne soit fait. Néanmoins, Nous ne pouvons lui permettre de conserver son rang héréditaire ; Nous le privons donc de son comté ancestral, lui permettant simplement de ne conserver que son brevet de ministre suppléant de Sa Majesté. Le prince Ting a fait preuve d'une grande énergie dans l'enquête sur les biens de Ho Chen, et sera déféré au ministère compétent pour déterminer une récompense appropriée.

@

CHAPITRE VII

Kia-k'ing : Le commencement de la fin

@

L'exemple et les résultats de la vénalité de Ho Chen, et la présence dans de nombreuses capitales de la province de ceux qui avaient étudié l'art du gouvernement sous son patronage et sa direction, produisit rapidement ^{p.174} des symptômes non équivoques de démoralisation dans les services publics, qui, à leur tour, répandirent l'agitation et la désaffection parmi le peuple. Les mandarins qui gouvernaient sous Kia-k'ing furent notoirement inférieurs, en capacité et en caractère moral, à ceux qui avaient occupé les postes élevés sous K'ien-long. En Chine, plus que dans toute autre pays, à cause de la solidité des traditions du gouvernement patriarcal, les idées et les actes des masses reflètent à un haut degré les qualités morales de la classe officielle. Le peuple chinois a ceci de commun avec le reste de l'humanité qu'il ne saurait être moralisé par actes du Parlement, ou rendu sage par l'inauguration de la République ; mais en ce qui concerne le maintien de l'ordre public et la recherche du travail par préférence au pillage, il subit largement l'influence des qualités ou des défauts moraux de ceux qui exercent l'autorité sur lui. Si Kia-k'ing avait été un homme de la même trempe que son père ; s'il avait poursuivi et dépouillé Ho Chen et d'autres coupables par sentiment du devoir et pour la purification de l'État, les services publics se seraient, sans aucun doute, guéris du poison de la corruption et de la vie débauchée dont K'ien-long, devenu vieux, avait laissé Ho Chen l'infecter. Mais, sauf pour les questions de vengeance personnelle et de cupidité, Kia-k'ing ne manifesta ni initiative ni intelligence. Rapace, soupçonneux et totalement insincère, il lui manquait la fermeté et le sentiment de la justice nécessaires pour faire un maître bienfaisant de la Chine. Ses fonctionnaires, dans leur administration des provinces, imitaient fidèlement les méthodes de leur souverain. Résultat : l'esprit de révolte, toujours latent parmi les

Les empereurs mandchous

masses de la population grouillante de la Chine, qui se manifesta au début de son règne, continua de grandir et de se répandre, jusqu'à devenir une maladie chronique du corps ^{p.175} politique et une indication certaine de la fin prochaine du pouvoir mandchou. Les fonctionnaires, civils et militaires, que K'ien-long eût révoqués et exécutés pour avoir failli à supprimer les révoltes locales, virent Kia-k'ing les laisser semer de nouveaux germes de désaffection, par des proscriptions massives et aveugles des riches, toutes les fois qu'une insurrection leur fournissait le prétexte de remplir leurs poches. Et Kia-k'ing partageait ce butin, tout en se lamentant sur les néfastes destinées de son pays en des décrets pleins de platitudes.

L'insurrection de la société du Lys Blanc dura huit ans et amena la dévastation de quatre provinces avant que le nouvel empereur ne se sentît fermement établi sur le trône. Elle se calma finalement en 1807, après des exécutions en masse dans les districts suspects ; mais en 1812, un attentat contre la vie de l'empereur eut lieu à Pékin. Il révéla l'existence d'une autre association antimandchoue très répandue, et prépara le gouvernement au choc violent que la société secrète de la « Raison Céleste » complotait déjà dans le Honan.

L'assassin était un Mandchou nommé Tch'eng Tö, cuisinier de la maison impériale. Attendant l'empereur sur la route du palais d'Été, il se précipita soudain sabre en main sur le palanquin. Les porteurs, en le voyant, laissèrent tomber la chaise et prirent la fuite ; les gardes du corps semblaient paralysés de peur et le monarque terrifié s'effondra, évanoui. Il aurait été tué sans aucun doute si un officier de la garde n'était venu à ses côtés, au galop, juste à temps pour maîtriser son agresseur.

Kia-k'ing, soupçonnant que l'assassin avait été soudoyé par des parents du défunt Grand secrétaire, Ho Chen, le fit interroger avec tous les raffinements d'une torture lente, mais ne put rien en tirer qui prouvât l'existence d'un complot. Tout ce que l'homme voulut bien dire fut :

Les empereurs mandchous

— Si mes plans avaient réussi, nul d'entre vous ne ^{p.176} serait où il est en ce moment.

Il fut enfin mis à mort par un lent découpage en tranches, après que ses deux fils eussent été décapités sous ses yeux.

Les annales de la dynastie ne contiennent aucune explication de cet attentat contre la vie de l'empereur ; pourtant on a des preuves que Tch'eng Tö appartenait à une bande de conspirateurs qui, l'année suivante, firent une tentative pour se saisir du Palais et renverser la dynastie. Les faits furent portés à la connaissance du gouverneur du Shantung, dans un rapport envoyé par le magistrat de district de cette province, qui avait arrêté l'un des chefs de la conspiration, et lui avait arraché l'aveu que Tch'eng Tö avait été un membre de la bande. Le gouverneur estima plus sage d'observer un silence discret sur cette affaire, de peur que Kia-k'ing ne le punît pour n'avoir pas découvert et détruit la conspiration dès le germe. Elle était évidemment organisée par quelqu'un de la faction de Ho Chen, agissant de concert avec les sociétés anti-dynastiques en province.

Ce fut le quinzième jour de la neuvième lune, en l'année 1813, qu'une force considérable d'hommes en armes se fraya une route dans le Palais et, pour un temps, en occupa les portes. Leurs plans pour obtenir accès dans la Ville interdite étaient bien posés, mais comme il arrive ordinairement aux révoltes chinoises, ils n'avaient pas de chef capable et, une fois entrés sur le territoire impérial, ils n'avaient pas de plan d'attaque concerté. Kia-k'ing était alors absent, en route pour célébrer un sacrifice au tombeau de son père. Le décret qu'il rendit ultérieurement sur cette affaire expose les faits essentiels assez exactement, comme suit :

« Sans avertissement, à midi, au quinzième jour de la neuvième lune, une bande de rebelles a osé pénétrer dans le Palais par la porte du Tonnerre d'azur, où elle fut repoussée victorieusement par les eunuques. Une ^{p.177} heure plus tard, une autre bande grimpa par-dessus les murs intérieurs de la

Les empereurs mandchous

Ville interdite et pénétra dans le Palais, où mon fils, Mien Ning ¹, était à ses études. Voyant le danger, le prince ramassa une carabine et tira son sabre. Il avisa le meneur des rebelles, qui, un drapeau blanc à la main, dirigeait les opérations. Mon fils se reconnaît coupable de présomption intempestive en ayant tiré, mais il ajoute que la situation était désespérée. Il a agi avec un courage véritable et du bon sens, très remarquable chez un jeune prince encore à ses études ². L'alarme n'eut pas plus tôt été donnée, qu'il se précipita dehors, tuant deux autres rebelles, et par son action rapide fit disperser la bande en déroute. Malgré cela, mon fils s'excuse de sa présomption en des termes qui témoignent d'un bon goût et d'une modestie admirables. Je puis à peine guider le crayon tandis que j'écris, car mes yeux sont brouillés de larmes tant je suis fier de sa conduite. L'enceinte sacrée de la Ville interdite contient les tablettes des esprits de mes ancêtres et de mon père ; l'impératrice consort y vit actuellement. Mon fils en a bravement défendu la sainteté et s'est acquitté avec une rare loyauté d'un devoir filial. Je lui confère le titre de prince du premier rang, avec celui de « Sage », et double ses émoluments, qui s'élèveront à 12.000 taels par an. Mon troisième fils, Mien K'ai, mérite aussi un éloge pour l'aide qu'il a apportée. Quand mes ministres montrent du mérite, je les récompense comme une chose allant de soi. De même, bien entendu, si mes fils déploient courage et loyauté, je ne saurais me dispenser de reconnaître leurs mérites comme il convient. Cela n'est que juste et j'espère que mes ministres ^{p.178} le comprendront et seront inspirés d'une bravoure égale.

¹ Qui régna plus tard sous le nom de Tao-kouang.

² Le prince avait alors trente et un ans. Instruit par l'exemple de la famille rebelle de K'ang-hi, Kia-k'ing le garda, lui et ses frères, en tutelle bien plus longtemps que de coutume. Bien que marié à l'âge de quatorze ans, il n'eut pas une maison séparée avant 1816.

Les empereurs mandchous

« Un nouveau mémoire de mon frère le prince Yi, et d'autres, rapporte que l'attaque fut brisée à trois heures de l'après-midi ; le nombre des rebelles pris vivants se monte en tout à deux cents. J'observerai cependant que la liste de leurs noms ne mentionne que trente et une personnes et j'aimerais savoir ce que sont devenus les cent soixante-neuf autres. Ce mémoire manque de clarté d'une façon déplorable.

Mon frère, le prince Tch'eng, après avoir interrogé plusieurs des rebelles, apprend qu'il y en a encore une bande d'environ cinq cents hors de la Ville Impériale, mais il ne dit pas s'ils ont pris part aux troubles, ni comment leur présence fut révélée. Je désire être renseigné sur ce point. À l'occasion d'une si soudaine irruption de risque-tout, qui ont osé pénétrer dans l'enceinte sacrée et rôder dans la cuisine impériale, les princes et les ministres ont montré un courage remarquable. Ceux qui ont fait des arrestations dans l'enceinte intérieure du palais sont dignes des plus hauts éloges ; viennent ensuite, en ordre de mérite, les défenseurs de l'enceinte extérieure. Dans la distribution des récompenses et des honneurs, ceux qui furent tués en repoussant l'attaque seront inclus dans la première catégorie ; ceux qui ont été grièvement blessés, dans la seconde ; et ceux qui l'ont été légèrement, dans la troisième. Tous les noms doivent être donnés, sans distinction de rang, et aucun favoritisme ne sera toléré. À mon arrivée, mon deuxième fils m'attendra à l'intérieur de la porte du Palais et se prosternera en hommage pour l'honneur que je lui ai fait. Il est dispensé d'attendre le cortège hors de la ville.

Kia-king décommanda sa visite aux tombeaux et se hâta de revenir à Pékin. Dans un décret caractéristique, édictant les peines, il fit les remarques suivantes sur les causes de la démoralisation nationale :

p.179 Ma dynastie règne sur cet empire depuis cent soixante-dix ans ; mes glorieux ancêtres ont, chacun à son tour, témoigné une affection bienveillante pour leurs sujets, les

Les empereurs mandchous

traitant toujours comme des enfants bien-aimés. Nulle plume ne saurait décrire leur sage vertu et leur justice. Il se peut que je ne sois pas parvenu à atteindre leur degré de perfection ; mais je n'ai pas été un souverain cruel et avide. Ce désastre soudain est inexplicable pour moi ; je pense qu'il est une preuve de mes faibles mérites et la punition de mes nombreuses offenses. La révolution a éclaté subitement, mais elle a dû être préparée depuis longtemps. Le péché habituel de mes fonctionnaires peut se résumer en ces mots : « l'habitude incorrigible de remettre au lendemain ». Je ne cesse de vous mettre en garde, à tel point que mes lèvres en sont gercées et ma langue desséchée ; mais vous n'y prenez pas garde et vous continuez à gouverner de la vieille méthode négligente. C'est pourquoi une calamité nous est arrivée, calamité sans précédent sous cette dynastie ni sous aucune autre, calamité infiniment plus grave que l'épisode qui s'est produit sous les Ming, lorsqu'un homme armé d'un gourdin attenta à la vie de l'héritier présomptif de Wan Li. Je ne puis supporter d'en parler plus longtemps. Tout ce que je puis faire est de me repentir de mes erreurs, et de purifier mon cœur afin, d'une part, de témoigner au ciel ma reconnaissance et, de l'autre, de diminuer la désaffection de mes sujets envers leur souverain.

Si vous, mes fonctionnaires, voulez servir vraiment et loyalement ma grande dynastie mandchoue, il vous faut redevenir semblables aux enfants et travailler avec zèle pour l'État, afin de racheter mes erreurs et de réformer les habitudes du peuple. Si pourtant il vous plaît mieux de croupir dans la dégénérescence, vous feriez mieux, dans ce cas, de vous démettre de vos ^{p.180} coiffures officielles et de chercher refuge dans la retraite pour le reste de vos jours. Cessez d'accepter avec calme les émoluments et les épices de vos charges, comme celui qui conduit le deuil et qui prend la place

Les empereurs mandchous

du corps et préside le banquet funéraire avec une nonchalance digne, car ainsi vous ne ferez qu'accroître la culpabilité de votre empereur. J'ai écrit jusqu'à maintenant, mais les larmes jaillissent et tachent le papier. Que ceci soit publié partout.

Le nom du principal conspirateur était Lin K'ing, dont l'influence sur les nombreux adhérents de la société des Principes Célestes semble avoir été (comme celle des chefs Boxers en 1900) surtout mystique et religieuse. Son but avoué était la fondation d'une dynastie nouvelle avec lui-même comme chef envoyé par le Ciel à la Chine. Des préparatifs étaient faits pour un soulèvement général le quinzième jour de la huitième lune intercalaire ¹ ; mais le complot fut découvert en avril 1812 par le préfet mandchou de Tamsui, à Formose, qui arrêta l'un des chefs, pendant qu'il prêchait la sédition anti-dynastique. Cet homme dévoila les projets de la société secrète et dénonça Lin K'ing comme son chef. Le préfet avisa le gouverneur de la conspiration, mais celui-ci ne fit rien pour avertir Pékin, de peur de se créer lui-même des difficultés.

La veille de l'attaque sur le Palais, un inspecteur de la police à Lou K'ou-kiao, à six milles au sud-ouest de Pékin, envoya un message urgent au gouverneur de la ville, l'informant que Lin K'ing avait donné des ordres à ses hommes d'entrer dans la capitale le lendemain matin. De nouveau le gouverneur, craignant de faire courir des nouvelles alarmistes, ne prit aucune mesure.

Le résultat de l'enquête et les témoignages des ^{p.181} prisonniers révélaient que plusieurs des eunuques avaient participé au complot. Le décret de Kia-k'ing à ce propos est d'autant plus intéressant qu'il révèle la démoralisation croissante de la maison impériale. Le voici :

« Avant l'attaque du Palais, des individus séditieux avaient été arrêtés dans le Shantung et le Honan, sous l'accusation

¹ La 8^e lune intercalaire semble spécialement choisie par les astrologues des sociétés secrètes pour les rébellions.

Les empereurs mandchous

d'avoir assassiné des fonctionnaires. À l'interrogatoire, ils ont avoué faire partie de la société des Principes Célestes et que leur chef, Lin, se cachait à Pékin. J'étais sur le point d'ordonner son arrestation quand la Ville interdite fut envahie par des rebelles en armes, qui tous ont été capturés. On apprit que leur chef, ledit Lin K'ing, se cachait dans un village près de Pékin et il fut capturé. Il a reconnu être l'instigateur et l'organisateur de la conspiration. Il répandait des doctrines traîtresses et complotait mon assassinat ; sa culpabilité est haïssable à l'extrême. Je suis profondément reconnaissant au Ciel et à mes ancêtres d'avoir frustré ses desseins et j'ai ordonné qu'il soit puni avec toute la rigueur de la loi. Je suis stupéfait d'apprendre que plusieurs eunuques, Lin Te-ts'ai et d'autres, appartenaient à cette secte sacrilège. Que des créatures employées au Palais osent se joindre à une société si pernicieuse et se rendent complices de sa trahison en ouvrant les portes aux rebelles, témoigne d'une culpabilité sans précédent. Les eunuques arrêtés seront examinés séparément, sous la torture, et toute la vérité leur sera extorquée, sans faux-fuyants ou faux témoins. Ces eunuques coupables seront tous condamnés à être démembrés, et, bien entendu, leurs familles partageront leur sort. Le chef des eunuques rebelles, Lin Te-ts'ai, sera gardé jusqu'à mon retour au palais, pour que je l'interroge moi-même avec son principal complice. Quand je les aurai questionnés rigoureusement, ils seront punis de la mort lente.

p.182 Le lendemain matin, Kia-k'ing rentra dans Pékin, saisissant l'occasion pour se montrer au peuple à cheval au lieu d'être porté dans le palanquin impérial. Il se mit immédiatement à la tâche agréable d'examiner les coupables sous la torture. Les noms d'autres agitateurs furent révélés, et les visées de la société, qui était franchement anti-mandchoue, dévoilées. À certains égards ses méthodes et son rituel ressemblaient à ceux des Boxers en 1900.

Les empereurs mandchous

Après avoir ordonné l'écartèlement des principaux criminels, l'empereur enregistra ses intentions sur la question des eunuques dans le décret suivant :

« J'ai examiné personnellement les eunuques coupables, qui m'assurent qu'ils n'avaient pas de complices dans leurs crimes. Ils sont sept en tout. Il y a plusieurs grades d'eunuques ; tous ceux qui sont attachés à ma personne sont d'une conduite irréprochable. Ceux qui sont actuellement condamnés ont été employés au Palais dans les postes les plus humbles et n'ont jamais approché ma présence. Leurs noms me sont inconnus et ils n'ont jamais fait partie de ma suite au palais d'Été. Néanmoins, les eunuques en chef sont très en faute pour n'avoir pas exercé un contrôle plus vigilant. Quand j'ai demandé aux coupables pourquoi ils avaient médité la trahison, tous baissèrent la tête et gardèrent le silence. Je leur demandai alors si je les avais jamais mal traités ; à quoi ils répondirent :

— Votre divine bonté est infinie, comment pourrions-nous nourrir de mauvais sentiments contre vous ?

Ils ne faisaient que répéter : « Seigneur Bouddha » (voulant dire moi-même), « sauvez-nous ». Il est vraiment triste qu'ils se soient laissés corrompre par de mauvaises influences en dehors du Palais. À l'avenir, les eunuques ne pourront en sortir, sauf pour un temps limité et seulement par groupes de trois ou quatre. J'espère ainsi empêcher les intrigues souterraines et les ^{p.183} visites aux demeures des fonctionnaires. Je suis heureux de penser que la faute de ces monstres à tête de chouette n'est partagée qu'entre un très petit nombre d'entre eux. Les autres eunuques devraient être reconnaissants pour la bonté de leur maître et se garder d'entretenir des craintes et des soupçons indignes. Je ne punirai jamais un innocent. Que ce décret soit inscrit dans les annales de mon palais.

Les empereurs mandchous

Le sixième jour de la prochaine lune sera l'anniversaire de ma naissance, mais j'ai perdu contenance devant les événements récents et je n'ai plus le cœur de recevoir des félicitations. Les révoltes font rage et les sectes séditeuses prospèrent ; comment aurai-je le cœur aux réjouissances ? Ce serait l'ombre sans la substance. Vous avez eu coutume de m'offrir des sceptres de jade porte-bonheur, que j'ai invariablement renvoyés aux donateurs. Le dernier complot ne présage certes pas « bonne chance », et je prie mes dignitaires de ne plus m'offrir de talismans. Je regrette que vous ayez encore le désir de célébrer mon anniversaire, mais je dois sanctionner votre demande. En attendant, j'espère que chacun d'entre vous communiera en son cœur pendant les veilles de la nuit, se demandant quelle sorte d'homme il désire être et quelles ambitions il nourrit. Ne compromettez pas vos carrières ! Ces événements m'ont fait perdre contenance et je suis las de ces perpétuelles admonitions.

[Les écrits contemporains donnent la preuve que la Cour en était lasse elle aussi, et que Kia-k'ing avait fini par compter au nombre des non valeurs.]

La démoralisation de la Cour et l'absence de qualités d'homme d'État chez l'empereur furent démontrées de façon insigne à propos de l'ambassade spéciale, sous lord Amherst, envoyée par la Grande-Bretagne l'été de 1816, afin d'établir avec Pékin de meilleures relations p.184 commerciales à Canton, où des difficultés sérieuses avaient surgi entre les agents de la compagnie des Indes Orientales et les autorités chinoises. L'histoire de cette mission et les raisons qui conduisirent à son échec ont été décrites en détail dans le *Journal* d'Ellis (Londres, 1817) et dans d'autres ouvrages. Qu'il suffise de dire que la largeur de vue qui permit à K'ien-long d'accorder une dispense de la cérémonie du *kotow* dans le cas de l'ambassade de lord Macartney manquait chez son successeur, ignorant et arrogant. La force militaire de la Chine avait considérablement déchu durant les vingt ans qui s'étaient écoulés

Les empereurs mandchous

depuis le temps de lord Macartney, mais la vanité suffisante de sa classe dirigeante s'était accrue avec sa corruption et son incapacité. La vérité de ces constatations est révélée suffisamment par les édits de Kia-k'ing relatifs à la mission de lord Amherst.

Pendant la septième lune (fin août) de 1816, le point de vue officiel chinois fut exprimé en ces termes dans un décret impérial :

« Mandat impérial au roi d'Angleterre : attendu que votre pays, pourtant situé loin au-delà des vastes mers, était sincèrement désireux d'atteindre aux bénédictions de la civilisation, la cinquante-huitième année du règne de K'ien-long, quand mon saint père était sur le trône, vous avez envoyé une mission spéciale pour rendre hommage à l'empereur. À cette époque, votre ambassadeur se conforma très respectueusement à la cérémonie exigée de lui avec le plus grand respect et ne se rendit coupable d'aucune infraction au décorum ni à l'étiquette ¹. Ce fut donc son grand privilège de recevoir avec révérence la gracieuse bonté de feu Sa Majesté.

p.185 Il fut admis en sa présence, convié à un banquet et il reçut de nombreux présents.

Vous envoyez aujourd'hui une autre mission portant un mémoire et une offrande de vos produits. Votre hommage respectueux a rencontré mon approbation et je fus heureux de la venue de votre mission. J'ai examiné les détails du cérémonial adopté dans la précédente occasion, et j'ai ordonné à ma Cour de préparer la réception par moi-même de votre envoyé spécial, et j'ai commandé un banquet et des présents, exactement suivant le cérémonial prescrit par feu Sa Majesté. À l'arrivée de la mission à Tien Tsin, je donnai l'ordre qu'un banquet y soit donné en mon nom. À ma grande surprise, votre ambassadeur, en exprimant ses remerciements, omit de se

¹ Ceci est une altération voulue de la vérité. La cérémonie du *kotow* fut expressément écartée par K'ien-long, après de nombreux et futiles efforts de la part de ses ministres pour persuader à lord Macartney de s'y prêter.

Les empereurs mandchous

conformer à l'étiquette prescrite. Pourtant, je me souvins qu'on ne pouvait s'attendre à ce qu'un fonctionnaire subalterne d'un pays lointain témoigne d'une grande familiarité avec les usages de nos cérémonies, et il me plut de pardonner son oubli.

J'ordonnai à mes fonctionnaires de prévenir votre envoyé, à son approche de la métropole, que son prédécesseur, votre précédent ambassadeur, la cinquante-huitième année de K'ien-long, avait dûment accompli toutes les cérémonies prescrites, y compris la genuflexion et le *kotow*. Comment aurait-on pu permettre une dérogation à cette règle dans le présent cas ? Votre envoyé répondit à mon ministre qu'il accomplirait certainement la genuflexion et le *kotow* lors de l'audience, et promit qu'il n'y aurait aucune violation de l'étiquette ¹. Mes ministres m'en avisèrent et je publiai un décret ordonnant à votre envoyé de se tenir prêt à être reçu en ^{p.186} audience le septième jour de la septième lune. Pour le huitième jour je fixai un banquet dans la salle de la Droiture et de la révélation parfaites, banquet auquel les présents devaient être offerts, après quoi votre envoyé recevrait le régal d'un divertissement dans le jardin de la Joie universelle. Le jour suivant, le neuvième, il devait être reçu en audience d'adieu et visiter le palais d'Été. Le onzième il devait se rendre à la Grande salle de la Ville interdite, pour y recevoir mon mandat et les présents qu'il devait vous apporter, après quoi il devait être reçu à un banquet par mon conseil des Cérémonies. Il devait repartir le treizième jour.

Mon ministre avisa votre ambassadeur des dates et des détails de ce programme. Le septième jour, la date fixée pour l'audience, la mission était aux portes du Palais et j'étais sur le point de prendre place sur le trône impérial, quand votre

¹ Cf. Ellis, *Journal*, p. 172. Le 27 août une note fut envoyée aux ministres de Kia-k'ing, exprimant la résolution définitive et irrévocable de lord Amherst de ne pas exécuter le *kotow*, résolution conforme à toutes ses déclarations précédentes.

Les empereurs mandchous

principal ambassadeur se déclara atteint d'un malaise subit et fut incapable de bouger. Admettant que ce pouvait être le cas, je réclamai simplement la présence des deux ambassadeurs en second, mais eux aussi s'excusèrent ensemble sous prétexte de maladie.

Une telle grossièreté est sans précédent ; néanmoins je n'infligeai nulle sévère réprimande et me bornai à ordonner leur départ immédiat de Pékin. Comme la mission n'avait pas été reçue en audience, votre mémoire, à strictement parler, n'aurait pas dû être présenté, mais je me souvins que votre pays est éloigné et que vos sentiments étaient dignes d'éloges qui vous ont poussé à Nous envoyer un mémoire et un tribut. Vos envoyés seuls sont à blâmer pour leur grossier manque de respect ; j'apprécie pleinement l'esprit de soumission révérencieuse qui vous anime. En conséquence, j'ai accepté tout votre tribut, y compris les cartes, les tableaux et les portraits et je reconnais votre dévouement. En outre, ^{p.187} afin que ma bonté se manifeste, je vous confère un sceptre de jade blanc et un de jade vert, un collier de cour, deux paires de grandes sacoches à porter à la ceinture et huit petites.

Vous vivez à une telle distance de l'empire du Milieu que ces ambassades doivent vous causer beaucoup de tracas. Vos envoyés sont, de plus, totalement ignorants du cérémonial chinois, et les zizanies qui suivent leur arrivée sont très déplaisantes à mon oreille. Ma dynastie n'attache aucune valeur aux produits du dehors ; les articles travaillés habilement et de façon étrange par votre nation ne me plaisent nullement ni ne m'intéressent. À l'avenir, ô roi, je vous tiendrai en haute estime si vous maintenez vos sujets dans l'ordre et fortifiez vos défenses nationales. À l'avenir veuillez ne plus prendre la peine d'envoyer des missions à une telle distance ; c'est une perte de temps et elles font le voyage pour rien. Si vous acceptez loyalement notre

Les empereurs mandchous

souveraineté et vous montrez soumis, il n'est vraiment pas besoin de ces visites annuelles à notre Cour pour prouver que vous êtes vraiment notre vassal. Nous publions ce mandat afin que vous vous y conformiez à perpétuité.

En 1816 l'Angleterre avait des soucis plus graves que les indignités infligées à Pékin à l'ambassade de lord Amherst et les plaintes de la Compagnie des Indes orientales à Canton, mais la Chine ne perdit rien pour attendre le jour du règlement de comptes, rendu inévitable par l'arrogance et la mauvaise foi des mandarins. Il était clair que la dignité de la Grande-Bretagne ne pouvait tolérer indéfiniment l'ignorante présomption des Chinois ni les mauvais traitements qu'ils infligeaient aux sujets britanniques. Avec l'abolition de la charte de la Compagnie des Indes Orientales, dix-sept ans après le renvoi humiliant de lord Amherst de Pékin, lord Napier parut aux portes de Canton ; ce jour-là commença la longue ^{p.188} et douloureuse épreuve de désillusion qui, par le sang et l'humiliation, allait convaincre les souverains de la Chine que leur attitude de complaisante supériorité et leurs prétentions à la domination mondiale était insoutenable.

Si l'on compare les décrets de l'empereur Kia-k'ing au sujet de la mission Amherst avec les comptes-rendus britanniques sur ce qui eut effectivement lieu à Pékin, il apparaît clairement que l'empereur et l'envoyé britannique furent l'un et l'autre délibérément dupés et induits en erreur par les fonctionnaires mandchous chargés de fixer avec lord Amherst les détails de la cérémonie de présentation. Les mandarins aveugles qui avaient conseillé au trône d'exiger le *kotow* craignaient de « perdre contenance » en ayant à avouer qu'ils n'avaient pu persuader à l'envoyé britannique d'y consentir ¹ ; aussi ils mentirent à l'empereur sur l'attitude de la mission et à la mission sur l'attitude de l'empereur, jusqu'à ce que, finalement, pour s'en tirer, il leur fallut se débarrasser des étrangers à tout prix. Ils le firent en simulant une impertinence de

¹ Cf. Ellis, *Journal*, p. 173. Il est intéressant de rappeler que, n'eût été la présence et la fermeté de sir George Staunton, qui avait été de la suite de lord Macartney à Jehol, lord Amherst aurait cédé aux Chinois et accompli le *kotow*.

Les empereurs mandchous

l'envoyé envers sa Majesté et en prenant des mesures pour faire maltraiter et insulter la mission.

Nonobstant son mandat au roi d'Angleterre, Kia-k'ing sentit qu'on lui avait gravement manqué et que le départ de la mission lui avait fait perdre un grand prestige. Il poursuivit donc, comme d'ordinaire, en réprimandant, ses ministres, dans le décret grondeur que voici :

« Au débarquement à Tien Tsin de la mission tributaire anglaise, j'ordonnai à Su-Leng-e et à Kouang Houei de donner un banquet en mon nom et de contraindre ^{p.189} les membres de la mission à en exprimer leurs remerciements en faisant trois génuflexions et se prosternant neuf fois. Si ces marques d'obéissance étaient dûment accomplies, la mission devait être conduite à Pékin, mais à la moindre faute dans l'accomplissement du cérémonial, ou s'il était maladroitement répété, les dignitaires susnommés devaient dresser un mémoire et attendre mes instructions. Les navires de l'ambassade ne devaient pas être autorisés à prendre la mer, afin d'être prêts à ramener la mission comme elle était venue. Mes ordres ont été volontairement ignorés. La mission a été conduite à Pékin et les navires sont partis sans ma permission. Cela constitue une lourde faute de service de la part de ces deux fonctionnaires.

En outre j'avais ordonné à Ho Che-tai et à Muk-denga de se rendre à T'ungchou, où ils devaient donner à la mission les instructions pour la répétition de la cérémonie. Je leur donnai jusqu'au sixième jour de la septième lune pour cela, date à laquelle la mission devait être amenée à la capitale si elle avait acquis assez d'habileté dans l'étiquette exigée ; dans le cas contraire, elle devait être dénoncée au trône, en attendant ma décision. Le cinquième jour, je reçus un mémoire vague de Ho Che-tai et de ses collègues, et le sixième, la mission fut escortée à Pékin. À 1 h 30 de l'après-midi, je pris place sur le trône dans la salle du Bon

Les empereurs mandchous

gouvernement et convoquai Ho Che-tai et Muk denga en audience. Je les interrogeai d'abord sur la répétition de la cérémonie à T'ungchou. Alors les deux dignitaires levèrent leurs chapeaux et au milieu des *kotows* répétés confessèrent que cette répétition n'avait pas eu lieu ! Je leur demandai pourquoi, en ce cas, ils n'avaient pas suivi mes instructions et dénoncé la mission au trône. Ho Che-tai répondit ¹ :

— p.190 Quand l'audience aura lieu demain, je garantis que le cérémonial sera observé en entier.

Pour cette faute ils sont responsables et tout aussi blâmables que les deux premiers dignitaires. Le matin du 7 je déjeunai et à 6 h 30 avant midi publiai un décret disant que j'étais sur le point de me rendre à la salle du Trône, où je recevrai la mission en audience. Ho Che-tai répondit d'abord :

— La mission est retardée en route ; dès qu'elle sera aux portes du Palais j'en informerai Votre Majesté.

Peu après il dit encore :

— L'ambassadeur en chef est atteint d'une grave attaque gastrique ; il sera nécessaire de retarder l'audience pour lui permettre de se remettre.

Il dit enfin :

— L'ambassadeur est trop malade pour paraître à l'audience.

J'ordonnai que l'ambassadeur soit immédiatement reconduit à sa demeure et que toute l'aide médicale lui soit fournie, après quoi je demandai la comparution immédiate du vice-ambassadeur. À cela Ho Che-tai répondit que le vice-ambassadeur était aussi tombé malade et qu'ils attendraient la guérison de l'ambassadeur.

¹ Le même jour, Kouang Houei rassurait lord Amherst en disant que « l'affaire était arrangée. Il pouvait être rassuré : la cérémonie ne serait plus mentionnée à nouveau ».

Les empereurs mandchous

La Chine est le seigneur et le maître du monde : pouvions-nous accepter calmement une arrogance irrévérencieuse aussi inconsiderée ? Je publiai donc un décret ordonnant l'expulsion de la mission hors de la Chine. Pourtant je n'infligeai aucun châtement aux ambassadeurs ; j'ordonnai à Houang Houei de les escorter jusqu'à Canton et de veiller à ce qu'ils partent de cette ville. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'apprends par le Grand conseil que la mission avait voyagé toute la nuit de T'ungchou à l'antichambre du palais impérial de Yüan-Ming-yüan, et que l'ambassadeur, dont les habits de cour n'était pas arrivés, avait protesté ^{p.191} énergiquement contre l'idée de paraître devant Sa Majesté Impériale en costume de voyage. Pourquoi Ho Che-tai ne m'a-t-il pas informé de ces faits ? Si c'est parce qu'il les oublia sur le moment, il aurait pu aisément demander une nouvelle audience le soir même ou un autre jour. Il n'en fit rien et me laissa dans l'ignorance jusqu'au moment où j'allais prendre place sur le trône impérial. La faute de Ho Che-tai et de son collègue dépasse de beaucoup les erreurs des deux autres. S'ils m'avaient dit le véritable état des choses, j'aurais remis l'audience à une date ultérieure. Je suis stupéfait de la manière dont mes stupides dignitaires ont mal organisé cette affaire et je sens que j'ai perdu tout prestige aux yeux de ma Cour. Tout ce que je puis faire est de reconnaître franchement mes erreurs.

Je m'occuperai du châtement ¹ des quatre fonctionnaires quand le conseil du Bureau civil aura recommandé une peine appropriée. En attendant, je prends acte des faits pour en informer mes fonctionnaires dans tout l'empire et les princes mongols.

Kia-k'ing mit plusieurs mois à se remettre de cette perte de prestige.

@

¹ L'un fut révoqué de son poste de président de Conseil ; un autre fut réduit du rang de contrôleur général de la Maison à celui de scribe officiel de huitième rang. Les deux autres, tous deux Mandchous de haut rang, furent révoqués.

CHAPITRE VIII

Tao-kouang. Le choc de l'Occident

@

Quand Kia-k'ing mourut foudroyé en 1821, il laissa à son fils, Tao-kouang, un empire d'où la gloire du règne ^{p.192} de son père s'était évanouie. Les armées ne devaient plus marcher, victorieuses, sous la conduite des chefs mandchous, à des guerres de conquête en Asie centrale. Dorénavant, la Chine allait être harassée de révoltes au dedans et d'attaques au dehors, mais l'autorité du Mandchou sur le pays disparaissait petit à petit. Le ver de la dégénérescence avait déjà profondément rongé le cœur de l'organisation militaire mandchoue ; ses garnisons dans les provinces perdaient rapidement la virilité du temps de Nurhachi et, avec elle, le respect des Chinois. Dans les services publics, nous l'avons montré, la corruption et la lâcheté accomplissaient rapidement leur œuvre de démoralisation : et pendant tout ce temps, de nouvelles forces et de nouveaux ennemis se préparaient à détruire le splendide isolement de l'empire du Milieu. Jusqu'alors, la Chine avait réglé ses affaires et expié les péchés de ses souverains à l'intérieur de ses frontières : si elle avait eu des envahisseurs et subi la domination des étrangers, au moins étaient-ils des Asiatiques, et les fils de Han avaient fini par conquérir leur conquérant par la force morale de leur civilisation supérieure. Mais maintenant, de nouveaux conquérants s'avançaient qui, outre une force matérielle insoupçonnée de la philosophie chinoise, rêvant aux étoiles, allaient encore contester la supériorité morale des canons des Sages et finalement dépouiller la Chine de son Grand héritage, son mépris pour les barbares du dehors, son faux orgueil et sa suprématie artificielle, solidement établie dans son cadre massif de complaisante ignorance.

Quand Tao-kouang monta sur le trône à trente-neuf ans, il sembla tout d'abord qu'il allait tenir la promesse de courage et de décision qu'il avait donnée lors de l'attaque des rebelles contre le palais en 1813.

Les empereurs mandchous

Dans sa jeunesse il avait montré de l'énergie et un goût pour les sports ; les annales du palais racontaient qu'en 1790, ^{p.193} alors un garçon de neuf ans ¹, il accompagnait son grand-père K'ien-long à une chasse dans le Jehol et qu'il réjouit tant l'empereur par son adresse à un concours de tir à l'arc que le vieux monarque lui offrit la Jaquette Jaune et lui permit de la porter. Mais la décadence, à Pékin et dans les provinces, était trop avancée pour pouvoir être arrêtée par les efforts individuels d'un souverain et l'entourage de Tao-kouang ne se distinguait ni par sa vertu ni par les qualités d'hommes d'État. Il régna, *tant bien que mal* ², pendant trente ans, mais au bout de dix ans il manifesta peu d'énergie dans les affaires de l'État, s'en remettant de plus en plus à ses deux principaux conseillers, le Grand secrétaire mandchou, Mou Tch'ang-a, et le précepteur impérial, Tou Chou-t'ien. À la fin de son règne, quand l'orgueil du trône du Dragon eut été humilié par les barbares britanniques à Canton et à Nankin ; quand les éléments répandus d'agitation et de mécontentement furent sur le point de s'enflammer dans la grande révolte taïping (dont la puissance mandchoue ne se serait jamais relevée sans l'aide des « barbares ») ; quand l'empire chancelait visiblement vers sa ruine — l'esprit de Tao-kouang était occupé de deux questions, la première : comment réduire les « coulages » opérés par les eunuques dans les comptes de la maison impériale ; la seconde, comment empêcher le censure de l'ennuyer avec ses interminables et futiles dénonciations d'abus qu'il était impuissant à réprimer.

Ce fut Tou, le précepteur impérial, qui imagina la méthode de museler le censure adoptée par Tao-kouang, avec des résultats satisfaisants pour son confort mais déplorables pour l'État. L'empereur lui avait demandé ^{p.194} comment punir un certain censeur qui s'entêtait à présenter des questions déplaisantes pour Sa Majesté. Tou répondit :

¹ Suivant la computation chinoise, qui donne un an à l'enfant à sa naissance. Tao Kouang était né en 1782.

² En français dans le texte.

Les empereurs mandchous

— Cela n'est pas difficile. Quelque soit le sujet du mémoire, que Votre Majesté publie un décret trouvant à y reprendre quelque mode d'expression particulier ou quelque erreur de terminologie et ordonnant que l'auteur soit déféré au Service civil pour déterminer la pénalité. Le censure comprendra que si Votre Majesté n'est pas disposée à passer sur des fautes vénielles de composition et de calligraphie, votre déplaisir risque de frapper sévèrement les auteurs de mémoires qui oseront traiter de hautes questions d'État ! Nul ne pourra insinuer que Votre Majesté est opposée aux critiques, mais à l'avenir, les critiques cesseront d'elles-mêmes.

Il plut à Tao-kouang de suivre ce conseil et, au bout de quelque temps, le censure cessa de lui présenter ses vues. Ceci était au gré de ses principaux conseillers, qui pouvaient ainsi diriger les affaires à leur manière et sans dénonciations journalières. L'empereur ne soupçonna pas un instant que le conseil était donné pour ce motif, étant lui-même d'un tempérament confiant et loyal. À la mort de Tou, Tao-kouang le combla d'honneurs posthumes, avouant franchement que ses conseils étaient devenus indispensables. Ce fut encore Tou qui instaura la coutume de refuser les candidats aux grades littéraires pour des fautes de calligraphie, quels que fussent les mérites de leurs compositions. Il finit ainsi par dégrader le niveau du savoir et de l'instruction et, avec lui, le niveau de l'intelligence et de la capacité dans les services publics.

Pour démontrer le ton de l'administration à la fin du règne de ce monarque, bien intentionné mais malheureux, les vers suivants, adressés par un ironiste anonyme au Grand secrétaire Ts'ao Chen-yung, sont intéressants :

« Si vous voulez intriguer avec succès et vous élever ^{p.195} dans le monde, faites-vous des amis à la Cour, par des dons en argent ;

Si vous voulez passer pour un héros, évitez toute allusion aux questions épineuses, soyez réservé et toujours humble ;

Les empereurs mandchous

Le secret du succès pour un haut fonctionnaire est de prendre les choses facilement, sans affirmer ses mérites ni protester de sa loyauté ;

Dans tous vos actes soyez évasif ; ne critiquez jamais ni ne condamnez ;

Tout comme à la campagne une paisible province jouit de bonnes récoltes, de même, l'absence de friction mène à l'avancement ;

Avec vos collègues soyez conciliant et parlez doucement ; couvrez leurs défauts, mais évitez de louer leurs vertus ;

En ce faisant, vous pourrez vous élever sans effort au rang de Grand secrétaire : votre femme recevra un brevet de vertu et votre fils une sinécure ;

Vous laisserez derrière vous un impérissable et délicieux souvenir, et si vous n'êtes pas canonisé comme « savant et loyal », vous entrerez du moins dans l'histoire sous le nom de « savant et poli ».

Ce fut le même Grand secrétaire Ts'ao qui répondit cyniquement, un jour qu'on lui demandait de conseiller un candidat à un poste sur le meilleur moyen d'assurer son avancement :

— C'est vraiment très simple ; continuez de faire le salut *kotow* et ne vous compromettez jamais par une opinion définitive sur un sujet quelconque.

Ts'ao se permettait le cynisme parce que, bien qu'impuissant à endiguer ce flot de la décadence, il était lui-même, pour son époque, honnête et patriote. Sa famille avait fait une grosse fortune dans le commerce du sel à Anhui, dont une large part échappait aux droits gouvernementaux, mais quand le vice-roi de Nankin, pressé de p.196 trouver les fonds nécessaires à la répression de la révolte, attira son attention sur ces fuites, il répondit :

Les empereurs mandchous

— Faites vos réformes, sans égards pour les moyens d'existence de ma famille. Je n'ai jamais ouï dire qu'un Grand secrétaire fût mort de faim.

S'il faut en croire les annales, le trait marquant de Tao-kouang était son économie dans les choses domestiques, économie qui, avec l'âge, tourna à la parcimonie. Comme presque tous les membres de sa maison, il aimait les plaisirs de la table, mais le meilleur dîner lui déplaisait s'il pensait qu'il le payait trop cher. Il avait toute la frugalité et le souci des détails qui distingua plus tard l'impératrice douairière, Tseu Hi, mais sans sa bonhomie sympathique. Il réduisit petit à petit sa dépense domestique dans le palais à 200.000 taels (environ 60.000 livres) par an, de sorte que les secrétaires, les chambellans et les eunuques de sa maison ne savaient comment assurer leurs moyens d'existence. Quelques-unes de leurs manœuvres étaient aussi hardies que l'avarice du souverain. On raconte qu'un jour Sa Majesté désira un potage aux pâtes, préparé d'une certaine façon, et donna ses ordres en conséquence. Le jour suivant la maison lui fit humblement représenter qu'il faudrait construire une cuisine spéciale pour la préparation de ce plat et nommer un fonctionnaire à la tête. Pour cela ils présentèrent des devis se montant à 600.000 taels et prévoyant une dépense annuelle de 15.000 taels. L'empereur fronça les sourcils :

— Tant pis, je connais un bon restaurant, en dehors du quartier de Ts'ien Men, où l'on fait cette soupe excellemment. Vous pouvez l'y acheter pour quarante cash le bol. J'enverrai un eunuque en chercher là tous les jours.

Quelques jours plus tard, le ministre de la maison revint et annonça que ce restaurant avait fermé ses portes. L'empereur soupira :

— J'ai toujours refusé de ^{p.197} gaspiller de l'argent sur ma nourriture, dit-il, mais il me semble dur que moi, le Fils du Ciel, je ne puisse me permettre la plus petite friandise que je désire.

Les empereurs mandchous

Tao-kouang n'était pas destiné, comme l'était son fils, à voir sa capitale envahie et son palais brûlé par les barbares étrangers ; mais la fatuité arrogante de son père et sa propre incapacité de juguler les nouveaux dangers qui menaçaient l'empire coûtèrent, à lui et à ses conseillers, un premier lourd acompte d'humiliation par une perte de territoire et de prestige. Les événements qui aboutirent au traité de Nankin et à la cession de Hong Kong à la Grande-Bretagne ne rentrent pas dans le cadre de cet ouvrage. On peut observer cependant, maintenant que la question de l'opium en Chine est devenue un sujet de polémiques religieuses et sentimentales en Angleterre, que les mesures prises par le vice-roi Lin à Canton pour détruire l'opium des marchands britanniques étaient dictées, non par des considérations morales, mais par mépris intransigeant de l'étranger et de tout ce qu'il fait. La première guerre entre l'Angleterre et la Chine a été qualifiée de « guerre de l'opium » par des personnes vouées à l'abolition de l'opium comme un argument de premier plan dans la campagne missionnaire ; néanmoins le fait demeure, clairement démontrable à tous ceux qui ne sont pas entraînés par les préjugés, que ni le gouvernement de Pékin ni le vice-roi de Canton n'envisagèrent la question de l'opium à un autre point de vue que celui de la politique, fiscale et économique. Un parti à Pékin, Mou Tch'ang-a en tête, était en faveur d'une réglementation légale de la drogue (ainsi que le conseillait sir H. Pottinger), comme il était en faveur d'accorder bien d'autres facilités de commerce raisonnables à l'étranger. L'autre parti, les conservateurs et les chauvins irréductibles, étaient pour son exclusion, exactement pour les mêmes motifs qu'ils s'opposaient à p.198 l'ouverture de nouveaux ports au commerce. Lin Tseu-siu, le vice-roi de Canton, fut la vraie cause de la guerre, son attitude d'insolence méprisante et ses méthodes barbares étant de celles que nulle nation se respectant n'aurait pu tolérer. L'extrait suivant d'une lettre adressée directement à la reine Victoria par ce rigide patriote de la vieille école contient en quelques lignes toute la tragédie lamentable de l'effondrement de la Chine sous le choc de l'Occident.

Les empereurs mandchous

« Vous autres sauvages d'au-delà des mers vous êtes enhardis, paraît-il, jusqu'à défier et insulter notre puissant empire. En vérité, il est grand temps pour vous de « démaquiller vos visages et de purifier vos cœurs » et d'amender vos voies. Si vous vous soumettez humblement à la dynastie céleste et lui offrez votre allégeance, vous aurez peut-être la chance de racheter vos fautes passées. Mais si vous persistez et persévérez dans votre route d'erreur obstinée, vos trois îles (*sic*) seront dévastées et vos populations passées au fil de l'épée, dès que les armées de Sa Divine Majesté poseront le pied sur vos rivages.

Lin adressa cette dépêche à la reine Victoria dans le style qu'emploient habituellement les fonctionnaires chinois pour s'adresser à leurs collègues, et non en la forme d'un mémoire à une tête couronnée. Ce n'était guère une sage politique à adopter pour quelqu'un qui méditait de détruire la flotte anglaise avec des bombes asphyxiantes.

À Pékin, les avis étaient âprement partagés entre la paix aux conditions demandées par les Anglais et la guerre à outrance. Les conservateurs enragés étaient alors, comme ils le sont encore aujourd'hui dans le parti Jeune Chine, tout bombaste et bravade ; ils dénonçaient féroceMENT Mou Tch'ang-a et sa politique de concessions aux barbares. Ils comptaient dans leurs rangs, comme p.199 encore aujourd'hui, des patriotes sincères, qui péchèrent par ignorance, et des braves, comme le commandant mandchou de la garnison tartare de Chinkiang qui combattit vaillamment et mourut pour sa foi aveugle dans la suprématie invincible de l'empire du Milieu. Au début de 1841, les avis de l'empereur, après plusieurs hésitations, s'identifièrent à ceux des autorités de Canton, qu'ils inspirèrent probablement. En janvier, il publia un décret (semblable à ceux de Tseu Hi en 1900) ordonnant à son peuple fidèle de jeter à la mer l'étranger exécré. Mais en quelques mois, après la chute aux mains des Anglais de Chousan et de Ningpo, de plus sages conseils commencèrent à prévaloir.

Les empereurs mandchous

Un exemple typique du patriote chinois de cette époque était Wang Ting-lin, Grand secrétaire et Grand conseiller. Avec toute la force d'un tempérament énergique et sincère, il s'opposa nettement à la politique pacifiste de Mou Tch'ang-a et prêcha la guerre à outrance. Il accusa Mou en pleine audience, le comparant au traître historique Kin Kouei de la dynastie sung ¹ ; et protestant contre la signature de tout traité de paix avec les barbares. Il critiqua sévèrement la décision de l'empereur de révoquer le vice-roi Lin Tseu-siu et exprima franchement son opinion que Mou Tch'ang-a travaillait à ses fins, mû par des rancunes personnelles privées. L'empereur refusa de l'écouter et, agitant sa manche en signe de renvoi, se leva du trône. Wang, ému au-delà des barrières de l'étiquette, se cramponna au manteau impérial et continua de débiter un flot de paroles enflammées. Tao-kouang détourna les yeux et le quitta sans répondre. Alors Wang Ting-lin rentra chez lui, rédigea un mémoire d'adieux accusant Mou, pria l'empereur de le faire p.200 décapiter pour apaiser la conscience nationale, et se pendit.

Ainsi mourut un patriote, mal avisé mais sincère.

La suite de l'histoire est non moins typique, démontrant les courants contraires et les profondeurs insondables de la vie dans la Ville interdite. Le lendemain matin du suicide de Wang, un fonctionnaire nommé Ch'en, l'un des partisans de Mou et secrétaire du Grand conseil, s'aperçut que Wang n'avait pas paru à l'audience comme de coutume. Dès qu'il eut expédié les affaires courantes, il se rendit en hâte chez Wang, pour s'assurer de la cause de son absence. Là, dans la grande salle, il trouva le corps suspendu, car la coutume veut, lorsqu'un membre du Conseil se suicide (une rançon de la grandeur qui n'est pas rare en Chine), qu'on ne dépende pas le corps tant que l'empereur n'a pas été informé et n'a pas donné ses ordres.

Le fils de Wang montra le mémoire d'adieux à Ch'en, qui en prit lecture et dit :

¹ Qui prêcha par faiblesse la paix avec les Tartares Ch'in. Le vulgaire crache encore sur sa statue, dans le temple où elle est exposée.

Les empereurs mandchous

— L'empereur était très irrité hier contre Son Excellence votre père. Si vous présentez ce mémoire, votre père sera privé d'honneurs posthumes et votre propre carrière sera ruinée. Vous ferez mieux de le supprimer.

Un homme de la même province que Wang, lui aussi du parti de Mou, survint alors et appuya l'avis donné par Ch'en. La famille de Wang pria alors celui-ci de rédiger et de substituer un autre mémoire ; ainsi fit Ch'en, ajoutant que Wang était mort subitement d'une crise cardiaque. Tao-kouang, très peiné et plein de remords pour ce qui était arrivé, conféra de hauts honneurs posthumes à son fidèle serviteur. Plus tard, quand Ch'en montra le mémoire d'adieux à Mou, celui-ci fut très surpris et exprima une profonde gratitude pour ce que Ch'en avait fait. Sa reconnaissance fut sincère et amena le rapide avancement de Ch'en. En dix ans il devint président d'un conseil.

p.201 Les Chinois, croyants fidèles de la doctrine asiatique d'après laquelle les péchés des pères retombent sur les enfants, même jusqu'à la troisième et quatrième génération, signalent le fait que les descendants de Mou Tch'ang-a sont tombés dans de mauvais jours.

« Le fils de Mou était surveillant des greniers impériaux — l'intendance du tribut de riz des membres de la Bannière — mais son petit-fils est un acteur notoire, d'une réputation, plus que douteuse, qui joue des rôles de femme ; il est connu dans les maisons de thé sous le surnom de jeune homme vertueux »,

c'est un Charmidès chinois. Le sentiment moral des *literati* y voit une juste suite à la carrière de Mou Tch'ang-a, dont la seule faute prouvée est d'avoir conseillé la paix avec des ennemis qu'il savait plus forts que tout ce que la Chine pourrait leur opposer. On reprocha vivement aux fils de Wang d'avoir supprimé le patriotique mémoire de leur père.

Le traité de Nankin fut l'œuvre de Mou Tch'ang-a et il eut pour effet sans nul doute de retarder pour un temps l'apparition des troupes britanniques aux portes de Pékin. Après le suicide de Wang Ting-lin, il

Les empereurs mandchous

n'y eut plus qu'un seul membre du Grand conseil pour s'opposer à la politique de Mou, et encore, à contrecœur.

Quand Mou présenta le projet de traité de paix, l'empereur l'emporta hors du conseil. Il passa le restant du jour et la plus grande partie de la nuit à arpenter le corridor de son palais, absorbé dans ses soucis. Plusieurs fois on l'entendit murmurer « impossible », et soupirer profondément. Enfin, à trois heures du matin, il frappa du pied et se rendit à la chambre d'audience où il apposa le « crayon vermillon » sur le projet. Cela fait, il le scella soigneusement sous une enveloppe et le fit porter au bureau du Grand conseil.

— Les conseillers ne sont pas arrivés, dit l'eunuque, les portes du palais sont encore fermées.

— Attendez l'arrivée de Mou Tch'ang-a, p.202 répondit Tao-kouang. Donnez-lui cette enveloppe, mais que personne d'autre ne la voie.

Le document sanctionnait la signature du traité de paix, mais Tao-kouang ne l'acceptait qu'avec une grande répugnance et une profonde amertume. Tel fut l'effet sur le trône du Dragon du premier heurt sérieux avec l'Occident.

Ce fut pendant l'été de 1840 que la flotte britannique bloqua Canton pour la première fois et, faisant voile vers le Nord, saisit l'île de Chousan, ce qui amena la dégradation de Lin-Tseu-siu et la nomination du Mandchou K'i Chan ¹ au poste de commissaire impérial de Canton. Ce fut K'i Chan qui consentit à la cession de Hongkong (occupé par les Anglais le 26 janvier 1841) en échange de la restitution de Chousan. Cette reddition irrita tellement Tao-kouang, alors sous l'influence du parti de la guerre, qu'il priva K'i Chan de son poste de Grand secrétaire et refusa de reconnaître ses négociations. Le trône, comme on l'a dit déjà, voulait la guerre au couteau et l'extermination des barbares. K'i Chan fit de son mieux, suivant les chroniqueurs chinois, pour ressaisir

¹ Généralement connu dans les écrits contemporains sous le nom de Ki shan (cf. Huc, *Le Thibet*) ou de Ki shen (Boulger). Il était le grand-père de Jui Tch'eng par qui Wu Ch'ang fut livré aux rebelles en 1911.

Les empereurs mandchous

la situation par un acte de guerre caractéristique des Orientaux. Il envoya secrètement auprès du commissaire britannique (Elliott), lui offrant une belle concubine et des objets de valeur, dans l'espoir d'annuler ses négociations territoriales ; mais les barbares ne pouvaient être amenés à la raison de cette manière, car ils ripostèrent en bombardant Bocca Tigris. Ce fut à ce moment que K'i Chan adressa un mémoire au trône, exposant franchement son avis que poursuivre la lutte ne ferait qu'empirer les choses.

— Nous n'avons pas de défenses imprenables, dit-il, et notre équipement militaire est ^{p.203} totalement inutile. Nos troupes sont faibles et nos sujets déloyaux. Si nous engageons les hostilités, le désastre nous attend. Pour le moment, la sagesse conseille les mesures d'opportunité.

Les événements ultérieurs et leurs résultats, tels qu'ils sont enregistrés dans le traité de Nankin (août 1842) justifiaient K'i Chan.

Vers la fin du règne de Tao-kouang, un grand homme d'État et un grand soldat fit son entrée en scène, qui devait dans l'avenir atteindre à la gloire et assister la grande impératrice douairière Tseu Hi à restaurer, pour un temps, le prestige de la dynastie mandchoue. C'était Ts'eng Kouo-fan ¹. En ce qui le concerne, les annalistes chinois rapportent une curieuse histoire, exemple de la croyance invétérée aux présages, que Tao-kouang partageait avec tous les souverains de la dynastie mandchoue.

Une nuit, très préoccupé par les nouvelles de révolte intérieure et l'audace persistante des Anglais, il rêva que la Ville interdite était envahie par une bande de pillards : armés de sabres et de bâtons, ils se pressaient autour du trône impérial qu'ils renversèrent. Il lui sembla, dans son rêve, qu'il demeurait là, seul en face des rebelles et incapable de leur résister. Il appelait au secours, mais tous ses serviteurs avaient fui. Il était sur le point de s'échapper du Palais, dans la honte et la confusion, quand un homme surgit en avant, dispersa les rebelles et

¹ Cf. [China under the Empress Dowager, pp. 64 et s.](#)

Les empereurs mandchous

releva le Trône. L'empereur, transporté de joie, était sur le point de remercier son sauveur, quand il s'éveilla. Il ne parla jamais de ce rêve, mais il y pensa souvent et les traits de son sauveur étaient gravés dans sa mémoire. Deux ans plus tard, alors qu'une promotion de docteurs de l'Université de Hanlin nouvellement élus ^{p.204} était présentée à la Cour, il reconnut en l'un d'eux le héros du rêve. C'était Ts'eng Kouo-fan, dont le rapide avancement était désormais assuré.

Une autre histoire, racontée par les Chinois pour expliquer l'ascension météorique de Ts'eng Kouo-fan, est peut être vraie ou fausse, mais en tout cas elle jette quelque lumière sur les relations entre le souverain et ses principaux conseillers et sur le secret de l'influence considérable de Mou Tch'ang-a à la Cour.

Mou, qui connaissait Ts'eng Kouo-fan comme membre de l'Académie de Hanlin, avait une haute opinion de ses talents. Un jour que l'empereur discutait avec lui les capacités littéraires des académiciens, Mou répondit :

— Il y a du talent littéraire en abondance, mais Ts'eng-Kouo-fan est presque le seul digne d'un poste élevé. Il a une connaissance remarquable des affaires de l'État et ne manque jamais de tout observer.

Mou raconta ensuite à Ts'eng ce qu'il avait dit. Quelques jours plus tard vint un ordre de l'empereur convoquant Ts'eng à une audience. Il vint au palais d'Été. On lui présenta le menu du jour, qui doit, par la coutume, être porté par les fonctionnaires reçus en audience spéciale à la chambre d'audience, pour y être solennellement remis à l'empereur. Il fut escorté par un eunuque dans une petite pièce où on lui dit d'attendre la convocation de l'empereur.

Le jour s'avancait vers son déclin, mais la convocation ne venait toujours pas. Enfin un messager vint, lui ordonnant de se représenter le lendemain matin. Ts'eng, très perplexe, se rendit en toute hâte chez Mou pour lui demander l'explication de cette procédure. Mou resta lui aussi perplexe pendant quelques instants, puis la lumière jaillit soudain en lui.

Les empereurs mandchous

— Y avait-il des rouleaux ou des livres dans la pièce où vous attendiez ?, demanda-t-il.

— Oui, les murs étaient couverts de rouleaux, p.205 mais j'étais si préoccupé par mon audience que je n'y ai pas pris garde.

Mou frappa du pied :

— C'est une malchance, dit-il.

Il appela alors un serviteur fidèle auquel il remit un billet de quatre cents tael.

— Porte-le au Palais et cherche à savoir dans quelle chambre Ts'eng *tajen* a été introduit aujourd'hui. Alors achète l'eunuque de service, pour qu'il te laisse copier chacun des rouleaux sur le mur. Reviens le plus tôt possible.

Se tournant vers Ts'eng il lui dit :

— Vous feriez mieux de passer la nuit ici ; nous irons ensemble au Palais demain matin.

Vers minuit le messager revint et remit à Mou une copie des rouleaux accrochés au mur. Ils étaient tous des discours autographes des trois derniers empereurs, des conseils sur l'art de gouverner et des instructions aux fonctionnaires. Ils contenaient des allusions à divers événements et à de nombreux dignitaires des trois règnes. Seul un homme possédant une connaissance exceptionnelle de l'histoire politique de la Chine aurait pu expliquer ces allusions. Sa Majesté avait voulu mettre à l'épreuve les capacités de Ts'eng et s'assurer que la recommandation de Mou était justifiée. Mou remit le document à Ts'eng :

— Étudiez ceci soigneusement, lui dit-il ; vous y trouverez les degrés qui mènent à l'avancement.

Le jour suivant, quand vint l'heure de l'audience, l'empereur questionna Ts'eng pendant près d'une heure sur divers sujets inscrits sur les rouleaux et fut très satisfait de ses réponses habiles.

Les empereurs mandchous

Le successeur de Tao-kouang, son quatrième fils, qui gouverna si mal l'empire sous le titre de règne de Hien-fong, était le pire exemple de débauché dégénéré de la dynastie. Ici encore les chroniqueurs chinois racontent une histoire qui, si elle est vraie, montre comment l'esprit d'un seul homme, intelligemment appliqué aux ^{p.206} choses en apparence triviales, peut renverser les conseils des rois et affecter les destinées de millions d'êtres.

Vers la fin de son règne, Tao-kouang, préoccupé de la succession, s'était presque décidé à la transmettre à son favori, son sixième fils, le prince Kong, un jeune homme infiniment supérieur par le caractère et l'intelligence à celui qui devint éventuellement l'héritier du trône. Il arriva pourtant que le précepteur de celui-ci, Ts'ao Chen-yung, connu la prédilection de l'empereur et, naturellement, pour assurer sa propre situation, chercha le moyen d'amener le souverain à changer d'avis et à conférer la succession à son élève. Il y réussit.

L'empereur, suivant la tradition dynastique, avait un jour ordonné à ses fils d'aller chasser dans le parc du Midi. L'étiquette voulait qu'un prince qui n'avait pas terminé ses études demande à son précepteur la permission de s'absenter pour la journée. Le quatrième prince se rendit donc dans la salle de conférence du palais et y trouva son maître seul. Le prince s'avança et, faisant le salut que le cérémonial exige, demanda l'autorisation. Ts'ao en demanda la raison et il répondit :

— L'empereur désire que je prenne part à une journée de chasse.

Ts'ao lui chuchota :

— *A-ko*¹, suivez mon conseil : en arrivant au parc, asseyez-vous et regardez chasser les autres. Ne tirez pas un coup, et ordonnez à vos chasseurs de ne tendre aucun piège. Si l'empereur vous en demande la raison, dites-lui qu'au printemps il est mal de tuer, parce que les bêtes et les

¹ Mot mandchou usité en s'adressant à des princes ou en parlant d'eux, signifiant littéralement « Frère aîné ».

Les empereurs mandchous

oiseaux ont des petits à soigner et qu'une telle tuerie est une violation de l'harmonie naturelle. Veillez à ne pas vous quereller avec vos frères, mais n'essayez pas de faire comme eux. Si vous vous souvenez de ceci, A-ko, vous êtes certain de ^{p.207} gagner l'approbation de Sa Majesté, car je connais ses tendances. Tout votre avenir tourne sur ce pivot : la gloire ou l'obscurité relative. Prenez garde, n'oubliez pas.

Le prince obéit et le prince Kong remporta le plus beau tableau. Il en était très fier et, voyant les rabatteurs de son frère rassemblés autour de lui les mains vides, il le railla de n'avoir pas pris part à la chasse. Il lui demanda pourquoi il n'avait pas tiré.

— Oh, pour rien de spécial. Je ne suis pas très bien et je ne me sentais pas de faire un exercice violent.

Quand les princes rentrèrent le soir et rendirent compte à leur père, seul Hien-fong avait un tableau vide. Aux questions de Tao-kouang il répondit exactement comme son précepteur le lui avait dit. L'empereur en fut ravi et dit :

— Voilà la conduite d'un homme supérieur,

et de ce jour il décida de faire de lui son héritier.

Plus tard, après la mort de Tao-kouang, Hien-fong éleva son maître au rang de Grand secrétaire adjoint, mais il mourut avant d'atteindre à de plus grands honneurs. L'empereur le pleura amèrement et procéda lui-même à l'offrande d'un sacrifice à ses restes, et en outre il lui conféra les plus grands honneurs posthumes accordés à un Chinois pendant le siècle dernier.

Ainsi Hien-fong, gagnant les faveurs de son père à la manière de Jacob, régna à sa place et précipita le rapide déclin de la dynastie mandchoue.

@

CHAPITRE IX

Hien-Fong et T'ong-Tche : Le déclin facile

@

p.208 L'histoire intérieure de la Cour et du gouvernement de la Chine, depuis l'accession de Hien-fong en 1851 jusqu'à la mort de l'impératrice Tseu Hi en 1908 a déjà été racontée dans *La Chine sous l'impératrice douairière* ¹. Les chapitres suivants complètent ce travail et n'ont pour but que de projeter un peu plus de lumière sur les hommes et les faits saillants de cette période, et en particulier sur la vie de la Cour.

En la personne des deux empereurs, Hien-fong et T'ong-tche, le père et le fils, l'arbre de démoralisation porta ses fruits prédestinés, qui allaient désormais empoisonner la Ville interdite et amener la disparition de la dynastie. Hien-fong monta sur le trône à dix-neuf ans, un spécimen d'humanité totalement dissolu et dépravé, méprisable physiquement et moralement. Il vécut pour voir son empire ravagé par la révolte taïping et sauvé uniquement par l'aide opportune de l'Européen méprisé. Il mourut fuyant Pékin, sa capitale, profanée pour la première fois dans l'histoire des Mandchous par la présence des envahisseurs, son palais brûlé et ses trésors au pillage. Pékin, qui, pour plus de deux cents ans, avait connu la sécurité sous la domination mandchoue, apprit sous Hien-fong la première d'une série de dures leçons, recevant dans le châtement modéré infligé par les armées p.209 anglo-françaises un avertissement et un avant-goût des terribles calamités qui en ont fait actuellement une ville de déshérités.

Avant qu'il ne se fût écoulé deux des dix années de son règne, voué à une mauvaise étoile, le trône de Hien-fong chancelait sous les coups répétés des Taïpings triomphants ; le chef rebelle s'était proclamé empereur et avait établi sa capitale à Nankin. Tout ce qui restait de virilité et de patriotisme à Pékin grinçait des dents de rage impuissante,

¹ *China under the Empress Dowager.*

Les empereurs mandchous

non pas tant à cause de l'imminence du danger, qu'à raison de l'irréparable dépravation du souverain et des hommes qu'il se plaisait à honorer. Rome brûlait tandis que le Néron chinois, non seulement jouait de la lyre, mais encore dansait avec obscénité au son de sa propre musique. Tandis que province après province passait par le feu et par le fer, soumise à l'empereur rebelle, le Seigneur du Ciel s'occupait à trouver de nouvelles étoiles pour son harem ou rejoignait son mauvais génie, le notoire ministre Sou Hiun, pour des orgies d'une indescriptible débauche dans les bouges du quartier chinois.

L'histoire authentique que voici montre dans quel état d'esprit l'empereur et la Cour de la dynastie Très Pure s'apprêtaient à affronter la crise la plus grave de la révolte taïping, lors de la chute de Nankin (mars 1853). Elle rappelle vivement à l'esprit l'attitude des Ming, asservis aux eunuques, mangeant, buvant et se réjouissant quand Li Tseu-tch'eng et son armée étaient aux portes mêmes de la capitale. Le parallèle est complétée par le fait que, grâce à la mauvaise influence d'hommes tels que Ho Chen et Sou Hiun, le pouvoir des eunuques avait grandi lentement mais sûrement depuis la mort de K'ien-long et à présent était un facteur important dans la corruption d'une Cour sombrant dans la luxure et la grossièreté.

p.210 Le printemps de 1853 avait été fixé pour le choix des suivantes de race mandchoue qui devaient être admises au Palais. Les chambellans de la Cour et les eunuques avaient dressé et réuni de nombreuses listes de candidates pour le harem, et le lendemain du jour où parvint la nouvelle de la chute de Nankin, une longue file de ces jeunes femmes attendait, dès l'aube, à la porte du palais du Repos féminin. L'une d'elles, la fille d'un lieutenant mandchou en retraite, nommée Touan, pleurait amèrement d'être séparée de son père, alors veuf, âgé de soixante ans et très pauvre. Elle avait pu subvenir à ses besoins par des leçons et de la broderie, et maintenant elle craignait qu'il ne mourût dans le besoin, car il n'avait ni fils ni frère pour l'aider. Mais elle ne pouvait échapper à son destin : son nom avait été inscrit

Les empereurs mandchous

dans la liste des suivantes candidates et le capitaine de sa bannière répondait de sa comparution.

La nouvelle de la chute de Nankin troubla naturellement et brutalement l'uniformité de la journée de Hien-fong et l'obligea à discuter avec le Grand conseil une situation si lourde de dangers pour son gouvernement et sa maison. Sou Hiun lui-même était très troublé, le censorat bourdonnait comme un guêpier et les mémoires arrivaient en foule. L'heure était mal choisie pour temporiser ; il fallait tenir des audiences et donner des ordres. Le soleil était presque couché avant que le travail de la journée eût été accompli et que Hien-fong ait pu donner une pensée au troupeau de femmes attendant à sa porte. Elles étaient restées debout attendant patiemment toute la journée, beaucoup sans nourriture et toutes très nerveuses ; vers le soir, elles étaient, pour la plupart, épuisées et beaucoup étaient en larmes.

L'un des eunuques de service leur reprocha de pleurer et dit :

— Sa Majesté va bientôt venir vous passer en revue. Comment osez-vous vous conduire si indignement ? ^{p.211} Le fouet ne vous fait-il plus peur ?

À ces mots toutes tremblèrent et pleurèrent de plus belle et nulle n'osa répondre à l'eunuque, sauf la jeune fille sans mère qui lui répliqua d'une voix claire et ferme en disant :

— On m'a forcée de quitter mon foyer et d'entrer au palais. Si je suis choisie pour y servir, je serai emprisonnée pour le restant de mes jours et je ne reverrai plus mon père. Nous serons séparés dans la vie et divisés dans la mort. Faut-il s'étonner que je pleure ? Quiconque ayant un peu de cœur en ferait autant. Je n'ai pas peur de mourir et je me moque de vos menaces ! Les Taïpings ne se sont-ils pas emparés de la vallée du Yangtzé et maintenant que Nankin est tombé, la moitié de l'empire n'est-elle pas perdue ? Pourtant le Fils du Ciel ne se soucie pas de choisir des généraux capables de faire campagne et de repousser les rebelles, afin de sauver

Les empereurs mandchous

son empire ; il passe son temps à choisir des femmes pour satisfaire ses plaisirs. Il arrache les filles de son peuple à leurs foyers et les enferme dans son palais, où elles ne respireront plus jamais l'air de la liberté, afin de pouvoir en jouir un instant ! Il se soucie peu du destin qui menace ses autels ancestraux et les dieux tutélaires ! L'armée taïping frappera bientôt à ses portes et alors les neuf esprits de ses ancêtres ne recevront plus la fumée des offrandes et l'adoration aux jours fixés. Je n'ai pas peur de la mort et quant à vos menaces de fouet, je ne m'en soucie pas.

À cet éclat, prononcé à haute voix, l'eunuque s'efforça de la calmer en mettant sa main sur sa bouche, mais à ce moment l'empereur, porté en chaise, parut. L'eunuque lui lia les poignets et la conduisit devant le souverain, lui ordonnant de s'agenouiller, mais elle refusa de rendre hommage, regardant l'empereur d'un air de défi. Or Sa Majesté avait entendu ses dernières paroles et, avec bonhomie, demanda de quoi il s'agissait. Elle ^{p.212} répéta délibérément ce qu'elle avait dit. Hien-fong fut ravi de son énergie :

— Vous êtes une véritable héroïne, dit-il. Déliez ses mains et conduisez-la à l'impératrice.

Les chroniqueurs chinois, qui aiment faire bien finir de telles histoires et en tirer une bonne morale, affirment que Hien-fong offrit cette jeune fille au franc parler en mariage à l'un des princes impériaux qui venait de perdre sa femme (la coutume donnant à l'empereur le droit de décider des affaires matrimoniales du clan impérial), et en cette situation elle put subvenir aux besoins de son vieux père.

Au début du règne de Hien-fong il y eut, comme d'habitude, deux partis autour du trône, l'un honnête et patriote, à son point de vue, l'autre totalement pervers. Le chef incontesté des puissances du mal en hauts lieux était l'homme du clan impérial Sou Hiun, qui se donna la tâche de corrompre l'esprit et le corps du jeune empereur par tous les

Les empereurs mandchous

moyens. Non qu'il fallût beaucoup de persuasion pour entraîner Hien-fong sur cette route ; ses tendances étaient, depuis sa jeunesse, celles d'un sensuel vicieux. Sou Hiun n'eut qu'à fournir l'étincelle de l'expérience et des suggestions à ce brandon prêt à s'enflammer. En peu de temps il devint l'âme damnée du souverain dépravé, dont l'état physique témoignait du genre de vie qu'il menait ; souvent, après une nuit d'orgie prolongée, ses jambes ployaient sous lui à l'heure de l'audience et une fois il lui fut impossible d'accomplir correctement les rites des sacrifices au temple du Ciel.

Le seul dignitaire qui tenta courageusement de s'opposer à l'influence néfaste de Sou Hiun à la Cour était le Grand secrétaire, Po Souei : un homme honnête et droit, dont le franc parler et les critiques sans peur ^{p.213} finirent par offenser l'empereur. Sou Hiun conspira avec les princes Yi et Tch'eng (celui qui l'aida, plus tard, à la mort de Hien-fong, à usurper la régence) pour se débarrasser de leur intraitable et sincère adversaire et, à juger sur des documents extrinsèques sérieux, il semble y avoir de bonnes raisons de croire que Hien-fong avait participé au complot. Cela se termina par la décollation de Po Souei sur la place publique et la suprématie de Sou Hiun et de son parti à dater de 1859 jusqu'à la mort de Hien-fong, et au coup d'État de Tseu Hi contre les régents usurpateurs.

Le plan imaginé par Sou Hiun pour la perte et l'assassinat judiciaire de Po Souei vaut d'être raconté parce qu'il révèle quelque chose des profondeurs des intrigues souterraines derrière la splendeur dorée du trône du Dragon. C'est aussi un exemple de ces intrigues qui fait comprendre le système compliqué de protection dont l'instinct des souverains chinois a toujours entouré la voie aux fonctions publiques, c'est-à-dire la route de la fortune, contre les pires abus de la vénalité et du népotisme. Le système des examens d'admission aux fonctions publiques avec tout son luxe (somme toute, efficace) de précautions contre la chicane et les fraudes, a peut-être contribué plus que tout autre facteur à la stabilité permanente de la civilisation chinoise. Il est sûrement d'un témoignage frappant de la sagesse intuitive de cette

Les empereurs mandchous

civilisation et de sa force de contrainte que, même dans les temps de chaos et de corruption, les pires souverains de la Chine ont généralement senti l'importance de l'honnêteté et de la justice dans les examens pour les grades littéraires, par quoi le plus humble sujet pouvait s'élever aux plus hautes fonctions du pays. Les Taïpings eux-mêmes établirent un système de concours du même genre dans leur Cour éphémère à Nankin.

Aux examens pour le grade métropolitain, dans ^{p.214} l'automne de 1858, Po Souei était le principal examinateur. Absolument honnête et incapable lui-même de favoritisme, il semble avoir eu le faible, assez commun chez les hauts fonctionnaires, de trop compter sur ses subordonnés. La situation de président du jury, toujours en grand honneur, comportait alors une responsabilité particulièrement dangereuse, parce que depuis quelque temps couraient de mauvais bruits de corruptions et de fraude sur d'autres examens. Il est douteux qu'ils soient parvenus aux oreilles de Po Souei, dont le caractère était facile et confiant ; en tout cas ses contemporains et la postérité s'accordent pour l'absoudre de tout soupçon quant aux affaires qui, grâce à la malveillance de Sou Hiun, lui coûtèrent la vie.

Po Souei avait un serviteur de confiance (du type de Gehazi) nommé Chin Hsiang, qui vit les possibilités qui s'offraient à lui grâce au poste élevé de son maître, et qui en profita. Il reçut secrètement la visite d'un Mandchou nommé P'ing Ling, homme de bonne famille mais de mauvaise réputation, qui gagnait sa vie en chantant dans les banquets, habillé en femme et le visage poudré. Étant jeune et beau, ce mauvais sujet ambitionnait d'entrer dans les services publics. Il acheta donc Chin Hsiang pour cent taels afin de s'assurer un bon rang à l'examen. Chin Hsiang trouva un remplaçant pour se présenter à la place de Ping, et dont la composition gagna le septième rang.

Un autre candidat riche, mais illettré, nommé Lo, originaire de Canton, acheta Chin Hsiang lui aussi, et ce dernier, avec la complicité de l'examineur adjoint, alla jusqu'à modifier l'ordre des compositions reçues, y compris celle de Lo qui avait été reléguée par les examinateurs

Les empereurs mandchous

à la liste supplémentaire. Quand l'examineur contrôleur en vint à la copie de Lo, il s'aperçut qu'une irrégularité avait été commise, mais croyant ^{p.215} qu'elle l'avait été à la connaissance de Po Souei, il ne dit rien pour le moment. Il se peut qu'il entrevît la possibilité de se faire l'ami du mammon d'iniquité et de gagner les faveurs du puissant Sou Hiun. Quoi qu'il en soit il informa l'un des censeurs, nommé Meng, du cas de Lo, et Meng prépara un mémoire accusant tout le jury d'examineurs et nommant Po Souei comme chef responsable.

Avant de remettre son mémoire, Meng se trouva dîner un soir au restaurant des Bénédiction abondantes, dans la rue du marché au Charbon, quand il surprit une conversation entre Ping Ling et quelques acteurs qui dînaient avec lui. Ping Ling était gris et parlait très haut. Le censeur ne le connaissait pas de vue, mais dressa l'oreille à la phrase suivante :

— Il n'y a pas longtemps, je ne valais pas mieux que l'un d'entre vous ; on me regardait de haut, comme le rebut de la société. Mais à présent j'ai gagné une haute place aux examens et tout cela est fini. Si vous voulez, je peux vous aider à atteindre le succès par les mêmes moyens, au prochain examen. Il suffit de payer de fortes primes, et rien n'empêche que vous ne passiez en tête de la liste.

À ces mots, le censeur fit une enquête et s'informa du nom de Ping Ling. Il attendit que les acteurs fussent tout à fait pris de boisson pour se présenter à Ping Ling comme un vieil ami de sa famille. Se disant l'un des candidats de Nankin qui avaient été refusés, il lui demanda comment s'y prendre pour réussir au prochain examen. Ping, trop ivre pour se méfier, lui raconta tout. Le lendemain, le censeur, ajoutant ces nouveaux éléments à son mémoire, exposa tout le complot devant le Trône. Hien-fong fut très irrité et ordonna au conseil des Rites de lui présenter les copies de Ping Ling et de Lo qui, suivant la coutume, avaient été versées aux archives. Après en avoir pris lecture, ^{p.216} l'empereur ordonna que ces deux candidats fussent soumis à un examen spécial dans la bibliothèque impériale. L'empereur lui-même

Les empereurs mandchous

choisit les textes, celui en prose étant : « En quoi consiste le bonheur ? et le thème poétique : « L'homme sage hésite à parler devant un perroquet ». Le prince Tch'eng et Sou Hiun furent nommés examinateurs. Les deux candidats étant illettrés, on peut imaginer à quel point le résultat fut risible, sauf pour les intéressés. Leurs noms furent rayés de la liste des candidats triomphants ; Lo se suicida et Ping Ling mourut en prison. Les examinateurs furent remis au conseil des Châtiments.

Alors Sou Hiun entra en scène. La destinée avait livré son adversaire entre ses mains car Sou Hiun lui-même présidait le conseil des Châtiments. Quand celui-ci présenta tout d'abord son rapport sur le cas de Po Souei, Hien-fong hésita à prononcer la peine de mort, sur quoi Sou Hiun et ses partisans (les princes Yi et Tch'eng) insistaient ; mais Sou parvint à persuader au jeune et dissolu monarque d'adopter des mesures sévères. Hien-fong savait que Po Souei était un homme droit et justement populaire, autant qu'il savait Sou Hiun détesté pour son avarice et sa cruauté ; il savait que Po Souei avait bien mérité de l'État et qu'en l'espèce sa faute était tout au plus de la négligence. Il hésita donc et appela le Grand conseil à délibérer. Il finit par se laisser persuader de publier le décret qui condamnait Po Souei à mort, et chargea Sou Hiun et Chao Kuang de veiller à l'exécution. Ce décret dit :

« Le prince Yi et ses collègues Nous ont présenté un mémoire sur les fraudes aux examens de l'automne dernier, et Nous ont soumis leurs propositions sur les peines à appliquer. Nous avons soigneusement examiné leur rapport. Il présente certains points sur quoi Nous voulons attirer l'attention de nos ministres. Le système ^{p.217} d'examens a pour objet de choisir les candidats aux services gouvernementaux, et des peines sévères sont édictées contre les fraudes et le favoritisme des examinateurs. Jusqu'à présent, sous notre dynastie, aucun membre de la Commission n'a mis ses jours en danger par sa complicité aux fraudes.

Les empereurs mandchous

Mais aujourd'hui, à Notre chagrin et à Notre surprise, le Grand secrétaire Po Souei est allé jusqu'à contrevenir à la loi et à oublier les faveurs qui lui ont été faites. Comme Grand secrétaire et ministre de Sa Majesté pendant de nombreuses années, exerçant en outre des fonctions de Grand conseiller et contrôleur de la Maison, comment Po Souei aurait-il pu ignorer la loi, en particulier quand sa propre carrière a commencé par un examen public ? Il a cédé aux propositions de son serviteur, Chin Hsiang, de substituer une copie corrigée à celle des candidats. Si Chin Hsiang vivait encore, il n'y aurait point de difficulté à établir les faits devant le tribunal de la Justice. Nous avons des précédents dans les lois dynastiques pour guider Notre décision et Nous ne cherchons nullement à forcer un point pour servir aux fins de la justice. Tout ce que Nous examinons à présent est le témoignage de Po Souei lui-même, auquel Nous avons prêté grande attention, car Nous trouvons que s'il n'y a pas de circonstance atténuante, la loi doit suivre son cours.

Ici Nous Nous arrêtons, et les larmes coulent sur Nos joues. Suivant le conseil de mes princes et de mes ministres, nous ordonnons que Po Souei soit décapité sommairement, et que Sou Hiun et Chao Kuang surveillent son exécution sur la place publique. Les secrétaires de l'examen, P'ou Ngan, Lo Hung-yi et Li Hung-ling seront aussi décapités, afin que le droit soit vengé. L'examineur adjoint, Chu Feng-piao, sera révoqué, car nous ne pouvons croire qu'il ait été réellement complice de ^{p.218} la faute de ses collègues ; sans cela il eût été, lui aussi, sévèrement puni. Le compilateur de Hanlin, Tsou Che-lin qui, en sa qualité d'examineur en second, amenda la composition du candidat reçu (P'ing Ling), et qui a été depuis révoqué, sera pour toujours rayé de tout emploi officiel. Douze des candidats reçus seront convoqués pour de nouvelles enquêtes et le ministre des Rites fera son rapport

Les empereurs mandchous

sur les peines à imposer aux autres examinateurs. Les surveillants qui étaient de service pendant l'examen feront leur rapport, pour expliquer comment deux caractères dans l'une des copies ont pu être modifiés pendant qu'on les relevait. Trois des candidats, Sie Che-tche, Siang Yüan-p'ei et Li Tan-hia seront amenés sous escorte de leurs villes natales pour être jugés à Pékin.

Désormais, les examinateurs aux examens publics, si importants, devront purifier leurs cœurs et se libérer de toute espèce de préjugés, de sorte que nul candidat n'entrera au service du gouvernement par des moyens déloyaux. Les candidats doivent veiller à leur réputation morale et inspirer le respect ; qu'ils s'abstiennent de toute intrigue et de toute basse manœuvre pour gagner des faveurs, en méditant sur le présent exemple. Ainsi Notre but sera atteint, qui est de relever le niveau moral des étudiants dans tout l'empire : avec cet idéal devant Nos yeux, Nous n'avons pas craint d'infliger un châtement exemplaire, comme le droit le réclame. Nous sommes sûr que vous, Nos ministres, comprendrez Nos idées, et apprécierez les mobiles qui Nous poussent.

Ainsi triomphèrent Sou Hiun et les puissances du mal. Le jour fixé pour l'exécution de Po Souei, lui et d'autres fonctionnaires condamnés furent conduits en charrette au lieu du supplice, nommé le marché de l'Ouest, où ils devaient attendre l'arrivée du décret du palais ^{p.219} confirmant définitivement la sentence. Po Souei portait le costume requis dans le cas de hauts fonctionnaires condamnés à être décapités ; il était habillé de soie noire unie et son chapeau officiel était privé de son gland rouge, en signe de deuil. En arrivant au lieu du supplice, il se prosterna dans la direction du palais et exprima ses remerciements pour les faveurs reçues dans le passé. Après quoi il se tourna vers son fils, Tch'ong Lien, en disant :

— L'empereur épargnera sûrement ma vie ; il m'envoie au supplice en avertissement, mais au dernier moment, je suis

Les empereurs mandchous

sûr qu'il accordera sa grâce. Quand elle arrivera, j'irai au temple du « Rayon du soir », et j'y attendrai que soient prises les mesures pour me conduire au lieu de mon exil. Rentrez à la maison et préparez ce dont j'aurai besoin pendant le voyage.

(Quand de hauts fonctionnaires sont condamnés à mort, le trône commue souvent à la dernière minute la peine de mort en exil perpétuel. Po s'attendait absolument à être envoyé au Turkestan ou aux routes de poste).

Il avait à peine fini de parler que Chao Kuang, le second fonctionnaire surveillant l'exécution et l'un des plus anciens amis de Po Souei, arriva en chaise. Ses yeux étaient rouges de larmes. Il avait attendu au palais pour la confirmation ou la modification définitive de la sentence. Dès que Po Souei le vit, il dit :

— Tout est fini. Livré à lui-même, jamais l'empereur n'eut été si inexorable. Sou Hiun a été mon mauvais génie, du commencement à la fin. C'est lui qui a endurci le cœur de Sa Majesté. Après tout, quelle importance ma mort a-t-elle ? Le jour est proche où Sou Hiun partagera mon sort. Il vous faut attendre ce jour.

À ces mots il fit signe au bourreau, qui s'avança et mit un genou en terre, disant :

— S'il plaît à Votre Excellence le Grand secrétaire de s'agenouiller, je l'expédierai respectueusement dans l'autre monde.

Ainsi fit Po Souei ^{p.220} et le bourreau, genou fléchi en signe de respect, lui trancha promptement la tête du premier coup.

Avant de signer l'ordre fatal, Hien-fong avait convoqué Chao Kuang en sa présence. L'empereur était assis sur son trône, le crayon vermillon en main ; mais il paraissait hésiter à signer le mandat de mort. Il hésita longtemps, s'écriant :

Les empereurs mandchous

— Bien qu'en droit son crime mérite la mort, il y a des circonstances atténuantes.

Sou Hiun répondit :

— Quelles que soient les circonstances, l'heure n'est pas à la clémence. Votre Majesté en a convenu.

Le faible monarque hésitait toujours. Enfin, en désespoir de cause, il remit le crayon à Sou Hiun, qui marqua promptement le nom de Po Souei du crochet fatal. Chao Kuang éclata en sanglots et se rendit immédiatement au lieu du supplice.

Après la mort de Po Souei, l'un de ses *protégés* offrit les deux mémoires que voici, qui furent très admirés comme exemples d'adresse à traiter d'un sujet délicat :

« Dans la vie il atteignit à de hauts honneurs, dans la mort il fut malheureux. Vienne la rosée ou la pluie bienfaisante, ou vienne le tonnerre du courroux, tout procède de la volonté impériale.

« La porte du ministre a pu être semblable à un marché ¹ mais son cœur était pur comme l'eau. Ô vous, Ciel majestueux, et vous, la Terre divine, regardez-le avec pitié, loyal et abandonné.

Deux ans plus tard, quand la politique énergique de Tseu Hi eut vaincu tous les complots des régents usurpateurs, Sou Hiun trouva la mort à l'endroit même qui avait été témoin de celle de sa victime, Po Souei ². Mais tandis que la mort de Po Souei était universellement p.221 déplorée, celle de Sou Hiun fut accueillie par la populace de Pékin avec des réjouissances générales. Il marcha au destin vêtu d'un long manteau de toile blanche. Comme il sortait de la Ville intérieure par la porte Chouen-tche pour se rendre au lieu d'exécution, on remarqua que

¹ Allusion au train de clients qui entoure un personnage influent.

² Cf. *China under the Empress Dowager*, pp. 47 et 48.

Les empereurs mandchous

son visage était couvert de poussière, car un grand vent soufflait. Arrivé au marché de l'Ouest, il descendit, quelque peu faiblement, de la voiture ouverte qui transporte les condamnés et se mit à dire quelques mots d'adieu au prince Jouei, chargé par Tseu Hi de surveiller l'exécution. On ne le laissa pas achever, le tirant en avant et le forçant à s'agenouiller et, un instant plus tard, sa tête tombait, saluée par les applaudissements bruyants de la foule. Le même bourreau officiait qui avait exécuté Po Souei deux ans auparavant. Aucun membre de la famille de Sou Hiun n'assistait à ses derniers moments : ses fils étaient allés aux portes de la prison, mais avaient été chassés par les gardes à coups de fouet. Il est peu d'exemples qu'un haut fonctionnaire ait été aussi impopulaire auprès du peuple de Pékin.

Quand des fonctionnaires de haut rang ont l'infortune de subir la décollation publique, il est d'usage que le bourreau, moyennant un droit élevé, frappe sa victime au cœur avant de la décapiter, l'idée étant que par ce moyen peu ou pas de sang ne sera versé. Lorsqu'il s'avance, on présente au bourreau un vaisseau et une serviette pour les ablutions. Dans le cas de Sou Hiun, toutes ces attentions délicates furent omises. Il est aussi d'usage que, sitôt après l'exécution, le bourreau recouse la tête presque aussitôt qu'elle tombe à terre : pour cela on paie généralement un droit de mille taels ¹. Mais p.222 le corps de Sou Hiun fut abandonné où il était tombé et les chiens léchèrent son sang. Sa tête pendit plusieurs jours durant sur la place publique.

Les associés de Sou Hiun, les régents usurpateurs, les princes Yi et Tch'eng, partagèrent son sort en 1861, sur l'ordre de Tseu Hi. L'un et l'autre affrontèrent la mort avec un calme philosophique. La famille du prince Yi fut autorisée à être présente dans le tribunal du clan impérial et il lui donna des instructions compliquées sur son enterrement et la division de ses biens. Il désirait être vêtu de soie blanche et entendait spécialement que son portait (qui est toujours peint après la mort et a un sens quasi sacré, lié aux rites du culte des ancêtres) soit aussi monté sur

¹ Ainsi fut fait pour K'i Siu, décapité en 1901 en présence des alliés.

Les empereurs mandchous

soie blanche. Le prince Tcheng se montra agité et ses derniers mots furent indistincts, mais dans son cas aussi la famille était présente.

Les nœuds coulants utilisés par tous deux étaient délicatement recouverts de soie. Deux tables basses furent placées dans la « chambre vide » du tribunal du clan ¹, et les deux princes furent invités à y monter et à ajuster les nœuds à leurs cous, au milieu des lamentations de leurs familles respectives. Le prince Yi ne se fut pas plus tôt exécuté et la table retirée qu'il expira. Le prince Tcheng fut moins heureux. Il était extrêmement corpulent et, aussitôt la table enlevée, la corde cassa et il tomba lourdement à terre. À la deuxième tentative il réussit. Les sous-ordres du tribunal du clan profitèrent naturellement de l'occasion pour extorquer de l'argent des malheureuses familles des princes autrefois tout-puissants. Leurs parents eurent à payer plus de cent mille taels avant d'être autorisés à retirer les corps et à leur accorder des funérailles honorables.

p.223 En août 1861, Hien-fong, fugitif et physiquement épuisé, mourut à Jehol, dans sa trentième année, laissant le trône à son fils unique, l'empereur T'ong-tche, un enfant de six ans. Pendant sa minorité, sous la régence de l'impératrice veuve Tseu Hi et de sa collègue l'impératrice Tseu An, le flot de désagrégation fut endigué, pour un temps, le gouvernement étant dans une large mesure aux mains d'hommes d'État sages et libéraux, tels que le prince Kong et Wen Hsiang, et les armées impériales furent conduites par des généraux habiles, comme Ts'eng Kouo-fan et Tso Tsong-t'ang.

Il n'est pas nécessaire d'en dire long sur le règne de T'ong-tche et son influence personnelle sur les destinées de l'empire, car il n'atteignit sa majorité et ne prit la direction nominale du gouvernement qu'en février 1873 et mourut en 1875. Comme on le voit, il n'était pas destiné à vivre et à priver Tseu Hi de son autorité incontestée. Il est également certain qu'elle encouragea, ou ne fit rien pour réfréner, ses tendances vicieuses, notoirement connues à Pékin et qui devaient éventuellement

¹ Le nom est un euphémisme car cette pièce n'est jamais occupée que par des princes ou des hommes du clan sous le coup d'une condamnation capitale.

Les empereurs mandchous

causer sa mort d'une maladie contractée dans les bouges infects de la ville chinoise. Mais les notes suivantes, extraites des souvenirs d'un vieil eunuque, retiré du palais après la mort de Tseu Hi en 1908, donnent des renseignements intéressants sur l'histoire intérieure de la Cour à cette époque, et en particulier sur le mariage de T'ong-tche avec la vertueuse et infortunée A-lou-tö. ¹

Avant son mariage, raconte le journal de cet eunuque, le jeune empereur avait accoutumé de visiter les théâtres et les bouges du quartier de Ts'ien Men, en compagnie d'un eunuque nommé Tchou. Pour faciliter ces escapades (les portes du palais étant fermées), il fit faire une brèche dans le mur, juste en dehors de la porte Ouest de la Paix perpétuelle. À cet endroit, la voiture ^{p.224} de Tchou, attelée d'une mule rapide, l'attendait et les commérages de la capitale racontaient que le Fils du Ciel était souvent mêlé à de honteuses querelles d'ivrognes et rentrait souvent au Palais, même après avoir atteint sa majorité, bien après l'heure fixée pour les audiences. De jour, il fréquentait incognito les magasins de livres et d'estampes de Lieou Li-tch'ang pour acheter les bibelots taillés et les peintures obscènes pour lesquels les patriciens débauchés de Pékin ont toujours eu un penchant si marqué.

T'ong-tche détestait et craignait le Grand eunuque, favori de sa mère, le notoire Ngan Tö-hai qui, si l'on en croit les racontars du Palais, n'était pas un eunuque. Il détestait aussi Sou Hiun, qui le brusquait et le taquinait quand il était enfant.

Quand vint le moment, dans l'automne de 1872, de s'occuper du mariage du jeune empereur, mariage qui eut lieu au début de l'année suivante, les deux jeunes filles choisies parmi le grand nombre de candidates admissibles furent A-lou-tö (fille de Tch'ong K'i) et une fille de Fong-Siu, l'ami de Jong-lou. Tseu Hi préférait cette dernière tandis que sa collègue, l'impératrice du palais de l'Est, préférait A-lou-tö.

¹ [*chineancienne.fr* : cf. [Gabriel Deveria, Un mariage impérial chinois](#), Leroux, Paris, 1887.]

Les empereurs mandchous

Comme les impératrices co-régentes ne pouvaient s'entendre, Tseu Hi proposa finalement que le choix fût laissé à T'ong-tche :

— Qu'il les voit toutes les deux ¹ et il choisira celle qu'il préfère.

Tseu Hi ne doutait pas que T'ong-tche ne se guidât sur son propre choix, aussi fut-elle très déçue quand l'empereur, ayant été appelé et s'étant fait expliquer la situation, répondit sans hésiter :

— Je choisis A-lou-tö pour être mon impératrice.

Tseu Hi ne pouvait dire grand'chose sur le moment, et A-lou-tö p.225 devint première épouse et la Sage concubine, comme fut alors appelée la dame Fong, devint deuxième épouse ².

Après le mariage, Tseu Hi blâma et accabla souvent son fils pour son choix stupide.

— Vous auriez dû faire comme je disais et choisir la Sage concubine. Je la trouve intelligente, appliquée à ses devoirs, tandis que A-lou-tö a une cervelle d'oiseau et ne connaît rien à l'étiquette de la Cour. À moins qu'elle ne se corrige, il me faudra envisager sa déposition. En tout cas, je vous prie de cesser de traîner dans son palais au lieu de vous appliquer aux affaires de l'État.

Elle ordonnait aussi souvent à l'eunuque Li Lien-ying de porter la Sage concubine la nuit dans la chambre à coucher du monarque, dans l'espoir qu'elle lui donnerait un héritier au trône, assurant ainsi à Tseu Hi une longue et paisible possession de la régence. Suivant les prescriptions de l'étiquette, Li portait la Sage concubine sur son dos, vêtue seulement d'un manteau, la déposait au pied de la couche du Dragon, d'où elle devait graduellement se relever jusqu'à ce qu'elle eut atteint l'oreiller impérial.

¹ Procédure inusitée, que la coutume défend, avant la cérémonie du mariage, car le marié n'a rien à dire quant au choix de sa femme.

² Cette dame créa des difficultés en 1909 en insistant de demeurer, pour un ressentiment qui simulait le deuil, au mausolée de l'Est après l'enterrement de Tseu Hi. Mais l'impératrice Lung Yu lui persuada de revenir à Pékin par certaines concessions de préséance et de liste civile.

Les empereurs mandchous

Mais T'ong-tche ne tenait pas à elle et l'évitait le plus possible. Tourmenté par les interventions de sa mère dans ses affaires domestiques, il chercha des distractions dans les bouges de la ville chinoise et quand il lui arrivait de passer la nuit dans la Ville interdite, il laissait fréquemment la Sage concubine occuper sans partage la couche du Dragon, tandis qu'il s'installait dans le palais de la Pureté céleste.

Quand il tomba malade, Tseu Hi feignit d'en blâmer A-lou-tö, et l'accusa hautement d'avoir soustrait ^{p.226} l'empereur à l'influence de sa mère. Sa mort fut un coup terrible pour sa malheureuse veuve, dont les yeux étaient gonflés de larmes. Un jour son père, un misérable opportuniste, vint la voir et dit ensuite à Tseu Hi :

— Si l'impératrice est si mélancolique, le mieux qu'elle puisse faire, pour le bien de tous, est de suivre Sa Sainte Majesté dans la tombe aussi rapidement que possible.

Deux heures plus tard, elle mourait et les médisants racontèrent que Tch'ong K'i, anticipant les désirs de Tseu Hi, lui donna l'opium qui lui permit de se suicider, car il prévoyait des troubles si elle donnait le jour à un héritier, et comprit que sa propre situation serait compromise auprès de Tseu Hi. Un grand et puissant parti à la Cour réclamerait l'élévation de cet héritier au trône et, à moins qu'ils ne parviennent à retirer tout pouvoir à Tseu Hi (ce qui était peu probable), celle-ci se vengerait sûrement sur la famille de A-lou-tö. Aussi, en homme sage, prit-il des mesures préventives.

Après la mort de Hien-fong en 1861, la politique intelligente et vigoureuse de sa jeune veuve Tseu Hi, loyalement assistée par des généraux de la trempe de Ts'eng Kouo-fan et de Tso Tsong-t'ang, parvint à annihiler la révolte taïping — grandement aidée, il est vrai, par « l'armée toujours victorieuse » du Gordon chinois. Cette révolte avait duré treize ans, dévastant neuf provinces et semant la mort et la ruine sur d'innombrables millions d'êtres. Depuis 1855, le premier élan élevé et le caractère semi-religieux du mouvement avaient disparu ; ce

Les empereurs mandchous

n'était plus qu'une vaste horde de bandits indisciplinés et sans merci, qui vivaient au jour le jour sur le pays. Telles sont les choses aujourd'hui, telles elles étaient alors ; les rebelles de la Chine avaient beau bien se battre et prendre des villes, ils n'avaient pas de système ni de cohésion pour remplacer ce qu'ils avaient ^{p.227} renversé. Telles sont les choses aujourd'hui, telles elles étaient alors ; la soif du pillage, l'insatiable frénésie de mettre à sac démoralisaient rebelles et impériaux ; de sorte que, jusqu'à l'entrée en scène du général Gordon, et de visées militaires nouvelles, les hostilités traînèrent presque au hasard, pour la détresse toujours croissante des non-combattants.

Néanmoins il est bon de se souvenir que la révolte taïping, comme tous les autres grands soulèvements chinois contre une dynastie impopulaire, représenta au début un désir sincère de la part de ses chefs de mettre fin à des maux très réels et de remplacer la dynastie mandchoue par quelque chose de plus satisfaisant et de plus juste. Les annales du temps prouvent que, même à la fin, le mouvement conserva un noyau de chefs qui préservèrent leurs premiers idéaux et tentèrent de freiner leurs forces indisciplinées. Les courts extraits qui suivent, pris des chroniques contemporaines, racontent les derniers jours de Li Siu-tch'eng, dont la mort, après la chute de Nankin (juillet 1864) mit fin à la rébellion ¹.

C'est à cet homme, connu par tout le Kiangsu sous le nom du « prince patriote », que la révolte taïping dut la plupart de ses premiers succès et le faible semblant de gouvernement ordonné qu'elle eut jamais à la cour du « roi céleste ». Son génie militaire était indéniable et son caractère personnel admirable ; à tel point que non seulement il était l'idole de ses soldats, mais encore du peuple qu'il protégeait de l'oppression, autant qu'il était en son pouvoir. Il était un observateur strict de la discipline ; insistait sur le paiement régulier des troupes sous son commandement ; punissait le viol de décapitation. Il alliait les qualités d'un bon guerrier à une nature pieuse et douce ;

¹ Pour le récit de sa mort aux mains de Ts'eng Kouo-fan voir le mémoire de ce dernier, [*China under the Empress Dowager*, p. 73.](#)

Les empereurs mandchous

consciencieusement pratiquant ^{p.228} des rites de sa foi bouddhique, il donnait de larges allocations aux familles de ceux qui étaient morts dans les combats et institua un service annuel de cérémonies commémoratives pour le jour bouddhique des trépassés, auxquelles il avait coutume de paraître en personne, brûlant de l'encens et participant à la litanie des morts. C'était un brave soldat et un gentilhomme ¹.

Ce fut Li Siu-tch'eng qui tint Soochow contre l'armée de Gordon, l'hiver de 1863. Juste avant la chute de la ville, en décembre, la garnison rebelle et la population étaient dans une situation désespérée. Les troupes n'avaient pas eu de vrai repas depuis plusieurs jours ; pourtant l'exemple du courage indomptable de Li maintenait leur moral. Il envoya un de ses officiers porter une lettre demandant du secours à Hong, le « roi céleste », à Nankin. Son messenger fut pris et tué par les impériaux et sa lettre fut conservée par l'officier aux mains de qui elle tomba. Par la suite — admirant le splendide courage de Li — il en envoya des copies à ses amis. La lettre était écrite dans une belle main cursive et témoigne non seulement d'une grande bravoure mais d'une profonde culture :

« De cette ville harcelée, dit la lettre, j'écris ces lignes. Nos provisions sont épuisées ; au camp, les marmites sont vides. Le four est froid et nulle drogue ne peut pallier aux tortures de la faim. On coupe les corps en morceaux ^{p.229} et les mères vendent leurs enfants pour de la nourriture. Depuis plusieurs jours nous crions « le dîner est prêt » aux heures du repas, pour tromper l'ennemi sur notre manque de provisions. Notre détresse est grande, ressemblant à celle de la tortue dans la terrine : notre danger est celui d'un tigre aux abois au bord

¹ Il est intéressant de noter que le président Yuan Che-k'ai avait donné des ordres au bureau des Patentes de distinction pour rechercher les descendants en vie des chefs taïping. Le bureau rapporta que le fils aîné de Li Siu-tch'eng, nommé Li Cheng-hsiang était âgé de cinquante-six ans. Il envoya au bureau des Patentes un récit de la révolte taïping, par son père, récit qui sera incorporé dans l'histoire officielle de la Chine. Des honneurs posthumes seront probablement conférés à Li Siu-tch'eng. Ceci montre que les actes ou les paroles de personne ne sont définitivement condamnés en Chine. La piété filiale des descendants et d'autres facteurs peuvent, avec le temps, réhabiliter toute réputation aux yeux de la postérité.

Les empereurs mandchous

d'un précipice de montagne. Votre Majesté a fondé un nouvel empire, mais si ses racines sont ébranlées, les branches seront agitées. Soochow est comme le menton de Votre Majesté : si les lèvres périclent, les dents vont bientôt se gâter. Dès que vous aurez pu vous frayer un passage à travers les armées assaillantes qui investissent Nankin, il faudra dépêcher des troupes à notre aide. Je vous envoie ces quelques lignes pour vous prier de prendre garde à votre santé. Je m'arrête d'aiguiser mon épée pour écrire cette lettre, priant avec ferveur pour votre prospérité.

Li s'échappa de Soochow, cette ville de terrible carnage, et vécut pour prendre part au dernier acte du grand drame quand, à la chute de Nankin, au mois de juillet suivant, le « roi céleste » rencontra son destin. Li se sauva, accompagné seulement de deux gamins. L'un d'eux était le second fils du « roi céleste », Hong Fou-tien, et l'autre était le propre page de Li. Hong ne savait pas monter à cheval et fut vite séparé de ses compagnons (il fut ensuite capturé par les impériaux). Li et son page se hâtèrent dans la nuit et finalement perdirent leur route. À l'aube, ils se reposaient sur une colline boisée, quand survinrent huit bûcherons. L'un d'eux reconnut Li et l'interpella sous le nom de prince patriote. Li les supplia de ne pas le trahir.

— Si vous pouvez trouver un moyen de me conduire en sûreté à Huchon, en Chekiang, je vous donnerai trente mille taels.

Les hommes, touchés jusqu'aux larmes par sa détresse, consentirent.

Le soir ils descendirent de la colline et vinrent à leur hameau de Chien Hsi — « à l'ouest du ravin ». Les ^{p.230} mouvements étaient gênés parce que Li et son page étaient chargés d'une quantité de bijoux, en plus d'avoir une mule de bât portant un chargement de lingots d'or et de

Les empereurs mandchous

perles. Les bûcherons les cachèrent dans une chambre intérieure et conseillèrent à Li de se déguiser en se rasant la tête ¹. Il refusa, disant :

— Je suis le sujet de la dynastie taïping ; notre empire est renversé et notre souverain est mort. Si je suis pris et amené devant le commandant mandchou, mon sort est décidé, je le sais. Mais s'il me fallait échapper à la capture en me rasant, je serai traître aux principes qui ont fait de moi un rebelle.

L'un des bûcherons, un nommé T'ao, rusé et avide par nature, désirait gagner, en le trahissant, la forte récompense offerte pour la capture de Li, mais il craignait ses compagnons, qui lui étaient fidèles. Il trouva donc un prétexte pour sortir et rejoignit un ami dans le camp mandchou du général Siao, et lui demanda conseil. Cet homme alla naturellement dire à l'un des gardes du corps du général que Li se trouvait dans le village voisin et le général, apprenant l'histoire, retint T'ao, en lui faisant servir de la nourriture et de la boisson. Pendant ce temps, il envoya en toute hâte une troupe de cavaliers pour arrêter Li. Ils le ramenèrent, avec son trésor, dont le général s'empara. Espérant étouffer l'affaire, il ordonna que T'ao soit décapité, mais celui-ci avait déjà pris la fuite ; plus tard il fut victime de la colère de ses compagnons qui le tuèrent pour sa félonie. Le général reçut un haut rang héréditaire en récompense de la capture de Li et de son trésor ; mais plusieurs de ses hommes furent tués par les bûcherons qui, après les avoir massacrés, firent un sacrifice aux mânes de Li. Ts'eng Kouo-fan l'apprit et les fit amener ^{p.231} à son quartier général. Hardiment et franchement, ils avouèrent la vérité. Ts'eng, qui admirait beaucoup le chef rebelle, fit l'éloge de leur loyauté et leur envoya des présents, qu'ils acceptèrent à contrecœur. Les chroniqueurs chinois déplorent que les noms de ces dignes bûcherons n'aient pas été consignés.

L'histoire suivante, racontant la manière dont les impériaux finirent par s'emparer de Nankin, témoigne que l'amour, autant que la guerre, régnait dans la capitale en révolte. Tandis que la ville était entièrement

¹ Les Taipings avaient banni la tonsure, en signe de rébellion contre la dynastie mandchoue.

Les empereurs mandchous

investie par les forces de Ts'eng Kouo-fan, la clef de la situation était « l'îlot des neuf tourbillons », où Hong Sieou-ts'iuan avait stationné de nombreuses troupes. Dès que les forces des impériaux s'en furent emparées, Nankin était pratiquement à leur merci. La gloire de cet exploit est généralement attribuée à Ts'eng Kouo-fan, mais en réalité l'un des rebelles livra le secret de la répartition de leurs forces, ce qui permit à l'attaque impérialiste de se concentrer sur le point faible.

Pendant le règne du « roi céleste » à Nankin, eurent lieu deux examens pour l'administration civile. Au deuxième examen, un étudiant de Kiangsi nommé Pou Ying-k'i se classa troisième. Il était exceptionnellement beau et s'était surnommé le second Ch'en Ping, à cause d'un bel homme célèbre qui avait joué un rôle important lors de la fondation de la dynastie des Han, au II^e siècle avant J.-C.

Pendant que l'examen se passait au palais, la jeune sœur du « roi céleste », Siuan Chiao, surveillait les candidats de derrière un rideau et fut très impressionnée par le physique de Pou. C'est elle qui persuada à son frère de le classer troisième. Quant, en temps voulu, Pou se présenta à la Cour pour exprimer ses remerciements, Hong lui dit :

— C'est la divine sœur qu'il faut vraiment remercier,

et il le fit conduire en sa présence ^{p.232} par un eunuque. Pou s'agenouilla devant elle et la divine sœur lui tendit la main en disant :

— Nous nous rencontrerons souvent, car j'entends vous assurer un bon poste à la Cour.

Quelques jours plus tard, il devenait chambellan et avant peu ses relations avec la divine sœur devinrent plus que fraternelles. Celle-ci avait un mari, Li Shao-shen, qui en était très affecté, mais qui craignit d'intervenir dans son intrigue.

Or il advint que le « prince de l'est », Yang Hsu-ch'eng, comme tous les autres princes rebelles, entretenait un personnel de femmes qui lui servaient de majordomes, d'huissiers et dans d'autres fonctions. L'une d'elles, fille d'un littérateur, avait une grande habileté de style et dépassait la divine sœur pour la beauté. Elle aussi s'enticha du beau

Les empereurs mandchous

Pou et se mit à l'inviter constamment dans son boudoir. Comme cette liaison se développait, la divine sœur devint furieusement jalouse, mais il lui fallut la supporter car le « roi céleste » ne pouvait se permettre une querelle avec le « prince de l'est ». Pour un temps, Pou joua entre elles au don Juan ; mais il finit par se fatiguer de leurs charmes et, sentant que les Taïpings touchaient au terme de leur carrière, il décida de quitter Nankin secrètement, pour retourner chez lui dans le Kiangsi.

Dans cette tentative, il fut capturé par les hommes du général Fou Ssu et, dans l'espoir de sauver sa tête, il dit :

— J'ai un secret à communiquer.

Conduit en présence du général, il continua :

— Les rebelles dépendent, pour leurs approvisionnements, de l'îlot des neuf tourbillons ; tous leurs renforts viennent par cette route. Cela seul leur a permis de tenir si longtemps. Vous ne prendrez jamais Nankin si vous ne vous emparez pas de l'île. J'ai sur moi un plan qui vous indiquera la disposition des forces et l'emplacement des canons. Un ^{p.233} côté est imprenable mais il est un point exposé aux attaques. Prenez-les par surprise à cet endroit et il vous sera aussi facile de vous emparer de la position que de cracher sur vos doigts. Une fois maîtres de l'île, vous couperez leurs communications et ils seront pris comme rats dans un piège.

Les impérieux suivirent ce conseil, et Nankin tomba. Pou Ying-ch'i fut, en récompense, nommé lieutenant-colonel, mais les chroniqueurs chinois qui paraissent, dans l'ensemble, disposés à sympathiser avec les rebelles de toute espèce, condamnent son acte, faisant observer sans indulgence qu'il servit deux dynasties, l'une à titre civil et l'autre à titre militaire.

@

CHAPITRE X

Les soucis de Sa Majesté Kouang-siu

@

La personnalité de Sa Majesté Kouang-siu a toujours été tellement éclipsée et dominée par celle de l'énergique Tseu Hi, même pendant les années (1889-1898) où il eut le contrôle théorique du gouvernement, que ses capacités et ses aspirations individuelles ont eu peu de chance d'aboutir à quoi que ce soit de bon ; les annales dynastiques, compilées sous la direction de Tseu Hi elle-même, le traitent, d'une manière générale, en quantité négligeable. En effet, alors même que, pendant les années de sa retraite officielle, Tseu Hi se dépouilla de tous les symboles extérieurs de la puissance suprême, l'empereur lui-même et toute sa Cour savaient bien que l'arbitre définitif de toutes les questions importantes était l'autocrate qui surveillait les événements du fond de sa retraite au palais d'Été, dont les agents et les partisans secrets constituaient le parti dominant de la ^{p.234} métropole et des yamens de province. Jamais elle n'abandonna à l'empereur l'autorité fondamentale de qui le monde officiel attendait récompenses et châtiments ; de ses mains dépendait la nomination à toutes les hautes fonctions, par quoi elle créait et renforçait les liens de loyauté personnelle envers elle-même. L'empereur sur son trône était une nullité dans les conseils intérieurs de l'État, conseils qui puisaient toute leur inspiration à la fontaine de toutes les faveurs ; il comptait bien moins, aux yeux du mandarinat, que le Grand eunuque, Li Lien-ying. Sauf pendant les cent jours de réforme, qui précipitèrent le coup d'État de Tseu Hi en 1898, et son retour ostensible à la pleine suprématie, l'infortuné monarque ne put jamais rassembler assez de courage ou de partisans pour lui permettre de s'affirmer.

À l'occasion, il est vrai, il tenta de rejeter le joug et de revendiquer ses droits d'initiative indépendante ; particulièrement pendant la courte période où il se reposa sur l'appui influent de Tchang Yin-houan et des

Les empereurs mandchous

chefs de la réforme à Pékin ; mais ses tentatives étaient vouées à se briser contre le mur de droits acquis et de privilèges dont le génie de Tseu Hi l'avait entouré.

En janvier 1894, avant la déclaration de guerre au Japon, l'esprit de Sa Majesté était très occupé de la corruption grandissante dans l'administration, causée par le trafic éhonté du Grand eunuque dans les postes gouvernementaux de toute sorte. Sur cette question, il était assuré des sympathies des meilleurs hommes dans les services publics, dont le sens de la dignité était certes offensé et les intérêts menacés par les scandaleux procédés du favori de Tseu Hi. Tous les lettrés et la grande majorité du fonctionariat conservateur étaient scandalisés par la vénalité flagrante qui vendait des offices sans égard aux capacités de l'acquéreur ; aussi Kouang-siu s'enhardit-il. L'exemple suivant d'un cas dans lequel ^{p.235} il manifesta sa volonté, sans provoquer la « divine colère de la Mère bienveillante », est significatif.

Nie K'i-kouei ayant été promu magistrat en janvier 1894, le poste de taotaï de Shanghai devint vacant. Les Grands conseillers remirent à Kouang-siu la liste des tapotais susceptibles d'avancement et prièrent Sa Majesté de faire son choix. L'empereur ne dit rien, mais tira de sa manche un papier où se trouvait écrit le nom « Lu-Po-yang ». En fronçant les sourcils il le remit au conseil, avec des instructions de faire un rapport sur la carrière antérieure de cet homme. Les conseillers se retirèrent et examinèrent leurs dossiers, mais ne trouvèrent pas ce nom sur leurs listes. Ils en firent rapport et Kouang-siu ordonna aux présidents des conseils du Service civil et des Finances d'examiner l'affaire. Les conseillers virent que l'empereur avait reçu de Tseu Hi le conseil de nommer Lu Po-yang, en dépit de ses titres, aussi répondirent-ils avec tact :

— Si Votre Majesté le connaît, il vaudrait mieux le nommer sans autre examen. Il se peut que son nom ne soit inscrit ni au conseil des Finances, ni à celui du Service civil. Il ne serait alors pas convenable de lui donner le poste, après s'être assuré qu'il n'a aucun titre.

Les empereurs mandchous

Kouang-siu soupira et signa la nomination.

Peu après survint le cas plus flagrant de Yü Ming. Cet homme était un Mandchou attaché à la maison impériale : il n'avait jamais occupé de poste officiel ; il était le directeur d'une grande firme d'entrepreneurs de constructions à Pékin et avait acheté un brevet de sous-préfet. Le poste lucratif de taotaï chargé des industries du thé et du sel à Ssù-ch'uan devint vacant et Yü Ming, sous la pression de Tseu Hi, l'obtint.

Le moment venu, il parut en audience devant l'empereur pour remercier. Kouang-siu lui dit :

— Dans quel conseil du gouvernement avez-vous servi ?

Il ^{p.236} répondit :

— Votre esclave a toujours été attaché à Kuang Shun.

(Kuang Shun étant le nom de la riche firme d'entrepreneurs citée plus haut). L'empereur ne le comprit pas et répéta sa question. Yü Ming répondit :

— Votre Majesté n'a-t-elle jamais entendu parler de la maison Kuang Shun ? Ce sont les plus puissants entrepreneurs de la ville Ouest. Votre esclave en a été le directeur depuis longtemps.

L'empereur sourit :

— Ah ! je vois : vous voulez dire que vous avez toujours été dans le commerce. Mais le poste de directeur d'une grande entreprise est très lucratif. Pourquoi voulez-vous l'échanger contre une carrière de fonctionnaire ?

La réponse ne se fit pas attendre :

— Parce que j'ai ouï dire que les profits à retirer de cette affaire de thé et de sel sont dix fois plus grands que ceux que je pourrais faire dans le commerce.

Kouang-siu fut alors grandement irrité par cette effronterie, mais il cacha sa colère pour un temps.

Les empereurs mandchous

- Pouvez-vous écrire ou parler mandchou ?, dit-il.
- Non, Votre Majesté.
- Pouvez-vous écrire le chinois ?

Yü Ming hésita longtemps, puis finit par balbutier :

- Oui.

L'empereur jeta alors un crayon et du papier sur le sol et ordonna à un eunuque de service de conduire Yü Ming au dehors.

- Allez écrire un rapport sur votre carrière officielle. Installez-vous sur les marches de la salle, là où je puisse vous voir.

Après un très long temps Yü Ming rentra dans la salle d'audience et remit son papier à l'empereur. Il avait simplement écrit : « Votre esclave, Yü Ming, Mandchou de la bannière jaune rayée ». Les caractères étaient de la taille d'une tasse à café (l'étiquette veut que, pour la présentation au trône, ils soient petits et délicatement formés en ronde). L'écriture de Yü Ming se répandait sur toute la page, était à peine lisible et l'un des deux caractères simples de son nom était faux.

p.237 L'empereur alors se mit en colère :

- Vous pouvez garder votre ancien brevet de sous-préfet, dit-il, et attendre votre tour de promotion.

(Ce qui signifiait qu'il était relégué du poste élevé de taotaï élu à celui d'un candidat de bas rang, qui probablement ne serait jamais promu).

- Je nomme à présent Tchang Yuan-p'u à ce poste : que le conseil dresse immédiatement son rapport.

C'est ainsi que, pour une fois, Kouang-siu brava Tseu Hi.

Le chroniqueur raconte que Yü Ming retourna à ses affaires d'entrepreneur et, aidé de Li Lien-ying, fit de gros profits sur un contrat pour la construction d'un sanctuaire à la mémoire du prince Tch'ouen, le père de Kouang-siu. Ayant soutiré de gros bénéfices sur ce travail lucratif, il se mit à acheter les eunuques au service du jeune prince Tch'ouen (plus tard le régent) pour leur faire voler, afin de les lui

Les empereurs mandchous

revendre, des bijoux et des objets d'art appartenant à la résidence du prince. Il fut découvert et l'empereur ordonna son arrestation. Mais il parvint à s'échapper en se rasant la tête et en devenant un prêtre. Il se réfugia dans un temple des montagnes de l'Ouest. Il était bien connu de plusieurs étrangers dans ces parages il y a quelques années. Plus tard il fut expulsé de la prêtrise pour un scandale avec une dame de haut rang à Pékin. Quant à Lu Po-yang, le taotaï élu pour Shanghai, l'incorruptible vice-roi de Nankin, Lieou K'ouen-yi, qui avait connaissance de ses antécédents peu recommandables, refusa de lui permettre d'occuper son poste et le mit en accusation pour concussion. Il fut renvoyé du service et les 700.000 taels qu'il avait payés à Li Lien-ying (à partager entre les eunuques et son impériale maîtresse) furent dépensés en pure perte car il n'occupa jamais son poste. Dégoûté de la vie publique, il se fit, lui aussi, prêtre taoïste. L'attitude énergique de Kouang-siu fut donc justifiée par les ^{p.238} événements et Tseu Hi ne donna aucun signe de désapprobation.

Il ne faut pas imaginer que Sa Majesté infortunée fut privée de tous amis et conseillers. Plusieurs à la Cour haïssaient, tout en le craignant, le régime de l'avid Grand eunuque et de son impérieuse maîtresse. Mais sa main pesait lourdement sur eux, et si l'atmosphère de la métropole suscite parfois l'héroïsme chez le mandarin orthodoxe, c'est plutôt l'héroïsme qui se manifeste dans la scène des adieux de la mort que celui qui se manifeste constamment dans la vie quotidienne. Ceux dont les sympathies allaient à l'empereur et ceux qui considéraient la continuelle usurpation du pouvoir suprême par l'impératrice douairière comme dangereuse pour l'empire, tentèrent (craintivement sans doute) de persuader à Tseu Hi, par une procédure constitutionnelle, de relâcher quelque chose de son emprise sur les affaires d'État.

Voici un cas typique. Au début de 1896, quand l'impératrice douairière était en retraite au palais d'Été, le censeur Wang P'eng-yun présenta un mémoire de remontrances contre les visites répétées de l'empereur au palais d'Été pour présenter ses devoirs à Tseu Hi.

Les empereurs mandchous

« Ces allées et venues occupent la plus grande partie de la journée et détournent Votre Majesté des affaires de l'État. Tous les deux ou trois jours elle quitte le palais à l'aube et ne rentre pas à Pékin avant le crépuscule. Si l'empereur venait à contracter une maladie par refroidissement ou fatigue, nul ne serait plus désolé que la Bonne mère. Je me permets donc de conseiller que l'empereur veille à ses devoirs et ne perde pas de temps à ces excursions cérémonieuses.

Le vrai sens de ce mémoire était que l'empereur était beaucoup trop sous l'influence de Tseu Hi et craignait de prendre aucune mesure importante sans avoir reçu ^{p.239} son approbation ; en d'autres termes, Wang désirait voir Kouang-siu émancipé du gouvernement du cotillon. Or il se trouva que Tseu Hi était à l'époque d'humeur indulgente et bonne ; s'il en avait été autrement, ce mémoire aurait bien pu coûter cher au censeur. Rien qu'un mois plus tôt un eunuque nommé K'ou avait été décapité sommairement pour avoir osé conseiller à l'empereur de choisir lui-même sa suite personnelle, afin d'éviter le constant espionnage de l'impératrice douairière. Depuis lors, le Grand conseil vivait en terreur constante que quelque censeur ne dénonçât cette exécution ou ne mette Tseu Hi en accusation ; aussi, quand le mémoire de Wang P'eng-yun leur parvint, furent-ils grandement troublés. Le prince Kong et Li Hong-tSao le discutèrent anxieusement. Li remarqua :

— Vraiment nous devrions avoir honte de nous-mêmes, quand de petits fonctionnaires se risquent à parler si ouvertement contre Tseu Hi, et qu'aucun d'entre vous n'a osé la critiquer en aucune façon. Essayons, au moins, de lui en épargner les graves conséquences. Quand Votre Grandeur sera reçue en audience par Sa Majesté, il faut trouver quelque moyen par quoi l'empereur puisse apaiser Sa Majesté l'impératrice douairière, ou bien il faut supprimer le mémoire.

Le prince Kong fut d'accord mais observa que la suppression du mémoire serait difficile. Appelé en audience, il le présente à Kouang-siu qui dit, après l'avoir lu :

Les empereurs mandchous

— L'impératrice douairière réclamera sûrement son exécution.
Que conseillez-vous ?

Kong répète ce qu'avait dit Li :

— Tout cela est bel et bon, répond l'empereur, mais oubliez-vous que Kou fut décapité l'autre jour pour une critique bien moins ouverte ?

Le prince Kong répliqua :

— Un eunuque n'a pas le droit de présenter de mémoires ni d'intervenir dans les affaires de l'État. En le mettant à mort, Sa Majesté ne faisait qu'appliquer ^{p.240} la règle dynastique. Mais un censeur a un droit de critique illimité et sa personne est, ou devrait être, inviolable.

Kouang-siu soupira :

— Ne pensez pas que je veuille restreindre leurs critiques ; mais vous savez ma situation. Je crains que Sa Sainte Majesté ne soit grandement irritée quand elle verra ce document. Je dois le lui présenter, car si je ne le faisais pas, elle en aurait sûrement connaissance. Je crois que vous feriez mieux de discuter la situation de nouveau avec Li Hong-tsoa. Au moins pouvez-vous arrêter la présentation de nouveaux mémoires de cet ordre.

Le prince Kong se retira et, avec l'aide de Li, prépara un mémoire où se trouvait le passage suivant :

« Le censeur est bien hardi quand il soulève de telles questions. Mais son acte provient d'un sentiment dévoyé de la loyauté et non de dispositions radicalement mauvaises. Nous avons examiné son mémoire avec soin et n'y trouvons pas de signes de trahison ni rien de contraire à la vertu bienfaisante de Votre Majesté. Nous implorons donc Votre Majesté de lui pardonner.

Kouang-siu partit alors en audience au palais d'Été, prenant les deux mémoires, qu'il soumit à Tseu Hi, en s'agenouillant humblement.

Les empereurs mandchous

L'impératrice, qui était de particulièrement bonne humeur ce matin-là, lut les documents et dit en souriant :

— Vous me paraissez très angoissé par cette effusion, mais vous n'avez pourtant pas la moindre raison de craindre mon déplaisir. Les critiques des censeurs sont les bienvenues : c'est pour cela qu'ils existent.

De retour à la Ville interdite, Kouang-siu dit au prince Kong :

— À cette occasion, Sa Majesté a pris la chose avec indulgence ; mais je suis sûr que si la question revient encore dans un mémoire, non seulement son auteur sera décapité, mais encore Wang, qui échappe ^{p.241} aujourd'hui, grâce à la bonne humeur du Vieux bouddha ¹, subira la peine de mort, lui aussi.

Pourtant Tseu Hi tint compte de l'allusion qui, somme toute, était assez raisonnable et par la suite demanda moins de visites de l'empereur et arrangea les choses de façon à ce qu'il pût retourner à Pékin de meilleure heure.

Lors du coup d'État, bien des amis des réformateurs se demandèrent comment le Vieux bouddha s'était si vite emparée des détails du complot de K'ang Yeou-wei et des noms de ses confédérés. L'explication est celle-ci : quelques jours avant le coup d'État de Tseu Hi, l'empereur, voyant l'hostilité des réactionnaires à l'égard de K'ang Yeou-wei, avait cessé de l'appeler en audience. À sa place, il employait le réformateur Lin Siu, qui transmettait les messages avec K'ang. Il parlait avec un tel accent de Fukhien que l'empereur avait peine à le suivre et lui ordonnait d'écrire tout ce qui était important et de lui laisser les mémoires à examiner.

Une semaine avant le fatal cinquième jour de la huitième lune, le Vieux bouddha entra soudain, sans être annoncée, venant du palais d'Été, pour rendre à l'empereur une visite à l'improviste et surprendre

¹ L'impératrice Tseu Hi.

Les empereurs mandchous

ce qu'il faisait. Ce ne fut que quand elle eut atteint la porte occidentale de la ville qu'un messenger fut envoyé en avant pour informer l'empereur, afin qu'il pût se hâter vers l'entrée du palais de l'Ouest et accueillir Sa Majesté.

Kouang-siu et Lin Siu parlaient des affaires au palais de la Pureté céleste, quand un eunuque fit irruption, disant :

— Le Vieux bouddha sera ici dans vingt minutes. J'ai commandé votre chaise pour que vous puissiez aller à sa rencontre.

L'empereur ordonna en toute hâte à Lin Siu de rassembler ses papiers et de quitter le Palais, tandis que lui-même se rendait au devant de l'impératrice. Malheureusement, Lin Siu dans sa précipitation, ^{p.242} son trouble et sa peur, fut si anxieux de partir avant que les eunuques de l'impératrice aient pu le voir que, dans sa hâte, il laissa tomber le plus important de tous ses documents, celui où il avait esquissé un plan pour entourer le palais d'Été et saisir la personne de Tseu Hi. Ce papier fut ramassé par un des suivants de Li Lien-ying et remis par le Grand eunuque à Sa Majesté. C'était l'arrêt de mort des Réformateurs. Pendant les deux années suivantes, Kouang-siu fut virtuellement un prisonnier, traité par le Vieux bouddha et Li Lien-ying avec une rudesse et une négligence voulue. Il fut pris d'une profonde mélancolie chronique, pleinement conscient, pendant son isolement, que sa vie tenait à un fil, à la merci des froides politiques et des humeurs vengeresses du Vieux bouddha. Après le coup d'État, Tseu Hi rendait de fréquentes visites à son malheureux neveu, dans son pavillon-prison solitaire de la « terrasse de l'océan », et lui annonçait calmement les dispositions qu'elle entendait prendre à sa mort qui, comme il le savait bien, était préparée avec tout le respect dû au précédent et au décorum ¹. Connaissant sa fière et sensible nature, elle le tracassait sur l'illégalité de son accession au trône — son propre ouvrage, à elle — et déclarait que son règne figurerait aux annales dynastiques comme un

¹ Cf. [China under the Empress Dowager](#), p. 212.

Les empereurs mandchous

interrègne, comme il fut fait pour un monarque non moins malheureux, nommé King Tai, de la dynastie des Ming (1450-1457).

Kouang-siu prenait un triste intérêt au sort de son modèle, sur quoi il méditait pendant des heures. Il y avait en vérité maints traits curieux de ressemblance entre le destin de l'empereur ming et le sien. King Tai avait été placé sur le trône par ordre de l'impératrice douairière d'alors, au lieu de son frère aîné, emmené ^{p.243} en captivité par les Mongols. Il fut traîtreusement assassiné par les eunuques tandis qu'il accomplissait un sacrifice. Son règne fut expurgé des annales dynastiques (bien que restauré plus tard) et son corps fut inhumé non dans le mausolée impérial au nord de Pékin, mais dans une tombe relativement humble, située près du palais d'Été.

Après sa libération de son emprisonnement solitaire, et quand le cœur du Vieux bouddha eut été quelque peu radouci envers lui par leurs infortunes communes, après la fuite de Pékin en 1900, Kouang-siu conserva son mélancolique attachement à la mémoire de King Tai. D'une fenêtre du palais d'Été il pouvait voir la tombe de son infortuné prédécesseur et, déplorant son état d'abandon, il persuada l'un de ses eunuques d'y replanter des pins et de réparer les piliers de la salle principale des sacrifices. Mais il ordonna en même temps à l'eunuque de veiller à ce que le Vieux bouddha n'apprît pas sur l'ordre de qui ces choses étaient faites. Si elle apprenait qu'elles étaient l'œuvre de l'empereur, elle en serait sûrement irritée : s'il était découvert, l'eunuque devait répondre que c'était à ses frais, pour « gagner du mérite », et Tseu Hi louerait probablement sa conduite vertueuse. Chacun à la Cour connaissait pourtant l'intérêt pathétique de Kouang-siu pour le destin de King Tai, à tel point que, après sa mort en 1908, Tchang Tche tong proposa cyniquement au régent de lui donner le titre posthume de King (Illustre) en commémoration de cette affinité intéressante.

Vers la fin de la maladie mystérieuse et fatale de Kouang-siu, en novembre 1908, celui-ci manifesta une initiative et une indépendance d'esprit inaccoutumées. Le 11 novembre, deux jours avant sa mort, il

Les empereurs mandchous

se leva de son lit et annonça son intention de se présenter au chevet de Tseu Hi pour s'enquérir de sa santé. Les ^{p.244} annales dynastiques racontent sa pieuse sollicitude pour Sa Sainte Majesté, mais le véritable mobile était probablement le désir de s'assurer par lui-même que son oppresseur impitoyable était mortellement atteint. Quoiqu'il en soit, l'effort fut trop grand pour lui et, après quelques pas, il s'affaissa. Ses eunuques le portèrent sur un divan du côté sud de sa chambre, d'où il ne se releva plus.

Le 10 novembre, quand le docteur Chou fut appelé en consultation sur l'état de santé de Sa Majesté, il fut stupéfait des signes de négligence qu'il trouva dans la misérable installation et la saleté générale de son appartement. Il était chauffé par l'un de ces poêles de faïence blanche qu'on trouve dans les plus pauvres demeures de la Chine septentrionale, un article qui ne coûte que quelques sous et dégage des fumées nocives de gaz de charbon. La literie était maigre et grossière, de celle qu'un commis de magasin emploierait. Il y avait bien quelques livres historiques à son chevet, mais nul ornement ni aucun confort ; le tapis de table jaune était sale et n'avait évidemment pas été changé depuis plusieurs mois. Quand, après sa mort, son cercueil fut porté aux tombes de l'Ouest, pour y être déposé dans un abri provisoire en attendant la construction de son mausolée, les objets dont il avait fait un usage quotidien furent portés, suivant l'usage, dans la procession funéraire, et le peuple remarqua qu'ils n'étaient pas mieux que les objets ménagers d'un petit boutiquier. On ne gaspilla point d'argent pour le Fils du Ciel pendant l'administration de l'insolent Grand eunuque, Li Lien-ying !

De son lit de mort, l'empereur adressa au Vieux bouddha une requête qui montre combien les événements tragiques de 1900 avaient fait impression sur son esprit et avec quelle fidélité il chérissait la mémoire de la seule femme qui eût adouci sa triste vie par son ^{p.245} affection et sa loyauté. Cette femme était la « concubine Perle ». assassinée par ordre de l'impératrice douairière au matin de la fuite hors du palais, après l'entrée des troupes alliées à Pékin. La main qui

Les empereurs mandchous

envoya cette femme loyale à son destin fut celle de Li Lien-ying, qui la précipita dans un puits, mais celui qui avait empoisonné contre elle l'esprit de l'impératrice, et qui fut par conséquent le principal responsable de sa mort, fut un eunuque nommé Tsui. Ce misérable avait jeté des pierres dans le puits sur la victime de ses malfaisantes intrigues et s'était moqué de l'empereur dans son chagrin. Kouang-siu n'avait ni oublié ni pardonné et à sa dernière heure, il chercha à se venger de celui qui avait joint l'outrage à la plus mortelle blessure. Il pria le Vieux bouddha de renvoyer l'eunuque Tsui du Palais et de confisquer tous ses biens. Même alors, se souvenant de l'hypersensibilité de Sa Majesté pour tout ce qui concernait son autorité suprême, il évitait toute allusion à de tragiques événements dont, croyait-il, elle s'était repentie, et demandait l'expulsion de l'eunuque sous le prétexte qu'il « méditait la trahison contre la personne de Sa Majesté. » Son souhait fut exaucé (la fortune de Tsui fut sans doute un important facteur), et le jour où Kouang-siu mourut, l'eunuque fut ignominieusement chassé du palais.

Innombrables furent les offenses et les indignités imposées au malheureux monarque par ces « rats et renards du Palais, qui semblaient prendre plaisir à blesser sa nature sensible. Li Lien-ying arrêta toujours l'impératrice douairière dans tous les élans de compassion envers lui, en dépeignant l'empereur comme constamment irrespectueux envers elle.

Quand l'empereur fut confiné, par les ordres du Vieux bouddha, sur la terrasse de l'Océan, reliée au reste du Palais par un seul pont levis qui traversait l'étroit ^{p.246} lac environnant, il ne vit pratiquement personne sauf deux ou trois eunuques chargés de le garder. Même sa femme et d'autres dames du palais étaient rarement autorisées à l'approcher, et les visites occasionnelles du Vieux bouddha étaient peu faites pour le réjouir. Ses appartements étaient mal tenus et pauvrement meublés ; même les écrans de bambou étaient généralement en lambeaux et les fenêtres de papier percées de trous. Quand la lumière électrique fut installée au palais, seules les chambres

Les empereurs mandchous

de l'empereur ne furent pas branchées. Les fonctionnaires de la maison impériale suivaient l'exemple du Vieux bouddha et se gardaient bien de manifester de l'intérêt pour le bien-être de l'empereur. Une fois, Kouang-siu demanda à Ki Lou, un chambellan de la maison, de lui procurer des écrans de bambou neufs pour remplacer les vieux qui tombaient en morceaux. C'est ce que fit Ki Lou. Le lendemain, les eunuques de service auprès de Sa Majesté prirent plaisir à lui annoncer qu'il avait plu au Vieux bouddha d'offrir des manteaux de sable à tous les autres chambellans, tandis qu'à lui, elle offrait un chien étranger. Cette douce allusion, typique de la manière de Tseu Hi, mit effectivement fin à toute nouvelle tentative de Ki Lou pour faciliter les choses ou rendre la vie plus douce au pauvre Kouang-siu. Il n'est que juste de dire, cependant, qu'après le retour de Hsian, il fut autorisé à avoir ses serviteurs à lui et à jouir de certains bénéfices de la Bourse privée.

@

CHAPITRE XI

Mémoires de l'année des Boxers (1900)

@

p.247 L'histoire intérieure de la Cour de Pékin au plus fort de la crise des Boxers et pendant le siège des légations a été racontée tout au long dans le journal de Son Excellence King chan, publié pour la première fois dans *China under the Empress Dowager*, en 1910 ¹. Depuis lors, les observations des Européens qui traversèrent ce siège et les critiques des apologistes chinois sur la question ont confirmé l'opinion que King chan était non seulement bien informé, mais encore d'une exactitude remarquable dans son compte-rendu de ces jours mouvementés. Jusqu'à l'abdication des Mandchous il était presque impossible d'obtenir des preuves autorisées corroborant les révélations sensationnelles de King chan. L'impératrice douairière qui succéda à Tseu Hi, Sa Majesté Lung Yü, sur l'ordre de qui fut faite une traduction spéciale en chinois de *China Under the Empress Dowager*, interdit à la presse indigène de publier la moindre allusion à un livre que, tout naturellement, elle considérait comme un cas de lèse-majesté de la pire espèce. Cependant, depuis l'inauguration de la République, les écrits publics et privés des Chinois et des Mandchous ont jeté une vive lumière sur les principaux faits du règne de Tseu Hi, et, à vrai dire, sur l'histoire de la dynastie. En tenant compte du travers oriental, commun à la plupart des annalistes chinois, de croire et de raconter du mal sur les gens en place, il y a ample matière dans ces papiers fugitifs à augmenter et à contrôler nos connaissances sur les détails importants.

p.248 Le trait le plus significatif, commun à tous ces documents, est leur admission tacite qu'une période de chaos politique comporte la consommation de vengeances privées par tel parti qui est l'arbitre des pouvoirs à un moment donné. L'acceptation par le Vieux bouddha du

¹ [chineancienne.fr : Sur le caractère frauduleux de ce document, cf. l'article de [Lo Hui-min](#), *The Ching-shan diary, a clue to its forgery*, *East Asian History*, June 1991, pp. 98-124.]

Les empereurs mandchous

programme boxer : « Bouter à la mer » l'étranger haï, fut utilisé par les principaux chefs politiques boxers — le prince Touan, Siu T'oung et Kang Yi — non pas tant au service de cette politique et du bien de l'État que pour le châtement de leurs ennemis et rivaux personnels. Alors que les Alliés étaient aux portes même de Pékin, ces hommes se préoccupaient moins de la défense de leur ville et de leur souverain que de se venger de leurs adversaires politiques. Le sinistre drame des passions humaines qui se jouait autour du trône du Dragon pendant ces jours de terreur est rendu plus sinistre encore par le fait que ceux qui le racontent le regardent comme une chose toute naturelle, inconscients de tout ce qu'il implique dans le passé historique et pour l'avenir de leur pays.

Avant de passer aux plus notables incidents de ce drame, nous pouvons extraire du journal d'un Mandchou le récit suivant de la vie de débauche des princes et des nobles du clan impérial, bien avant qu'ils ne devinssent les chefs du mouvement boxer. L'auteur intitule ses souvenirs *Signes d'une Dynastie Décadente*.

« Il en a toujours été ainsi dans l'histoire de la Chine, écrit-il, toutes les fois qu'une dynastie a perdu sa virilité et accompli le mandat céleste, ses princes et ses nobles, devenant efféminés et adonnés à la luxure et aux vices contre nature, seront sans cesse en quête de nouveaux et étranges moyens de stimuler leurs appétits épuisés. Dans les années qui ont précédé la crise boxer, les jeunes aristocrates mandchous de Pékin s'amusaient à se déguiser en mendiants et à parader dans les rues ^{p.249} sous ce costume. Je ne puis dire qui lança cette mode, mais elle fit fureur. Chaque jeune prince s'efforçait de surpasser les autres par une imitation plus réaliste de l'accoutrement d'un vrai mendiant. Tout d'abord, cette excentricité fut limitée aux Mandchous de la plus haute société. Mais, comme on pouvait s'y attendre, elle trouva bientôt des imitateurs parmi les fils de Chinois de haut rang. Très en vue parmi eux étaient les petits-fils du puissant

Les empereurs mandchous

président de Conseil, Pi Tung-ho. Aujourd'hui cette famille traverse de mauvais jours et son sort est bien mérité.

« Je me souviens d'un incident particulier pendant la canicule de 1892. La journée était très chaude et quelques amis m'avaient invité à me joindre à eux dans une excursion au kiosque et au jardin dénommé « la belle colline d'automne », juste en dehors de la porte sud-ouest de la ville du Sud. L'endroit est aussi appelé la Tenace du four à briques ; c'est une colline d'environ quarante pieds de haut, surmontée d'un plateau découvert de quelque cent trente mètres carrés. Il est abrité de hauts saules et de peupliers et, au centre, se trouve un bassin où poussent les nénuphars et les roseaux. Il n'y a pas de maisons aux environs ; aussi l'endroit est-il délicieusement frais ; les visiteurs peuvent prendre leur thé en paix au restaurant en plein air, tandis qu'ils jouissent de la vue agréable et animée. Les camelots et les marchands de vin y viennent offrir leur marchandise ; les acrobates et les prestidigitateurs s'y exhibent pour gagner quelques sous des riches oisifs et on y trouve des musiciens ambulants. Il y a aussi des coins retirés, pour le confort des visiteurs, où l'on pourrait se croire en pleine campagne.

À la table voisine était assis un jeune homme de près de dix-huit ans : son visage était noir comme la suie et il semblait maigre et mal nourri. Sa natte était ^{p.250} enroulée autour de sa tête et il avait planté une épingle à cheveux en os dans sa chevelure, à la manière des vagabonds de Pékin l'été. Son seul vêtement était un pantalon court, très misérable, descendant à peine au genou, couvert de graisse et de boue, et très déchiré : de fait, il était à peine décent. Il portait une paire de sandales d'herbes tressées en loques, à travers lesquelles passaient ses doigts de pied.

Chose étrange, ce mendiant misérable portait à son pouce droit une grosse bague en jade vert valant au moins cinq

Les empereurs mandchous

cents taels (soit à l'époque environ deux mille francs or) ; et il tenait un très bel éventail sculpté, à manche de jade. Il était assis à terre, les jambes croisées, buvant du vin. Sa conversation était émaillée de jurons vulgaires et du plus bas argot pékinois. Je remarquai pourtant que les garçons lui témoignaient une attention particulière et le quittaient à peine. Envers leurs autres clients, leur attitude était toute différente, étant plutôt cavalière et brusque. J'étais plongé dans l'étonnement à ce spectacle, me demandant ce qu'il signifiait, quand le soleil commença de disparaître à l'horizon et les hôtes à s'en aller. Soudain je remarquai l'arrivée d'une belle voiture officielle, aux roues rouges, placées très en arrière ¹, et une suite d'une vingtaine de domestiques en belle livrée. Je compris alors la vérité et attendis la suite avec curiosité. Deux domestiques montèrent la colline portant tous deux le bouton de troisième rang et la plume de paon. Ils étaient évidemment des officiers de la garde ; l'un portait un carton à chapeau et un lot de vêtements tandis que l'autre portait une cuvette et une aiguère. Ils s'approchèrent du jeune mendiant et lui dirent avec respect :

— La voiture de Votre Altesse p.251 est prête. Vous avez rendez-vous à dîner au palais du prince Kong ce soir et il faut partir.

Le jeune dandy se leva donc, prit une serviette et se débarbouilla la figure. Nous fûmes tous étonnés de la transformation et pûmes à peine retenir un cri de surprise. La suie noire de son visage avait fait place à un teint blanc, délicat ; et bien que maigre, il avait les traits distinctifs du prince mandchou. Nous vîmes qu'il s'était maquillé la figure avec du charbon.

« Il revêtit alors ses vrais vêtements, avec le chapeau à boutons de joaillerie que portent les princes, décoré de la plume de paon

¹ Une sorte de véhicule qui ne pouvait être utilisé que par les personnes de très haut rang.

Les empereurs mandchous

à trois yeux. Les deux officiers l'escortèrent humblement à sa voiture. Il partit et nous le perdîmes bientôt de vue.

Le maître d'hôtel me chuchota alors :

— C'était le beileh Tsai Lien.

Je répondis avec étonnement :

— Quelle est son idée de se déguiser ainsi ?

— Oh, dit-il, vous ne connaissez pas la dernière folie de nos jeunes princes à Pékin ?

Il me raconta alors comment le prince Chuang, le prince K'o, le prince Touan, les beilehs Lien et Ying, Tsai Chen, fils du prince K'ing, le fils du lieutenant général K'i Siu, les fils du prince Chuang, les fils de Houai-Ta-pou, et bien d'autres, avaient pris l'habitude d'adopter ce déguisement, et provoquaient constamment des troubles dans les maisons mal famées, les tavernes, etc., par des querelles de rues, car la police craignait de sévir contre eux. Le prince que nous avons vu se conduisait relativement bien.

Je fus saisi d'horreur en entendant cela et m'écriai :

— Voilà qui augure mal pour notre empire. De telles choses advinrent juste avant la défaite définitive des Sun par les Mongols et aussi à la fin de la dynastie des T'ang. L'histoire est pleine de tels exemples. Souvenez-vous de mes paroles : la Chine sera plongée dans de terribles calamités avant dix ans d'ici.

p.252 Mes amis étaient tous des Mandchous de la maison impériale, en mesure d'en savoir long sur la vie intérieure de la Cour ; aussi je ne doutai pas de l'exactitude de leurs paroles. Mon opinion fut confirmée en son temps, car huit ans plus tard survint l'affaire des Boxers. Des princes qui s'étaient amusés à jouer au mendiant, le prince K'o fut pris en otage par les troupes étrangères et contraint d'enterrer les morts :

Les empereurs mandchous

de honte, il se suicida. Houai-Ta-pou fut forcé par les Russes de nettoyer les lieux d'aisance : il se plaignit aux officiers qu'il était de haut rang ; mais ils l'injurèrent et le fouettèrent ; il n'osa pas leur dire sa proche parenté au Vieux bouddha, de crainte de dévoiler ses accointances avec les Boxers et qu'un pire sort ne lui soit réservé. Lui aussi finit par s'empoisonner et mourut. K'in Pi dut tirer un pousse. Des membres de la famille impériale, gens qui de leur vie n'avaient fait une journée de vrai travail, se mirent à parcourir les rues, non plus comme de faux, mais comme de vrais mendiants. Le prince Touan et ses frères furent révoqués ou exilés : le prince Chuang fut autorisé à se suicider. K'i Siu mourut sous le sabre du bourreau. Le héros de notre promenade, le beileh Tsai Lien, perdit son titre et son rang à cause de sa complicité avec le soulèvement boxer, et vit maintenant très modestement. Je me demande si les survivants de cette brillante bande de joyeuses lames éprouvent jamais l'envie de s'amuser à patauger dans les immondices de la ville, en compagnie des hors-la-loi et des mendiants ? Peut être leurs appétits endormis sont-ils maintenant rassasiés ; et dans leurs moments de méditations plus graves, peut-être songent-ils tristement au pitoyable déclin de leur dynastie mandchoue, si fière autrefois.

Le passage suivant, extrait lui aussi du journal d'un Mandchou, explique comment il se fit qu'après avoir tant tergiversé et demandé d'avis, le Vieux bouddha finit ^{p.253} par se décider à braver les forces occidentales.

« Au moment critique de la prise des ports Taku (17 juin 1900) par les étrangers, les trois hauts dignitaires à la tête du parti de la guerre à Pékin étaient les princes Touan, Siu T'oung et Kang Yi. Le prince K'ing aurait peut-être voté contre les Boxers, si le prince Touan ne l'avait étroitement surveillé,

Les empereurs mandchous

ce dont il fut effrayé. Tchao Chou-k'iao ne put jamais se faire une opinion nette dans un sens ou dans l'autre. Quand la nouvelle de la prise des forts parvint à Pékin, le Vieux bouddha, très troublée, fit venir séparément chaque membre du Grand conseil. Le prince K'ing, bien que n'appartenant pas au Grand conseil, fut consulté le premier. Fidèle à ses principes artificieux, il répondit :

— La paix ou la guerre, chacune a ses avantages, mais la décision dépend de Votre Majesté.

— Ce n'est pas une réponse à ma question, riposta le Vieux bouddha, vous pouvez sortir de ma présence !

Jong-lou, consulté ensuite, implora Sa Majesté d'attendre avant d'adopter une tactique qui mettrait fin irrévocablement à la dynastie mandchoue. Après avoir été sévèrement réprimandé par le Vieux bouddha, il céda la place à Kang Yi, qui conseilla la guerre à outrance. Tchao Chou-k'iao fut alors appelé. Le Vieux bouddha lui dit tout d'abord exactement ce que les autres conseillaient, puis elle observa :

— Vous avez occupé de nombreux postes en province, (il avait été longtemps préfet à Feng Yang dans l'Anhui), et vous avez eu une expérience directe des conditions dans lesquelles vit mon peuple. À ce point de vue, vous devriez pouvoir mesurer mieux la situation que Kang Yi ou Jong-lou, qui n'ont jamais été magistrats. Je me déciderai donc suivant votre avis.

Tchao avait déjà promis à Jong-lou de voter contre la guerre, mais sentant que le Vieux bouddha penchait pour les hostilités, il hésita et finit par balbutier :

— J'apprends que les puissances ^{p.254} étrangères envoient de grandes armées en Chine ; j'ai peur qu'une campagne ne soit nullement assurée de la victoire pour nos armées ; une politique pacifique présente pourtant des difficultés évidentes.

L'impératrice l'interrompit avec colère :

Les empereurs mandchous

— Êtes-vous pour la paix ou pour la guerre ? Décidez-vous dans un sens ou dans l'autre et dites-moi votre décision.

Tchao répondit :

— Votre Majesté pourrait commencer par déclarer la guerre puis, si nous sommes battus, il ne sera pas trop tard pour ordonner la cessation des hostilités. Les troupes des provinces affluent à Pékin à l'aide de Votre Majesté ; mais même si nous sommes complètement battus, *les armées étrangères n'oseront jamais pénétrer très avant dans l'intérieur.*

Ce dernier argument impressionna vivement Tseu Hi, qui s'en servit par la suite dans son discours aux princes et aux ministres comme une bonne raison de déclarer la guerre.

Quand, en vertu du protocole de paix, Tchao expia son rôle relativement innocent dans le mouvement boxer, le décret par lequel Tseu Hi enregistra sa sentence fit allusion à ses vacillations à l'audience ; mais il fut toujours un favori auprès d'elle et elle fit tout pour le protéger contre la peine de mort.

Des trois hommes qui influencèrent surtout l'esprit de Tseu Hi et firent pencher la balance hésitante en faveur de la guerre, le prince Touan, le matamore fanatique, est un type moins intéressant que Kang Yi et Siu T'oung dont la haine pour les étrangers était la conséquence naturelle de leur conception des devoirs du fonctionnaire patriote envers son pays et lui-même. L'hostilité de Siu T'oung envers les Européens et tout ce qui venait d'eux était de sang-froid et sans compromission ; mais elle avait au moins le mérite d'être ouverte. Il la poussait à un ^{p.255} extrême qui l'avait rendu notoire à Pékin bien avant l'affaire des Boxers ; pendant plusieurs années il s'était fait une règle de sortir de sa maison (située rue des légations), par la porte de côté conduisant au Mur, plutôt que de mettre pied sur la route macadamisée des étrangers. Son fils Siu Tch'eng-yu, cependant, bien qu'il fût loin d'être favorable aux Européens, avait l'habitude de prendre des plats étrangers à l'hôtel local et était en bons termes avec un étranger qui

Les empereurs mandchous

demeurait à côté de la maison du Grand secrétaire. Ce fut par la bienveillante intervention de cet étranger que Siu put s'échapper du quartier assiégé des légations et le Vieux bouddha avait bien l'intention de récompenser son geste amical.

Pendant les deux mois qui suivirent, Siu T'oung se fixa dans l'ancienne résidence du Grand secrétaire, Pao Yün ; il se rendait au palais presque chaque jour et fit plus que quiconque, sauf Touan et Kouang, pour persuader à Sa Majesté de faire confiance aux Boxers.

Quand la Cour s'enfuit dans le Sud, Siu aurait voulu suivre Sa Majesté, mais un décret le nomma plénipotentiaire de la paix. Son fils, Siu Tch'eng-yu, lui dit alors :

— Votre Excellence a maintenant plus de quatre-vingts ans. Votre politique a été un échec complet: Qu'attendez-vous à vous cramponner toujours à la vie ?

Le vieillard le réprimanda sévèrement pour ce discours indigne d'un fils. Il répondit :

— Père, vous avez desservi les vrais intérêts de l'État... Un ministre déloyal ne saurait se plaindre d'avoir un fils ingrat.

(C'étaient les propres paroles de Wu San-kuei à son père en 1644, quand celui-ci fit sa soumission au rebelle Li Tseu-tch'eng qui se proclama empereur après avoir renversé et chassé les Ming). Le vieillard répondit humblement :

— Alors faites ce qui vous semblera le mieux.

À ces mots, son fils le conduisit vers un arbre du jardin, y accrocha une corde et aida le Grand secrétaire ^{p.256} à se suicider. Son acte eût été méritoire s'il avait jugé bon de se pendre en même temps, mais il se cramponna lui-même à la vie, pour être décapité cinq mois plus tard.

Au plus fort de la folie boxer, Siu T'oung, qui n'était rien s'il n'était pas consciencieux, avait l'habitude de dire à ses amis :

— Avant que nous puissions jeter les étrangers à la mer, il nous faut exterminer un dragon, deux tigres et treize moutons.

Les empereurs mandchous

Le dragon était l'empereur, les tigres étaient Jong-lou et Li Hongchang, et les moutons étaient les vice-rois du Yangtzé, le prince K'ing, Yuan Che-k'ai, Wang Wen-chao et les autres modérés à Pékin et dans les capitales de province.

Yü Hien, le « boucher », gouverneur du Shansi, fut tout d'abord exilé par Tseu Hi.

Il s'était avancé jusqu'à Lan Chou, dans le Khansuh, quand le décret de Sa Majesté — signé à contrecœur et sous contrainte — parvint à Sung Fan, le vice-roi, ordonnant la décapitation de Yü Hien. Sung Fan était un de ses vieux amis et la veille de l'arrivée de ce décret il l'avait invité à un banquet. Pendant la fête, on lui apporta l'ordre du Vieux bouddha exigeant l'exécution immédiate de Yü. Sung Fan le lut, changea de couleur, et dissimula le document en hâte. Yü demanda à le voir et, sur le refus qui lui en fut fait, il déposa ses baguettes avec colère et annonça son départ. Sung, ne voyant pas d'autre issue, lui montra le décret. En réponse au chagrin de son ami, Yü dit en souriant :

— Ce sont les hasards de la guerre. Je suis un soldat et je sais qu'il vous faut obéir. Le souverain ordonne ; que peut faire un ministre, sinon se soumettre ? Cependant notre fête est une affaire privée ; mon exécution est votre devoir public. Terminons d'abord le banquet et parlons d'autre chose.

Yü but alors sans aucune mesure, prit congé de son ami et termina la journée tranquillement. Le lendemain, le ^{p.257} vice-roi envoya sa garde pour le conduire au lieu de l'exécution. tout tendu de soie rouge, et assista tristement à la décapitation de son ami.

Kang Yi, le plus enthousiaste partisan de la guerre après Siu T'oung, était un bigot ignorant et illettré, croyant fermement aux sorts et à la magie. Sa foi dans les Boxers résultait naturellement de sa superstition puérile ; son livre favori était le fameux roman de magie, *Feng Shen Ch'üan*, collection de légendes fantastiques que ses secrétaires devaient chaque jour lui lire à haute voix. Quand il assistait au Grand conseil, il avait l'habitude de dire que, s'il était possible qu'il y eût en Europe une

Les empereurs mandchous

Russie, une France, une Allemagne et une Angleterre, toutes les autres nations dont parlaient les étrangers — la Suède, la Hollande, l'Autriche et l'Espagne — étaient sûrement des inventions mensongères ayant pour but d'intimider la Chine.

Un jour, revenant à Pékin de Canton, où il avait été gouverneur, il recommanda l'un de ses aides de camp pour un poste très élevé. Kouang-siu demanda quels étaient ses titres. Kang Yi répondit :

— C'est mon Houang T'ien-pa ¹.

Houang T'ien-pa avait été le bras droit d'un certain magistrat du règne de K'ang-hi ; c'est un héros légendaire, fameux pour sa bravoure. Kouang-siu comprit l'allusion, mais il sourit, car il savait que les connaissances historiques de Kang étaient puisées au théâtre et dans les histoires de revenants.

Quand on regarde en arrière et qu'on examine avec impartialité le mouvement boxer, sa genèse et sa tactique, la puérité de ses élans et de ses ambitions semble vraiment pathétique et, sous cet aspect, le châtement imposé par les Alliés à la Chine paraît révéler ^{p.258} l'incompréhension de certains faits fondamentaux.

L'un des principaux chefs boxers, par exemple, l'un de ceux qui poussèrent des milliers d'êtres humains, somme toute innocents, à leur tragique destin, fut une femme qui avait débuté comme courtisane de bas étage à Tientsin, connue sous le nom de « la sainte mère au lotus jaune ». Aux yeux de ses partisans superstitieux, cette femme devint une Jeanne d'Arc orientale. Au plus fort du mouvement boxer, quiconque était soupçonné de sympathie aux étrangers était amené devant elle et condamné à mort ou mis en liberté suivant sa décision. Le fils aîné de Li Hong-tchang, Li tchang-shu, qui était alors à Tientsin, fut arrêté par les Boxers et conduit devant « le lotus jaune ». « La sainte mère » lui ordonna de s'agenouiller ; puis elle sourit aimablement. L'un des compagnons de Li Tchang-shu qui était l'ami

¹ Un personnage de théâtre fameux ; il est contraire à l'étiquette de citer les héros de la scène à une audience impériale, et plus encore de les comparer à un fonctionnaire.

Les empereurs mandchous

intime d'un chef boxer racheta sa liberté — car « le lotus jaune ». avait le sens des affaires.

Le vice-roi Yu Lou l'invita à son yamen et la pria de lui prédire le résultat du mouvement. À son arrivée, il s'agenouilla en manteau de cour pour la recevoir à la porte de la cour d'honneur et lui rendit hommage. Il lui dit :

— Les étrangers sont tout près. Ayez pitié de nous et délivrez-nous d'eux par votre pouvoir magique.

Elle répondit :

— J'ai déjà ordonné à l'armée des anges de les détruire avec le feu du ciel. Ne vous alarmez point.

Elle fut plus tard arrêtée et décapitée sur l'ordre de Li Hong-tchang.

À cette époque, l'opinion de l'homme de la rue, du citoyen humble et victime du pillage, comptait fort peu, tandis que les grands jouaient les destinées de l'empire sur un dernier coup de dé. Ce que l'homme ordinaire pensait est assez bien décrit dans le passage suivant de ces souvenirs de la crise écrits à l'époque par un originaire du Kiangsu résidant à Pékin, nommé Heng Yi.

p.259 La vingt-sixième année de Kouang-siu, écrivait-il, ma maison se trouvait à l'extrémité ouest de la rue San T'iao, à quatre cents mètres à peine des légations. Après l'assassinat du ministre allemand, le vingt-quatre de la cinquième lune, les soldats brigands de Tong Fou-siang pénétrèrent dans presque toutes les maisons du voisinage, et les mirent à sac. Pendant toute la journée du 24 et du 25, j'ai entendu les cris des femmes et des enfants qu'ils massacraient et les hurlements des bandits dans le dialecte kansu :

— Faites sortir les Erh Mao tzu ! ¹

¹ « Démons secondaires », le terme par lequel on désignait les Chinois chrétiens.

Les empereurs mandchous

Le 26 (22 juin), un censeur mandchou les mit en accusation devant le Trône et le Vieux bouddha fit venir leur général Tong Fou-siang et lui ordonna de faire un exemple des coupables. En conséquence, le soir même, vingt soldats furent décapités juste à l'entrée de ma rue.

Même ce châtiment exemplaire ne put mettre fin à leur fureur ; car le jour suivant un autre contingent nombreux recommença le pillage et finalement s'approcha de ma maison. Mon cousin avait ordonné au portier de barricader la porte principale, mais je le priai de n'en rien faire. (Notre seul espoir d'échapper au massacre était de parlementer avec eux). Mon cousin se rendit à l'évidence et nous rassemblâmes toute la famille dans l'une des chambres principales et lui dirent de ne pas s'effrayer ni de crier. J'achevais à peine de leur parler, que dix-neuf des bravaches kansus firent irruption dans la maison. Leurs sabres et leurs vêtements ruisselaient encore de sang comme s'ils sortaient d'une boucherie. Je m'avançai à leur rencontre et leur dis poliment :

— Je sais ce que vous cherchez : vous voulez découvrir les démons secondaires ; cependant nul d'entre nous ne s'est « nourri » de la religion étrangère ; vous verrez que nous avons un autel au Dieu de la cuisine ^{p.260} au fond de notre habitation. Toute notre famille est ici rassemblée ; veuillez faire le tour de la maison pour vous assurer qu'il ne s'y cache pas de chrétien. Je voulais dire par là que nous n'offririons pas de résistance s'ils pillaient ce qui leur plaisait. J'appelai aussi un domestique pour préparer le thé. Nos hôtes reçurent assez favorablement ces avances et après quelques minutes de pillage méthodique, ils revinrent dans la grande salle et quelques-uns s'assirent pour prendre le thé. L'un d'eux observa :

— Vous paraissez des gens tout à fait respectables : quel dommage que vous habitiez si près de ce nid d'espions et de convertis étrangers.

Les empereurs mandchous

Au bout de peu de temps, ils nous remercièrent poliment, s'excusant de leur intrusion, et se retirèrent avec leur butin. Il était alors environ deux heures de l'après-midi. Nous perdîmes, environ, quatre mille dollars d'objets de valeur. Peu après, les flammes éclatèrent dans la maison de notre voisin ; aussi je me décidai à transporter ma famille dans la maison d'un ami, au nord de la ville. Malgré ces actes de violence, on trouvait encore, même parmi les gens éclairés, des personnes pour croire que la soldatesque kansu était un rempart de défense pour la Chine et serait plus que capable de repousser n'importe quelle force de troupes étrangères. Un de mes amis estima que deux cent cinquante mille personnes périrent à Pékin cet été-là. J'avais l'habitude d'injurier les Boxers dans notre intimité, à tel point que ceux des membres de ma famille qui sympathisaient avec eux m'avaient surnommé « Erh Mao Tzu » ; et mon cousin, craignant que les Boxers ne m'assassinent, me persuada un jour de faire le salut *kotow* devant un de leurs autels, dans le Nai-Tzu-fu. Je regrette encore aujourd'hui ma faiblesse d'avoir ainsi fléchi le genou.

Cinq hauts fonctionnaires furent les victimes des p.261 passions malfaisantes et des inimitiés personnelles du parti de la guerre au plus fort de la crise, tandis que les Alliés marchaient sur Pékin. Deux d'entre eux, Yuan Chang et Siu King-tch'eng, furent exécutés par les ordres du Vieux bouddha, pour avoir essayé de protéger des étrangers ¹. Les trois autres, Li Chan, Siu Yong-yi et Lien Chan, furent exécutés précipitamment par le prince Touan ². On trouve un bon récit de la

¹ Cf. [China under the Empress Dowager, p. 294.](#)

² L'auteur du journal, King Chan, raconte que ceci fut fait à l'insu du Vieux bouddha ; mais il semble difficile de le croire. Il est plus que probable que, sans préméditation, elle donna l'autorisation dans un de ses violents accès de rage, qu'elle regrettait immédiatement après.

Les empereurs mandchous

mort de Siu K'ing-tch'eng, brave et digne seigneur, dans un mémoire anonyme intitulé *Réminiscences d'une ère de panique et de suspicion* ¹.

« Un certain vieil érudit de Chekiang avait été l'ami intime de Siu K'ing-tch'eng avant que celui-ci ne fût parvenu à un rang officiel. Il l'accompagna à sa première mission en Europe et de ce jour ne le quitta plus jusqu'à sa mort. Cet homme raconte que le jour où Siu King-tch'eng fut arrêté, tout était calme dans sa maison et que nulle rumeur particulièrement alarmante ne circulait. Après le repas de midi, ils causaient dans la bibliothèque, Siu ayant commandé sa voiture pour se rendre au ministère des Affaires étrangères. Il venait de revêtir son manteau officiel, quand le portier entra, une carte à la main, pour annoncer un visiteur. Le nom n'était pas connu de Siu, qui dit au portier de l'excuser en expliquant qu'il avait un rendez-vous au ministère et ne pouvait attendre. Le portier sortit, mais revint aussitôt pour dire que le visiteur était un militaire employé au ministère et qu'il avait ordre du prince K'ing de ^{p.262} convoquer immédiatement Siu : le prince K'ing et le prince Touan étaient déjà au ministère et l'affaire était très importante. Siu sortit donc et vit l'homme. À son retour il dit à son ami :

— Quand nous avons quitté le ministère hier, je n'ai entendu parler d'aucune affaire importante ; je me demande pourquoi les deux princes sont là aujourd'hui ?

À cela, son ami répondit :

— Quelque chose est sans doute arrivé ; je vais aller à la ville du Sud pour entendre les dernières nouvelles.

L'ami sortit, mais rentra immédiatement.

— Cet officier, dit-il, qui est venu vous chercher attend toujours près de la porte. Il semble très agité ; tout cela à

¹ Littéralement : « Méfiance de singe et panique aux cris d'un oiseau. »

Les empereurs mandchous

l'air bien louche. De plus, je connais de vue tous les messagers officiels du ministère et je n'ai encore jamais vu celui-ci. Je vous conseille, par précaution, de vous faire accompagner d'une suite plus nombreuse que d'habitude et ne manquez pas de renvoyer ici un messenger avec des nouvelles.

Siu écarta en souriant les observations de son ami, monta dans sa voiture, et s'avança jusqu'au bout de la rue où il remarqua plusieurs coureurs du ministère de la Gendarmerie métropolitaine. Sur un signe de l'officier, ils se formèrent en gardes du corps autour de sa voiture et, au lieu de se diriger vers le ministère des Affaires étrangères, ils tournèrent au Nord. Quand Siu leur en demanda la raison, il lui fut répondu que la réunion se tiendrait ce jour-là au ministère de la Gendarmerie. En arrivant, l'officier s'avança pour aider Siu à descendre et ordonna aux serviteurs de celui-ci de rentrer chez eux :

— On n'a pas besoin de vous ici, dit-il. Son Excellence trouvera d'autres serviteurs à l'intérieur.

Siu fut rapidement conduit dans une petite pièce dont la porte fut fermée aux verrous et où il fut laissé seul. Il pouvait entendre un bruit de lamentations venant de la pièce voisine. Il se trouva que c'était Yuan Ch'ang, mais il ne leur fut pas permis de se rencontrer.

p.263 Pendant ce temps, la suite de Siu rentra à la maison, et son ami fut fort alarmé de cette nouvelle. Il courut chez Wang Wen-chao (de la même province que lui) pour découvrir la vérité et le prier de sauver la vie de Siu. Wang fut stupéfait :

— Je viens de sortir du Conseil, dit-il, et, à ma connaissance, Sa Majesté n'a pas signé ce décret. Votre histoire semble incroyable.

Les empereurs mandchous

L'ami de Siu prit congé et passa la plus grande partie de la nuit à chercher un moyen de lui porter secours. Ce ne fut qu'à trois heures du matin qu'il apprit positivement que Siu et Yüan avaient été déferés au conseil des Châtiments. De bonne heure ce matin-là, il reçut une note secrète du secrétaire du conseil lui disant que les chefs du ministère venaient de sortir de la grande salle du conseil et qu'on avait donné des ordres de préparer un lot d'étoffes rouges, par quoi il sut que l'exécution des deux prisonniers avait été décidée ; car, d'après une ancienne coutume, quand un haut fonctionnaire va être décapité, son visage doit être enveloppé d'étoffe rouge.

Au reçu de cette note, l'ami de Siu se prépara à rendre visite à Wang Wen-chao pour intercéder, une fois encore, en faveur de Siu. Comme il s'apprêtait à partir il reçut un message disant que la charrette portant les condamnés avait déjà quitté le conseil des Châtiments. Il se hâta au lieu d'exécution en dehors de la ville ; mais en arrivant, il trouva que les deux fonctionnaires étaient déjà morts et que Siu Tch'eng-Yü, fils de Siu T'oung, était en route vers le Palais pour annoncer à Sa Majesté l'exécution de cet ordre.

En ce qui concerne la mort de Li Chan, le même auteur observe qu'il est inexact de supposer qu'elle ait été due à la convoitise des Boxers pour sa vaste fortune. La vraie raison en est une ancienne vendetta entre lui et le duc ^{p.264} Tsai Lan, qui est le véritable responsable de son exécution. Quelques années auparavant, une chanteuse bien connue, nommée le « singe vert », faisait fureur parmi l'élite de Pékin. Tsai Lan et Li Chan avaient eu tous deux des relations avec elle et l'un et l'autre voulaient se l'approprier, car sa beauté la rendait digne à leurs yeux « d'avoir pour demeure une maison d'or ». À cette époque toutefois, le duc Lan n'avait pas de position officielle et sa situation financière était modeste. Aussi, Li Chan réussit-il à enlever le « singe vert ». Tsai Lan lui en garda une rancune amère, que le soulèvement boxer lui permit de satisfaire.

Les empereurs mandchous

Quant au chancelier du Grand secrétariat, Lien Yuan, exécuté en même temps par ordre du prince Touan, il avait présenté un mémoire en faveur de la cessation du bombardement des légations. Comme il sortait du Palais, il rencontra Tch'ong Li, ex-commandant de la gendarmerie, juste en dehors de la porte de la Brillante fortune. Tch'ong Li s'écria avec surprise :

— Qu'est-ce qui vous amène au Palais à cette heure matinale ?

Il n'était pas encore l'aube et Lien avait dû être là de bonne heure pour présenter son mémoire. Lien lui en donna raison. Tch'ong Li répondit avec colère :

— Vraiment ? avez-vous donc oublié votre sang mandchou que vous vous conduisez comme l'un de ces traîtres chinois ?

Lien refusa de convenir qu'il avait tort et, en colère, tourna les talons. Tch'ong Li était furieux et prévint le prince Touan. Quelques jours plus tard, Lien dut affronter son destin « sur le marché de l'Ouest ». Juste avant que sa tête ne tombât, un chef boxer en grand uniforme survint au galop tirant derrière lui quelque chose couvert de boue et de poussière, à en être méconnaissable. Ce fut seulement quand le cavalier arrêta son cheval sur le lieu d'exécution que les assistants se rendirent compte que c'était un homme, pieds et poings liés. Les ^{p.265} traits étaient mutilés au-delà de toute possibilité de les identifier, mais en questionnant les coureurs, ils apprirent que c'était Li Chan.

Le destin de la troisième victime, Siu-Yong-yi, fut le plus dur de tous. Natif de Chèkiang, il commença sa carrière comme petit fonctionnaire du conseil des Finances, obtint par examen le poste de rédacteur au Grand conseil et enfin, après presque cinquante ans de carrière officielle, devint président du Conseil. Il était circonspect et prudent de sa nature, partisan des compromis dans les affaires de l'État, honnête et incorruptible. Sa mort fut une surprise pour tous, car peu de gens lui connaissaient un ennemi. Tseu Hi l'avait toujours aimé et plus tard elle se déclara irresponsable de son exécution.

Les empereurs mandchous

Quoiqu'il en soit, le véritable auteur de sa chute fut Siu T'ong, qui avait longtemps nourri un ressentiment secret contre lui à cause d'un incident d'apparence banale, relatif à une commission d'examen à laquelle les deux hommes avaient appartenu. À cette occasion, un candidat protégé du Grand secrétaire avait été refusé, Siu-Yong-yi ayant découvert une erreur de calligraphie qui avait échappé aux autres examinateurs. Siu T'ong était de ces hommes qui ne peuvent oublier ou pardonner une perte de prestige.

Après la mort de Li Chan et de Lien Yuan, le prince Touan, le duc Lan et Kang Yi n'avaient pas encore étanché leur soif de sang et ils envisageaient une proscription générale de leurs adversaires, y compris, si possible, Jong-lou. Liao Chou-heng, ex-président du conseil des Cérémonies (natif de Kiang Su) avait été déplacé du Grand conseil quelques mois auparavant et avait démissionné du ministère des Affaires étrangères. Mais Kang et Touan avaient contre lui d'anciennes rancunes.

p.266 Ils fixèrent le 22 de la septième lune (le 16 août) pour l'exécution de Liao et de plusieurs autres, Liao figurant en tête de la liste de leurs victimes. Ils ne se cachèrent pas de leurs intentions qui étaient connues de toute la capitale. Liao Chou-heng avait renvoyé sa famille dans le Sud et vivait alors dans un petit temple au-delà de la porte Tung-hua. En entendant la nouvelle, il fut très alarmé et implora un de ses parents, un ex-vice-roi, de persuader à Jong-lou de sauver sa vie. Jong-lou promit de faire son possible ; mais le lendemain, il annonça que tous ses efforts avaient été vains. À l'audience de ce matin-là, il avait plusieurs fois fait le salut *kotow* devant le Vieux bouddha, l'implorant de sauver la vie de Liao ; mais Sa Majesté avait refusé de revenir sur sa décision et nul appel ne pouvait la fléchir. Il conseilla donc à Liao de se suicider. Le message fut remis à Liao ; mais il ne put prendre sur lui de suivre ce conseil. En quoi il fut sage ; car le 21, la veille du jour fixé pour son exécution, Pékin tomba et il échappa. Il partit immédiatement pour sa résidence dans le Sud, où il mourut

Les empereurs mandchous

peu après. Le prêtre du Temple où il avait vécu raconta plus tard que quand Liao apprit la nouvelle de sa condamnation, il erra autour de la Cour comme un homme en proie à une crise de folie et ne put se tenir tranquille un instant pendant plusieurs heures. Il était pâle comme un mort et ne prenait aucune nourriture.

On ne sait généralement pas que Wang Wen-chao lui-même échappa de très peu à ce moment. Après l'exécution des cinq fonctionnaires déjà nommés, le duc Lan présenta un mémoire relatif au bombardement des légations. Il y avait ajouté un mémoire supplémentaire contenant ces paroles :

« La plupart des traîtres étrangers ont été mis à mort et la Cour de Votre Majesté est purgée de leurs miasmes odieux. Un homme cependant ^{p.267} demeure pour souiller votre présence ; cet homme est Wang Wen-chao. Si la mauvaise herbe n'est arrachée jusqu'à la racine, le désastre s'en suivra. Je supplie Votre Majesté de le faire décapiter, afin que Votre Cour soit complètement purifiée des traîtres.

Le mémoire fut porté au Grand conseil pour être présenté. Jong-lou l'ouvrit et en prit connaissance. Il ne dit rien à ses collègues, mais il cacha dans sa manche le mémoire supplémentaire. Il présenta le mémoire lui-même à Wang Wen-chao qui le lut en entier et dit alors à ses collègues :

— Je croyais avoir compris que le duc Lan présentait aussi un mémoire additionnel, où est-il ?

Jong-lou répondit tranquillement :

— Oh, sans doute a-t-il été conservé par Sa Majesté et il ne sera pas publié.

Quelques minutes plus tard, les conseillers étaient tous appelés en audience. Après l'expédition des affaires courantes, Jong-lou sortit de sa manche le mémoire supplémentaire en disant :

Les empereurs mandchous

— Ce mémoire de Tsai Lan est vraiment une insulte abominable à l'intelligence de Votre Majesté ; Votre Majesté voudra-t-elle publier un rescrit de sévère censure ?

Le Vieux bouddha regarda le document et « la bienveillante contenance » devint sombre comme l'orage. Elle se murmura à elle-même et demeura assise les sourcils froncés, avec une expression de visage qui présageait mal, comme Jong-lou le savait bien, pour la victime de sa colère qui allait éclater. Enfin, elle dit sévèrement :

— Garantissez-vous que cet homme soit innocent de tous projets de trahison ?

Jong-lou fit le salut *kotow* :

— Quand même tout homme à la Cour de Votre Majesté serait un traître conspirant contre elle, même alors je garantirais sur ma vie la fidélité inébranlable de celui-ci. Moi, votre esclave, je me porte garant de la loyauté du Grand secrétaire tant qu'un souffle de vie p.268 restera dans ma poitrine. Si j'avais cent voix, je le proclamerais avec chacune d'elles, quand bien même ma tête devrait tomber sous le coup du bourreau pour ma témérité.

Le Vieux bouddha hésitait encore, avec une expression impénétrable sur son visage et dans une attitude de calme forcé. À la fin elle dit, d'une voix de sévère avertissement :

— Qu'il en soit ainsi. Je place cet homme sous votre garde et si je trouve que vos paroles sont mensongères et qu'il a conspiré contre moi, vous subirez tous deux la même peine.

Jong-lou se prosterna alors et remercia Sa Majesté de sa gracieuse bonté. La victoire était remportée ; lui et ses collègues prirent alors congé.

Or, Wang Wen-chao était très sourd et, pendant tout ce temps, il était resté agenouillé à quelque distance du trône ; il ne soupçonnait

Les empereurs mandchous

pas ce que le Vieux bouddha disait à Jong-lou. Plus tard, celui-ci raconta l'histoire à ses amis en disant :

— Tandis que je plaidais pour la vie de Wang et que l'impératrice, furieuse, regardait dans sa direction, parlant sur un ton qui nous faisait trembler et pâlir, le prince Li et moi, tandis que Kan Yi nous regardait avec ironie, Wang était là, l'air parfaitement heureux et maître de lui, sans le moindre soupçon de ce qui se passait.

Jusqu'à sa mort, Wang ignora le danger auquel il avait échappé et demandait souvent à Jong-lou ce que le Vieux bouddha lui avait dit, ce fameux matin d'août 1900.

Enfin, dans des notes, écrites un mois après la libération des légations, par quelqu'un qui signe « Un Homme du clan impérial », nous trouvons la pathétique description que voici de la mort de Chou Fou, gendre de Lien Yuan, qui, avec toute sa famille, se suicida lors de l'entrée des Alliés, craignant d'être insulté et outragé par eux. Chou Fou était un homme d'un type que l'on rencontrait assez fréquemment parmi les « Réformateurs » p.269 auxquels il appartenait : sincère, honnête et impulsif, mais ni très sage, ni bien informé. Une impulsion aveugle, née de l'ignorance, extermina toute sa famille. De telles tragédies étaient cependant fréquentes pendant ces jours de batailles, d'assassinats et de morts violentes. À vrai dire, elles sont encore fréquentes en Chine, à l'époque où nous écrivons.

« Au commencement de la crise boxer, Chou Fou était très inquiet sur l'état des affaires dans le Palais. Il s'efforçait d'obtenir partout des renseignements exacts, et finalement il en vint à la conclusion que la confiance que portait le Vieux bouddha aux Boxers amènerait la ruine de l'État et la fin du pouvoir mandchou. À sa famille, il exprima l'opinion que le seul espoir de sauver la situation était de soustraire l'empereur des mains de Tseu Hi et de Li Lien-ying, « une situation de grand péril pour lui », et de le laisser arranger les affaires avec les Alliés.

Les empereurs mandchous

Quand le prince Touan et ses acolytes eurent assuré le pouvoir du Vieux bouddha, les amis de Chou Fou l'implorèrent de quitter Pékin ; mais il refusa tristement. On le supplia alors de permettre à son plus jeune frère, Tchang Fou, d'emmener sa femme et ses enfants à sa villa dans la campagne ; mais il refusa encore, disant :

— Quand la peau est morte, où pousseront les cheveux ?
Quand tout est dans une si terrible confusion, pourquoi se tourmenter pour les malheurs individuels ?

Son frère Tchang Fou fut du même avis, disant que lui aussi avait perdu tout désir de vivre.

Lien Yuan, le beau-père de Chou Fou, chancelier du Grand secrétariat, était une autorité célèbre sur la philosophie de Chu Hsi. En 1898, tandis qu'il occupait une fonction dans la province de Hupei, il apprit que Chou Fou était partisan du mouvement de la réforme ; et, très en colère, il lui écrivit une lettre. Après un échange ^{p.270} de correspondance violente, toutes relations cessèrent pour un temps entre les deux hommes. Plus tard, quand Lien Yuan vint occuper un poste à Pékin, il comprit que l'adhésion de son gendre au mouvement de la réforme venait d'un patriotisme sincère et non d'un amour pour les idées nouvelles et étranges. Quant, au mois de juin, la crise devint aiguë, Lien Yuan fut reçu en audience avec les autres principaux fonctionnaires. Là, dans la salle d'audience, il se mit à pleurer tout haut et adressa des remontrances vigoureuses à l'impératrice douairière, lui disant que, de par le droit des gens, la personne des ambassadeurs est sacro-sainte. À ces mots, le prince Touan se leva de sa place, en tête des princes, et s'écria avec colère :

— Lien Yuan mérite d'être décapité.

Les empereurs mandchous

Heureusement pour Lien, le Vieux bouddha ne bougea pas et continua d'écouter, apparemment sans émotion, tandis qu'il finissait son discours. Quand il eut fini, elle se borna à dire :

— Je sais parfaitement tout ce que vous me dites, et je trouve ces interminables harangues très ennuyeuses.

Mais Chou Fou prévint avec juste raison que son beau-père n'échapperait pas à la vengeance du prince Touan, pour lui avoir ainsi résisté ouvertement.

La famille de Chou Fou se transporta dans la maison de Lien, quatre jours après l'exécution de ce dernier, le 14 août. À dater de ce jour, les communications entre les différentes parties de la ville furent interrompues par l'entrée des armées alliées. Le 17 août, des détachements de troupes étrangères avaient été vus dans la ville de l'Ouest ; mais le bruit courait que tous ceux qui arboraient des drapeaux blancs auraient la vie sauve. Néanmoins, Chou Fou et son frère s'empoisonnèrent avec de l'opium. Leur sœur non mariée, âgée de trente-deux ans, avala, elle aussi, de la drogue et en fit faire autant à sa petite sœur de huit ans. Sa jeune esclave, nommée ^{p.271} Sa Erh, excitée à l'héroïsme par l'exemple éclatant de sa maîtresse, fit vœu, elle aussi, de se suicider. À ce moment, les soldats étrangers avaient pénétré dans la cour voisine. Le poison agissant lentement, Chou Fou craignit que la mort ne viendrait pas à temps pour préserver des outrages les membres de sa famille. Il les conduisit donc dans une chambre à l'ouest de la cour. Là, il monta sur l'estrade en briques et se pendit aux poutres. Mais comme il était très fort, la corde cassa et il tomba comme une masse sur le sol. Son frère, Tchang Fou, le releva et l'aida en toute hâte à remonter et à fixer la corde plus solidement ; cette fois il réussit à se pendre.

Tchang Fou prépara alors tranquillement les cordes pour ses sœurs et la petite esclave. Quand il eut fini, il ne restait plus

Les empereurs mandchous

de corde. Il sortit donc en toute hâte, et trouva un morceau de corde mince dans une resserre. Il revint à la chambre de l'ouest, ouvrit la porte et se pendit à la poutre, juste à l'intérieur, de façon à bloquer l'entrée. Il était dix heures du matin du vingt-troisième jour de la septième lune. Chou Fou avait trente-six ans et son frère trente-deux. Leurs femmes qui, elles aussi, cherchaient la mort, furent empêchées de se suicider par la famille de Lien.

Plus tard, quand les soldats étrangers quittèrent la maison, les serviteurs durent dépendre le corps de Tchang Fou avant de pouvoir entrer dans la chambre de l'ouest. Les cinq corps furent pieusement exposés dans la grande salle, mais la famille n'avait pas de quoi les enterrer décemment. Un voisin compatissant, nommé Fou, leur fit don de cent taels avec quoi ils purent acheter cinq cercueils. Les restes furent transportés dans le jardin, derrière la maison et enterrés provisoirement.

Depuis la guerre japonaise, conclut le chroniqueur, Chou Fou avait compris que seules des réformes pouvaient sauver la Chine de la ruine. Sans doute eut-il p.272 préféré servir son pays en vivant et en travaillant, plutôt que de mourir pour lui ; néanmoins, son héroïque résolution n'a pas dû causer une mince satisfaction à l'âme de Nurhachi, son ancêtre dans le ciel, en même temps qu'elle démontrait à ses ennemis comment peut mourir un vrai patriote.

@

CHAPITRE XII

Tseu Hi

@

En analysant le caractère de cette femme remarquable dans l'étude que nous lui avons consacrée, nous avons attiré l'attention sur ce fait que, jusqu'à sa mort, malgré la masse de matériaux existant dans les journaux et les archives des fonctionnaires métropolitains et les souvenirs personnels de ceux qui l'avaient bien connue, aucun ouvrage d'un intérêt humain n'avait été publié en Chine sur sa vie et son temps. L'ouvrage publié par « Wen Ching », du fond de la sûre retraite d'une colonie britannique, était rendu inutile parce que si évidemment déformé par la haine envers les Mandchous et des inexactitudes éhontées sur des détails facilement vérifiables. Le journal de Ki Chan offrit pour la première fois un témoignage de valeur sur l'opinion qu'avaient formée de Tseu Hi ceux qui étaient les mieux qualifiés pour juger de ses défauts et de ses vertus. À la lumière de ce témoignage qui a certainement été confirmé par le verdict populaire, l'impératrice douairière

« malgré ses humeurs changeantes et intempestives, son manque puéril de sens moral, son amour sans scrupules pour le pouvoir, et ses passions et ses vengeances violentes, n'était pas plus le monstre terrible décrit par « Wen Ching » qu'elle n'était ^{p.273} la bienveillante et superbe grande dame des gravures à la mode des magazines.

En examinant les débuts de Tseu Hi et les crimes dont ses contemporains et la postérité l'ont accusée, nous avons insisté sur le fait qu'elle avait vécu sa vie d'après son point de vue et en stricte conformité avec les traditions de sa race et de sa caste. Maîtresse de ses destinées et virtuellement souveraine de l'empire à l'âge de vingt-quatre ans, n'ayant personne auprès d'elle pour lui apprendre à dominer ses caprices et ses passions, comment aurait-elle pu apprendre à corriger la Ville interdite de ses cruautés barbares et de sa

Les empereurs mandchous

corruption ? Nous souvenant des accusations mensongères dont les adversaires politiques s'accablent en Chine sans aucun scrupule, et tenant compte de l'entourage de Tseu Hi dans une ville « de gaîté enfantine et de tragédies subites, de fortunes éclatantes et de chutes rapides », nous avons soutenu et nous soutenons encore qu'elle avait le droit, dans bien des cas, de bénéficier du doute.

Néanmoins, même en tenant compte de toutes ces circonstances atténuantes, il a toujours été indiscutable que la licence et la débauche extravagantes auxquelles le nom de Tseu Hi a été universellement associé pendant la minorité de son fils T'ong Tche a créé un sentiment général de révolte et de dégoût dans la classe supérieure des fonctionnaires chinois. Ces sentiments ont porté leurs fruits dans plusieurs crises importantes de sa carrière et ont certainement contribué, à la fin, à inspirer au parti de Canton, qui avait reçu une éducation occidentale, les idées révolutionnaires qui ont conduit à la chute de la dynastie. En 1898, par exemple, l'un des mémoires présentés par le réformateur Yang Jouei à Sa Majesté Kouang-siu, conseillant l'arrestation et l'emprisonnement de l'impératrice douairière, dénonçait son immoralité flagrante et l'accusait de relations illicites avec plusieurs ^{p.274} personnalités notables, dont l'une était Jong-lou. Il comparait les crimes et les orgies de son palais d'Été avec ceux commis à l'époque de l'infâme concubine Ta Chi, de la dynastie Shang, et dénonçait ses vices comme étant de notoriété publique et incontestée. À vrai dire, telle a toujours été l'attitude du mouvement antimandchou du parti Jeune Chine, mais en pesant la valeur de ces dénonciations et les preuves qu'il fournit aujourd'hui impunément à l'appui de ces assertions, il ne faut pas oublier le caractère nettement prévenu des auteurs et il faut comprendre que leurs dires ne sont pas plus dignes d'une pleine confiance que les preuves fournies par les propres décrets de Tseu Hi et ses apologistes officiels.

Les principaux crimes dont on accuse Tseu Hi concernent la succession impériale. Des incidents tels que l'assassinat de la

Les empereurs mandchous

« concubine Perle » ou sa complicité dans la folie boxer, ne sont pas sérieusement dénoncés par ses critiques.

Il semble qu'on s'accorde tacitement à admettre que le souverain de la Chine peut renverser par la force tous les obstacles que rencontre son autorité souveraine, sauf lorsqu'ils affectent la succession directe et légitime au trône. L'instinct des Jeune Chine en cette matière semble être inconsciemment d'accord avec celui des *literati* de l'ancien régime et n'être que la reconnaissance du principe que tout le système social de la Chine fondé sur le culte des ancêtres est lié au maintien du trône et à la transmission régulière du Grand héritage à des héritiers légitimes.

En discutant la mort prématurée de la jeune veuve de T'ong Tche, la vertueuse A-Lou-tö, et de son enfant simplement conçu en mars 1875, nous avons noté que « les avis ont toujours été partagés et continueront, sans doute, à l'être sur la vérité de son prétendu suicide », mais que la somme de toutes les preuves dont on dispose p.275 est nettement en faveur de la thèse d'une trahison. De tous les crimes dont Tseu Hi a été accusée, c'est là le plus haineux, le plus délibéré, et en même temps le plus nécessaire au maintien de sa situation comme souveraine de la Chine. Étant donné les circonstances qui l'entourent, il était inévitable que la mort de la malheureuse femme serait attribuée à Tseu Hi par un verdict à peu près unanime de l'opinion publique ; mais il a été laissé aux pamphlétaires et aux savants de la République d'exposer ce qui est tenu pour une preuve formelle du crime. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point cette preuve est fondée sur les déclarations de témoins compétents, et jusqu'à quel point elle est fondée sur la conviction intime des auteurs. Tous les récits que nous possédons sont l'œuvre d'hommes dont le but avoué était de vilipender les Mandchous en général et le Vieux bouddha en particulier. Dans la description de plusieurs de ses prétendus crimes — l'assassinat de sa collègue l'impératrice Tseu An ; l'incitation à la débauche de son fils Tong Tche ; l'assassinat de A-Lou-tö et la mort de Kouang siu — les écrivains de la Jeune Chine s'accordent généralement dans leurs conclusions mais on constate des différences sérieuses sur

Les empereurs mandchous

des éléments de preuves importants ; et leur travail, dans l'ensemble, présente l'aspect d'un travail de mémoire qui supplée aux certitudes par des présomptions développées à un haut degré de subtilité.

Les extraits suivants du travail récent de quatre de ces écrivains sont reproduits afin de permettre aux lecteurs de se former une impression de l'opinion qu'avaient, de la grande impératrice douairière, de son vivant, non seulement les esprits toujours turbulents de Canton, mais beaucoup de ses détracteurs et de ses ennemis secrets dans le Nord. Quelle que soit l'exactitude de leurs conclusions quant à la sanguinaire responsabilité personnelle ^{p.276} de l'impératrice douairière, ils présentent séparément et dans l'ensemble un tableau lamentable de la vie intérieure de la Ville interdite, où la corruption florissait au pied du trône du Dragon et où, dans l'ombre des salles majestueuses, couraient l'amour et le plaisir, poursuivis par les sombres destinées.

Le premier est l'œuvre du brillant érudit P'an-Tsu-yin, un des chefs du parti du Sud à Pékin vers 1890, qui mourut en 1897. Ses mémoires furent publiés par son petit-fils, l'un des révolutionnaires de Shanghai, peu après l'abdication des Mandchous. P'an-Tsu-yin a intitulé ses souvenirs : *Notes de la chambre de la mer nuageuse*, tel étant le nom poétique dont il désigne son studio. Pendant plusieurs années il fut employé au Palais comme une sorte de poète lauréat, son devoir étant de composer des inscriptions impériales pour la bibliothèque du Palais. L'extrait suivant, traitant de la première apparition de Tseu Hi dans l'arène des affaires d'État, fut écrit en avril 1880.

« Quand Sou Hiun fut décapité, après la conspiration avortée des régents usurpateurs en 1861, les opinions officielles et la rumeur publique s'accordèrent pour exprimer la conviction qu'il avait mérité la haute trahison, qu'il nourrissait des desseins sur le trône après la mort de Hien-fong, et que le coup de main de sa faction n'avait été évité que grâce à l'énergie et au courage de Tseu Hi. La rapidité et la décision avec lesquelles elle l'avait fait mettre à mort, lui et ses complices, avaient été portées aux nues par bien des auteurs.

Les empereurs mandchous

Pourtant, la version généralement acceptée de cet incident est bien loin de la vérité. Moi qui ai été intimement lié aux affaires du Palais pendant bien des années, j'ai de bonnes raisons de le savoir ; le vrai motif pour ^{p.277} lequel l'impératrice occidentale fit mettre à mort Sou Hiun est qu'il en savait trop long sur elle et qu'il fallait l'écartier de sa route. Les morts ne parlent pas.

Quand Tseu Hi fut admise tout d'abord dans le Palais, elle n'était nullement une concubine impériale, mais seulement une suivante de très bas rang. On lui assigna des tâches au palais d'Été dans un édifice retiré, nommé « le creux profond des platanes ». Là, elle accomplit avec diligence les travaux qu'on lui avait donnés : la broderie et autres devoirs appropriés aux femmes. L'un de ses principaux dons était une voix charmante ; elle connaissait de nombreuses chansons difficiles qu'elle avait apprises d'une nourrice qui avait été près d'elle depuis sa naissance, dans le Sud. Un jour que Hien-fong se promenait dans les jardins de Yüan-Ming-yüan, il entendit d'un bosquet tout proche quelqu'un qui trillait un air méridional. Le monarque charmé voulut faire la connaissance de la belle chanteuse. Ce fut sa première rencontre avec Yehonala, car en entrant au Palais elle avait passé devant Tao-Kouang et sa mère, et lui ne l'avait jamais vue.

Il passa le soir suivant en sa compagnie ; elle se montra une flatteuse habile et fut assez adroite pour ne point paraître servile. Elle devina tous les désirs de l'empereur et le ravit tellement par son espièglerie et son talent de mime que, le matin suivant, il la ramena avec lui à Pékin. Plus tard elle lui donna un héritier, et de ce jour ses hautes destinées étaient assurées.

À l'arrivée de cet événement favorable, elle fut élevée au rang de concubine impériale, conformément à la coutume mandchoue. Son élévation à ce haut rang changea

Les empereurs mandchous

complètement son caractère ; elle devint hautaine et indisciplinée. Envers l'empereur, elle se montrait obstinée et capricieuse ; envers ses compagnes, autoritaire et sarcastique ; elle agissait comme si l'avenir eût p.278 été entièrement entre ses mains et Hien-fong était incapable d'exercer aucune autorité sur elle. Il ne put même pas l'empêcher de se permettre un marivaudage inconvenant avec un jeune officier de la Garde, un de ses parents, Jong-lou. La révolte taïping lui fournit des occasions splendides pour intriguer et former des cabales ; le trône avait perdu la tête et la dynastie semblait condamnée. Yehonala prit la situation en mains et, en recommandant tel ou tel officier pour l'avancement à la Cour, augmenta continuellement le nombre de ses fidèles.

Son pouvoir continua de grandir et jeta vite dans l'ombre celui de l'empereur lui-même. Les papiers de l'État étaient soumis à son examen : et pendant tout ce temps, le faible monarque la regardait avec une jalousie et une haine croissantes. À cette époque, Sou Hiun était de loin le membre le plus important du clan impérial. Hien-fong aimait à l'honorer et recherchait toujours sa compagnie de préférence à celle de son frère morose, le prince Kong. Il était sans rival à la Cour dans la faveur impériale. Yehonala savait qu'elle avait perdu l'estime de l'empereur ; elle désirait donc vivement se gagner Sou Hiun ; ce qu'elle fit de la seule façon possible à une femme, en l'incitant à lui faire la cour. Sou Hiun lui répondit carrément que trop d'hommes avaient connu ses charmes pour qu'il eût envie de se joindre à cette grande compagnie. À dater de ce jour, Yehonala brûla envers lui d'un terrible ressentiment.

À l'occasion de la fête du Dragon, elle persuada à l'empereur de l'emmener dans une excursion en barque. Yehonala, habile à manier la rame, entra la première et attendit que Hien-fong et Sou Hiun s'embarquassent à leur tour. Au moment où le Fils du Ciel mit pied dans l'embarcation elle plongea

Les empereurs mandchous

brusquement sa rame dans l'eau, renversant la barque. Hien-fong fit donc un plongeon ^{p.279} ridicule et se blessa le pied. Cette effronterie méchante mit l'empereur en fureur. Ce fut alors que sa sœur, la princesse impériale, lui rappela l'ancienne prophétie :

« La maison mandchoue sera renversée à cause d'une femme guerrière du clan Yehonala.

Il dit à Sou Hiun, devant un eunuque qui me l'a raconté :

— Je projette de suivre avant longtemps l'exemple du fondateur de la deuxième dynastie Han (A. D. 30), qui décréta l'exécution de sa concubine Houyi. Qu'en dites-vous ? Dois-je ou non tuer la concubine impériale ?

Sou Hiun déclina de répondre ; mais son silence fut interprété par l'empereur comme une approbation. Le même eunuque dont je tiens ces faits raconta à Yehonala le projet de son mari ; sa fierté en fut calmée pour un temps, mais elle ne perdit aucune occasion de consolider sa situation et la faiblesse croissante de l'empereur rendait à celui-ci toute action difficile. Sur ces entrefaites, la guerre avec les barbares éclata. Hien-fong fut paralysé par la peur et s'enfuit de Pékin, malgré les remontrances de Yehonala.

À Jehol sa santé s'ébranla rapidement : il tomba dans un état de mélancolie chronique, enferma Yehonala dans une annexe du palais et interdit tout rapport avec elle. Sans la fidélité de quelques-uns de ses admirateurs, elle serait sans doute morte de faim.

À son lit de mort, l'empereur décida que sa coupable compagne ne vivrait pas pour jouir des fruits de ses intrigues. De sa main, il écrivit un décret d'adieu, bref et explicite :

« Après notre mort, il vous est ordonné de tuer l'impératrice de l'Ouest afin qu'elle puisse accompagner notre esprit dans

Les empereurs mandchous

l'autre monde. Il ne faut pas qu'on la laisse vivre et, par ses méfaits, renverser notre dynastie.

Hien-fong fit venir Sou Hiun et lui remit le mandat avec l'ordre de veiller à son exécution. Sou Hiun le plaça à l'intérieur de l'oreiller impérial ; il fallait ^{p.280} qu'il restât dans la chambre mortuaire, de peur qu'on prétendit que c'était un faux.

Or, il arriva qu'un jeune eunuque, nommé Li Lien-ying, attaché à l'empereur, était un masseur expert et que ses soins procuraient quelques soulagements au monarque expirant, dont les membres étaient perclus de rhumatismes. Il attendait dans l'antichambre tandis que l'empereur causait avec Sou Hiun et, ayant entendu la lecture du décret, il courut en informer Yehonala. Le prince Tch'ouen et sa femme (la sœur de Tseu Hi) étaient alors à Jehol et restaient dans le palais, s'attendant à chaque instant à apprendre la mort de l'empereur. Li Lien-ying s'arrangea pour faire parvenir un mot à la princesse Tch'ouen, lui annonçant le fatal décret et l'implorant de porter secours à sa sœur bien-aimée. À la nouvelle que l'empereur revêtait son manteau de Longévitité (c'est-à-dire qu'il était *in extremis*), la princesse eut accès dans la chambre pour aider à l'accomplissement des derniers rites. Tseu Hi fut aussi relâchée et entra dans la chambre mortuaire avec son fils, l'héritier du trône. L'impératrice aînée, Tseu An, avait le décret à la main, mais Yehonala et sa sœur parvinrent à lui persuader de le leur donner et le brûlèrent en toute hâte. On croit généralement que Tseu An s'en dessaisit volontairement, dans le désir de ne pas causer de trouble à un tel moment : d'abord parce qu'elle n'avait aucune affection pour Sou Hiun, ensuite parce qu'elle avait en sa possession un document analogue, qui l'autorisait à tuer Yehonala si, à un moment quelconque, sa conduite devenait un danger pour l'État. Quoi qu'il en soit, le décret fatal fut brûlé. Sou Hiun rentra dans la chambre mortuaire une fois les derniers offices

Les empereurs mandchous

accomplis et demanda à quelle heure Sa Majesté avait expiré, car la coutume voulait que ceci soit indiqué dans le décret impérial annonçant le décès du souverain. Tseu Hi prit ^{p.281} avec colère la montre qu'elle portait à sa ceinture et la tourna vers Sou Hiun lui disant d'un ton glacé :

— Voyez vous-même ; il est mort il n'y a qu'un instant.

Elle ne voulait pas qu'on s'aperçut qu'un intervalle s'était écoulé, ce qui aurait pu justifier les soupçons que des papiers avaient été détruits. De ce jour, elle décida de mettre Sou Hiun à mort. Elle savait que plusieurs personnes dans le palais étaient informées que l'intention de l'empereur était de la détruire, en sorte que la mort de Sou Hiun était nécessaire à sa propre sécurité. Combien est vrai ce que disent les Odes : « Cruelle est la nature féminine ! ». Le cœur de Yehonala était celui d'une louve, bien qu'en disant cela, je me sais coupable d'ingratitude à l'égard de celle qui m'a témoigné de la faveur.

Passons maintenant, à un mémoire ou pamphlet fort répandu sous la signature de « un fonctionnaire d'An-hui ». Après avoir rappelé le fait que les Mandchous accédèrent au pouvoir en subjuguant la tribu Yeho et qu'ils perdirent leur empire à cause de l'ascendant pris par le clan Yeho, « ce qui symbolise l'inexorable tourbillon du temps », l'auteur explique de la manière suivante la responsabilité de Tseu Hi dans la décadence mandchoue :

« Au début de son règne le jeune empereur Hien-fong fit une impression très favorable. Mais les soucis causés par les succès des insurgés taïping et les tentations mises sur sa route par les eunuques de la Cour le firent avant peu tomber dans la mauvaise voie de la débauche où il finit par être irrémédiablement perdu. Fatigué des femmes mandchoues dont son harem se composait, il tourna une oreille

Les empereurs mandchous

bienveillante aux flatteries de Sou Hiun qui jouait de ses faiblesses principalement afin de diminuer l'influence de Yehonala. Avec l'aide du Grand eunuque, Sou Hiun se procura vingt belles jeunes filles ^{p.282} chinoises de Kiangsu et de Shanghai et les amena à Pékin. Or, il est une règle intérieure de la dynastie mandchoue qui interdit l'introduction de femmes chinoises dans la ville impériale ¹.

Sou Hiun suggéra donc à Hien-fong que l'état troublé de l'empire justifiait des précautions spéciales pour sa sécurité personnelle au palais d'Été, et il lui conseilla d'employer ces vingt femmes chinoises comme une garde du corps spéciale en service de nuit, à proximité de la chambre à coucher impériale. Elles devaient être divisées en veilles de trois femmes chacune et agiter la crécelle de garde dans la cour avoisinante des appartements de Hien-fong. Celui-ci trouva l'idée agréable et les amazones du palais devinrent le caractère de sa Cour.

Bien que Yehonala eût donné un héritier au Trône, Hien-fong la détestait et discutait souvent avec Sou Hiun de l'opportunité de sa déposition. À son lit de mort, il écrivit un édit d'adieu qu'il remit à sa femme (Tseu An) dans lequel il disait :

« La concubine de l'Ouest, étant la mère du nouvel empereur, il sera nécessaire de l'élever au rang d'impératrice douairière ; mais elle n'est digne d'aucune confiance et capable de tous les crimes ; ne la laissez pas vous influencer dans les questions de gouvernement et décidez de tout par vous-même. Si elle se conduit bien, tant mieux. Traitez-la avec tous les égards. Mais si ses méfaits deviennent flagrants, convoquez les principaux ministres en votre présence et montrez-leur ce décret qui vous autorise à la forcer de se suicider.

¹ Cette règle fut introduite par la mère de Chouen Tche, le premier empereur mandchou, afin de mettre son fils en garde contre la débauche et pour préserver la pureté de la race mandchoue. Elle fit construire un pilier d'airain à la porte du palais portant l'inscription : « Si des femmes aux petits pieds osent passer cette porte, qu'elles soient sommairement décapitées ».

Les empereurs mandchous

Hien-fong n'avait jamais envisagé une co-régence : le décret d'adieu produit plus tard par ^{p.283} Yehonala fut fabriqué pour elle par Li Hong-tsaou.

À la mort de Hien Fong, une distinction nette fut immédiatement établie entre les deux impératrices : l'aînée, Tseu An, reçut le titre plus élevé de « l'impératrice mère ». tandis que Yehonala reçut l'appellation inférieure de « sainte mère ». Pour un Européen, la distinction est à peine visible : qu'il suffise de dire qu'aux yeux des Chinois, un abîme véritable sépare les deux titres. Il y avait eu, sous le règne de Wan Li, au XVI^e siècle, un précédent pour abaisser ainsi le rang de la mère véritable de l'empereur, une mesure analogue ayant été prise pour frustrer une femme ambitieuse. Yehonala était furieuse et intrigua tant, qu'elle obtint vite un titre qui lui donna rang égal, mais après celui de l'impératrice aînée : elle devint « la maternelle et favorable », un titre qui pour les experts en matière de titres honorifiques est à peine moins élevé que celui de « maternelle et apaisante » qui désignait Tseu An.

À Jehol, Yehonala fit tout d'abord allusion à son plan pour se saisir de la régence auprès de quelques membres du conseil. L'idée fut accueillie sans enthousiasme, ainsi qu'il était évident par l'attitude des ministres ; mais aucun d'entre eux n'osa s'opposer ouvertement à l'énergique jeune femme, sauf Tu Han qui la réprouva courageusement et indiqua que cette procédure constituerait une violation flagrante des règles de la dynastie. Yehonala n'en dit plus rien pour un temps ; la régence des impératrices était donc mal accueillie à la Cour dès les premières discussions. Si elle obtint plus tard une meilleure réception, c'est que Sou Hiun se rendit très impopulaire par ses manières tyranniques et son mépris ouvertement manifesté pour certains princes du clan impérial, chefs d'un parti puissant contre lui. La postérité n'a pas rendu

Les empereurs mandchous

justice à Sou Hiun à cause de son grand orgueil. L'homme, à vrai dire, était loin d'être mauvais et ^{p.284} infiniment moins vénal que la plupart de ses contemporains. Au moins n'était-il pas un Mandchou bigot ; et c'est principalement grâce à son influence que les hauts commandements militaires furent donnés à des Chinois tels que Hu Lien-yi et Tso Tsong-t'ang. On l'appelait à la Cour « le tocsin de l'empereur ».

Quant à Tseu Hi : « La véritable histoire de la chambre intérieure ne saurait être racontée en entier »¹. L'empire n'apprit que trop vite et trop bien ce que valait la moralité de l'impératrice : l'histoire de sa liaison avec Ngan-Tö-hai, qui n'était pas un eunuque, était dans toutes les bouches. Le bruit courut à un moment qu'elle était enceinte et le peuple murmurait que si T'ong-tche mourait sans héritier le prochain empereur serait illégitime comme le premier empereur « de la dynastie Chin ». C'est à cause de ce scandale que l'impératrice Tseu An décida de tuer Ngan-Tö-hai. Ses restes ne furent jamais exposés au public afin de ne pas révéler le fait qu'il n'était pas un eunuque.

Quand vint le moment du mariage de son fils T'ong-tche, Yehonala désirait vivement qu'une fille de Fong Siu devînt impératrice consort ; mais elle finit par être frustrée par Tseu An.

A-lou-tö, qui fut choisie, était chaste et instruite. Sa chasteté n'avait pas de charme pour Tseu Hi, qui tantôt la raillait et tantôt l'ignorait ; elle alla même jusqu'à interdire à l'empereur de rendre visite à sa femme et à le forcer de passer son temps en la compagnie de la dame Feng, qui avait reçu le titre de « sage concubine ». T'ong-tche se lassa vite de celle-ci et pour un temps passa ses nuits dans la solitude du palais de la Pureté céleste. Il n'est point surprenant que, dans ces conditions, les eunuques lui persuadèrent vite de les accompagner ^{p.285} dans

¹ Citation des Odes.

Les empereurs mandchous

de longues excursions nocturnes au quartier gai de la capitale. Dans ces expéditions il passait pour le « licencié Tch'en de Kiangsi ». Au cours d'une de ses sorties il rencontra dans une taverne le vice-président Mao Chang-hsi et lui sourit aimablement. Mao fut très alarmé et se hâta d'informer la police que le Fils du Ciel quittait le palais incognito ; après quoi, T'ong-tche fut suivi à la piste par les gardes.

Loin d'être gratifié par ces attentions, à la prochaine audience il réprimanda énergiquement Mao de s'être occupé de ce qui ne le regardait pas.

Quand l'empereur fut atteint de la maladie qui devait lui être fatale, Tseu An envoya chercher l'impératrice A-Lou-Tö et la consola en lui permettant de soigner son mari. Or, c'est une vieille coutume du Palais que, quand l'empereur désire rendre visite à l'une de ses concubines, un ordre écrit doit être envoyé tout d'abord par l'impératrice consort, ordonnant à la favorite d'attendre la visite du Fils du Ciel. Cet ordre doit être scellé du sceau de l'impératrice car sans son autorisation la concubine n'est pas autorisée à recevoir l'empereur.

(Telle est la règle depuis la tentative d'assassinat de l'empereur Kia K'ing, en 1542, quand Yang Chin-ying l'attaqua dans les appartements de l'une des concubines).

Alors que T'ong Tche était malade et hors d'état de quitter le lit, il persuada à l'impératrice consort de sceller un ordre autorisant une visite à l'une de ses concubines. Peu après, son état devint désespéré et, comprenant que sa fin était proche, il fit chercher Li Hong-tsao, en qui il avait confiance, et à son arrivée lui ordonna de lever le rideau et d'entrer dans la chambre à coucher. A-Lou-tö qui se tenait auprès de lui voulut se retirer mais Tong-tche l'arrêta en disant :

— Le précepteur impérial est le vieux serviteur fidèle de feu l'empereur : vous pouvez rester et entendre ce que j'ai à dire.

Les empereurs mandchous

Li s'agenouilla et p.286 rendit hommage : T'ong-tche lui ordonna de se relever, en disant :

— L'heure n'est pas aux cérémonies.

Puis prenant la main de Li, il continua :

— Je me meurs.

Li et A-Lou-tö se mirent à pleurer, mais il leur fit signe de se taire et d'écouter, car ses heures étaient comptées. Se tournant vers sa femme, il demanda :

— En cas de ma mort qui croyez-vous devrait me succéder ?

Elle répondit :

— La nation a besoin d'un souverain qui ait atteint sa majorité. Je ne désire pas être impératrice douairière et avoir la responsabilité d'un empereur mineur. Une minorité serait un désastre pour la Chine.

L'empereur sourit :

— C'est bien. Je suis heureux que vous le compreniez et je n'ai plus besoin de m'inquiéter.

Il dit alors à Li qu'il désirait voir lui succéder comme héritier Hien-fong, son cousin germain, le beileh Tsai Ch'u, fils du neuvième prince ¹. Il dicta alors un décret d'adieu qu'il ordonna à Li de recopier à côté de son lit. Il contenait environ mille caractères et introduisait des garanties compliquées contre l'usurpation du pouvoir par sa mère. Le moribond le relut avec satisfaction disant :

— C'est bien. Allez maintenant vous reposer. Il se peut que je vous revoie avant la fin.

Li Hong-tsaou quitta le palais pâle comme un mort et tremblant violemment ; il n'est pas étonnant qu'il alla droit au

¹ Ce prince fut emprisonné par Tseu Hi en 1898 après le coup d'État ; son rang lui fut rendu par le régent, le prince Tch'ouen, le jour de la chute de Yuan-Che-k'ai en 1909.

Les empereurs mandchous

palais de Tseu Hi et lui demanda immédiatement audience. Yehonala le fit entrer, et sans préambule il sortit le décret d'adieu de sa manche. Sa Majesté en prit connaissance avec son calme imperturbable habituel ; mais à la fin, sa rage éclata ; elle se leva de son siège, déchira le papier en morceaux qu'elle piétina.

— Sortez immédiatement, dit-elle à Li.

Elle donna alors des ordres que nulle médecine ou nourriture d'aucune ^{p.287} sorte ne soit portée à l'empereur et pour que nul ne l'approchât. Elle courut elle-même à l'appartement de son fils, mais pour trouver qu'il était déjà mort. Tseu Hi garda toujours reconnaissance à Li pour cette trahison. Il est vrai qu'elle le renvoya du conseil en 1884. Mais dix ans plus tard il occupait encore un poste important et après sa mort il reçut le titre de canonisation le plus élevé, « savant et orthodoxe ». Li Hong-tchang avait accoutumé de dire que ce seul geste du précepteur impérial avait fait plus que tout autre pour amener la ruine de la maison de Gioro, à cause du mal que la deuxième régence de Tseu Hi avait causé à la Chine. Après le coup d'État de 1898, il raconta toute l'affaire à Ma Chien-chung, l'un des secrétaires, et ajouta :

— Li Tong-tSao a ruiné la dynastie par cette seule action : c'est à lui que nous devons la guerre du Japon et toutes nos infortunes suivantes ¹.

Ce fut Ma qui me raconta ces faits.

Tong-tche mourut au crépuscule. Le Grand conseil fut immédiatement convoqué dans la salle avoisinante ; mais les membres y trouvèrent Yehonala seule. Elle se tenait debout près du trône, dans son costume de tous les jours. Les

¹ Il n'est que juste de dire que, suivant l'opinion de ses compatriotes, Li Hong-tchang lui-même était le principal responsable de la guerre sino-japonaise et de la honteuse défaite de la Chine.

Les empereurs mandchous

princes et ministres s'enquirent de Sa Majesté, la nouvelle de sa mort étant encore inconnue. Yehonala sourit :

— Oh, Sa Majesté est en parfaite santé, leur dit-elle.

Ce fut tout, mais la Cour comprit que l'empereur était mort.

Un instant après, assumant soudain un ton courroucé, Tseu Hi s'écria :

— L'empereur est mort, et elle continua : l'heure n'est pas aux cérémonies ; nous avons d'importantes affaires devant nous.

Durant la discussion qui suivit, seul Wen Hsiang s'opposa à Tseu Hi et insista pour le choix d'un héritier à Tong-tche plutôt ^{p.288} qu'à Hien-fong. Il était indigné du tort fait à Tong-tche ¹ auquel il ne survécut que de quelques mois.

Durant les premières années du règne de Kouang-siu, Tseu Hi s'intéressa peu aux affaires du gouvernement et s'abstint fréquemment de paraître aux audiences. Ce fait en lui-même était significatif ; quand, en février 1881, elle tomba malade et fut confinée dans ses appartements pour deux mois, on crut généralement qu'elle avait donné le jour à un enfant dont Jong-lou était tenu pour le père. Comme il eût été contraire à l'étiquette que le médecin de la Cour prescrivît des remèdes appropriés à une maladie résultant de la grossesse (Yehonala étant une veuve), il la soigna comme pour de la dysenterie et son état, au lieu d'améliorer, empira. Ce n'est que quand le docteur Sie Fou-tchen fut appelé de Kiangsu qu'il diagnostiqua immédiatement son cas ; mais en prescrivant les soins appropriés, il eut soin d'écrire en tête de l'ordonnance « pour dysenterie ». afin que l'auguste patiente ne perdît pas son prestige. (Toutes les ordonnances du palais doivent être inscrites dans les archives des médecins de la Cour).

¹ Cf. [China under the Empress Dowager, p. 135.](#)

Les empereurs mandchous

Tseu An avait surpris sa collègue dans plusieurs situations équivoques et connaissait parfaitement son manque de vertu féminine. Mais elle était d'une nature généreuse et tolérante. Lors de la guérison de Tseu Hi, l'impératrice de l'Est l'invita à une réception pour célébrer l'événement. Après que la coupe de vin eut été passée trois fois, Tseu An renvoya tous les assistants, désirant faire appel aux meilleurs sentiments de Tseu Hi en reparlant confidentiellement du passé. Elle évoqua leur enfance et la bonté de son père envers la malheureuse famille de Yehonala. Puis elle parla de la fuite à Jehol et du complot de Tsai Yuan qui avait été si près d'amener leur ruine à toutes deux. Yehonala fit mine ^{p.289} d'être très émue et versa bien des larmes pendant ce récit. L'impératrice de l'Est continua :

— Nous devenons vieilles toutes les deux, ma sœur. Avant peu, l'une de nous ira peut-être rejoindre notre seigneur et maître Hien-fong dans les salles du monde infernal. Nous avons passé vingt ans ensemble et, somme toute, nous n'avons jamais eu de vraie discussion ; or j'ai en main quelque chose que j'ai reçu de feu Sa Majesté et qui est devenu sans valeur. J'ai peur qu'on ne le découvre à ma mort, ce qui pourrait faire croire que nos relations n'ont été amicales qu'en apparence et que réellement nous étions ennemies. Ce serait vraiment dommage et ce serait contraire aux désirs de feu l'empereur.

À ces mots, elle sortit un papier de sa manche et le remit à Yehonala qui le lut, devint livide, et put à peine maîtriser ses sentiments. Car ce document était le mandat donné à Tseu An par Hien-fong au moment de sa mort, l'autorisant à faire exécuter Tseu Hi si cela était nécessaire. Quand Tseu Hi en eut pris connaissance, Tseu An le lui redemanda en disant :

— Ne soyez point irritée, ma sœur ; soyez sûre que je ne vous l'aurais pas laissé voir si j'avais eu contre vous le

Les empereurs mandchous

moindre ressentiment. Je voulais que vous l'ayez vu pour que vous compreniez la véritable affection que j'ai pour vous.

Elle prit alors le papier, le brûla sous les yeux de Tseu Hi et dit en souriant :

— Il est maintenant sans valeur et mieux vaut qu'il soit détruit. Je crois avoir fait mon devoir envers Sa Majesté et avoir accompli ses désirs.

Yehonala était furieuse au-delà de toute mesure, mais elle parvint à cacher ses sentiments. Elle fit même semblant de verser des larmes de reconnaissance pénitente et serra la main de Tseu An, tandis que sa poitrine était soulevée de sanglots. Tseu An la consola et lui conseilla de retourner à son palais et de se reposer. Ce fut alors que Tseu Hi se décida à tuer l'impératrice de l'Est. Tant est vrai ^{p.290} l'adage que « celui qui n'a pas l'habitude de dresser les bêtes fauves doit s'abstenir de les mettre en fureur ». Tseu An eut bien fait de s'en souvenir.

Quelques jours plus tard, elle rendit visite à sa collègue et la trouva bien différente, moins orgueilleuse que d'habitude. Elle était un modèle d'affection soumise, à tel point que les eunuques de service ne comprenaient pas ce qui était arrivé à leur maîtresse. Quant à Tseu An, elle se félicita de sa sage diplomatie et s'imagina avoir soumis la fière Yehonala pour toujours. Avant de partir, Tseu An se plaignit d'avoir faim ; Tseu Hi ordonna donc à Li Lien-ying d'apporter un plateau de gâteaux sucrés. Tseu An en prit plusieurs et les trouva meilleurs que ceux qu'on lui servait de la cuisine impériale. Yehonala s'en réjouit et dit :

— Ces gâteaux sont faits par ma sœur, la duchesse Tchao : si vous les aimez, je lui enverrai un mot demain et elle en fera d'autres.

Tseu An la remercia et Yehonala dit en souriant :

Les empereurs mandchous

— Ma famille est votre famille ; comment ma sœur serait-elle alors digne de vos remerciements ?

Deux jours plus tard, la duchesse Tchao fournit dûment plusieurs boîtes de gâteaux exactement semblables en apparence à ceux que Tseu An avait tant aimés. Tseu An en mangea un ou deux et trouva leur goût quelque peu amer. Avant le coucher du soleil, elle était morte empoisonnée.

Il se trouva que, la veille au soir, Tseu An ne s'était pas sentie très bien et avait fait venir le même médecin qui avait soigné Yehonala avec tant de succès, le docteur Sie Fou-tchen. Il lui dit dans un mémoire que ce n'était rien de grave et qu'elle n'avait pas besoin de médecine. Les eunuques cependant réclamèrent une ordonnance. Il lui donna donc une boisson rafraîchissante et se retira. Le lendemain, il rendit visite à son ami Yen Ching-ling, le Grand secrétaire, et tandis que les deux bavardaient, l'un des secrétaires de p.291 Yen Ching-ling arriva de la commission des Finances pour la signature de son chef. Il mentionna le fait qu'à son départ du bureau, le bruit courait que l'impératrice de l'Est était morte. On ordonnait de préparer les « planches favorables »¹. Le docteur Sie ne put en croire ses oreilles et laissa tomber la coupe qu'il tenait à la main s'écriant :

— J'ai vu Sa Majesté il n'y a que très peu de temps et elle n'avait rien qu'un léger refroidissement. Il est impossible qu'il se soit montré fatal. Il est plus vraisemblable que l'impératrice de l'Ouest a eu une rechute et que l'erreur provient d'une confusion de nom.

Peu après, quelqu'un de la maison impériale vint annoncer la fatale nouvelle. En l'entendant, le docteur Sie fut très troublé et dit :

¹ Dans le palais, c'est ainsi qu'on désigne un cercueil impérial.

Les empereurs mandchous

— Il y a plus d'étranges choses dans le ciel et sur terre que je n'en ai jamais rêvées. Quelle raison de vivre me reste-t-il à présent ?

À cause de son habileté en médecine il avait été promu peu avant lieutenant général d'une Bannière.

Pendant la maladie de Tseu Hi, les audiences avaient été tenues par Tseu An seule. Ce soir-là, quand Tso Tsong-t'ang se rendit au palais avant que la mort de Tseu An eut été publiée, il demanda comment elle allait. On lui répondit qu'elle était morte. Il en fut horrifié et stupéfait :

— Je l'ai vue à l'audience aujourd'hui et elle a parlé avec toute sa vigueur habituelle ; je ne peux croire que cette mort soit naturelle.

Le prince Kong l'empêcha en toute hâte d'en dire plus long, mais les eunuques l'avaient entendu et en informèrent leur maîtresse. Tso quitta la capitale peu après.

La collection de poisons du palais comprenait des drogues d'une telle puissance que la mort survenait au simple contact avec les lèvres. D'autres n'agissaient qu'après plusieurs jours et ne pouvaient être découvertes ^{p.292} par aucune méthode chinoise. Plusieurs de ces drogues avaient été transmises par la dynastie Nung. On racontait que quelques-unes avaient été rapportées d'Italie par des étrangers sous le règne de K'ang Hi. Ce fut avec l'une de ces drogues que Tseu Hi empoisonna le « mystérieux » Lieou, l'un des principaux eunuques dont l'influence pour un temps avait dépassé même celle de Li Lien-ying. Cet eunuque était plus ancien que Li dans le service et bien que Li gagnât continuellement dans les faveurs de Yehonala, Lieou continuait de servir Sa Majesté journallement et refusait de se laisser remplacer par son jeune rival. Li le détestait et le calomniait de toutes les manières possibles auprès de l'impératrice. Mais Lieou était

Les empereurs mandchous

très adroit et parvenait à anticiper les calomnies avec des explications qui pacifiaient toujours Tseu Hi. Un jour, cependant, il offensa Sa Majesté qui le réprimanda sévèrement.

Cette fois, les calomnies de Li trouvèrent des oreilles attentives et Tseu Hi, cédant à sa rage, fit appeler Lieou immédiatement. Quand il parut, elle fit une récapitulation de la liste de ses fautes, une trentaine en tout et termina en disant :

— Ne croyez-vous pas que vous méritez d'être décapité ?

Lieou comprit qu'il n'y avait plus d'espoir. Il fit donc le salut *kotow* en disant :

— Votre esclave mérite un million de morts ; mais je supplie le Vieux bouddha de se souvenir que je l'ai servie comme son chien ou son cheval pendant trente ans. Quelle m'accorde au moins la faveur de mourir intact.

Elle réfléchit un moment, et répondit :

— Bien, retirez-vous et attendez mes ordres.

Elle ordonna à ses suivantes de le conduire dans une petite pièce et de verrouiller la porte sur lui. Puis elle éclata de rire et appela auprès d'elle ses eunuques et ses femmes :

— J'ai un nouveau jeu pour vous aujourd'hui, dit-elle.

L'une des femmes reçut l'ordre de lui apporter un petit coffret qui se ^{p.293} trouvait dans sa chambre. Yehonala l'ouvrit avec une petite clef qu'elle portait à sa ceinture. Il contenait une vingtaine de fioles. Elle en choisit une et versa de son contenu, une poudre rose, dans une coupe de vin. Elle y versa un peu d'eau et ordonna à la suivante de l'apporter à Lieou et de lui dire qu'il devait en boire le contenu et s'allonger tranquillement. La suivante revint bientôt et raconta que Lieou remerciait Sa Majesté de sa bienveillance et avait fait ce

Les empereurs mandchous

qu'on lui avait dit. Tseu Hi attendit une dizaine de minutes, puis elle dit :

— Vous pouvez aller voir la farce que je vous ai promise. Ouvrez la porte de Lieou et voyez comme il va.

L'eunuque était étendu, semblant dormir. Bien que mort, il ne portait aucune trace de souffrances. Yehonala avait un cœur d'airain. Certes « qu'y a-t-il au monde de plus cruel que le cœur féminin ? »

Un autre mémoire, par « Un auteur qui écrit sur la Cour », traite du même incident tragique. On verra que ses dires, fondés sur le témoignage authentique ou prétendu de l'un des eunuques, confidents de Tseu An, concordent avec ceux du « fonctionnaire d'Anhui » à propos de plusieurs des charges principales contre Tseu Hi, mais les motifs pour lesquels furent envoyés les gâteaux empoisonnés n'ont rien de commun dans les deux récits. Il semble juste d'en conclure que dans l'un des deux cas (ou peut-être les deux) l'auteur s'est fié à son imagination pour ce qui est des faits et a édifié des théories qui lui ont paru conformes au cas et fournir une accusation plausible.

Cet auteur prétend donner « les principaux faits concernant la mort subite de Tseu An ».

« Quand l'impératrice douairière du palais de l'Est mourut soudain en 1885, dit-il, les soupçons se portèrent ^{p.294} sur Tseu Hi, qui avait tout à gagner à se débarrasser de sa collègue, mais sa culpabilité ne fut pas prouvée, grâce au soin avec lequel les secrets du Palais furent gardés. En avril 1908, j'étais à Pékin et il m'arriva de rencontrer dans un magasin en dehors du Ts'ien Men un eunuque avec qui je fis connaissance. Il avait été le serviteur de confiance de Tseu An ; il s'appelait Liu Wen-pin. Il est difficile de dire pourquoi Tseu Hi ne le tua point, mais le Vieux bouddha eut toujours une répugnance inexplicable à tuer plus qu'il n'était

Les empereurs mandchous

nécessaire. Cet homme me raconta toute l'histoire et, à première vue, son récit me paraît exact. Il dit :

— L'accession de Kouang-siu au trône était tout à fait contraire au désir de Tseu An ; après son accession elle participa moins encore aux affaires de l'État que pendant le règne de T'ong-tche. Par-dessus tout, elle détestait les scènes et le caractère quelque peu impulsif de sa collègue la désolait. Elle se prit aux pratiques religieuses, devint une bouddhiste dévote et elle jeûnait toutes les fois que la coutume l'ordonnait. Des bonzes étaient attachés à son palais et récitaient des prières journalières ; en temps de sécheresse ou d'inondation, elle priait des heures entières.

« À cette époque, l'acteur le plus en vogue à Pékin était un certain Yang Yueh-lou, remarquable pour sa beauté et son charme personnel. Tseu Hi le fit venir à son palais pour jouer devant elle, fut attirée par ses belles manières et sa répartie brillante et finit par devenir très intime avec lui. Il venait à son appartement à toute heure du jour et de la nuit ; elle finit par l'y installer comme portier et bien que ceci causât quelque scandale, aucun des princes ni des fonctionnaires de la Cour n'osa l'en blâmer, sauf un censeur courageux qui, dans un mémoire, fit allusion ouvertement à cette violation de la loi dynastique ancestrale. Yang passait ^{p.295} souvent toute la nuit en compagnie de Tseu Hi. Un soir, Tseu An eut à se rendre chez Tseu Hi, à propos de quelque promotion officielle qui devait être décidée le lendemain. Elle parut sans se faire annoncer. Tseu Hi était sortie dans les jardins, mais Yang était étendu avec calme sur la « couche du phénix » du Vieux bouddha. Tseu An le vit distinctement et se retira en toute hâte, après avoir laissé aux suivantes de service le message qu'elle désirait porter à Tseu Hi.

« Tseu Hi, en rentrant fut saisie d'horreur en apprenant qu'elle était découverte. Suivant son habitude, elle agit

Les empereurs mandchous

promptement. Elle ordonna à Yang de se lever et lui remit une coupe de crème cuite parfumée à l'abricot, en lui disant :

— L'impératrice de l'Est va revenir dans un instant, aussi vous feriez mieux de vous retirer. Voici une boisson de ma propre table que vous pouvez boire en ma présence.

« Le favori, flatté, prit la friandise et eut juste le temps de rentrer chez lui pour mourir dans d'atroces souffrances. La coupe contenait une grande quantité d'arsenic, le poison que Tseu Hi trouvait le plus efficace.

« Tseu Hi garda alors la chambre et se prétendit trop malade pour s'occuper des affaires de l'État. Tseu An avait été très choquée par ce qu'elle avait vu. Eût-elle été une femme énergique, elle aurait pu aisément dégrader Tseu Hi en publiant un décret racontant ses méfaits ; elle aurait même pu obtenir sa mort pour faute si grave envers les devoirs d'une veuve et un tel manque de respect pour l'âme de Hien-fong, au ciel. Mais elle craignait trop Tseu Hi pour oser une telle démarche et il ne lui vint pas à l'esprit que cette mesure était nécessaire à sa propre défense, d'autant plus que Tseu Hi n'était pas femme à oublier ni à pardonner d'avoir été surprise en situation compromettante.

« Or, il arriva qu'à cette époque, parvint de la ^{p.296} province un mémoire racontant l'héroïque chasteté d'une jeune veuve qui, bien que mourant de faim, avait préféré la mort plutôt que d'accepter les avances d'un riche voisin. Le gouverneur adressa un mémoire aux impératrices, sollicitant pour elle l'honneur d'un arc de triomphe commémoratif, comme encouragement aux « femmes fidèles qui préfèrent la mort à la perte de leur vertu ». Tseu An vint montrer ce document à Tseu Hi et lui demander sa décision. Elle pensait peut-être écarter les soupçons de sa collègue, en parlant franchement de la vertu de cette femme, ce qui amènerait Tseu Hi à penser qu'elle ne savait rien de sa récente intrigue. Mais les

Les empereurs mandchous

soupons de Tseu Hi n'étaient pas si faciles à endormir. Elle répondit machinalement à Tseu An, son propre esprit travaillant rapidement pendant ce temps. Elle en vint à la conclusion que c'était une manière subtile de lui annoncer que son propre manque de vertu féminine avait été découvert ; elle décida de ne plus tergiverser. Tseu An dit :

— Ce mémoire vous montrera combien vous êtes nécessaire à la Cour, je vous prie d'y revenir d'urgence.

« Tseu Hi répondit :

— Cette femme a bien agi ; qu'on lui érige son arc de triomphe en exemple à nos contemporaines.

« La conversation s'arrêta là ; mais le lendemain Tseu Hi envoya sa suivante favorite à Tseu An avec un présent de gâteaux de miel et ses salutations respectueuses. Tseu An en mangea et mourut empoisonnée en quelques heures. Quand Tso-Tsong-t'ang (qui était arrivé depuis peu pour prendre son service au Grand conseil) vint à la Cour le lendemain, il apprit en arrivant la nouvelle de la mort de Tseu An. Furieux, il arpenta la cour du Palais s'écriant :

— Pourquoi sa maladie ne fut-elle pas annoncée, pourquoi n'a-t-on pas appelé le docteur de la cour impériale des Médecins ? Il est étrange aussi qu'aucun décret n'ait été publié immédiatement après sa mort comme le ^{p.297} veut la coutume. Sa publication retardée est hautement suspecte.

« Tseu Hi qui était dans la grande salle d'audience fut promptement avisée par ses eunuques de ce que Tso avait dit. Elle saisit la première occasion de le relever de ses fonctions de Grand conseiller en l'envoyant comme vice-roi à Nankin. Elle comprenait qu'il la soupçonnait et sa mort, qui survint peu après, lui causa un grand soulagement. Il était trop puissant avec son armée derrière lui pour qu'elle pût adopter dans ce cas ses méthodes habituelles. J'eus de la

Les empereurs mandchous

chance moi-même de ne pas encourir les soupçons de Tseu Hi ; elle m'a même toujours traité avec une grande libéralité. Je suis encore à son service, bien que mes fonctions actuelles me retiennent dans la Ville interdite. »

« Ainsi finit le récit de l'eunuque. Quelques mois après Tseu Hi elle-même « monta dans le chariot tiré par les fées et partit pour son lointain voyage. » Sans nul doute elle a encore sa manière impérieuse dans les salles du monde infernal et oblige sa collègue à céder préséance à son auguste personne.

Enfin, nous reproduisons un extrait des écrits, d'une partialité sans art, de l'essayiste chinois qui signe « Né hors de saison ». La régularité monotone avec laquelle ces pamphlétaires accusent le Vieux bouddha de choisir ses amants dans les plus basses classes suggère un vrai complot en diffamation, caractéristique des méthodes orientales.

Cet écrivain raconte :

« Du vivant du Vieux bouddha, l'histoire suivante était seulement chuchotée à voix basse dans l'enceinte du Palais ; mais sa vérité est universellement reconnue. Elle explique la nomination illégale de Kouang-siu au trône par Sa Majesté mieux que la version officielle communément acceptée sur cette histoire, par ^{p.298} quoi on explique que Tseu Hi le désigna à cause de ses incapacités physiques, afin de s'assurer une longue régence.

« Le Vieux bouddha était très friande d'œufs pochés cuits dans du jus de poulet, plat très populaire dans les restaurants de Pékin où il est communément appelé « tangwo kuo » (littéralement *fruit baigné dans la sauce*). Pendant sa première régence, elle insista pour que cette friandise lui soit apportée tous les matins par l'eunuque An Te-hai ; puis, après sa mort, par Li Lien-ying. Ils l'achetaient au restaurant Chinhua (Fleur d'Or), qui se trouve juste au dehors de la porte de l'Ouest de la

Les empereurs mandchous

Ville impériale. C'est une maison fameuse pour ce plat. (En passant, je mentionnerai que sur les comptes du Vieux bouddha quatre œufs servis de cette manière étaient inscrits pour vingt-quatre taels, le prix habituel étant environ vingt cents : An et Li devaient donc faire de beaux profits). Après la triste fin de An, Li se lia d'amitié avec l'un des garçons du restaurant, un bel adolescent de vingt ans, nommé Che, qui avait un teint d'une blancheur remarquable. Li lui permit de l'accompagner jusque dans les lieux interdits, et même dans le palais de Tseu Hi. Un jour, l'impératrice le remarqua, fut frappée de sa beauté et demanda à Li qui il était. Apprenant son nom et son origine, Tseu Hi se plut à dire :

— C'est le plus beau jeune homme que j'aie vu depuis longtemps. Qu'il ait un poste au palais et qu'il me serve à table.

Le résultat fut que Che était toujours auprès d'elle et, au grand dégoût de Li, Tseu Hi fut enceinte. Elle avait alors trente-six ans. Quand l'enfant naquit, il était évidemment impossible de l'élever dans le Palais : aussi Tseu Hi appela-t-elle à son aide sa sœur préférée, la femme du prince Tch'ouen. L'enfant fut emporté à la Ville de l'Ouest où vivait celui-ci. Le prince était aussi, sans aucun doute, dans le secret, ^{p.299} ce qui expliquerait la faveur marquée que lui manifestait le Vieux bouddha. Puis Tseu Hi mit à mort le malheureux Che. Cette histoire explique également le mépris non déguisé que Li Lien-ying manifestait pour Kouang-siu, dont il ne pouvait oublier l'humble origine. À la mort de T'ong-tche, Tseu Hi défia la tradition ancestrale en plaçant cet enfant, son deuxième fils, sur le trône, comme successeur de son demi-frère. On comprend le coup pénible que ce dut être pour elle de trouver que le gamin grandissait dans l'hostilité et la désobéissance envers sa mère, à qui il devait le trône. Wu Ko-tu ¹ connaissait sans doute le secret de cette

¹ Le fameux censeur qui se suicida sur la tombe de T'ong-tche pour protester contre l'accession illégale de Kouang-siu.

Les empereurs mandchous

affaire. Dans ce cas il faut lire sa protestation historique dans un sens différent de celui qu'on y met généralement. Il aurait voulu sauver la maison Gioro de la souillure d'une telle illégitimité, et c'est pourquoi il insista pour que la nomination de Kouang-siu soit annulée à la première occasion. C'est par cette raison aussi que le Vieux bouddha aura peut-être justifié son dessein contre la vie de l'empereur en 1900 : il se peut qu'elle ait pensé qu'elle avait le droit de disposer de son fils comme elle l'entendait. »

L'état d'esprit dans lequel « Né hors de saison » raconte ces faits est clairement indiqué par sa conclusion :

« Si le but de la révolution était de détruire la domination mandchoue, écrit-il, il peut sembler inutile à certains, car ce but avait déjà été atteint par l'amant chinois de la concubine Yeng Cheng, par Yehonala et d'autres.

Il est intéressant de comparer l'appréciation que porte la Jeune Chine sur le caractère de Tseu Hi avec celle d'hommes tels que Ts'eng Kouo-fan, Lieou K'ouen-yi et d'autres grands officiers de l'État et de se demander lequel de ces verdicts sera finalement accepté dans les ^{p.300} histoires écrites pour l'édification des fils de Han dans les âges à venir. Il est certain que, tout en tenant compte des préjugés de classe, l'opinion des *literati* modérés et orthodoxes est la plus sincère et la plus proche de la vérité et qu'elle représente le jugement de la masse des contemporains de Tseu Hi. Mais les livres de classe à l'usage de la jeunesse chinoise n'emprunteront sans doute pas leur portrait du Vieux bouddha aux annales des orthodoxes. L'histoire, comme l'a dit Froude, ne fournit pas de sujets d'études à la science : s'il avait examiné les sources auxquelles l'histoire chinoise est puisée, il aurait exprimé la même idée en termes plus vigoureux encore.

@

CHAPITRE XIII

La cour sous la dernière régence

@

Après la mort de l'empereur Kouang-siu, le 14 novembre 1908, suivie le lendemain par celle de l'impératrice douairière, Tseu Hi, le trône passa, une fois encore, à un enfant en bas âge, l'empereur Siuan T'ong. Les objections à la succession étaient nombreuses et valables et les risques évidents. Mais Tseu Hi, qui ne suivait que son bon plaisir, avait surmonté les oppositions. Ses mobiles dans le choix de cet enfant du prince Tch'ouen (frère de feu l'empereur) étaient divers et ses dernières paroles témoignent qu'elle n'ignorait point les dangers auxquels sa décision arbitraire exposait l'État.

L'un des principaux facteurs qui déterminèrent son choix fut le désir de perpétuer l'influence du clan Yehonala en la personne de sa nièce (la veuve de Kouang-siu), l'impératrice Lung Yü. De plus, ainsi qu'elle le déclara ^{p.301} elle-même, elle avait fait promesse à Jong-lou, lorsqu'elle avait fiancé sa fille au prince Tch'ouen, que le fils aîné de ce mariage deviendrait l'héritier du trône, en reconnaissance de la longue vie de services que Jong-lou avait consacrée à la dynastie et à elle-même.

Quoi qu'il en soit, le résultat immédiat de sa décision fut de créer au Palais un état de choses analogues à celui qui l'avait si bien servie pendant la minorité de l'empereur T'ong-tche, puis pendant celle de Kouang-siu. Il faut se souvenir que, quand elle publia son décret le 14 novembre, nommant le prince Tch'ouen régent et son fils mineur ¹ empereur, elle avait bien l'intention de vivre encore. Sans sa mort, il est bien certain que le régent n'eût pas joui d'une autorité plus grande qu'elle n'en avait laissée à son malheureux frère Kouang-siu. Ce ne fut que le lendemain, sur le point même de mourir, qu'elle publia un décret

¹ Le futur Pou-Yi qui, après de nombreux avatars, a été proclamé en janvier 1934 empereur du « Grand Empire mandchou » (Manchukuo).

Les empereurs mandchous

lui conférant le gouvernement de l'empire. Même alors, il ne faut pas oublier qu'elle lui retira la substance du pouvoir, ne lui en laissant que l'ombre, dans la dernière phrase de ce décret ordonnant que

« dans toutes questions d'importance vitale à l'égard desquelles il est désirable d'avoir l'opinion de l'impératrice douairière, le régent en personne lui demandera ses instructions et s'y conformera.

Le régent, placé sous une mauvaise étoile, se trouva dès l'abord tristement gêné dans l'administration du Grand héritage. Le dernier acte de Tseu Hi était d'une ingéniosité diabolique, si son intention était de diviser les conseils et de perpétuer dans le palais la vieille querelle du clan Yehonala. L'autorité du régent était habilement minée par la dernière clause du décret qui mettait aux mains de la nouvelle impératrice douairière et ^{p.302} du clan Yehonala des pouvoirs de surveillance et d'ingérence suffisants pour l'arrêter à chaque pas. Le régent et son parti furent mis en échec dès l'abord : la vraie puissance derrière le trône devait toujours être sa belle-sœur, l'impératrice Lung Yü, et sa femme, l'énergique fille de Jong-lou. Tseu Hi, dans son dernier soupir, avait conseillé aux hauts dignitaires de l'État « de ne jamais plus laisser une femme en possession du pouvoir suprême ». Mais ses ordres d'adieu faisaient du gouvernement du cotillon une solution acquise, compliquée encore par la certitude d'une lutte pour le pouvoir entre ces deux maîtresses femmes.

Si le régent avait été un homme énergique et de ressource il aurait pu conquérir l'autorité suprême par une adroite politique de *divide et impera*. Mais il ne montra ni initiative, ni courage, ni intelligence et fit souvent le jeu de Lung Yü par des maladresses qui, aux yeux de la Cour, justifiaient entièrement et rendaient inévitable l'ingérence de celle-ci dans les affaires d'État. L'histoire semblait à vrai dire vouloir se répéter avec une fidélité extraordinaire. Sans la débâcle de la Révolution, qui balaya dans les limbes les choses du passé, le régent, le clan Yehonala et toutes les amours et toutes les haines des Mandchous, on peut dire sans risque de se tromper, que la situation relative de l'impératrice

Les empereurs mandchous

douairière, de la mère du jeune empereur et du régent aurait reproduit presque tous les traits essentiels de la co-régence de Tseu Hi et de Tseu An, impératrices des palais de l'Est et de l'Ouest, après la mort de Hien-fong, alors que le prince Kong était « conseiller du gouvernement ». Il est également certain que Lung Yü, marchant fidèlement sur les traces de Tseu Hi, aurait avant peu privé le prince de la régence et relégué sa femme, la mère de l'empereur, à un second plan inoffensif.

Lung Yü, dont la mort survint « dans la profonde ^{p.303} retraite du palais d'Été » le 22 février 1913, était ouvertement séparée de son seigneur depuis bien des années avant sa mort. Quand Tseu Hi la choisit pour être la compagne impériale en 1889, ce fut plutôt pour fortifier le clan Yehonala ¹ par son influence que pour augmenter la félicité de Sa Majesté Kouang-siu. Comme les deux parties étaient au courant de ce fait, il eût été étrange que leurs relations fussent cordiales. Certes, la compagne aînée de Kouang-siu ne prétendit jamais ni l'aimer, ni l'honorer, ni surtout lui obéir. Néanmoins elle prenait ombrage de son attachement « à la concubine Perle ». et se querellait fréquemment avec son mari. Sa Majesté n'était pas jolie d'apparence et son caractère rien moins qu'agréable. Mais elle possédait la ruse de l'esprit maternel et le génie d'intrigues qui avait distingué son auguste tante.

Après la mort de Tseu Hi, Lung Yü, alors impératrice douairière, ne perdit pas de temps pour affirmer son autorité. Les habitants du Palais et les fonctionnaires de la métropole se rangèrent rapidement en clans opposés : les partisans de l'impératrice et de son clan contre le régent et son parti. Un autre élément de lutte survint dans la querelle qui divisa les eunuques du Palais en deux camps furieusement hostiles : les tenants du vieux majordome de Tseu Hi, Li Lien-ying, luttant pour les bénéfices et le pouvoir contre les partisans du favori de Lung Yü, le jeune eunuque arrogant Tchang Yuang-fou. Là encore l'histoire se répéta, suivant avec une fidélité monotone les traditions dynastiques et entraînant les déplorables résultats habituels.

¹ Elle était la fille de K'ouée Siang, frère de Tseu Hi.

Les empereurs mandchous

Lung Yü prit Tseu Hi pour modèle en toutes choses. Ceux qui avaient espéré que le nouveau régime abolirait les méfaits criants des eunuques et, en nettoyant les écuries d'Augias dans le Palais, donnerait un gage ^{p.304} de son désir de réformer encore d'autres domaines, furent vite désappointés. La nouvelle impératrice douairière, comme son auguste prédécesseur, avait une abondance de bonnes intentions ; mais en pratique, elle suivit l'exemple de la jeunesse extravagante du Vieux bouddha et sa Cour devint rapidement une serre chaude de scandales et d'abus. Sous le prétexte de réorganiser la maison impériale sur une base d'économie et de grand ordre, elle réduisit, il est vrai, le personnel des eunuques et renvoya bien des femmes du Palais. Mais les personnes renvoyées étaient invariablement des partisans de la faction du régent. Elle manifestait un vif intérêt aux affaires du gouvernement, métropolitain et provincial, mais son intérêt provenait, sans aucun doute, du lien entre ces affaires et la nécessité de remplir sa propre cassette.

Un jour, dans l'automne de 1909, Lung Yü prenait l'air avec ses suivantes favorites et les eunuques sur le lac près du palais d'Hiver. La conversation tourna sur certaines critiques dirigées récemment contre Sa Majesté par quelques-uns des censeurs et même dans la presse.

— De telles critiques me sont indifférentes, dit Lung Yü ; feu Sa Sainte Majesté souffrit grandement des bavardages irresponsables des mauvaises langues. Je suis résolue fermement à la prendre pour guide et modèle en toutes choses. Elle savait unir la sévérité à la bonté et elle savait aussi que l'opinion publique est un fleuve, qui a besoin d'un barrage à sa source.

Sa suite fut ravie de cet éclat, l'interprétant comme un signe que Sa Majesté comptait s'affirmer, à la manière de Tseu Hi, quand le temps serait venu. Tous les eunuques firent le salut *kotow* et « le petit » Tchang Yuan-fou exprima leur sentiment en disant :

— La résolution de Votre Majesté fera le bonheur de l'empire ainsi que de vos indignes serviteurs.

Les empereurs mandchous

Lung Yü sourit aimablement ^{p.305} et le divertissement continua dans la satisfaction générale.

Suivant l'exemple de son illustre modèle, Lung Yü prit bientôt des mesures pour s'assurer du contrôle de l'éducation du jeune empereur et mit un grand soin à choisir, pour veiller sur l'enfant, des eunuques qui aliéneraient son affection pour le régent et lui enseigneraient à respecter l'autorité de Lung Yü. En même temps, elle se conforma fidèlement aux traditions de l'orthodoxie et le décret suivant, du 10 juillet 1911, qui, pour sa platitude insincère, est digne des effusions classiques de Tseu Hi, fut publié sur son ordre par le régent :

« Les ordres personnels de Sa Majesté l'impératrice douairière Lung Yü, sont les suivants :

« Sa Majesté l'empereur est parvenu dans un âge tendre au Grand héritage et au glorieux patrimoine du Trône. Il vient d'atteindre un âge où une sage éducation devient nécessaire et il sied qu'il commence son éducation en temps voulu, afin qu'il accomplisse de notables résultats et construise son gouvernement sur des bases solides.

J'ordonne donc à la cour des Astronomes de choisir un jour favorable dans la septième lune pour que l'empereur commence à étudier dans le palais Yü Ching. Je nomme par les présentes le Grand secrétaire, Lu Jun-tsiang, et le vice-président, Tch'en Pao-Tchen, comme précepteurs de Sa Majesté. Ils lui enseigneront de bonne heure le matin et tard dans la nuit et montreront la plus grande diligence à semer dans son esprit le grain fertile du savoir. Il leur incombe de lui impartir en détail les causes dont procède le bon gouvernement ou l'anarchie, dans les temps anciens et modernes, dans tous les pays du monde, puisque cela est essentiel à l'éducation d'un souverain. Ils devront en tirer la morale, toutes les fois que les circonstances le voudront. De nos jours, les ^{p.306} échanges entre toutes les parties du

Les empereurs mandchous

monde sont largement développés et la civilisation avance sans cesse. Il leur sied donc par-dessus tout de lui inculquer une notion claire des progrès constitutionnels durant ces dernières décades et de développer en lui un savoir solide, en insistant spécialement sur les besoins du jour. Les plus hauts exemples devront être choisis et une attention scrupuleuse accordée au détail, étant entendu qu'on inculquera fidèlement à l'empereur les principes essentiels de Confucius, que l'accession au savoir produit la sincérité et la droiture et que l'étude de la morale conduit à un gouvernement idéal. Ainsi un accroissement journalier de vertu sera donné à son esprit et de bons fondements posés pour le parfait gouvernement.

Le régent exercera une surveillance générale sur les études de l'empereur et la procédure au palais Yü Ching. La langue mandchoue écrite et parlée étant inséparable de notre dynastie, je désire que I-K'o-t'an, lieutenant général adjoint désigné d'une Bannière, donne en cette matière tel enseignement qui sera nécessaire. Ici encore, le régent exercera son contrôle.

Ainsi parla l'impératrice.

Quelques semaines plus tard, nous trouvons Sa Majesté prenant des mesures pour empêcher le détournement des fonds de sa cassette privée. Son décret sur la matière, prêchant l'Évangile de « la parcimonie circonspecte », présente un air de famille indéniable avec ceux que Tseu Hi avait accoutumé de publier, lors de sa jeunesse tumultueuse et dépensière. L'allusion aux travaux de construction est particulièrement flagrante, étant donné que Sa Majesté était à ce moment même, on le sait bien, complice des spéculations énormes de son Grand eunuque précisément sur ce chapitre. Le décret est rédigé en ces termes :

« Le ministère des Finances a accusé le contrôleur et ^{p.307} le personnel de la maison impériale d'avoir inscrit des comptes de dépenses faux et excessifs et d'être complice d'un

Les empereurs mandchous

détournement de fonds relatifs à la fabrique de soierie impériale de Hang Chou. Cette conduite est une faute grave et j'ordonne que les fonctionnaires visés soient déférés au Cabinet pour la détermination d'une peine proportionnée au rang et à la situation respective des coupables.

En outre, j'adresse ici un blâme sévère aux contrôleurs de la maison impériale pour leur manque de diligence grave dans l'accomplissement de leurs devoirs. À l'avenir, ils devront examiner tous les comptes de dépenses et d'opérations de construction avec l'attention la plus grande et la plus minutieuse afin de se conformer au désir qui m'anime, dans la profonde retraite du palais, de maintenir en toutes choses une économie circonspecte.

Ainsi parla l'impératrice.

Cette ingénieuse déclaration de principes élevés fut faite au mois d'août 1911. Quatre mois plus tôt, un certain censeur mandchou, nommé K'ing Fou, avait exprimé les sentiments de tous ceux qui tenaient à la dignité de la Cour dans un mémoire extrêmement hardi qui insistait spécialement sur les malversations de l'eunuque Tchang Yuan-fou relativement au contrat de construction et de réparations du Palais. Les abus de cet ordre exposant l'incorrigible corruption du régime mandchou fournissaient, dans le Sud, au parti révolutionnaire, des arguments qui frappaient l'homme de la rue plus encore que ne l'aurait fait un idéal politique.

Dans son mémoire, le censeur disait :

« Toutes les fois qu'il faut de l'argent au Palais, cet eunuque Tchang Yuan-fou ose en faire la demande directe à la commission des Finances et au Trésor impérial dans lequel il puise librement. Tout récemment, il fit un arrangement avec trois Mandchous attachés au service des travaux ^{p.308} de la maison pour la reconstruction des deux salles du Trône, la salle de la Juste mesure et la salle de l'Empyrée et un autre

Les empereurs mandchous

pour la fourniture d'instruments de musique utilisés au Palais pour les rites sacrificiels. Le montant demandé était de 490.000 taels d'argent et de 30.000 taels d'or.

Pour les réparations de la grande salle d'audience, au palais de la Pureté céleste, il a reçu 570.000 taels, et pour repeindre quelques-unes des enceintes intérieures de la Ville interdite, il n'a pas reçu moins de 270.000 taels, portés en compte. Pour la réparation des égouts du Palais, la somme de 7.000 taels a été effectivement dépensée ; mais l'eunuque a tiré à ce sujet 80.000 taels sur la commission des Finances. Pour la réparation des cours du Palais, la commission des Impôts lui a payé 1.200.000 taels. N'étant pas satisfait de ces péculats, dont il a dû tirer au moins 2.000.000 de taels, il décida de reconstruire le palais du Printemps perpétuel qui était en parfait état. Pour ce travail, le contrat demandait environ 1.000.000 de taels, mais le 26 de la huitième lune de l'année passée (septembre 1910) la maison impériale adressa un mémoire au Trône, demandant qu'il fût ordonné à la commission des Finances de verser encore la moitié autant sur ce compte. À ce mémoire, l'impératrice douairière porta le rescrit « noté ».

Or, le fait est que, sur ce contrat, il n'a pas été dépensé plus de 300.000 taels ; la plus grande partie du solde de 1.200.000 taels a donc disparu dans les poches de Tchang.

Et pire que cela : Tchang a dérobé du Palais plusieurs perles et pierres précieuses dont la valeur se monte à des millions de taels. Avec deux commerçants, nommés Li-Lo-t'ing et Lu-Pu-ch'ing, il a ouvert aussi de nombreux magasins de prêts sur gages et d'entreprises de construction. Dans une crise comme celle que nous ^{p.309} traversons, quand les fonds sont si nécessaires pour la réforme de l'armée et quand les budgets provinciaux montrent eux aussi de larges déficits, il est plus qu'extraordinaire que cet eunuque tout-puissant soit

Les empereurs mandchous

autorisé à manier suivant son caprice de si larges sommes. Je prierais, humblement, Votre Majesté l'impératrice douairière de publier un décret ordonnant la confiscation de ses biens mal acquis et l'arrestation et le juste châtement de cet eunuque malfaisant et inique, afin que le Trésor national reçoive les fonds dont il a tant besoin.

Ce mémoire fut supprimé et Sa Majesté adressa une sévère réprobation au censeur. Le pouvoir et l'insolence de l'eunuque furent grandement accrus par l'incident. Il s'enrichit et finit par s'attaquer même aux plus hauts placés. Bientôt nul à la Cour n'osa plus s'opposer ; le régent lui-même tremblait devant lui. Il devint le compagnon inséparable et intime de Lung Yü, qu'il suivait partout où elle allait. Peu après son accusation, il fit un autre bénéfice énorme sur les représentations théâtrales au Palais. Par son influence, la compilation du projet de liste civile fut pratiquement bloquée. Sa réputation se répandit bientôt, comme celle de Li Lien-ying avant lui, dans tous les quartiers de la ville, son petit doigt devint plus pesant que toute la main de son prédécesseur ; si bien qu'au bout de deux ans chacun parlait de lui avec terreur et haine. Dans cet intervalle il amassa une fortune d'environ 1.000.000 de livres sur les détournements du Palais seul, et cela sans compter les pots-de-vin et « dons en aide » des fonctionnaires.

Li Lien-ying s'affaiblit visiblement après la mort de sa maîtresse et protectrice ; son esprit altier était brisé et son courage à la lutte ébranlé pour toujours. Il mourut le 4 mars 1911 à l'âge de soixante-neuf ans, après deux ans de dysenterie chronique. Le jour de sa mort, quelques-unes des perles de plus grande valeur de sa ^{p.310} collection furent volées de son appartement par des eunuques du parti de Tchang. Elles furent plus tard revendiquées par un eunuque nommé Li Yi-ch'un qui se prétendit le fils adoptif de Li Lien-ying. Tchang intrigua contre lui et le fit exiler à vie. Les perles sont encore aux mains de Tchang, ou tout au moins elles l'étaient jusqu'à l'abdication de la dynastie.

Les empereurs mandchous

L'influence extraordinaire que cet homme obtint rapidement sur l'impératrice Lung Yü, sa présomption sans bornes et ses airs hautains provoquèrent naturellement à son égard des rumeurs analogues à celles qui avaient couru de tous côtés sur le compagnon des jours heureux de Tseu Hi, le « faux eunuque ». Ngan Tö-hai. Ses antécédents étaient remarquables car ce n'est qu'à dix-huit ans qu'il « quitta la famille » (pour se servir de l'euphémisme chinois) et devint un eunuque. Avant cela, il avait été marié et avait eu deux enfants. Quand il vint de Ho-Chien-fou à Pékin, en 1899, cherchant un emploi dans le Palais, il était sans influence ni amis ; mais il parvint à persuader un homme de la même ville que lui, un eunuque en chef, de l'employer en qualité subalterne. Étant très beau, bon musicien et acteur de premier ordre, il parvint vite au premier rang et finit par être nommé pour servir Lung Yü à table et l'accompagna à Hsi-an en 1900.

Son train de vie donnait prise aux rumeurs sur la vertu de sa maîtresse impériale, car en 1911 il avait le train de maison d'un homme ayant une famille. Trois de ses principaux clients dans l'affaire des contrats de construction et des bijoux volés (dont le boutiquier Li-Lo-t'ing nommé dans le mémoire du censeur que nous avons cité) lui offrirent cette année-là trois jeunes filles de bonne maison qu'ils avaient achetées exprès à Tientsin. Il n'est pas besoin d'attacher grande importance à ces faits, ni aux bruits qu'ils provoquèrent car ^{p.311} de tels arrangements domestiques sont loin d'être rares chez les riches eunuques de Pékin et peuvent être considérés comme des expédients pour « sauver la face ».

Par contre, on ne peut mettre en doute l'énorme puissance et la fortune amassée par cet individu en ses mains expertes pendant le court intervalle de la régence. Vers la fin, il était en fait le gouvernement de la Chine. Les honneurs quasi-royaux qu'il usurpait, son attitude insolente envers les plus hauts dignitaires mandchous et chinois, étaient devenus un scandale plus grand que tout ce que Pékin avait vu depuis les jours de Ho Chen. Comme sa carrière ajoute à l'intérêt du récit du déclin et de la chute des Mandchous et qu'elle en

Les empereurs mandchous

fournit la moralité, nous n'avons pas à nous excuser de raconter ses agissements et ses coutumes les plus notoires.

Avant la fin du deuil de Cour, au su et avec le consentement de Lung Yü, il organisa au palais de somptueuses représentations théâtrales, ce qui était une insulte grossière à la piété et au décorum. Au cours de ces divertissements se produisit un incident qui montra que la nouvelle impératrice douairière avait étudié son illustre modèle à bon escient, en ce qu'elle se considérait au-dessus de la loi. À cette époque, les chefs du mouvement abolitionniste de l'opium déployaient une grande activité à Pékin et à Tientsin et le gouvernement leur fournissait un appui moral, sinon matériel, sous forme de décrets, de règlements et de bureaux. Théoriquement, il n'y avait plus de fumeurs d'opium ni au Palais, ni dans aucun bureau public. Or l'acteur-chanteur le plus fameux de la Chine du Nord était un nommé T'an, surnommé « le chanteur qui commande au Ciel ». Il avait alors soixante-ans mais il était encore dans toute sa vigueur et c'était un fumeur d'opium invétéré. Lung Yü l'avait convoqué pour donner une représentation commandée ; mais l'ordre, bien que répété trois fois, demeura p.312 ignoré. Les ministres de la Maison le firent venir, dans le dessein de le punir de sa contumace. Mais T'an leur dit :

— Il me faut une once d'opium par jour, car le désir en est très fort, et sans cela je ne puis chanter une seule note. Maintenant qu'il est interdit aux fonctionnaires de toucher à l'opium, comment un acteur oserait-il violer la loi et fumer dans le palais ?

Les ministres consultèrent Lung Yü qui répondit :

— Laissez-lui prendre son opium en paix !

Elle signa même un décret spécial disant :

« L'acteur T'an est autorisé à pénétrer dans le Palais et à fumer de l'opium dans l'intervalle des actes.

Lung Yü imitait encore le Vieux bouddha en manifestant un grand intérêt pour tout ce qui touchait à ses divertissements scéniques et en

Les empereurs mandchous

faisant elle-même la critique des exécutants. Celle-ci était exprimée parfois dans un langage démodé en Europe. Par exemple, un jour l'acteur bien connu Yang-Siao-leou interprétait une pièce émouvante, *La longue pente de la montagne*, devant Lung Yü et sa cour. Sa Majesté prit ombrage du manque d'expression dans sa façon de dire le texte de son rôle et de « sa négligence à exercer en sa présence le meilleur de son énergie ». Elle ordonna au Grand eunuque (Tchang) de faire donner à l'acteur comme châtiment trente coups de fouet, après quoi il serait chassé et rayé définitivement de la liste des acteurs du Palais. Il est vrai que plusieurs à la Cour pensèrent que sa disgrâce n'avait rien à voir avec son jeu, mais provenait de ce qu'il avait omis d'apaiser Tchang avec les « gratifications » habituelles. De plus il était un protégé du défunt Li Lien-ying.

La coutume dynastique veut que tous travaux de construction soient interrompus dans l'enceinte de la Ville interdite pendant la période de deuil ; Tchang persuada pourtant à l'impératrice d'approuver de grosses dépenses ^{p.313} relatives à un vaste édifice de style étranger, le Yen Hsi-kung, ou palais de la Prospérité perpétuelle. Pour la construction de ce bâtiment bizarre, il ne fut point nommé de surveillants officiels, comme le voulaient les précédents. Les devis furent tous préparés par Tchang et exécutés sous sa propre direction par la firme d'entrepreneurs Yung Tê (« vertu éternelle »). Cette même firme était engagée en même temps pour la reconstruction complète de la résidence personnelle de Tchang, dans la rue du temple de la Félicité suprême. Il en résulta un palais meublé en bois de camphrier et à paravents de laque. Le style de l'architecture (sauf les toits jaunes) reproduisait exactement celui du Ning-Shou-lung, ce qui est en soi un acte de lèse-majesté ¹. Sa demeure fut installée entièrement avec les appareils électriques pris au palais des phénix de cérémonie, où mourut Sa Majesté Tseu Hi. Plusieurs objets d'art furent aussi pris au même endroit, y compris l'image en or de la déesse de la Miséricorde, haute de quatre pieds, qui avait été offerte au Vieux bouddha par Hsi-an. Son

¹ Cf. la mise en accusation de Ho Chen, *supra*, p. 153.

Les empereurs mandchous

jardin contenait encore un bol à poissons en jade pris au jardin privé impérial au nord de la Ville interdite. La rocaille était la reproduction exacte de celle du Palais et six kiosques d'ornement, de dessin impérial, y furent construits.

Cette résidence était reliée par un téléphone privé aux appartements de Lung Yü dans le palais du Printemps perpétuel, ce qui était aussi un lèse-majesté. Les tables étaient couvertes de bronzes et de coupes rituelles provenant du Palais — sans doute des présents de l'impératrice à son favori.

Il ordonna la démolition du cabinet impérial, connu sous le nom de « cabinet de la longue vie de droiture », p.314 et ordonna que toutes les boiseries de camphrier et d'ébène soient remises aux entrepreneurs Yung Tê, pour servir à la décoration d'une aile de sa propre demeure.

À mesure que son emprise sur Lung Yü grandissait, son insolence envers le régent croissait. Vers la fin de 1911, celui-ci le craignait visiblement. Un jour que le régent avait osé lui reprocher d'emporter des objets de valeur du Palais, l'eunuque lui montra la tablette d'or de Lung Yü, en disant :

— Voilà mon pouvoir.

Le régent le regarda avec colère et se mit à fulminer, à quoi Tchang répondit avec hauteur :

— Les affaires du palais ne vous regardent pas. Quand l'impératrice et moi nous aurons besoin de vos conseils nous vus les demanderons. En attendant, votre appartement et vos occupations sont au Shan So », (les trois édifices mis à la disposition du régent à l'est du Palais) : Quelle affaires vous amènent ici ?

De même, quand Li Kia-kiu fut nommé vice-chancelier au Sénat, il présenta un mémoire dénonçant le système des eunuques comme indigne d'un État qui prétend à la civilisation. Li était revenu depuis peu d'un voyage au Japon pour étudier le système constitutionnel. Il n'éprouvait lui-même aucun désespoir divin sur la question, mais ayant à dresser un

Les empereurs mandchous

rapport et à discuter les changements désirables dans l'intérêt de l'État, il eût été absurde de ne pas attaquer le système des eunuques, sur les méfaits duquel tous les souverains, hommes d'État et moralistes chinois ont été d'accord depuis des siècles. Tchang Yuan-fou n'en fut pas moins très en colère et ne s'en cacha pas. Un jour, en avril 1911, Li, ayant été convoqué en audience, attendait, assis dans l'antichambre, son tour d'être appelé en sa présence. Brusquement le Grand eunuque, resplendissant d'un somptueux appareil, entra et s'asseyant sans cérémonie à la place d'honneur, s'adressa à Li de très haut :

— p.315 Nous avons lu votre mémoire demandant notre renvoi, dit-il. Sa Majesté et moi en sommes fort mécontents. Où vous êtes-vous farci la tête de ces idées, contraires à la tradition dynastique ?

Li, très embarrassé, répondit :

— Nullement : vous avez mal interprété ma pensée. Je ne voudrais pas qu'aucun d'entre vous perde son poste. Je me suis borné à conseiller qu'à l'avenir il ne soit plus engagé d'eunuques ; ainsi le système disparaîtra naturellement. Voyez-vous, nul autre État civilisé n'emploie d'eunuques et la Chine doit se mettre au rythme du reste du monde en cette matière. J'espère que vous pourrez m'aider dans mes humbles efforts et expliquer mes vues à Sa Majesté, afin qu'elle n'en prenne point ombrage. Si vous vous opposez à nous, jamais nous ne réussirons.

Tchang répondit :

— L'impératrice est très en colère contre vous et déclare que vous intervenez dans des questions de Palais qui ne vous regardent pas. Prenez garde à cette ingérence !

Là-dessus, Tchang secoua grossièrement sa manche et quitta la pièce.

Un incident survint deux mois plus tard qui ouvrit les yeux des citoyens de Pékin et les contraignit à comprendre qu'un nouveau pouvoir était né dans le Palais. Li Lien-ying après bien des années, avait

Les empereurs mandchous

châtié le monde mandarin avec les verges de l'habileté ; mais voici quelqu'un qui, presque à son début, le châtiait des scorpions de sa dédaigneuse colère.

Chaque année, pendant quinze jours de la lune de juin, une sorte de concours hippique avec des courses, a lieu juste au dehors de la porte du Sud de la « ville chinoise » de Pékin. C'était un lieu à la mode où la plupart des dandies de l'aristocratie mandchoue avaient coutume de s'exhiber, soit montant leurs coursiers, soit parmi les spectateurs. À cette occasion, des querelles fréquentes éclataient entre les partisans et la ^{p.316} suite des hauts dignitaires, surtout si l'étiquette locale ou les règles du jeu étaient enfreintes. Il ne s'agissait pas à proprement parler d'une course, au sens où on l'entend ailleurs : la piste est étroite, bordée de spectateurs et les cavaliers y font démonstration de l'allure de leurs trotteurs ou ambleurs, aux applaudissements de la foule. C'est plutôt une parade qu'un concours de vitesse et un cheval ne doit pas dépasser l'autre, à moins que les propriétaires ne soient intimes.

Les eunuques du Palais attendaient toujours cette fête avec impatience, pour avoir l'occasion de montrer en public leurs chevaux et leurs mules. La foule comprenait souvent les femmes mandchoues les plus à la mode et l'élite du monde gai, en sorte qu'une perte de prestige au « Nan Ting » (tel est le nom de la fête) signifiait une déconfiture dont une fine lame risquait de ne jamais se remettre.

En juin 1911, l'eunuque Tchang Yuan-fou assistait à cette fête, accompagné d'un fidèle myrmidon nommé Chen (aussi l'un des favoris de Lung Yü). Il amenait avec lui une suite nombreuse de serviteurs et quatre belles mules dont l'une était montée par Chen. Tchang lui-même regardait. Soudain, tandis que Chen paradait sur la piste, un certain Wang, de Tientsin, le dépassa délibérément. Chen, furieux de cette perte de prestige, ordonna à ses serviteurs de désarçonner Wang. Ainsi fut fait sans tarder et ils le malmenèrent rudement, tandis que Tchang

Les empereurs mandchous

l'injurait du haut de son estrade. Au milieu de l'esclandre, le duc P'ou Chan ¹, assis près de Tchang, s'interposa.

— Nous savons tous votre puissance, dit-il, mais vous admettez peut-être qu'on n'insulte pas un membre de la famille impériale. Ce ^{p.317} Wang est mon ami. Si vous n'obtenez immédiatement des excuses de l'eunuque Chen, je porterai plainte au prince Sou (ministre de l'Intérieur).

À ces mots, Chang rit avec mépris :

— Vous feriez mieux, pendant que vous y êtes, de vous plaindre à l'impératrice douairière, dit-il, et je vais vous en fournir l'occasion.

Il appela ses satellites qui jetèrent le prince P'ou Chan en bas de son estrade et le battirent rudement à coups de fouet. La police qui, jusque-là, s'était tenue à l'écart, absorbée dans ses pensées, les mains rentrées dans ses manches (désireuse d'éviter un conflit avec les deux partis), s'avança alors et pria l'eunuque d'épargner le duc, ne fût-ce que par pitié pour elle, car dans ces sortes de querelles, la police est toujours sévèrement punie. L'officier, Yüan Te-liang, tenta de faire la paix ; comme l'heure avançait et que les portes de la ville étaient près de fermer, les eunuques laissèrent le duc se relever et partir, tandis qu'ils rentraient au Palais, jurant de se venger.

Le lendemain, ils vinrent aux courses en masse, accompagnés en outre d'une centaine de gaillards ouvriers du bâtiment de la firme de « la vertu éternelle », armés d'outils de charpentier. Les eunuques portaient des bâtons. Un renfort de police était aussi sur les lieux, tandis que le duc P'ou Chan, brûlant de venger l'insulte de la veille, avait amené un bon nombre de serviteurs mandchous. Il y avait donc toutes les chances d'une rencontre intéressante, mais (comme d'habitude quand de sérieux dommages aux personnes risquent de se produire), elle prit d'abord la forme d'un furieux échange d'invectives

¹ Il était l'arrière-petit-fils de Kia K'ing et le cousin au second degré du jeune empereur.

Les empereurs mandchous

entre les deux partis et un autre duc impérial intervint en médiateur. Il déclara qu'il ferait des excuses au nom du duc P'ou Chan pour le manquement à l'étiquette commis par ce dernier et il pria les trois eunuques de venir dîner le lendemain avec ^{p.318} lui et le duc P'ou Chan dans un restaurant à la mode, pour faire définitivement amende honorable. Le Grand eunuque pensa pouvoir accepter cet offre sans perte de dignité. P'ou Chan murmura alors à contrecœur quelques mots d'excuse, en présence d'une nombreuse assistance.

Le seul sujet de conversation pendant plusieurs jours à Pékin fut naturellement le pouvoir de l'eunuque, contre qui même un membre de la famille impériale était impuissant.

Le duc P'ou raconta l'affaire au prince Sou, qui lui exprima ses regrets pour cette humiliation, mais lui avoua franchement qu'il ne pouvait rien faire.

— Voulez-vous que je demande à l'impératrice douairière de renvoyer Tchang ? Il serait plus probable que c'est vous qu'elle renverrait. Mieux vaut avaler l'affront et éviter de l'offenser à l'avenir.

Mais revenons au régent. Tous ses soucis et toutes ses difficultés ne venaient pas seulement du palais de Lung Yü. Sa propre femme, la fille de Jong-lou, lui donnait furieusement à penser. Femme d'une intelligence et d'une indépendance de caractère remarquables, elle inspirait toujours au régent, dans sa propre demeure, une sourde crainte, plus dure à supporter et plus énervante que les rapides coups de boutoir et les traits de feu l'impératrice douairière. La femme du régent était, à vrai dire, l'un des produits les plus extraordinaires du choc de l'Occident avec la Chine, une femme qui rivalisait de toutes les manières avec ses sœurs trépidantes et émancipées du monde occidental.

Jusqu'à l'abdication du régent, on la voyait partout et n'importe où à Pékin ; les affaires, la politique, le monde, le théâtre tout ressentait l'influence de son agitation et entendait sa voix aiguë. Pour l'homme du commun, qui la regardait avec une terreur visible, comme une étrange

Les empereurs mandchous

p.319 manifestation des nouvelles voies de la Providence, elle était connue sous le nom de « la huitième sœur mariée », car elle était la huitième fille de Jong-lou.

Le régent, en politicien prudent, était fort inquiet des actes de sa femme, de son extravagance, de son manque de modestie et de décorum, et de ses idées révolutionnaires sur la question de l'émancipation des femmes. Elle manifestait ses conceptions en allant au théâtre escortée simplement de son frère adoptif, Leang K'ouei, un prodigue et spadassin notoire. On la trouvait toujours aux foires du temple, aux bazars hors de la ville, aux courses et aux restaurants à la mode et, connue de la population, elle était généralement suivie d'une foule admirative. Elle fréquentait sans cesse les magasins vendant des articles européens, faisait des notes extravagantes, laissant à son mari ou à son frère le soin de les payer. Un jour que le régent avait rassemblé tout son courage et lui reprochait de fréquenter sans escorte la ville chinoise, elle répondit :

— Les reines et les impératrices européennes vont où elles veulent, incognito, et je ferai de même. Je ne vous demande pas de m'accompagner.

Quand la révolution éclata, elle préparait un voyage à Shanghai — ayant entendu de nombreux éloges des magasins et des théâtres de « la concession modèle ». — et traitait avec le mépris qu'elles méritaient les allusions de son mari à des attentats révolutionnaires contre sa vie. Elle était absolument sans peur, ayant le courage d'une femme qui n'a pas le temps de penser au danger. Par son indépendance, elle rappelait les Américaines. On raconte que déjà dans sa jeunesse, elle fut l'une des rares personnes qui osèrent répondre au Vieux bouddha et qu'un jour, Tseu Hi dit à Jong-lou :

— Votre fille est incorrigible ; elle défie tout le monde ; elle Nous défie Nous-même.

Les empereurs mandchous

Tseu Hi l'aimait néanmoins et fit son mariage avec le prince Tch'ouen.
p.320 La seule personne qui put influencer ses actes pendant la régence
était son proche parent, K'ouei Kiun.

Certes le sort du régent n'était pas heureux et en jugeant la faillite
de son pauvre jour de brève autorité, il faut être indulgent pour un
homme assailli d'un côté par Lung Yü, femme d'une ambition et d'une
puissance d'intrigue sans bornes, et de l'autre par « le mauvais génie
de sa chambre intérieure », dont il ne pouvait ni prévoir ni réfréner les
excès de frivolité.

@

CONCLUSION

@

Ceux qui ont suivi le cours des événements d'Extrême-Orient depuis la chute ignominieuse du pouvoir mandchou ont dû être surpris du concours général, presque unanime, d'opinion en Europe et en Amérique, d'après lequel, par l'avènement de la forme républicaine du gouvernement, la Chine avait subi une transformation radicale et subite, les qualités essentielles du peuple avaient été changées complètement et les institutions sociales et politiques régénérées. Les étudiants de l'histoire et de la sociologie sont familiers avec cette illusion persistante et impérissable. Elle provient, comme dit Herbert Spencer,

« de la difficulté de comprendre que la nature humaine, bien qu'indéfiniment transformable, ne peut l'être que lentement ; et que toutes les lois, les institutions et leurs applications qui escomptent en obtenir en peu de temps des résultats meilleurs que les résultats actuels sont vouées à un échec.

On peut dire avec justice que les missionnaires et les philanthropes en Chine sont sujets à cette illusion par vocation nécessaire ; que les ^{p.321} correspondants spéciaux la chérissent parce que la croyance à l'ère nouvelle et aux transformations sensationnelles plaît naturellement au journaliste dont le métier est de « surprendre l'histoire en train de naître » ; et que de nombreux politiciens l'encouragent pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la philanthropie. Chaque nouveau projet politique recommandé à un monde plein d'espoir compte sur la vitalité impérissable de cette utopie fallacieuse, et sur le fait qu'elle prospère avec une vigueur particulière chez ces nations civilisées qui ont accoutumé de revêtir les réalités brutales de la vie d'un tissu d'idéaux plus ou moins conventionnels.

L'idée de changer la structure sociale d'une race, pour ne pas dire de la nature humaine, grâce à la forme républicaine du gouvernement est la manifestation la plus courante de cette illusion tenace. Appliquée à la

Les empereurs mandchous

Chine, dans sa dernière convulsion dynastique, elle fut chaudement accueillie par l'opinion publique en Europe, et plus encore en Amérique, comme, annonçant l'aube d'un jour nouveau et heureux pour l'Asie lointaine. Cette « félicité sans pareille » dont la doctrine de Monroe fait l'apanage et la récompense de la forme républicaine du gouvernement, est devenue pour les masses en Chine, une misère prolongée et aggravée, prouvant une fois de plus que le maintien d'une autorité despotique demeure nécessaire au maintien du droit et de l'ordre chez les peuples incapables, de par leur caractère et les circonstances, d'acquérir des institutions représentatives. Enlevez cette autorité, pour toute raison autre que celles qui sont lentement déterminées par l'évolution de la race, et le résultat sera, comme le dit Mill, un autre despotisme,

« un despotisme pas même légal, fait de violence illégale, exercé à tour de rôle par une succession d'aventuriers politiques sous qui les noms et les formes de la représentation n'auraient d'autre effet que ^{p.322} d'empêcher le despotisme d'atteindre la stabilité et la sécurité par qui seuls ses maux peuvent être mitigés et ses quelques avantages réalisés.

Ces conclusions, que la plupart des étudiants en sociologie tireront de l'état actuel des affaires en Chine, découlent naturellement de l'histoire du pays, non seulement pendant la période étudiée dans cet ouvrage, mais encore pendant bien des siècles avant la dynastie mongole. En d'autres termes, ce qui était vrai de la Chine quand les Mandchous établirent tout d'abord leur dynastie à Pékin est encore vrai aujourd'hui. Comme disait en 1644 le général Shih-K'o-fa :

« Il faut un chef suprême pour inspirer à la nation courage et patriotisme ; sans cela, il ne peut y avoir d'esprit national. L'histoire a prouvé ce principe, et a reconnu que la fortune de l'État ne saurait être préservée autrement.

La vie quotidienne de l'Européen moyen instruit est si profondément affectée par les institutions politiques élaborées graduellement dans le monde occidental ; son progrès matériel, qu'il a appris à regarder comme une bénédiction, est tellement identifié aux idées politiques et

Les empereurs mandchous

aux lois qui les expriment, qu'il est naturellement disposé à être impressionné par le phénomène superficiel des activités politiques de la Chine nouvelle et à leur attribuer une importance bien supérieure à celle qu'elles ont en réalité. Il est vrai de la Chine, comme de l'Inde, de la Perse et de la Turquie (ou, quant à cela, du Japon), qu'à la surface de l'océan profond de la vie nationale on peut discerner des phénomènes rapides de désintégration et apercevoir de nouvelles structures en formation ; mais l'état social des masses et leur incapacité de se gouverner elles-mêmes restent à un stade généralement analogue à celui des pays de l'Europe méridionale avant l'ère chrétienne. L'observateur moyen note ces ^{p.323} faits, mais il omet souvent d'appliquer aux problèmes sociologiques les lois de l'évolution.

Quant à savoir lequel des deux types de civilisation, est préférable au point de vue moral, de la civilisation active européenne ou de la civilisation passive orientale, on ne saurait nier que le plus grand concours d'opinions (même parmi les moralistes) dans les pays européens est nettement opposé à l'idéal passif inculqué par le fondateur de la religion chrétienne. Nous n'avons pas à nous occuper ici de cet aspect de la question autrement que pour faire observer que, si le critère d'une civilisation est fourni par les chances de bonheur de l'individu moyen, l'Orient peut certes contester la supériorité morale revendiquée par l'Occident et ressentir quelque irritation envers notre satisfaction devant les possibilités d'une Chine européanisée.

La principale conclusion qui semble se dégager de ces chroniques, puisées dans trois siècles d'histoire chinoise, est qu'il serait vain d'attendre aucune stabilité ou compétence de la part d'une institution politique en Chine qui ne se conformerait pas aux sentiments profondément enracinés et aux traditions de la masse. L'étude la plus rapide de l'histoire de ce pays devrait nous empêcher de prendre des phénomènes superficiels pour des faits essentiels. Il se peut, comme l'écrivait en 1911 un professeur américain distingué après un voyage en Chine, que « dans quarante ans on y trouvera le téléphone, le cinéma, l'appendicite et l'hygiène, des équipes de base-ball et des femmes

Les empereurs mandchous

célibataires dans chacun des mille trois cents districts de l'empire ¹. » Nous souvenant des prophéties analogues de M. Anson Burlinghame (inspirées du même esprit), quelques décades plus tôt, nous ^{p.324} nous contenterons d'attendre, espérant simplement que la Chine, protégée par sa pauvreté, puisse échapper à ces calamités imméritées. Mais, même si elle devait en être frappée, ni ces calamités, ni aucun autre produit de notre matérialisme triomphant ne troubleront, pour bien des générations encore, l'attitude de l'Oriental envers les choses qui comptent ; sa notion des buts et des valeurs relatives de l'existence ; ses vues sur la naissance, le mariage et la mort ; toutes les vérités fondamentales qui constituent la vie intérieure, l'âme même d'un peuple. Il se peut que, dans sa bienveillance, le professeur E. A. Ross soit heureux de croire que « sous nos yeux un quart de la famille humaine est en train de renaître à la vie et que nous n'avons qu'à rester assis à l'orchestre et à regarder la scène ». parce que « de nos jours l'évolution du monde est télescopée et l'histoire se fait à la vitesse de l'aviation. » Toute l'expérience humaine et la science biologique proclament néanmoins d'une seule voix, que les instincts de race qui ont trouvé leur expression dans le système politique et social de la Chine ne peuvent être modifiés que par une lente évolution. Si par « renaissance ». nous entendons un changement complet des concepts éthiques et de la culture traditionnelle d'une race, chez qui le respect du passé a atteint la force d'un instinct, si nous cherchons un brusque rejet de l'expérience accumulée par les siècles, l'histoire (telle qu'elle est relatée en ces chroniques) nous interdit de nourrir en toute sécurité de telles chimères.

L'histoire de la Chine montre clairement que le plus grand danger qui puisse menacer la nation pendant ses inévitables crises périodiques d'agitation politique et économique, ne réside pas dans l'invasion étrangère, ni même dans la domination ennemie, mais dans l'affaiblissement de ces freins éthiques, de cette ancienne ^{p.325} discipline morale sur quoi repose la plus vieille civilisation du monde ; de ces

¹ E. A. Ross, professeur à l'Université de Wisconsin, *La Chine qui vient* (Payot, Paris).

Les empereurs mandchous

qualités d'où la race tire sa force indomptable. L'histoire du Japon et la sagesse de ses anciens proclament la même vérité ; si le Dai Nippon a pu jusqu'ici traverser sans incidents les périlleux changements, s'il a pu assimiler les arts et les métiers matériels de l'Occident, et les adapter à ses besoins, c'est, comme l'a dit justement Lafcadio Hearn, parce que « sous les nouvelles formes de gouvernement et les nouvelles conditions d'activité sociale, il a pu conserver une large part de l'ancienne discipline ». Il était urgent pour le Japon, comme pour la Chine, que de grands changements soient faits. Mais il est également urgent qu'ils ne soient pas de nature à menacer les fondations.

Ceux qui ont aidé à l'établissement d'un gouvernement républicain en Chine et ont cru à son utilité pratique ont défendu une chose qui menace gravement ces fondations parce qu'elle sape les bases éthiques de tout le système social de la Chine. En fait, le gouvernement chinois n'est pas plus républicain que celui de Kublai Khan. Il a compris dès le début la nécessité vitale de conserver ininterrompue la chaîne des anciennes traditions. Il sait que tous les instincts et toute l'expérience de la race accepteront son autorité despotique tant qu'il respectera les précédents établis et se conformera au sentiment populaire et aux traditions. Les chroniques où nous avons puisé révèlent à chaque page cette vérité que ce peuple comprend et accepte le gouvernement d'un despote, qu'il soit doux ou brutal, pourvu qu'il règne suivant les précédents patriarcaux des canons des Sages. Qu'il couvre, s'il veut, la surface de la vie chinoise d'étranges inventions occidentales, mais qu'il ne trouble pas ces profondeurs silencieuses où repose toute l'expérience morale et sociale de la race.

Il y a quarante ans, Hearn disait du *Zeitgeist* au Japon, p.326 où les manifestations extérieures et visibles du matérialisme et du mercantilisme sont devenues si apparentes :

« Ce serait une grave erreur que de penser que le culte des ancêtres ait été appréciablement affecté par les influences extérieures, quelles qu'elles soient, ou d'imaginer qu'il subsiste simplement par la force d'une coutume vénérée.

Les empereurs mandchous

Nulle religion — et moins encore le culte des morts — ne peut ainsi perdre soudain son empire sur l'attachement de la race qui l'a composée. Même dans d'autres sphères, le nouveau scepticisme est superficiel ; il n'est pas descendu jusqu'au cœur des choses.

Si cela est vrai du Japon, l'affirmation s'applique avec plus de force encore à la Chine. Car, grâce à leur éducation religieuse et sociale, les Japonais ont apporté dans la crise de leur contact avec l'Occident des vertus de courage, de patriotisme et de loyauté qui manquent aux Chinois. La Chine possède les vertus passives nées du culte des ancêtres, au premier plan desquelles est le sentiment du devoir envers les morts, le plus puissant facteur de cohésion. C'est ce sentiment qui donne à la plus vieille civilisation du monde une dignité philosophique et des éléments de bonheur que l'Occident respecte et envie instinctivement ; des vertus qui demeurent, même privées des biens de ce monde. Pour sauvegarder ce sentiment, la continuation ininterrompue des anciennes traditions, y compris le système de gouvernement monarchique-patriarcal, est évidemment essentielle. Pendant la courte période d'histoire chinoise dont nous avons parlé dans ce volume, les heures d'humiliation nationale et de désastre les plus sombres ont toujours été éclairées par l'exemple d'une minorité, magnifiquement fidèle aux canons des Sages et à leur tradition stoïque de courage et de loyauté altruiste. La Chine nouvelle, ou tout au moins ceux d'entre les Chinois qui ont puisé leur science et leur inspiration à l'étranger, se ^{p.327} moquent des Sages. La classe des étudiants, agitée par le vent des doctrines nouvelles soufflant de Tokio, de Harvard ou d'Edimbourg, voudrait détruire en un jour l'édifice splendide de la philosophie confucienne, et le remplacer par les constructions branlantes, nées de sa vaine imagination, casernes inhabitables pour les fils de Han. L'âme du peuple les craint et s'en méfie plus que des armées envahissantes, non seulement parce qu'ils veulent désertier les voies antiques, mais parce que leurs nouvelles voies ont été pesées à la balance de la moralité et trouvées déficientes.

Les empereurs mandchous

Le Trône et la Cour sont des parties intégrantes nécessaires du système social et du culte des ancêtres chinois. Tôt ou tard l'instinct de la race retournera vers eux avec insistance. C'est la compréhension de cette vérité qui fit que Li-Hung-chang soutint les Mandchous en 1901, non parce qu'ils étaient bons, mais parce qu'ils étaient là, et parce que, à son avis, aucun individu ni aucune famille en Chine ne pouvait, sans mener une guerre civile victorieuse, s'imposer au respect du peuple au point de fonder une nouvelle dynastie. Ces sentiments ont l'appui non seulement des lettrés, mais encore ils ont l'approbation muette des masses. Les espoirs les meilleurs de la Chine sont fondés non sur une brusque destruction révolutionnaire de l'ancien ordre de choses, mais sur une lente édification, par des procédés éducatifs, qui permettront à la nation de s'habituer graduellement au changement d'ambiance. Que la Chine soit une nation souveraine ou soumise à l'étranger, sa vitalité indomptable, éprouvée depuis des siècles au creuset du temps, repose sur les qualités morales du commun de son peuple, sur l'héroïsme inconscient d'une race de travailleurs joyeux, sur les qualités d'endurance de corps et d'esprit qui ont conservé l'âme de cette nation ferme et sans découragement à travers des générations p.328 innombrables. Comme l'a dit un jour sir Robert Hart, c'est un peuple qui « croit au droit si fermement qu'il dédaigne de penser qu'il faille l'appuyer sur la force » ; un peuple qui a souvent conquis son vainqueur et le fera encore, parce qu'il a conservé cette vertu chrétienne élémentaire qui refuse de considérer que l'avantage matériel soit l'essence et la fin de tout dans l'existence. « Les pensées du cœur, telles sont les richesses de l'homme », dit le Sage.

La rapide esquisse tracée dans ces annales de cette période de l'histoire de la Chine qui nous mène à ses premiers rapports avec l'Occident devrait permettre au lecteur de se faire une idée générale des problèmes sociaux et économiques créés par son antique système social et des forces qui ont dégrossi le caractère du peuple. Pour comprendre les questions qui se posent aujourd'hui à la nation, il faut

Les empereurs mandchous

que nous les abordions avec une connaissance compréhensive de son évolution religieuse et sociologique.

Socialement, moralement et économiquement la race chinoise, si longtemps sa propre maîtresse, demeure très semblable aujourd'hui à ce qu'elle était il y a mille ans. Même la Chine Nouvelle, telle qu'elle est apparue sous les traits de ses plus farouches iconoclastes, observe inconsciemment les lois que des âges d'expérience morale ont profondément gravées dans le cœur de la race. Elle fait bruyamment étalage de ses idées et de ses vêtements étrangers sur l'estrade et dans la presse ; mais dans le secret du foyer, sur la place du marché et même dans les bureaux du gouvernement, construits à la mode étrangère, elle prête une allégeance atavique aux lois de son hérédité auxquelles elle ne peut jamais se soustraire, à l'autorité de traditions dont elle ne peut jamais s'évader. Comme on l'a dit finement, en Chine

*« la loi n'est pas une règle imposée d'en haut, c'est la formule
p.329 de la vie nationale, et son application coutumière précède
son inscription dans un code. C'est pourquoi en Chine le
gouvernement n'est ni arbitraire ni indispensable. Détruisez
nos autorités provinciales et centrales, et notre vie continuera
presque inchangée. Adviennent que pourra, la famille demeure,
avec tout ce qu'elle implique, l'état d'esprit demeure, l'esprit
d'ordre, de travail et d'épargne. Ce sont eux qui font la
Chine. »*

@